VINGT-CINQ ANS A PARIS

(1826-1850)

JOURNAL DU COMTE
RODOLPHE APPONYI

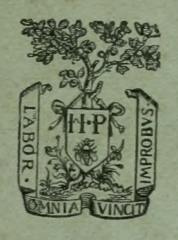
ATTACHÉ DE L'AMBASSADE D'AUTRICHE
A PARIS

Publié par Ernest DAUDET

★★

(1831-1834)

AVEC TROIS GRAVURES



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1913

Il a été tiré de cet ouvrage :

25 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 25.



JOURNAL DU COMTE

RODOLPHE APPONYI

★ ★

(1831-1834)

ERRATA DU PREMIER VOLUME

Page VIII, ligne 30, *lire* Somaglia *au lieu de* Sommaglia.

Page X, ligne 13, *lire* Razu *au lieu de* Rasu.

Page 2, ligne 23 « ce 30 février », se trouve dans le manuscrit.

Page 29, ligne 32, *lire* 1854 *au lieu de* 1754.

Page 109, ligne 26, *lire* 1808 *au lieu de* 1811.

Pages 129, ligne 8 ; 131, ligne 3 ; 136, lignes 2 et 12, *lire* Chandos-House *au lieu de* Shandors-House.

Page 235, ligne 12, *lire* Reggio *au lieu de* Regio.

Page 258, ligne 15, *lire* Salerne *au lieu de* Salerme.

Page 358, ligne 16, *lire* Offalia *au lieu de* Offatia.

NOTICE

C'est par erreur que sur les titres du premier volume de cet ouvrage la qualification d'ambassadeur d'Autriche-Hongrie a été attribuée au représentant de l'Empereur-roi.

Jusqu'en 1867 il était qualifié ambassadeur d'Autriche. A cette époque seulement il fut donné satisfaction aux justes réclamations du royaume hongrois et le souverain lui ayant reconnu le droit d'être nommément représenté à l'étranger, les diplomates impériaux furent accrédités comme représentants d'Autriche-Hongrie



Héliog. Mortier

Imp. Ch. Wittmann

COMTESSE ANTOINE APPONYI
NÉE COMTESSE THÉRÈSE NOGAROLA

PLON-NOURRIT & Cie ÉDIT

VINGT-CINQ ANS A PARIS

(1826-1850)

JOURNAL DU COMTE

RODOLPHE APPONYI

[illegible]

A PARIS

[illegible]

* *

(1831-1834)

[illegible]

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1913



VINGT-CINQ ANS A PARIS

(1826-1850)

JOURNAL DU COMTE

RODOLPHE APPONYI

ATTACHÉ DE L'AMBASSADE D'AUTRICHE
A PARIS

Publié par Ernest DAUDET

★★

(1831-1834)

AVEC TROIS GRAVURES



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1913

VINGT-CINQ ANS A PARIS

ANNÉE 1831 *(suite)*

Sommaire résumé : La cour à Saint-Cloud. — Mort de l'abbé Grégoire. — Silhouettes de grandes dames. — L'empereur Dom Pedro en France. — Nouveaux complots et nouveaux désordres. — L'abbé Châtel. — La Société des *Amis du peuple.* — Carlistes et républicains. — L'anniversaire des Glorieuses. — Les drapeaux autrichiens à la Chambre des pairs. — Le duc d'Orléans et le marquis de Sémonville. — Les exilés de Holy-Rood. — La guerre entre la Belgique et la Hollande. — Période d'émeutes. — Dom Pedro et sa fille Donna Maria da Gloria au Palais-Royal. — Louis-Philippe aux Tuileries. — Le dey d'Alger et le bey de Tunis chez le roi des Français. — Le cardinal de Rohan. — Chateaubriand porté en triomphe. — Les troubles de Lyon. — Le procès Feuchères. — Une lettre d'Armand Marrast. — Démissions de pairs de France.

29 mai (1).

Je viens de Saint-Cloud. J'ai fait ma cour à la famille royale, que j'ai trouvée fort bien établie dans ce beau château qui est magnifique et confortable à la fois. Madame Adélaïde m'a paru surtout enchantée de ce

(1) Parti pour la Hongrie au mois de mars précédent, le comte Rodolphe rentrait à Paris le 25 mai, et, presque aussitôt, continuait son journal.

séjour. Le roi regrette Neuilly, je le conçois, c'est sa création. Je l'ai trouvé plus pensif qu'à l'ordinaire.

3 juin.

Nous venons de recevoir des nouvelles de Rodolphe II qui est dans l'enchantement de son séjour à Londres. Il a assisté au grand lever du roi. La beauté des dames, la richesse de leur mise l'ont beaucoup frappé ; M. de Talleyrand aussi en a été fort émerveillé, il en a rempli toute une lettre à Mme de Vaudémont, dans laquelle il s'étend surtout sur le respect qu'on témoigne au souverain britannique. « Toutes les autres nations peuvent, dit-il, prendre un exemple. » Cet ambassadeur a chargé Mme de Vaudémont de faire courir ses observations dans la société de Paris ; la princesse s'est acquittée religieusement de la commission et, certainement, elles firent, dites par elle, encore plus d'impression.

Mme de Vaudémont n'alla jamais à la cour de Charles X, ayant été dans une opposition constante avec elle. Elle est dans la plus grande intimité avec les d'Orléans ; elle y passe sa vie. Je l'ai rencontrée dernièrement à Saint-Cloud. Suresnes n'est qu'à très peu de distance du château, ce qui fait que, même à la campagne, Mme de Vaudémont, sans faire effort à sa paresse naturelle, peut aller voir ses chers d'Orléans. La reine et les princesses lui rendent bien souvent ses visites, dans sa campagne de Suresnes. Je les ai trouvées plusieurs fois au milieu des singes, des perroquets, des chiens et autres bêtes sauvages et domestiques dont la princesse aime à s'entourer.

J'ai été frappé du contentement que cause à la reine, à Madame Adélaïde, aux princes et princesses leur séjour à Saint-Cloud.

— Nous n'avons pas connu jusqu'à présent le charme de Saint-Cloud, me disait Madame Adélaïde. J'y fus bien du temps que cela appartenait encore à mon grand-père, car vous savez, comte Rodolphe, que cela nous appartenait.

— Très certainement, Madame, repris-je.

— Hé bien, continua-t-elle, depuis ce temps, je n'y ai jamais été que pour faire visite avec mon frère au roi Charles X. Je ne connaissais donc ni le parc particulier ni les autres promenades ; le parc réservé surtout est ravissant.

— Je partage entièrement l'opinion de Votre Altesse Royale sous ce rapport ; le parc d'en haut est une des plus belles choses qu'on puisse voir.

— Mais, reprit Madame Adélaïde, je doute que vous l'ayez vu, car il n'est ouvert pour personne.

— Je le sais bien, Madame, et ce n'est que par une protection toute particulière de Madame la dauphine, que je suis parvenu à le voir ; ce fut lors du séjour de Mme Esterhazy au pavillon Breteuil.

— En ce qui concerne le château de Saint-Cloud lui-même, poursuivit la princesse, les autres le trouvaient humide ; je devrais cependant m'en apercevoir, puisque je loge au rez-de-chaussée.

L'appartement que la reine occupe maintenant était celui du dauphin et consiste en un grand vestibule, une salle de passage, un premier salon, un second où elle se tient avec sa famille, autour de la fameuse table ronde, près la cheminée, et enfin d'une salle de billard où

MM. les aides de camp se tiennent avec le duc d'Orléans.

Après avoir fait mes conversations avec chacun des membres de la famille royale et Mmes de Montjoye et de Chanterac, j'ai passé chez le prince royal, qui jouait au billard avec un aide de camp. Celui-ci voulait à toute force me céder sa place, mais je la déclinai avec politesse, malgré les invitations du duc, non parce qu'il m'imposait par son adresse, mais de peur de devoir prolonger par là trop longtemps ma visite.

J'ai trouvé le roi fort préoccupé, c'est probablement à cause des nouvelles élections. Il m'a bien dit qu'il les espérait bonnes, mais il n'en est cependant pas trop sûr C'est peut-être aussi parce qu'une couronne pèse toujours et surtout à un usurpateur. Il cherche bien à faire taire sa conscience, en se répétant sans cesse que, s'il n'avait pas accepté la couronne, la France aurait été perdue ; mais la position malheureuse de Charles X et de sa famille et leur triste exemple même doivent le tourmenter quelques heures de la journée.

Mme la duchesse de Berry se trouve en ce moment à Bath (1) ; les eaux lui font un bien extrême, mais elle manque de tout ; elle n'a ni domestique, ni femme de chambre. Le domestique de M. de Mesnard fait, en même temps que le service de son maître, celui de Son Altesse Royale, et lorsque M. de Mesnard est en course, une femme de peine de l'auberge le remplace. La princesse n'a point de voiture et souvent pas de souliers à se mettre. Je tiens ces détails d'une source très sûre. Rosny et tout ce qu'elle possède en France ne suffit pas pour payer ses dettes, et sa fortune de Naples consiste en dix mille francs de

(1) Station thermale d'Angleterre.

rentes ; avec cela, elle vit dans la plus mauvaise intelligence avec le roi Charles X, à cause de M. de Damas qu'elle voudrait renvoyer d'auprès du duc de Bordeaux. La dauphine et le dauphin ont fait leur possible pour engager le roi à changer le gouverneur de son petit-fils, mais le roi s'y refuse et n'y consentirait que si M. de Damas donnait sa démission ; or il ne la donnera jamais, ayant la plus haute opinion de lui-même et se croyant engagé en conscience à remplir sa tâche auprès de Henry Dieudonné.

Les républicains attendaient avec impatience la mort de l'abbé Grégoire (1), tant ils avaient envie de faire du train à cette occasion. Il est mort enfin, mais le gouvernement avait pris de si fortes mesures pour empêcher toute espèce de désordre que ces messieurs ont dû se retirer de la rue de Babylone, sans avoir pu provoquer le moindre scandale. Le ci-devant général Dubourg s'est mis à la tête des tapageurs ; il exècre le gouvernement de Louis-Philippe, ayant été destitué par celui-ci de son grade de général.

— Nous ne pouvons, disait-il à quelqu'un qui me l'a redit, nous ne pouvons rien tenter aujourd'hui, nous sommes trop faibles ; mais nous le perdrons, ce Louis-Philippe, avec son maudit gouvernement, en le dépopularisant !

Déjà, ils n'ont que trop réussi. Charles X ne saurait être moins populaire que ne l'est Louis-Philippe en ce moment ; il n'y a que l'extrême besoin de l'ordre et du repos qui le soutienne.

Pendant mes trois mois d'absence, bien des choses se

(1) On sait qu'il siégea à la Constituante et à la Convention. Il fut évêque constitutionnel de Blois.

sont modifiées ; plusieurs petits journaux ont paru ; d'autres ont changé de rédacteurs et par conséquent de principes. La *Mode*, par exemple, autrefois petit journal des dames, bien insignifiant et bête même, s'est jeté maintenant dans le parti carliste. L'opposition donne de l'esprit en France ; on sait bien attaquer et l'on est gauche dès qu'il s'agit de se défendre. La *Mode* a donc depuis quelque temps de très jolis articles fort amusants. Le roi et le duc d'Orléans surtout n'y sont point épargnés. Un journal, pour avoir de la vogue dans ce moment, doit avoir eu quelque procès ; les rédacteurs font donc leur possible pour être coffrés, pour payer une amende qui, peu de jours après, leur est rendue avec usure par l'augmentation de leur vente.

Plusieurs nouvelles salles ont été ouvertes et le grand Opéra a été décoré avec une magnificence, un bon goût que rien n'égale, si ce n'est son éclairage. Il n'y a pas de salle de bal qui soit plus brillante et plus claire. Pour la société, j'y ai trouvé aussi des changements très notables : d'abord, il s'est formé une petite coterie de jeunes femmes, très agréable pour les hommes à la mode, mais un peu exclusive pour les autres et insupportable peut-être pour les femmes plus âgées ou moins élégantes ; Mme de Caraman, la duchesse de Valençay, la comtesse de Saint-Priest, la marquise de Courval, la vicomtesse de Vaudreuil rassemblent autour d'elles autant de jeunes gens qu'elles peuvent en attraper ; elles sont fort jolies, très coquettes, et deux d'entre elles ont de l'esprit pour toutes. Ces dames font des parties aux petits spectacles, elles se font faire la cour dans les salons et elles arrangent de petits soupers. Ces petits soupers sont fort mal vus par tous ceux qui n'en sont point. Les hommes de

cette coterie sont : le duc d'Orléans, le duc de Valençay, Antonin de Noailles, le comte de Vieillastre, le comte d'Harcourt, le duc de Richelieu, un baron Albert, aide de camp du duc d'Orléans, et moi.

Je vois la chose en observateur et avec calme. Je profite de ce qu'on m'offre et voilà tout ; je n'admire pas ce genre, mais je le trouve tout simple, parce que je connais les individus et qui plus est les relations intimes de chacune de ces dames. Il fallait une révolution pour les rapprocher et la chute d'un trône et d'un gouvernement comme celui de Charles X pour qu'elles aient pu se mettre en avant de la sorte. Madame la dauphine était un grand obstacle à leur gaieté un tant soit peu déréglée ; il fallait cacher le goût du plaisir sous les dehors d'une dévotion, d'une pruderie, d'une sévérité dont elles n'auraient peut-être pas été capables.

J'ai déjà fait le portrait de Mme de Caraman, ce me semble ; j'ai dit combien elle avait de talent, d'esprit, de charme dans sa conversation et combien j'aime sa coquetterie modeste et attrayante. Son mari est un homme d'esprit ; elle l'a épousé pour avoir un mari et par lui une position dans la société. Elle a une voix bien douce, la tête penchée, un regard mélancolique, de beaux yeux avec de longues paupières qui donnent à son regard cet air voilé qui sied si bien aux femmes. Cependant, à travers toute cette douceur, un regard, lancé comme une étincelle, se fait jour et vous prouve que des passions fort vives agitent cette âme si rêveuse. Elle raisonne avec beaucoup de justesse sur sa position et sur les devoirs d'une femme envers son mari, mais elle aime à être réfutée.

La duchesse de Valençay est jeune et jolie. Elle n'a

pas épousé non plus par amour M. de Valençay ; ce fut une affaire arrangée.

La comtesse de Saint-Priest est née Mlle de La Guiche. Son mari est fils du pair de France et, par conséquent, neveu du comte de Saint-Priest, ambassadeur de France en Espagne sous Charles X. Mme de Saint-Priest est fort agréable ; elle est jolie, naturelle jusqu'à la naïveté ; s'amuser est le but de son existence.

La marquise de Courval est la fille du maréchal Moreau, c'est une petite femme qui a de l'esprit comme Mme de Staël, mais elle est un peu sèche et trop impérieuse. Au reste, elle est gaie, valse à merveille et parle bien et beaucoup. Son mari est beau et aimable, mais un peu maniéré dans sa politesse.

Mme la vicomtesse de Vaudreuil est née Collot, fille du fournisseur dont parle la Femme de Qualité dans ses *Mémoires;* elle est grande, forte, avec une figure de Junon ; elle ne manque pas d'esprit, mais elle est trop recherchée dans la tournure des phrases qu'elle emploie dans la conversation ordinaire. On prétend qu'elle n'appelle jamais son mari autrement qu'Alfred, vicomte de Vaudreuil. Malgré tout ce qu'on en dit, elle a de l'esprit et beaucoup d'instruction ; elle aime qu'on lui fasse la cour, mais quelle femme ne l'aime pas !

7 juin.

Dans ma tournée de visites aujourd'hui, j'ai passé chez la baronne de Montmorency ; elle m'a montré sa nouvelle maison dont la distribution est parfaite ; le

confortable et l'élégance y sont réunis de la manière la plus judicieuse. En parcourant ces appartements grands et petits, la serre chaude, le jardin, la grande et la basse cours, je lui ai demandé les sentiments qu'elle doit avoir éprouvés en revoyant ce Paris tellement changé depuis son départ. (Elle avait, avec son mari, quitté la capitale peu de jours après les événements de Juillet.)

— Je suis comme une lionne, mon cher, me disait-elle ; je me trouve blessée dans tous mes sentiments, soit religieux, soit politiques. Vous savez combien je suis attachée à la famille de Charles X, vous ne serez donc point étonné que, malgré l'intimité de mon mari avec le Palais-Royal, je n'y aille point.

— Je ne m'en étonne nullement, madame ; cependant, je trouve votre position avec les d'Orléans pénible pour vous et pour eux, d'autant plus que le baron ne peut se dispenser d'y aller.

— Pour mon mari, c'est autre chose. Quoiqu'il pense comme moi et qu'il abhorre tout ce qu'ils font depuis qu'ils sont sur le trône, il doit y aller ; c'est une amitié de tant d'années ! Il reste donc avec eux dans les mêmes termes qu'avant leur avènement ; il n'a jamais eu aucun emploi et il n'en aura point, de sorte qu'il est entièrement indépendant dans tout ce qu'il fait et dans la manière dont il parle avec eux. Pour moi, il m'est impossible de les voir à Saint-Cloud établis dans ces chambres qu'habitaient les membres de la famille de Charles X. J'ai trouvé cette idée de s'y loger, le comble du mauvais goût. Du reste, ce Louis-Philippe a toujours agi de la même façon ; j'en ai la preuve dans les mains. Je possède la correspondance que feu mon mari, qui était son ami d'enfance (le prince de Montmorency,

l'oncle du baron qu'elle a épousé en secondes noces), entretenait avec lui. Il y a entre autres une réponse à une lettre que mon mari lui a écrite pendant les Cent-Jours alors que Louis XVIII et le comte d'Artois logeaient dans mon château en Belgique. Le duc d'Orléans, dans ce temps et comme toujours, s'était séparé de la famille royale ; il s'était rendu à Londres, je ne me rappelle plus sous quel prétexte. Vous concevez combien cela devait déplaire à Louis XVIII. Mon mari lui écrivit la lettre la plus forte possible pour l'engager à se réunir au roi. Il lui disait combien son absence d'auprès la famille royale déplaisait, combien cela donnait lieu au parti orléaniste de le reconnaître pour chef. « Il est de votre honneur, lui mandait mon mari, de faire cesser tous ces bruits en revenant auprès de nous ; c'est d'autant plus indispensable que le parti orléaniste n'existera plus dès qu'il n'aura plus de chef ; revenez donc au plus vite. » Au lieu de revenir, il répondit que si ces *messieurs* prenaient ombrage de sa popularité, ils n'avaient qu'à se conduire de manière à devenir aussi populaires que lui.

Ces détails, comme tant d'autres, prouvent la conspiration d'Orléans, personne ne peut en douter.

11 juin.

Nous recevons la nouvelle du débarquement de l'empereur Dom Pedro à Cherbourg (1) ; il vient d'arriver avec

(1) Fils de Jean VII, roi de Portugal, il avait suivi son père, quand celui-ci, chassé par Napoléon, s'était réfugié au Brésil. Il resta dans ce

sa femme et ses enfants, excepté l'aîné en faveur duquel il a abdiqué à la suite d'une révolte qui a eu lieu à Rio-Janeiro. Dans quel temps vivons-nous! Quelle nouvelle complication dans les affaires ! Que fera Dom Pedro? Se mettra-t-il à la place de son frère en Portugal? Voudra-t-il conquérir l'Espagne? Rien ne me paraît probable de sa part.

15 juin.

M. l'abbé de Bervanger, mon confesseur et celui de mes cousins Rodolphe et Jules et autrefois celui du duc de Bordeaux, vient d'arriver du château de Holy-Rood (1). Il m'a dit que le roi avait une mine parfaite, que jamais il n'avait eu meilleur visage ; de même le duc de Bordeaux, qui est plein d'esprit et de grâce et que tout le monde adore. Madame la dauphine est avec le roi et ne le quitte jamais. La duchesse de Berry fait ses voyages, elle ira à Londres.

— Elle est plus montée que jamais, me disait M. de Bervanger ; vous en entendrez parler bientôt.

— Pourvu que cela ne soit pas trop tôt pour son propre intérêt ! repris-je.

— Oui, continua l'abbé, elle s'est déjà fait beaucoup

pays après que Jean VII eut recouvré ses États et il y devint empereur. A la mort de son père, qui fit passer sur sa tête la couronne de Portugal, il abdiqua cette couronne en faveur de sa fille, encore mineure, dont il promit la main à son frère Dom Miguel, en le nommant régent. Mais bientôt après, en 1827, Dom Miguel se déclara roi, au mépris des droits de sa fiancée. En 1831, Dom Pedro ayant cédé à son fils le trône du Brésil, revenait en Europe pour rétablir sa fille dans ses droits. Il y réussit en 1833, en soulevant le royaume portugais contre Dom Miguel.

(1) Résidence de Charles X à Edimbourg.

de tort et ses amis lui en ont fait encore plus et davantage peut-être que ses ennemis. Il lui vient sans cesse des personnes de France qui lui offrent leurs services pour organiser une contre-révolution. Elle m'a dit qu'elle ne pouvait se fier à eux, mais qu'elle me chargerait de bien des commissions, si je voulais les accepter. Je lui répondis que si cela ne dépendait que de ma bonne volonté, elle pourrait compter sur moi. Elle me chargea donc de mille commissions bien difficiles à remplir, bien épineuses, et je ne sais vraiment comment en venir à bout. La seule dont je me sois chargé avec plaisir consiste à vous dire de sa part et à toute votre famille bien des choses ; elle sait très bien que vous n'avez pas changé pour elle.

16 juin.

On va célébrer une fête en l'honneur des victimes de Waterloo. Le gouvernement, ne pouvant empêcher que cette fête ait lieu, se mettra à la tête ; il est au moins sûr alors qu'on ne commettra pas trop d'excès à cette occasion. Le roi Louis-Philippe se voit obligé de faire la même chose pour les Glorieuses Journées. On les fêtera, il y aura des parades militaires et une revue de la garde nationale, ce qui est un moyen de rassembler dans Paris beaucoup de troupes pour la sûreté de la ville. De plus en plus, le gouvernement se voit obligé de se mettre à la tête des mouvements. Ce sont autant de concessions au parti républicain, qui en profite pour augmenter sa puissance et pour dépopulariser Louis-Philippe.

Dom Pedro va à Munich, à ce qu'il paraît ; de là il veut revenir ici et s'établir comme particulier à Paris. Il ne nous sera pas bien commode à nous autres, Autrichiens. Il a laissé tous ses enfants à Rio, il n'y a que Donna Maria da Gloria (1) qui soit avec lui. Quel drôle de personnage que cela fait ici ! Le voilà, ce roi le plus libéral de la terre, cet archiconstitutionnel, ce donneur de charte, culbuté, renvoyé, lui et toutes ses institutions. Quelle leçon pour les rois constitutionnels !

17 juin.

On a arrêté hier M. Lennox (2), un des agents de M. de Lafayette. On a trouvé chez lui tout le grand plan de la nouvelle conspiration ourdie contre Louis-Philippe ; on a trouvé tous les noms des personnes qui doivent composer le gouvernement provisoire. La Fayette aurait été dictateur, Odilon Barrot, Lamarque et Cie auraient été ses ministres et conseils ; enfin, la République était toute faite. Au général Dubourg auraient été confiées les forces militaires. Un gouvernement moins impuissant que celui de Louis-Philippe aurait commencé par faire coffrer tous ces messieurs d'après la liste trouvée chez Lennox, mais il n'y avait pas moyen.

(1) Sa fille, en faveur de laquelle il avait renoncé à la couronne de Portugal.

(2) Américain de naissance, il avait servi sous Napoléon comme capitaine instructeur à Saint-Cyr et à Saumur. Nommé chef d'escadron après les journées de Juillet, il quitta l'armée, se jeta dans le parti républicain et fut mêlé à la plupart des conspirations de cette époque. Il mourut en 1836, à quarante et un ans, ruiné par ses tentatives révolutionnaires et des essais malheureux de navigation aérienne.

Les attroupements continuent ; douze mille hommes de troupes sont sur pied, mais on ne peut se fier à eux. Il y en a qui ne sont pas rentrés dans leur caserne depuis plusieurs jours ; ils restent dans les cabarets des rues Saint-Martin et Saint-Denis à boire avec les mutins. Ils sont dans un état continuel d'ivresse, on ne sait qui paie cette quantité de vin et d'eau-de-vie. Le pillage de trois boutiques fait horreur à tout le monde et j'espère que cet incident ranimera la garde nationale, qui commence à se fatiguer de son service, de ce rappel éternel. Le commerce souffre beaucoup, les faillites continuent. Tout Paris se trouve encore replongé dans cette terreur du mois de février, où, à tout moment on croyait voir proclamer la République. Encore les mêmes bivouacs dans les ıues, sur les quais et sur les places.

Hier, en allant aux Allemands, nous avons été arrêtés plusieurs fois par les marches et les contremarches des troupes ; il fallait dire que c'était la voiture de l'ambassadeur d'Autriche pour qu'on nous laissât passer. La fête des vendanges de Bourgogne où M. Gallois (1) a brandi un poignard en disant : *Pour Louis-Philippe*, est aussi un fameux scandale et ce qui l'est encore plus, c'est le procès qui s'ensuivit, où M. Gallois dit dans son plaidoyer toutes les horreurs imaginables contre le roi des Français et son gouvernement, et cet homme fut acquitté ! MM. les jurés et les juges avaient reçu des lettres anonymes dans lesquelles on les menaçait de mort s'ils condamnaient Gallois. Les jurés, tout comme les juges, connaissent le formidable pouvoir du comité directeur, et n'osent l'affronter lorsqu'il menace. C'est ainsi qu'on

(1) Publiciste et historien dont les œuvres s'inspiraient d'opinions révolutionnaires.

entend la liberté dans ce pays-ci ; ce gouvernement est si libéral qu'il est tyrannisé par tout le monde et il se trouve placé tout juste à la queue des affaires au lieu d'être à la tête.

18 juin.

Entre onze heures et minuit, s'est formé un grand attroupement devant le Palais-Royal et dans la rue Saint-Honoré. Des vociférations épouvantables ont été prononcées contre la personne du roi, ses ministres, et contre le clergé. M. Casimir Périer, malgré sa grippe, fut obligé de rester sur pied pendant toute la nuit ; la chose devenait d'heure en heure plus sérieuse. Déjà, on parlait de piller le Palais-Royal et les hôtels des ministres. Le président du Conseil ordonna donc qu'une force imposante se réunît sur la place du Palais-Royal et que la cavalerie chargeât contre les mutins. Tout arriva selon les désirs et les carabiniers, les rangs serrés, chargèrent la foule au grand galop avec des coups de plat de sabre à droite et à gauche. Cette manœuvre, répétée deux fois tout le long de la rue, de la fontaine des Innocents à la rue Royale, eut son effet : à une heure, la tranquillité était rétablie, sauf à recommencer un autre jour.

J'ai été ce matin chez la marquise de La Châtaigneraie ; je l'ai trouvée dans une inquiétude à faire pitié. Les fonds baissent tous les jours, elle voudrait retirer les siens pour les placer dans un autre pays ; mais on y perd, en les déplaçant, la moitié de son capital. C'est bien une considération ; il vaut mieux cependant en conserver la

moitié que de courir la chance de tout perdre. D'un autre côté, les fermiers refusent aussi de payer ce à quoi ils se sont engagés par contrats : voilà ce qui force Mme de Narbonne à aller dans le Midi. Mme de La Châtaigneraie, sa fille, l'y accompagne. J'ai fait tout au monde pour l'engager à rester à Paris, elle ne le peut ; la seule chose que j'ai obtenue, c'est la promesse de revenir sous peu, c'est-à-dire dans six semaines ou deux mois.

20 juin.

Nous voilà donc aux élections nouvelles ; beaucoup de carlistes refusent d'y aller, ils ne savent ce qu'ils font. Le sort de la France sera tout entier entre les mains de la Chambre qui va venir, voilà ce que ces messieurs ne devraient pas perdre de vue. Jamais, peut-être, plus grande mission ni plus décisive n'a été confiée aux électeurs. A côté de chaque nom tracé sur les bulletins, se trouvera la paix ou la guerre, l'ordre ou l'anarchie. Avec une Chambre sage, il serait possible, non sans effort il est vrai, de surmonter les obstacles que l'esprit de faction entasse avec audace et persévérance contre le gouvernement. Avec une Chambre ou lâche ou folle, la carrière est ouverte au désordre ; la monarchie désarmée n'est plus qu'une proie livrée aux partis. Tout est remis en question, et, pour mieux organiser, on commence par tout détruire.

21 juin.

L'abbé Châtel (1), le fondateur de la religion catholique française, n'est plus abbé maintenant, il s'est fait évêque. Deux ou trois autres prêtres se sont réunis à lui et il a loué un local dans lequel il exerce ses fonctions d'évêque. Il y a fait ériger un autel ; un piano remplace l'orgue et une grande chaise la chaire. C'est dans cette chambre qu'il réunit ses fidèles et encore plus de curieux. Dimanche dernier, il y avait foule, on parlait tout haut, on avait même les chapeaux sur la tête. Comme la porte d'entrée pour le public et celle par où Mgr l'évêque doit entrer est la même, elle se trouvait fort encombrée au moment où l'évêque devait avancer vers l'autel. Ses prières, ses instances furent inutiles ; il fallut faire une espèce de charge pour ouvrir un passage à Monseigneur ; enfin, le voilà dans le sanctuaire, la mitre sur la tête, la crosse dans la main, on lui jette de l'encens ; enfin, il suit en tout notre rite, mais tout est traduit en français, ce qui donne à tout un air de parodie qui fut reçu par une partie du public à coups de sifflets redoublés.

Les partisans de l'évêque Châtel prirent fait et cause et mirent à la porte les siffleurs. Tout ceci se passa avec un vacarme épouvantable, on se poussa, on se donna des coups de poing ; enfin, on fit si bien qu'une grande armoire, en tombant, manqua de tuer plusieurs

(1) On sait que ses tentatives pour fonder une religion nouvelle échouèrent piteusement sous les railleries et par suite de dissentiment entre le fondateur et ses coreligionnaires.

personnes. Cet incident, qui serait devenu bientôt tragique, rétablit le calme et l'ordre. L'abbé continua l'office et prononça un sermon plein d'invectives contre la religion catholique et ses prêtres et il finit par entretenir ses fidèles dans un sens tout à fait républicain.

22 juin.

Je suis parvenu à me faire introduire dans la société des *Amis du peuple*, qui maintenant n'est plus publique comme du temps où j'y allais avec Félix Schwarzenberg. Je me suis placé dans un groupe composé d'Italiens et d'Espagnols réfugiés. Ce local est celui de la redoute de la rue de Grenelle-Saint-Honoré ; il est très propre à une société délibérante : bureau, tribune, tout s'y trouve. J'ai écouté avec attention d'excellents orateurs ; l'un surtout a parlé pendant deux heures sans discontinuer. Il est impossible de mieux dire. J'y ai vu Cavaignac ; c'est un bel homme, il est un des conseillers. Les orateurs prouvaient jusqu'à l'évidence que le principe de la révolution de Juillet, s'il était reconnu par les peuples, devait amener la chute de tous les rois, que ce mot, roi, était un anachronisme *impie* en France depuis les Glorieuses Journées de Juillet.

De pareils discours se gravent en traits de feu dans la mémoire de tous ces jeunes gens qui y sont en foule. Étudiants en droit et en médecine, ils retournent chez eux imbus de ces principes et y propagent ce poison. Les Espagnols et Italiens réfugiés présents étaient dans un enthousiasme difficile à peindre. C'étaient des bravos,

ils trépignaient, ils s'embrassaient ; cela me fit frémir. On me fit remarquer un certain Castelli, ex-officier italien, décoré de la Couronne de fer ; il boite, c'est celui qui paraît avoir le plus d'influence sur ceux de sa nation. Ces gens-là espèrent toujours la guerre, ils veulent rentrer dans leur pays avec l'armée française.

Il est encore fort question de piller les ambassades ; l'Autriche, la Russie sont surtout désignées. Le comte Pozzo en a si peur qu'il compte partir pour l'Angleterre, sous prétexte d'aller voir une des grandes-duchesses qui s'y trouve avec Mme de Nesselrode. Rien ne m'amuse plus qu'un général poltron !

Un adjudant-major de la garde nationale, un chef de bataillon et un officier d'état-major disaient dernièrement à quelqu'un de ma connaissance :

— Nous aurons, entre autres besognes, celle de défendre les hôtels des ambassadeurs de Russie, d'Autriche et de Naples.

Le gouvernement cherche à prendre les mesures les plus énergiques pour se tirer d'embarras. Nous sommes à la veille d'une crise effroyable. Les armuriers ont eu l'ordre d'envoyer leurs armes hors de la ville ; la plupart l'ont fait, il n'y a que les revendeurs des quais qui résistent à cet ordre et continuent leur commerce.

Il paraît que l'ouverture de la Chambre sera avancée de six semaines ; le gouvernement craint de se trouver isolé au moment des troubles de Juillet. La troupe ne veut pas agir contre le peuple, c'est une résolution prise. Le prélude des scènes tumultueuses doit être la délivrance de Lennox.

23 juin.

De retour à Paris, je me suis hâté de rejoindre une petite société qui m'avait engagé à aller avec elle à l'Opéra à la première représentation du *Philtre*. C'étaient Mmes de Bellissen, de Narbonne, de La Châtaigneraie et MM. de Bourmont et de Balincourt. La salle de l'Opéra, nouvellement décorée, est la plus belle chose qu'on puisse voir. Elle est toute dorée, toute resplendissante, éclairée à jour. Le nouvel opéra ne m'a pas plu ; au reste, j'ai tant causé avec ces dames, que les beautés peuvent m'avoir échappé.

Après le spectacle, nous sommes allés chez Tortoni prendre des glaces ; nous y avons rencontré le duc de Vallombrosa et le colonel Pozzo. Vallombrosa a nié son mariage prochain avec Mlle Claire de Béarn. J'y crois cependant ; il ne sait ce qu'il dit, avec ses yeux à fleur de tête ; ils sont effrayants à voir, ces deux yeux, ils vous regardent d'une manière si égarée, ils sont si noirs et la pupille en est si blanche qu'ils ont l'air de deux onyx, ou, si vous aimez mieux, de deux lanternes de fiacre. Il était bien deux heures lorsque je me suis retrouvé dans ma chambre.

J'ai fait aujourd'hui, avec ces mêmes personnes, une partie au bois de Boulogne ; nos deux messieurs nous y ont quittés un instant pour faire visite à Rothschild. J'ai mieux aimé rester avec ces dames à me promener dans la forêt. Mme de La Châtaigneraie me raconta qu'on avait découvert une nouvelle conspiration contre le roi Louis-Philippe ; elle doit être faite par le parti

napoléoniste, avec la reine Hortense à la tête. Cette dame se trouve ici en ce moment, à ce qu'on prétend ; l'esprit d'intrigue étouffe donc même la douleur d'une mère qui vient de perdre son fils si tendrement aimé (1).

On m'assure avoir vu aujourd'hui à la Bourse, des pièces de cinq francs avec le timbre de Henri V ayant pour légende : « Henry V, roi de France et de Navarre. »

Nous avons encore fini notre soirée chez Tortoni, dans la même salle ; mais, à une autre table, se trouvait une autre société. C'était le duc de Valençay, M. et Mme de Vaudreuil, Mme de Saint-Priest et M. de Bonneval. Je les ai salués, mais je n'aurais jamais osé les approcher, de peur d'indisposer contre moi la coterie avec laquelle je me trouvais. La mienne était toute pour Henry V et l'autre est tout à fait dans le mouvement.

26 juin.

On nous a annoncé le retour du duc de Caraman (2). Ses lettres à sa famille ne disent rien de la manière dont il fut reçu à Vienne. Le début auquel j'ai assisté n'a pas été très brillant. La comtesse Roisin Esterhazy lui fit une scène épouvantable, elle expectora autant que faire se pouvait. Le duc en a été un peu atterré dans les commencements, mais il s'est assez bien défendu, à ce que m'assura Mme Esterhazy.

(1) Napoléon-Louis Bonaparte, frère aîné de Napoléon III.

(2) Victor-Louis-Charles de Riquet, duc de Caraman et diplomate, pour la seconde fois ambassadeur de France à Vienne, où il avait résidé en la même qualité sous la Restauration.

— Au reste, me disait-elle, je le recevrai maintenant après lui avoir dit ce que je pense, comme un homme que je connais depuis si longtemps, comme un ami de dix ans.

La comtesse Molly-Zichy et autres évitèrent soigneusement toute explication avec le duc, ce qui le mit moins à son aise qu'il ne l'est avec l'amie de la dauphine. La marquise Césarine me demanda des renseignements sur tout cela. Je ne lui ai pas tout dit, cependant assez pour qu'elle pût entrevoir le reste. Elle déplore, ainsi que tous les amis de M. de Caraman, son idée d'être venu à Vienne. La marquise de Jumilhac me demanda hier comment Mme Esterhazy l'avait reçu, je lui ai dit ce que je viens de vous dire.

— Moi, me répondit-elle, si j'avais été Mme Esterhazy, je lui aurais dit toutes les duretés imaginables ; ç'aurait été une satisfaction que je n'aurais pu me refuser, je ne l'aurais reçu qu'à cette fin, et après avoir soulagé mon cœur, je lui aurais défendu ma porte.

Mme de Jumilhac juge avec son caractère de sapajou dont elle a la figure aussi.

Le mariage de Mlle Claire de Béarn est décidé avec le duc de Vallombrosa. Mme de Caraman en accepte les compliments. M. de Vallombrosa, encore beau au temps du congrès de Vienne, ne l'est guère en ce moment. Le temps a fait des ravages sur sa figure comme sur toutes celles qui furent admirées en 1814. Il a changé son titre d'Asinara en Vallombrosa, mais il n'est pas plus avancé d'esprit pour cela.

Mme la duchesse de Berry a quitté l'Angleterre, à la grande frayeur du ministère français. M. de Mesnard et le duc de Blacas sont avec elle. Elle va, dit-on, à Florence.

27 juin.

Le nonce Lambruschini, à sa grande satisfaction, vient d'être rappelé. Ce digne prélat, depuis la révolution, se trouvait entièrement dépaysé à Paris. Il ne pouvait se faire à toutes les idées folles du jour et ce qu'il désirait le plus ardemment, c'était de s'en aller. Plusieurs fois déjà, il avait demandé son rappel sans que le Saint-Père eût exaucé ce vœu. Ne voilà-t-il pas que M. Sébastiani donne ordre à M. de Sainte-Aulaire de demander au pape le rappel de Mgr Lambruschini. Sa Sainteté, à ce qu'il paraît, en fut vivement piquée et fit déclarer par le cardinal secrétaire d'État à M. l'ambassadeur de France que Mgr Lambruschini était son ami personnel, qu'il ne demandait pas mieux que de l'avoir auprès de lui pour en faire son conseiller, mais qu'en même temps, cela devait prouver à S. M. Louis-Philippe que ce nonce n'avait été en tout que l'exact organe de la cour de Rome et que tout autre tiendrait par conséquent le même langage et la même conduite.

M. de Sainte-Aulaire, malgré cette déclaration, se dit obligé d'insister sur sa demande, vu que ses ordres à ce sujet étaient précis. Il fut donc convenu que la cour de Rome ferait insinuer à son nonce à Paris de demander un congé à sa cour en donnant pour motif une santé altérée. Le secrétaire d'État, en suite de cette conversation avec l'ambassadeur de France, fit connaître à Mgr Lambruschini le désir de Sa Majesté le roi des Français et lui ordonna de demander un congé sous prétexte d'aller aux eaux.

Le nonce nous a raconté dernièrement l'entretien qu'il a eu avec M. le général Sébastiani à ce sujet. Rien au monde de plus plaisant. Ces deux Italiens, aussi fins l'un que l'autre, jouèrent la comédie à qui mieux mieux. M. Sébastiani, après avoir entendu le récit de tous les soi-disant maux dont Mgr Lambruschini prétendait être accablé, fit semblant de prendre le plus vif intérêt à la santé de M. le nonce. La figure de M. le ministre des affaires étrangères se fit triste et compatissante avec un air tout à fait correct pour la circonstance. Le nonce lançait une pointe après l'autre contre le général, si bien que celui-ci n'aurait pu dire s'il était le mystificateur ou le mystifié. Après une conversation assez longue, le nonce finit en ces termes :

— Monsieur le comte, j'ai encore une dernière grâce à vous demander, je vous serai infiniment reconnaissant si vous me l'accordez.

A ces mots, Sébastiani s'enfla encore plus qu'il n'a déjà coutume de le faire.

— Je serai très heureux, dit-il, d'être à même de faire quelque chose qui puisse être agréable à Monseigneur.

Le nonce restait profondément incliné, les mains jointes, les yeux baissés, dans une attitude de suppliant. Enfin, il leva la tête, mais le corps toujours encore courbé en avant, et avec ses yeux flamboyants, un sourire des plus malicieux sur ses lèvres, il dit au général :

— Rien qu'un passeport, Monseigneur, un passeport, voilà tout ce que j'espère de la bienveillance de Votre Excellence.

Et il se retira.

— M. Sébastiani, nous a dit le nonce, était pâle et

rouge tour à tour de colère et de honte, comprenant que son interlocuteur s'était moqué de lui.

Le gouvernement doit planter un arbre de la liberté sur la place de l'ancienne Bastille, au jour anniversaire de la prise de cette forteresse. M. Casimir Périer, ne pouvant empêcher cette manifestation de peur qu'il n'y ait de plus graves désordres, se voit obligé de faire cette concession au parti républicain.

30 juin.

Le voyage du roi, loin d'avoir fait une bonne impression, n'a fait qu'empirer le mal ; partout, on ne lui a parlé que de la misère, de la ruine totale du commerce, et comme il ne peut y remédier, le peu de confiance qu'on avait encore en lui s'est évanoui. La dernière ressource qui reste à Louis-Philippe, pour se maintenir sur ce trône qu'il convoita avec tant d'ardeur, c'est la guerre ; mais il n'en usera qu'à la dernière extrémité, car il ne peut se faire illusion. S'il est vaincu, ce qui est très probable, il se perd, lui et sa famille.

7 juillet.

Le ministère ne pense qu'aux élections, c'est d'elles que dépend son sort. Les collèges de Paris sont bien disposés pour le ministère. Casimir Périer a été proclamé député du premier collège, le second a pris Jacques

Laffitte, que le gouvernement considère comme royaliste ; le troisième a été favorable à Odier, jacobin si jamais il y en a eu (1) ; dans le quatrième, Ganneron, candidat royaliste, eut la majorité ; dans le cinquième, la majorité absolue appartient à Eusèbe de Salverte ; elle est donc contre le ministère. Le sixième s'est déclaré pour Delessert, candidat royaliste ; le septième pour de Laborde, qui est maintenant dans l'opposition ; le huitième pour Daunou, de l'opposition ; le neuvième pour Schonen, dévoué à Louis-Philippe ; le dixième pour Lobau, de la même opinion que le précédent ; le onzième pour Barthe, garde des sceaux ; le douzième pour Arago, de l'opposition ; le treizième pour Revet, qui après avoir été élu s'est écrié : « Vive le roi ! » ; le quatorzième enfin pour Las Cases père, qui siège dans l'opposition.

Les nouvelles qui arrivent de province sont aussi fort bonnes, à ce que dit M. le président du conseil. Le fait est que parmi les noms des députés déjà élus, dont le nombre monte à cent cinquante-sept à l'heure qu'il est, le gouvernement en compte cent neuf qui lui sont dévoués. J'espère qu'il ne se trompe pas.

Les mesures qu'il prend pour reconjurer les désordres projetés par le parti révolutionnaire pour le 14 de ce mois sont vraiment imposantes ; on ne pourra tenter la moindre des choses pour troubler la tranquillité publique. Je n'ai donc pas peur du projet qu'ont formé les *Amis du peuple* et autres clubs de piller les ambassades d'Autriche, de Russie, de Prusse et de Naples.

(1) C'est juger bien sévèrement cet ami de la famille d'Orléans, qui était régent de la Banque de France.

13 juillet

Dans ce pays de la liberté, on n'entend cependant parler d'autre chose que d'arrestations, de perquisitions domiciliaires et autres. Tantôt, c'est un carliste qu'on a arrêté ; tantôt, c'est un ancien suisse, tantôt des républicains ; il n'y a sorte de piège qui ne soit tendu par le gouvernement pour découvrir les carlistes cachés. Les pièces de cinq francs à l'effigie de Henri V frappées en Angleterre lui servent merveilleusement, ses mouchards les offrent dans les rues aux passants. Celui qui a le malheur d'en acheter est suivi sans qu'il s'en doute jusqu'à sa demeure ; là, il est tout à coup entouré de gardes municipaux qui le fouillent ; on trouve dans sa poche la pièce prohibée, on l'entraîne à la police correctionnelle et la plus minutieuse perquisition est faite dans sa demeure ; toute sa correspondance est lue ; chaque sabre, chaque pistolet qu'il possède est considéré comme une preuve incontestable de complot et de trahison contre le gouvernement. C'est le seul moyen de conserver l'ordre et la paix ; mais cela doit prouver à tous les libéraux du monde entier qu'il n'y a nulle part moins de sûreté personnelle, moins de liberté individuelle que sous un gouvernement aussi follement libéral que celui du roi des Français. En Turquie, le domicile du dernier musulman est plus respecté qu'en France l'hôtel d'un pair du royaume.

Il y a plusieurs chapeliers qui fabriquent en ce moment des bonnets phrygiens. Ces bonnets sont rouges et ont la

forme de celui de 93. On dit qu'il faudra les porter pendant les Glorieuses Journées. Pour les mettre à la portée de tout le monde, on les offre à un prix très modique, qui va de trente sous à quinze francs.

On a déjà saisi plusieurs arbres de la liberté ; ils sont tous à la police. Il faudrait être bien adroit pour en trouver un pour demain. Les mesures que le gouvernement prend sont vraiment imposantes. J'espère que nous n'aurons point de troubles sérieux.

15 juillet.

J'ai tant couru hier, que le soir je n'en pouvais plus. Nous avons passé la journée fort tranquillement, il y a bien eu quelques attroupements et quelques charges ; on a bien tué dans les Champs-Élysées quelques personnes qui essayaient de déraciner un arbre pour le planter en l'honneur de la liberté, mais tant de troupes de ligne et de gardes nationaux gardaient toutes les places qu'il n'y a pas eu moyen de tenter la moindre des choses.

J'ai vu la charge aux Champs-Élysées. J'ai ensuite parcouru les rues et boulevards jusqu'à la place de l'ancienne Bastille et la rue Saint-Antoine, le Marais et la place Royale. Partout quantité de troupes, foule de spectateurs curieux, mais rien de sinistre ni de mauvais augure. Le soir tout est rentré dans l'ordre accoutumé. Dieu veuille que l'ouverture de la Chambre et les Glorieuses surtout se passent ainsi.

Notre cousine, pour éviter le bruit des canons des Invalides, qui depuis quatre heures du matin jusqu'après

le coucher du soleil, tireront un coup tous les quarts d'heure, ira à Saint-Germain ; elle y passera les trois journées et ne reviendra que la quatrième pour le second déjeuner qui a lieu à une heure.

17 juillet.

Le ministère commence à trouver que les élections ne lui sont pas aussi favorables qu'il l'a cru dans les premiers commencements. Les 221, dont la réélection sous Charles X eut pour lendemain les fameuses ordonnances, ne sont pas réélus en masse ; il en manque presque la moitié, ce qui prouve que l'esprit public devient hostile à Casimir Périer. En revanche, Odilon Barrot a été élu six fois, La Fayette de même et tant d'autres de cette trempe. La Chambre aura donc six députés dans le sens d'Odilon Barrot, autant dans le sens de La Fayette et des autres, qui professent tous des principes subversifs. Ce qui est grave, c'est que les individus qui composent la nouvelle Chambre sont en grande partie inconnus du ministère. Les nouveaux députés qui lui arrivent des différentes provinces sont des gens très obscurs. Il y en a même qui n'auraient jamais pu payer le cens électoral si de puissants protecteurs ne leur avaient fait une vente simulée de quelque propriété suffisamment imposée pour rendre éligible celui qui la possède.

La première occasion qui va s'offrir à la nouvelle Chambre de montrer ce qu'elle est sera l'élection de son président. On dit que Laffitte a beaucoup de chances ; ce serait bien mauvais pour le ministère, puisque Laffitte

est l'adversaire déclaré du président du Conseil. C'en serait donc fait de Casimir Périer, il devrait se retirer. Mais, alors, par qui le remplacer? Il faut y penser sérieusement, car je ne crois pas que le ministère puisse empêcher l'élection de Laffitte, vu que dans le parti de la résistance, il n'y a pas un seul homme qui puisse rivaliser avec les talents et la popularité du célèbre banquier, et que parmi les modérés de l'opposition où l'on choisit ordinairement le président de la Chambre, il n'y a que deux rivaux qui se présentent : l'un est Guizot et l'autre Dupin aîné. Mais, qui voudra un doctrinaire avec toute sa pédanterie pour président? Quant à Dupin, il est l'homme le moins populaire de France! Voilà donc la position du ministère à l'ouverture de la Chambre ; il faut avouer qu'elle n'est pas brillante.

19 juillet.

Le duc de Caraman est de retour de Vienne ; il dit pis que pendre de l'esprit qui règne chez nous. Il dépeint la situation de notre gouvernement comme compromise. S'il le croyait, je lui pardonnerais son erreur ; mais, comme il ne le dit que pour se rendre agréable à sa cour, et populaire dans le parti du mouvement, je le trouve très répréhensible.

23 juillet.

Voilà donc prononcé le discours du roi à l'ouverture de la Chambre. Quoique ces discours ne prouvent rien, on

les attend cependant chaque fois avec beaucoup de curiosité. Celui-ci nous donne la nouvelle de l'entrée de la flotte française dans le port de Lisbonne (1). Cette nouvelle a fait grand effet ; mais la partie du discours qui a été la plus applaudie est celle où le roi parle de montrer l'impossibilité d'établir la république en France. Ce furent des bravos mille fois répétés.

L'affaire d'Italie (2) n'est que fort légèrement indiquée, mais toujours y a-t-il quelque petite fanfaronnade ; c'est inné aux Français. Du reste le discours est aussi bien qu'il peut être dans un moment aussi critique pour le gouvernement, aussi déplorable pour le ministère. Je ne sais toujours pas comment M. Casimir Périer s'en tirera.

Je suis allé avec l'ambassadrice chez la femme du ministre de Prusse pour voir passer le roi. Il saluait bien, le duc d'Orléans avait l'air noble et élégant, le petit duc de Nemours assez chétif. L'enthousiasme était fort modéré là où nous étions, mais il faut reconnaître qu'on a fort applaudi plusieurs parties de la harangue royale.

La reine avec Madame Adélaïde, les trois princesses et le duc d'Aumale allaient en char à bancs couvert d'un baldaquin ; elles avaient des robes en mousseline rayée et des chapeaux de matin. Tout ce cortège avait l'air bien bourgeois. A l'occasion de cette solennité, l'envoyé de Tunis a voulu prendre le pas sur l'ambassadeur d'Angleterre ; celui-ci l'a fait prier très poliment de reculer de quelques chaises. Obligé de céder, M. le bédouin prit,

(1) Dom Miguel, qui régnait encore en Portugal, ayant refusé la réparation que la France exigeait de lui, à la suite de dommages infligés à des Français résidant dans ses États, une escadre française se présenta devant Lisbonne, et Dom Miguel dut subir les conditions auxquelles il avait voulu se dérober.

(2) L'expédition d'Ancône.

bien malgré lui, la peine d'obéir à l'invitation de lord Granville, mais il s'est placé devant les représentants de Prusse et de Bavière, etc., ce qui prouve ce qu'est l'étiquette en France aujourd'hui.

Revenons au discours du roi. La phrase sur la Pologne préparée pour faire grand effet a été reçue froidement ; mais, en revanche, une injustice criante, cette entrée de la flotte française dans le Tage, a été applaudie à outrance comme si c'était un acte magnanime, de la part d'une grande nation qui prétend défendre les droits des peuples, de faire la guerre à celui du Portugal, parce qu'on a jugé un Français d'après les lois du pays et parce qu'il a eu le châtiment qu'il méritait. Mettons qu'un Autrichien établi en France se rende coupable d'un crime, qu'on le juge d'après le code français et qu'il soit puni d'après les lois françaises, ne serait-ce pas une injustice de notre part de demander à la France satisfaction pour l'avoir jugé et d'exiger que le roi des Français punisse les juges pour avoir prononcé d'après les lois de la France?

En parcourant ce discours, on pourrait croire que le roi des Français est un second Louis XIV, que c'est lui qui a tout fait, et qu'il n'a qu'à demander, qu'à désirer, pour que les autres souverains viennent au-devant de lui : « Ainsi que je l'avais demandé, les troupes de l'empereur d'Autriche ont évacué les États romains ! » Que c'est grand, que c'est noble, que cela prouve sa puissance !... Mais malheureusement pour lui et heureusement pour nous, c'est faux, archi-faux ! Oh ! le Gascon ! Au reste, les personnes un tant soit peu instruites de ce qui se passe ne peuvent donner dans une pareille bêtise ; c'est tout au plus si un décrotteur des rues le croira.

L'ambassadeur de Russie, prévoyant que le discours du roi contiendrait quelque passage désagréable pour lui, y envoya son premier secrétaire, pour avaler la pilule. Le ministre des Pays-Bas n'y a point paru et n'a envoyé personne.

24 juillet.

Nous attendons avec calme l'exécution du programme des fêtes, réjouissances et tristesses qui auront lieu pour l'anniversaire des trois Glorieuses Journées. Nous pleurerons le premier jour, le second nous commencerons à nous égayer et le troisième nous ne saurons vraiment plus qu'inventer pour exprimer notre joie. Il y a déjà des échafaudages immenses et des tribunes sur l'ancienne place de la Bastille ; cela a l'air d'une forteresse plutôt qu'autre chose. On jugera de la grandeur de cet amphithéâtre, si je dis que l'éléphant colossal qui orne la place a l'air d'un épagneul à côté de cette construction considérable.

L'anniversaire des Glorieuses sera fêté aussi au Palais-Royal. Je viens de recevoir une invitation pour après-demain soir. Est-ce pour un spectacle? Est-ce pour un concert? Je n'en sais rien.

25 juillet.

Je rentre en ce moment de l'Opéra. J'ai rencontré au foyer le duc de Richelieu qui m'a donné les plus singuliers

détails sur ce qui s'est passé ce matin dans la Chambre des pairs.

— Figurez-vous, m'a-t-il dit, mon étonnement, de voir en entrant aujourd'hui à la Chambre la salle toute pavoisée de drapeaux autrichiens. Je ne savais ce que cela voulait dire, ni mon voisin, ni les autres pairs mes collègues non plus. Enfin, M. de Sémonville monte à la tribune et nous dit dans un discours fort pompeux qu'il avait cru bien faire en plaçant dans cette salle les drapeaux d'Austerlitz pour rappeler à la jeune France de glorieux souvenirs, qu'il espérait que tous les Français étaient disposés à suivre l'exemple héroïque de cette journée et que les jeunes pairs et le duc d'Orléans applaudiront à cette décoration digne de la pairie de France. Le duc d'Orléans, après que M. de Sémonville eut achevé son discours, en prononça un préparé à l'avance, dans lequel il ne parla que de la gloire française et de son ardeur à se mettre à la tête de la jeunesse d'aujourd'hui pour faire ainsi qu'ont fait ces braves à Wagram, etc. Que l'on juge quel effet cela a dû produire dans l'Assemblée. Tous ceux qui aiment la tranquillité ont été au désespoir, car tous considèrent cette scène comme une espèce de déclaration de guerre.

Il y a quelque chose là-dessous. Louis-Philippe joue dans tout cela un double rôle ou bien il est dupé lui-même. Le duc de Richelieu m'a avoué qu'il avait cru qu'une pareille démarche n'avait pu se faire sans en prévenir préalablement l'ambassadeur d'Autriche. Il a été fort étonné lorsque je lui ai dit que nous n'en savions rien, et que l'ambassadeur serait tout aussi surpris que je l'étais moi-même en apprenant une aussi étrange nouvelle. N'y a-t-il donc pas assez de complications dans les affaires?

Faut-il en créer d'autres? Les fonds sûrement baisseront demain. Si vraiment on n'a pas envie de faire la guerre, on a commis là une faute inexcusable et si toute cette comédie n'est jouée que pour rendre plus populaire la Chambre des pairs, cela prouve qu'on compte trop sur notre indulgence. Je doute fort que nous laissions passer une chose pareille sans demander une satisfaction complète et entière.

26 juillet.

Plus je pense à l'affaire de la Chambre des pairs, plus je la trouve inconcevable. Les journaux de l'opposition sont fort curieux à lire. Ils raillent ferme et rendent compte de la manière la plus burlesque de la comédie qu'ont jouée le duc d'Orléans et M. de Sémonville ; personne n'en est la dupe. Ils disent que la Chambre des pairs a voulu s'envelopper dans les drapeaux conquis jadis pour se défendre contre la Chambre des députés. « Mais, ajoutent-ils, l'aristocratie a beau se parer de la gloire de l'Empire, nous n'avons pas oublié que le Sénat, pour conserver ses titres et ses appointements, a vendu la France aux étrangers. » *La Quotidienne* prétend que le duc d'Orléans avait oublié sa leçon, qu'au mot de France, il ne savait plus ce qui devait suivre et qu'il avait répété ce mot deux ou trois fois. Je suis convaincu que tout ceci vient du Palais-Royal et que M. Casimir Périer en sera au désespoir. Quelle position humiliante pour le président du Conseil s'il est obligé d'avouer qu'il ne savait rien. Si j'étais le roi des Français, je mourrais de honte en recevant ce soir chez moi l'ambassadeur d'Autriche.

27 juillet.

Nous voilà à l'anniversaire des Glorieuses Journées. Vingt et un coups de canon tirés à quatre heures du matin m'ont éveillé en sursaut.

L'ambassadrice est partie dans l'après-midi pour Saint-Germain afin de fuir le tumulte de la journée. Renonçant ainsi à assister au concert de la cour, elle a fait présenter ses excuses à la reine. Après l'avoir mise en voiture, j'ai travaillé pour le courrier, puis j'ai fait deux visites, l'une à Mme Sock, dame anglaise, et l'autre à Mme de Werther. Rentré à l'ambassade pour le dîner, nous sommes restés au jardin jusqu'au moment de faire notre toilette pour aller à la cour.

Les galeries et appartements étaient déjà remplis de monde lorsque nous sommes arrivés au Palais-Royal. Notre étonnement a été grand lorsque nous avons appris que Dom Pedro était à Paris, où il avait débarqué à quatre heures de l'après-midi sans s'être fait annoncer, qu'il dînait avec la famille royale et qu'il assisterait au concert. J'étais bien curieux de voir cet empereur déchu, qui nous vient de l'autre monde. Comme l'on s'était mis à table beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire, les Majestés n'en étaient qu'à la seconde entrée du dîner, alors que déjà leurs invités remplissaient les appartements où le concert devait avoir lieu. Il faisait une chaleur étouffante. Pour respirer un peu, je me suis mis à l'air avec les ministres des Pays-Bas et de Suède, sur l'un des balcons. De ce balcon qui donne dans la cour d'honneur, le regard plonge

dans les appartements de la reine. C'est de là que je vis passer deux domestiques, chacun portant sur un plat un énorme biscuit de Savoie, ce qui prouvait que le dîner durait encore. Je me hâtai de porter à l'ambassadrice d'Angleterre cette triste nouvelle ; je l'exhortai à la patience et l'invitai à passer sur mon balcon, mais elle avait si chaud, elle était tellement décolletée qu'en acceptant ma proposition, elle se serait exposée à prendre froid. Pour la même raison la princesse de Castel-Cicala et Mlle Ruffo sa fille refusèrent de quitter les appartements.

J'ai été très questionné sur l'affaire de la Chambre des pairs. Tout le monde s'est accordé à dire que ces discours, cet étalage de nos vingt-sept drapeaux sont de la dernière inconvenance, et que la manifestation a été aussi bête, aussi ridicule qu'impolitique.

En attendant le roi, je me suis réconcilié avec Mme de Saint-Priest. Nous étions en froid depuis un certain entretien qu'a eu son mari avec l'ambassadeur, au sujet d'une visite qu'il se proposait de faire, en allant en Italie, à l'ex-impératrice Marie-Louise et à laquelle celle-ci se refusait. L'ambassadeur avait parlé à M. de Saint-Priest de la manière la plus franche possible et lui avait déclaré que Marie-Louise ne voulait pas de lui.

— Mais que croyez-vous, avait demandé M. de Saint-Priest, qu'il pourrait arriver si j'y allais malgré ce que vous me dites ?

— Alors vous vous exposeriez à n'être pas reçu.

— Mais c'est cependant bien injuste ; ne pourriez-vous pas détruire les préventions qu'on a contre moi ?

— Mes instructions sur ce point sont tellement précises qu'il ne me reste qu'à exécuter les ordres qu'on m'a donnés. Toute intervention de ma part serait aussi

infructueuse que déplacée, et si prévention il y a, elle est si forte que j'essaierais vainement de la détruire. C'est un parti pris de la part de l'archiduchesse de ne point vous recevoir. Je vous conseille par conséquent de ne plus insister.

M. de La Fayette, décoré de la croix de Juillet, était venu pour le concert en habit et affublé d'une perruque noire, quoiqu'on parle toujours des cheveux blancs du vénérable La Fayette. L'expression de sa figure est dure, et cette dureté s'accentue dans les coins de sa large bouche, tandis que ses yeux trahissent toute sa vanité républicaine et son ambition insatiable.

Cependant la reine arriva. Dom Pedro lui donnait le bras. Je le croyais plus grand qu'il n'est et je fus fort étonné de voir qu'il ne l'est guère plus que Don Miguel. Quoique ayant bonne tournure, il avait l'air un peu embarrassé, surtout en parlant avec les dames. La reine en entrant lui présenta à peu près toutes celles qui se trouvaient dans la salle. Il les salua assez noblement, mais leur parla peu. Lorsque la reine lui présenta le citoyen des deux mondes, il parut en éprouver le plus vif plaisir ; il lui fit des compliments et des révérences sans fin, et prit avec lui un air amical comme s'il le connaissait depuis longtemps. C'est que les opinions les rapprochent. Lorsqu'on est Empereur et qu'on professe les mêmes idées qu'un La Fayette, il vous arrive ce qui est arrivé à Dom Pedro.

Charles X, roi constitutionnel, chassé ignominieusement par son peuple, est exéeré, considéré comme un tyran. Dom Pedro, dans le même cas, est traité en souverain, est admiré et ne craint pas d'assister à la célébration d'une fête destinée à rappeler la chute d'un trône.

Il admire tout cela, il se trouve fort honoré, à ce qu'il dit, de l'invitation du roi, célébrant le triomphe d'un grand peuple. Empereur détrôné, il se mêle au cortège d'un roi citoyen.

Le duc d'Orléans n'était pas avec le roi quand celui-ci est entré dans la salle ; il n'est arrivé que pour la seconde partie du concert, et probablement afin de nous éviter, nous autres Autrichiens. Il ne pouvait mieux faire, car, en notre présence, il eût été bien embarrassé, d'autant que toutes les feuilles se moquent de lui. Nous sommes partis avant la fin du concert, ne pouvant plus tenir de chaleur.

J'ai fait une promenade à travers Paris ; j'ai vu le portail des églises tendu de noir ; on y célébrait le service des morts pour les victimes de Juillet. La lettre de l'archevêque de Paris aux curés, dans laquelle il leur donne des ordres à cet effet, est excellente. Les églises étaient remplies de gardes nationaux et autres ; on jasait beaucoup, on tournait le dos à l'autel, c'était très peu édifiant. Dans le Panthéon, converti en temple, on avait construit des tribunes, il fallait des billets pour y entrer. Un orchestre de quatre cents musiciens a exécuté force morceaux de musique religieuse et profane ; on se serait cru aux concerts du Conservatoire. Le roi et les princes s'y sont fait entendre aussi ; on a admiré la justesse de leurs voix en chantant *la Parisienne* et *la Marseillaise.*

Arrivé, à travers une énorme foule, jusqu'à la place de la Bastille, j'ai vu et admiré l'immense tribune qu'on y avait érigée pour le roi, les députés, etc., etc. Le monument, dont le roi a posé la première pierre, était figuré dans toute sa grandeur en planches couvertes de toile peinte, représentant le marbre et le bronze, le

tout fort bien imité et d'assez bon goût. Les quatorze provinces représentées en chiffres et drapeaux tricolores font très mauvais effet perchées tout en haut comme elles sont, c'est bigarré et peu monumental. L'aspect de cette foule, le flux et le reflux de cette masse qui, par toutes les rues, se précipitait en torrent sur la place, était à la fois imposant et effrayant. Si quelque désordre s'était produit, on eût été impitoyablement écrasé, toutes les portes, toutes les maisons étant barricadées par des échafaudages qui formaient des tribunes. Cependant, tout le monde avait l'air gai autour de moi ; on parlait de Dom Pedro, de Louis-Philippe, de la nouvelle légion de la garde nationale *à la polonaise* dont on voyait quelques échantillons. Le roi ne fut pas reçu avec l'enthousiasme dont se flattait le Juste-Milieu. Il est vrai que la place est si grande que les voix ne pouvaient pas arriver jusqu'à lui, et si l'on a crié : Vive le roi, il est douteux qu'il ait entendu.

Le cortège qui le précédait et le suivait était formé des héros de Juillet, d'individus à mine épouvantable, de poissardes, de filles de joie décorées de la croix de Juillet Ces gens marchant pêle-mêle, se donnant le bras, formant des chaînes de douze à vingt personnes le séparaient de ses aides de camp, et chantaient *la Marseillaise* et *la Parisienne.* Dom Pedro tenait la gauche du roi, puis les ducs d'Orléans et de Nemours, les maréchaux et les ministres. Ce fait est si parlant que tout ce que je pourrais y ajouter serait inutile. Il ne pouvait que m'attrister, accoutumé comme je suis à voir chez nous le trône entouré de tout le saint respect qui lui est dû.

Cependant, en regardant tout ce peuple aller, venir, chanter, se réjouir, manger, boire, danser sur les places, se presser autour des théâtres de marionnettes, des jon-

gleurs et des faiseurs de tours qui paradent aux Champs-Élysées et dans les jardins publics, je me disais que c'est une bien singulière manière d'honorer les morts et de les pleurer. Le canon gronde, on tire des croisées des coups de fusil et de pistolet, on jette des pétards sous les pieds des passants et c'est ainsi qu'on porte le deuil des victimes de la révolution de Juillet.

28 juillet.

Il me paraît clair maintenant que la scène des drapeaux dans la Chambre des pairs n'a été inventée par M. de Sémonville que pour sauver la pairie héréditaire ; mais je crois qu'il a beau réunir tous les trophées des conquêtes de la Révolution, du Consulat et de l'Empire, tout cela vient trop tard.

Pour ce qui concerne l'improvisation du duc d'Orléans, je sais d'un parent de M. de Saint-Priest que c'est celui-ci qui l'a composée. Quant aux soi-disant drapeaux d'Ulm et de Wagram, tout le monde sait qu'en 1814 et 1815, on les a brûlés dans la cour des Invalides. M. de Sémonville lui-même nous l'a naguère déclaré sur l'honneur et ce qui prouve la vérité de ses dires, c'est qu'on m'a remis, il y a quelque temps, un bout de lance de l'un de ces drapeaux que quelqu'un a ramassé sur les lieux. Ceux qu'on a étalés dans la Chambre sont bien antérieurs à l'époque d'Ulm et de Wagram ; on voit peints et brodés sur l'un d'eux la sainte Vierge avec l'Enfant qui témoignent de l'antériorité de leur origine.

Mais ce qui est encore plus plaisant, c'est qu'on a

découvert que M. de Sémonville s'est procuré ces restes précieux par l'intermédiaire de M. Sylvestre, huissier-priseur, chargé de la vente des meubles provenant de la succession de feu S. A. R. Mgr le duc de Bourbon ! Ces drapeaux devaient être mis à l'encan ; les affiches de la vente existent encore ; ils y sont inscrits parmi les autres effets, mais l'exécuteur testamentaire, rendu attentif à pareille inconvenance, les fit rayer de toutes les annonces, et cet apanage de l'ancienne gloire des Condé fut réclamé au nom du duc d'Aumale, héritier du duc de Bourbon. Le grand référendaire les a empruntés pour la représentation d'hier. La gloire des Bourbons de la branche aînée sert maintenant à étayer le gouvernement des barricades. Je trouve tout ce détail charmant et je ferai mon possible pour faire passer ces faits, sans qu'on sache d'où cela vient, à l'un des rédacteurs de *la Quotidienne* ou de *la Gazette*.

Le roi cependant, m'a-t-on dit, en est furieux contre le duc d'Orléans et lui a lavé la tête, Casimir Périer de même, et qui plus est, le roi doit parler très prochainement, dans la Chambre des pairs, dans un sens tout à fait opposé à celui du prince royal.

29 juillet 1831.

Les fêtes continuent aujourd'hui ; ce sont des réjouissances sans fin. La chose qui m'a le plus frappé, c'est la fête d'hier soir aux Champs-Élysées ; c'était vraiment superbe. Toute cette forêt était éclairée à jour, chaque arbre entouré de lampions, outre les festons de lampes

qui enchaînaient pour ainsi dire avec des guirlandes de feu un arbre à l'autre. Une foule innombrable de curieux parcourait les avenues dans tous les sens. Sur des théâtres improvisés, on représentait des pièces guerrières. L'air retentissait de fusillades et de coups de canon. Sous de larges tentes resplendissantes de lumière, toute une population dansait et mangeait, sans que cela eût l'air d'une orgie. Les hommes étaient polis avec les femmes ; ils y mettaient même plus de recherche, plus de façons que nous ne le faisons dans nos salons pour inviter les jeunes personnes à la danse. Un jeune homme qui se trouvait à côté de moi, dit à son voisin :

— Connais-tu cette *particulière* qui est vis-à-vis de nous ; elle est très jolie, je vais l'engager?

Je le suivis, il fit quantité de révérences et puis mille excuses, à cause de sa hardiesse, et l'engagea enfin avec une phrase fort extraordinaire que malheureusement j'ai oubliée. La *particulière* lui répondit en minaudant :

— Je suis très flattée, monsieur, que vous ayez pensé à moi, mais je suis déjà *reteinte.*

— Alors, répliqua le *particulier*, puis-je espérer pour mon bonheur, d'être plus fortuné à *la subséquente?*

Il y avait aussi des boutiques à vingt-cinq sous et à cinq sous, d'autres encore où tous les objets étaient mis en loterie. Même chose dans des boutiques de pains d'épices, de bonbons et autres. J'ai vu plusieurs orchestres dont les musiciens étaient déguisés en Turcs, en Grecs, en nègres ; des tournois, des danseurs de corde et autres jongleurs ; des chœurs exécutaient des morceaux d'opéras connus et les plus en vogue. Rien de plus varié, de plus grand, de plus animé que cette fête populaire. La vue des Champs-Élysées sur l'Hôtel des Invalides tout éclairé

était d'un effet magique. Ce palais tout flamboyant dans toute la longueur de sa façade, se présentant à un quart de lieue de distance et tout étoilé, semblait suspendu dans l'air. Le jardin des Tuileries, richement illuminé avec des ifs, avait l'air de se prolonger à l'infini, et ses bassins et ses jets d'eau paraissaient tout en feu. Les coups de canon, de fusil et de pétards ont assourdi la ville pendant toute la nuit ; on eût dit un assaut.

30 juillet.

M. Casimir Périer est très soucieux de la nomination du président de la Chambre. Pour empêcher l'élection de Laffitte, il a engagé les autres ministres, ses collègues, à faire la même déclaration que lui, à savoir qu'ils quitteraient le ministère si Laffitte était nommé président. Cette déclaration coûtera la majorité à l'ancien ministre des finances, car la Chambre n'est pas assez unie pour renverser le cabinet. Ses membres, pour la plupart, ne se connaissent pas encore. Il en est qui n'ont pas une opinion arrêtée, on les appelle le parti flottant. Les libéraux se mettent en quatre pour s'attacher ce parti et les ministres de même pour se faire une majorité.

L'ambassadeur, voyant que les journaux de tous les partis nous rendaient une entière justice dans l'affaire des drapeaux, n'en a point parlé au président, d'autant plus qu'il savait positivement que cette comédie n'avait été inventée que par M. de Sémonville, et qu'on avait fait au Palais-Royal une répétition de la scène qui devait se jouer le lendemain à la Chambre des pairs. Aujour-

d'hui, le président du Conseil en a parlé spontanément à l'ambassadeur et lui a dit combien il avait eu raison de ne point s'en occuper.

— Vous pouviez être sûr d'avance que le gouvernement n'y était pour rien, lui a-t-il dit, et les feuilles vous rendent une justice entière ; toute la honte de cette bêtise retombe sur ce vieux fou de Sémonville. Je regrette seulement que le prince royal se soit laissé entraîner.

On a donc fait ou dû faire une répétition au Palais-Royal, puis on a donné la représentation au Palais du Luxembourg. Au Palais-Royal, on a, m'assure-t-on, imaginé l'intrigue et dialogué la pièce. Il y fut décidé que M. de Sémonville parlerait le premier et que le prince royal devait avoir la réplique. A qui persuadera-t-on que le duc d'Orléans ait pu parler de lui-même? Ce ne sera pas à moi : je l'ai entendu, je l'ai vu chercher en tâtonnant la suite de son discours dans sa mémoire !

On a parlé jadis d'un de nos soldats qui dans la guerre avec les Turcs, pour sauver le drapeau de son régiment, s'en enveloppa et se précipita dans le Danube. J'ai fait faire chez un marchand de caricatures cette même scène avec la seule différence que le personnage est M. de Sémonville qui se précipite, affublé de nos drapeaux, du haut du pont royal dans la Seine. Le maréchal Soult ne doit pas être tout à fait étranger à cette farce contre l'Autriche. La haine qu'il nous porte depuis l'affaire des maréchaux rend la chose probable.

31 juillet.

Dom Pedro vient de quitter Paris pour se rendre de nouveau à Londres. Mme de Loulé (1) est ici, elle reste à Paris à ce qu'on m'assure. J'irai la voir un de ces jours pour la faire causer. On m'a assuré que Dom Pedro n'est venu à Paris qu'après avoir su l'entrée de la flotte française dans le Tage. Il intrigua auprès de Louis-Philippe afin de le décider à renverser le trône de Dom Miguel et à y placer la reine Donna Maria. Mais il a échoué dans sa négociation. De son séjour à Paris, il n'a eu que des mécomptes et l'humiliation de se trouver dans le cortège du roi citoyen.

Mme de Chastellux a dîné chez nous hier; elle repart aujourd'hui pour la campagne. C'est une femme de beaucoup d'esprit à qui je suis fort attaché, à cause de ses principes excellents.

Elle nous a donné bien des détails sur les habitants de Holy-Rood, chez lesquels elle a passé le mois de mai dernier. Charles X parle de tout ce qui a eu lieu en France comme un homme qui n'a rien à se reprocher et qui se trouve justifié par ce qui arrive tous les jours ici, mais il est triste et pensif; rien n'est moins fait pour le distraire que le séjour du château de Holy-Rood; c'est un vaste bâtiment qui tient en même temps du palais et du cou-

(1) Fille de Jean VI, roi de Portugal, née en 1806; elle avait épousé, en 1827, le marquis de Loulé, fils du ministre assassiné en 1823 lors de la révolte fomentée par Dom Miguel contre le roi son père, à l'instigation de sa mère.

vent ; ce mélange d'architecture produit un effet très curieux qui est encore relevé par les brouillards presque continuels de ce pays. Le salon où la famille se réunit est vaste et sombre. Il ne peut donc faire oublier les superbes appartements de Saint-Cloud, qui charment même la famille du roi Louis-Philippe tant gâtée par les appartements du Palais-Royal et de Neuilly. Aussi est-on fort triste dans le salon de Holy-Rood, surtout lorsque les enfants de France n'y sont point.

Le duc de Bordeaux et Mademoiselle, par leur gaieté, leur esprit, leur gentillesse, les animent. Madame la dauphine s'occupe maintenant exclusivement de leur éducation. Elle leur prodigue les tendres soins d'une mère. Elle a entièrement renoncé au bonheur de revoir sa chère France ; mais elle l'aime encore toujours et peut-être avec plus d'exaltation. Les personnes qui se sont mal conduites envers elles ne lui inspirent pas la moindre haine ; leur ingratitude lui fait du mal, mais elle leur pardonne. Enfin, Madame la dauphine est comme une personne qui a entièrement renoncé au monde ; elle ne vit que pour Charles X et pour son neveu et sa nièce.

Mme la duchesse de Berry, tout au contraire, est remplie d'espérances ; elle compte agir, elle veut courir toute espèce de risques pour reconquérir ses droits et ceux de ses enfants ; elle est par conséquent très montée contre les usurpateurs du trône de son fils, et son ressentiment s'étend même jusqu'à sa tante, la reine des Français, tandis que Madame la dauphine et même Charles X n'ont pas cessé d'aimer cette princesse et sont très fâchés lorsque les personnes de leur cour confondent la reine avec les autres membres de la famille d'Orléans.

Mme de Gontaut ne peut oublier sa position aux Tui-

leries ; elle ne peut se faire à l'exil ; elle en éprouve un chagrin cuisant, au grand regret de la famille royale ; car, occupée comme elle est de son chagrin et des liens qui la rattachent à la France, elle n'apporte plus le même zèle qu'autrefois à l'éducation de Mademoiselle.

Tous les seigneurs écossais sont on ne peut mieux pour les augustes exilés ; ce sont des attentions sans fin ; ils ne manquent jamais une occasion de leur témoigner tout l'intérêt qu'ils éprouvent pour eux. Mme de Chastellux, ainsi que tous les Français qui vont voir la famille royale, a été avertie à Londres qu'il y avait à Édimbourg quantité d'exécrables gens qui n'épiaient que le moment favorable pour assassiner le duc de Bordeaux.

— Je me suis empressée, me disait la comtesse, d'avertir les personnes de la cour, afin de les rendre attentives. « Ah ! madame, me disait-on, c'est sans cesse « qu'on nous avertit, nous surveillons le prince autant « que faire se peut, mais il doit cependant se promener ; « un coup de fusil ne peut-il pas nous l'enlever un jour? »

Mme de Chastellux se loue beaucoup de la manière dont elle a été reçue par la famille royale.

— Il est vrai, me disait-elle, qu'ils ne sont pas gâtés par de pareilles attentions ; il n'y a que bien peu de personnes qui sont allées les voir, et puis ils ne sont pas assez instruits de la manière dont la société de Paris s'est conduite envers eux.

J'ai oublié de consigner ici le scandale qui a eu lieu à la revue passée le 29 juillet. Les aides de camp du roi et le maréchal Soult ayant répandu la nouvelle d'une grande victoire remportée par les Polonais sur les Russes, le roi des Français fut accueilli par la garde nationale, au cri de : « Vivent les braves Polonais, mort aux Russes. »

Ces mêmes incartades ont été renouvelées par la troupe en défilant devant l'hôtel de l'ambassadeur de Russie. Une pareille inconvenance ne peut être expliquée que comme un moyen d'appuyer par un fait la phrase du discours de la couronne en faveur des Polonais. Toutefois, le lendemain, la nouvelle de cette prétendue victoire a été démentie dans *le Moniteur*.

1er août.

Voilà donc M. Girod (de l'Ain) (1) président de la Chambre, à la majorité absolue d'une voix ; cela suffit pour que le ministère Périer reste en place, mais toujours est-ce une chose forcée, qui est de très mauvais augure pour lui. Aussi est-il bien abattu et découragé ; il croit sa cause presque perdue, d'autant plus que l'adresse de la Chambre sera détestable. Il se trouve dans la position de la chauve-souris de la fable : pour avoir voulu ménager tous les partis, il est repoussé de tous. L'Autriche et l'Angleterre se trouvent blessées par des phrases inconvenantes et fausses et la France trouve que son gouvernement n'a point dit assez. Il y a un an qu'on a chassé Charles X pour avoir fait un coup d'État, et voilà l'usurpateur qui se trouve à l'heure qu'il est dans la même position ; car comment, sans ce moyen, pourra-t-il jamais se tirer d'affaire. La Chambre des députés se prononcera contre l'hérédité de la pairie, la Chambre des pairs comme un des pouvoirs constituants protestera, ce ne

(1) Après avoir participé aux journées de Juillet, il fut tour à tour préfet de police, président de la Chambre et président du Conseil d'État.

sera donc que par un coup d'État que le roi pourra vider la question, et par quel coup d'État !

3 août.

Notre dîner chez le roi a été de soixante couverts ; il faisait une chaleur étouffante ; je n'en pouvais plus avec ma pelisse (1) ; aussi la reine me disait-elle :

— Vous êtes en train de faire pénitence, comte Rodolphe.

Elle avait raison ; ce dîner a été pour moi un véritable supplice et si j'ai eu quelque dédommagement en me trouvant à côté de la princesse Marie, qui a repris son ancienne gaieté et sa fraîcheur, les autres personnes qui m'entouraient et ces tableaux de Jemmapes et de Valmy me rappelèrent bientôt où j'étais.

Le duc d'Orléans était triste, préoccupé et surtout embarrassé ; le roi avait l'air soucieux et parlait du chagrin que lui causait le départ du ministère de Casimir Périer.

Casimir Périer s'est offensé, lors de l'élection présidentielle, de n'avoir obtenu pour son candidat qu'une seule voix de majorité ; il a déclaré au roi qu'il ne pouvait aller avec une Chambre dont il ne possédait pas la confiance. Mais, où prendre un autre ministre en ce moment, et dans quel parti se jeter, pour le trouver? Il paraît donc décidé que Soult et quelques autres membres du ministère Périer resteront. Malheureusement, personne

(1) Dans les réceptions officielles, le comte Rodolphe portait le costume des magnats de Hongrie.

ne veut se charger ni de l'intérieur et de la présidence, ni des affaires étrangères, et cela par une raison bien simple, c'est qu'on ne veut pas prendre un portefeuille pour huit jours, et, grâce aux menées de la gauche, cela arriverait ainsi. Il faut en ce moment un ministère de droite pour voter le douzième du budget dont on a besoin pour faire face aux dépenses de l'État, et qui ne serait point voté avec un ministère de gauche.

Le roi a proposé à Odilon Barrot de former le nouveau ministère, tandis qu'il conjurait Casimir Périer de rester ; mais Odilon Barrot a déclaré qu'il ne pouvait se charger de cette besogne, vu qu'il n'avait que cent voix à sa disposition dans la Chambre.

Une demi-heure après notre départ du Palais-Royal, un attroupement assez nombreux s'est formé sur la place, on criait : « Vive la Pologne, à bas les Russes, vive Casimir-Périer. » On est parvenu cependant, sans beaucoup de peine, à chasser les mutins en faisant quelques charges de troupes sur eux.

4 août.

Ce soir, j'ai assisté à une charge qui a eu lieu contre un attroupement au Palais-Royal ; on avait annoncé d'avance le tumulte, ce qui fait qu'on s'y est rendu pour le voir ; cela n'était pas grand'chose, on n'a presque pas fait de résistance. Tout le monde a couru à toutes jambes, on a poussé les mêmes cris qu'hier ; tout cela durera encore quelques jours.

La nouvelle importante qui vient de nous arriver en

ce moment change non seulement la question du ministère français, mais bien d'autres encore ; c'est la guerre entre la Hollande et la Belgique. Déjà les premières hostilités ont commencé et le roi des Belges vient demander des secours à la France. Louis-Philippe les lui accorde et donne le commandement de l'armée du Nord au maréchal Gérard. Le ministère n'est donc point dissous et il attendra tranquillement l'adresse de la Chambre au roi. Voilà donc le brandon de la guerre jeté. L'armée française se trouve forte de cinquante mille hommes et celle du roi de Hollande est de soixante mille. L'armée du roi Léopold ne compte presque pour rien, tant elle est peu disciplinée ; on craint même ici qu'elle ne soit battue avant que l'armée française ne soit arrivée. Les ducs d'Orléans et de Nemours sont déjà partis pour Maubeuge ; le maréchal Gérard va à Bruxelles pour réunir et organiser, si faire se peut, les troupes belges. On se flatte ici que tout sera fini en huit marches. Voilà donc le duc de Nemours marchant à la défense du royaume qu'il devait gouverner.

Cette guerre a éclaté bien à propos pour la France. Sans elle, je ne sais vraiment comment aurait fait le roi des Français pour se tirer d'embarras. Cet embarras cesse subitement comme d'un coup de baguette par la faute du roi de Hollande. Le ministère Périer reste, l'Adresse, au lieu d'être mauvaise, sera bonne, les émeutes qui devaient continuer tous les soirs sous les croisées du roi vont cesser, tous les budgets du monde seront votés, car l'affaire de la Belgique, les protocoles et la conférence de Londres, toutes les questions enfin les plus critiques pour le gouvernement, se trouvent aplanies maintenant. Les fonds ont pourtant fléchi de cinq francs. Si

cette guerre est terminée en huit marches, elle consolidera beaucoup Louis-Philippe, mais si, malheureusement pour lui, les Hollandais font une longue et forte résistance, il perdra de sa popularité et les Henriquinquistes se mettront en mouvement ; ils ne faisaient qu'attendre la guerre. Je ne doute pas que les désordres en Italie vont promptement recommencer, ce sera une nouvelle occupation de nos troupes qui se fera encore avec moins de difficultés que la première, et la France n'aura plus le droit de faire des remontrances.

Il y a des personnes ici qui disent que le roi de Hollande a raison de faire la guerre en ce moment ; de cette manière, il se met en état de faire un traité avec la France et les autres puissances, traité qui lui sera toujours plus favorable que l'état dans lequel il se trouve en ce moment, état qu'il n'aurait pu continuer, à cause des immenses dépenses dans lesquelles il se trouvait entraîné. Le ministre de Belgique, M. Le Hon, est allé trois fois aujourd'hui chez le roi Louis-Philippe ; c'est que le temps presse ; si les troupes n'arrivent point, son gouvernement et son roi se trouvent chassés de Bruxelles. L'ambassadeur de Russie, qui devait partir pour l'Angleterre, ne part pas ; d'abord, il ne pourrait s'absenter maintenant de Paris, et puis il n'a plus rien à craindre des émeutes.

Le général Fagel, ministre de Hollande, est au désespoir de tout ce qui vient d'arriver ; il trouve que son maître a été mal conseillé et que cette déclaration de guerre à toute l'Europe ressemble furieusement à un coup de tête. Le duc d'Orléans a été nommé général ; sa brigade est composée du 1er régiment de hussards appelé de Chartres et du 1er de lanciers, dont le duc de Nemours

est colonel. Le commandement de la cavalerie légère est confié au général de Lawoestine et au duc d'Orléans ; deux de ses aides de camp, le général Marbot et le général Baudrand, l'ont accompagné.

La position dans laquelle se trouve en ce moment la ville d'Anvers fait pitié. Elle n'a que trop lieu de s'attendre à être incendiée et dévastée d'un moment à l'autre.

20 août.

Les jours qui précédèrent le 4 août où nous est arrivée la nouvelle de la guerre entre les rois des Pays-Bas et de Belgique, Paris fut encore une fois le théâtre d'émeutes et de troubles. Casimir Périer ne voulait plus rester, parce qu'il avait perdu la confiance du roi ; le parti républicain conçut l'espoir de placer ses chefs au ministère ; mais, pour y parvenir, il fallait encore faire peur au roi. Dans ce but, on rassembla sous ses croisées tout le personnel révolutionnaire ; et telle fut la manifestation que déjà Louis-Philippe était disposé à prendre Odilon Barrot pour ministre et lui offrit le pouvoir, mais Odilon Barrot eut peur à son tour de ne savoir conduire cette machine si détraquée. Il refusa. Cette circonstance venait de mettre le comble à l'embarras du Palais-Royal, lorsque la guerre en Belgique, si populaire parmi les républicains, est venue remédier à tout, d'autant plus que Casimir Périer, voyant la position fort critique de son pays et que personne ne s'opposait plus à ce qu'il gardât la présidence, a repris son portefeuille déjà rendu au roi. Tout est donc rentré dans l'ordre.

J'ai été présent à la dernière de ces émeutes ; on criait : « Mort à Casimir Périer ; mort au roi s'il ne change de ministère. » Je me trouvais dans une des galeries du Palais-Royal, accompagnant l'ambassadeur ; on chargea le peuple dans les jardins du Palais et dans les rues environnantes. Tout à coup, un homme s'approche de nous :

— Messieurs, ne vous exposez pas ; je sais qui vous êtes, vous courez de grands dangers ; nos ennemis pourraient vous reconnaître et dans ce moment, sur la place, l'on désarme la troupe de ligne du roi.

Cet avis, tout exagéré dans ses détails qu'il nous parût, nous fit cependant rebrousser chemin et nous réfugier chez un glacier du palais, de la croisée duquel nous vîmes passer et repasser l'émeute avec son hideux attirail.

Personne n'a cru au consentement des puissances à la guerre entre la Hollande et la Belgique et les bruits d'une conflagration européenne, déjà depuis longtemps répandus, ont pris à cette occasion plus de consistance.

L'Adresse de la Chambre au roi doit être virulente, à ce qu'on dit, et l'on ne doute pas que le ministère soit hors d'état de résister à pareille attaque.

La police est toujours à la poursuite des pièces de cinq francs à l'effigie de Henri V, frappées à Londres ; on s'en sert même pour découvrir les carlistes en faisant offrir de ces médailles par des agents de police aux passants dans les rues et aux promeneurs dans les jardins publics ; ceux qui en ont acheté sont notés et des visites domiciliaires s'ensuivent.

MM. les républicains et tous ceux qui espéraient la guerre générale pour renverser le trône de Louis-Philippe

sont fort désappointés par la tactique hollandaise qui consiste à se retirer et à éviter toute espèce de combat.

28 août.

Nous avons eu aujourd'hui la plus délicieuse séance de crocheteurs à la Chambre. M. Vatout entendant M. de Corcelles parler des valets de cour s'est hâté de se dire insulté, en sa qualité de commensal du roi. Puis M. de Montalivet a prononcé le mot *sujet :* cris, tumulte, on se serait cru à la halle ou sur le port. C'était plus *train* que l'hiver dernier, quand nous, jeunes gens, nous nous donnions le divertissement de courir l'émeute. Ah ! si un second Bonaparte pouvait se montrer tout à coup, comme ces drôles seraient muets, comme ils se feraient petits !

Le président de la Chambre agitait en vain sa sonnette, dont le son était couvert par des cris, des blasphèmes et des hurlements. Ne sachant quel moyen employer pour ramener le calme et se décidant à suspendre la séance, M. Girod (de l'Ain) voulut se couvrir ; son chapeau était resté au vestiaire ; il se saisit de celui d'un huissier qui était à sa portée. Malheureusement, ce chapeau était crasseux et déformé et surtout beaucoup trop grand pour le chef du président, qui, de prime abord, se l'enfonça, n'écoutant que sa sainte colère, jusqu'aux oreilles. La Chambre voyant son président coiffé d'une manière aussi grotesque, ce furent des rires et des huées sur tous les bancs. M. de Lameth lui-même, dit-on, se tenait les côtes.

Nous marchons rapidement vers une crise terrible. Les

saint-simoniens font des progrès effrayants ; ils enrégimentent les ouvriers, ils les partagent sous des chefs différents et avant six mois, ce vaste complot éclatera et mettra en péril la société. Ils cherchent quelques niais dans la haute classe et il n'en manque pas. Le ministère est trop prévenu pour y croire et trop faible dans tous les cas pour parer cette attaque. Les royalistes ne sont pour rien dans cette tentative, pas plus que dans la prétendue conspiration dont la découverte a déterminé l'arrestation de six individus sonnant le tocsin à Notre-Dame, mais le gouvernement en a profité pour en coffrer quelques-uns suspects de carlisme.

Sir Walter Scott vient de publier *le Comte Robert de Paris* et *le Château dangereux.* Ces deux romans pourront grossir sa bourse, mais non sa renommée.

La liste civile n'est pas encore votée, la séance du jour a été aussi scandaleuse que celle d'hier. Jamais une plus méprisable et périlleuse anarchie n'a pesé sur la France.

19 septembre.

Après un paisible séjour à la campagne, chez les Fitz-William, aux environs de Melun, j'ai encore trouvé tout Paris en mouvement, encore des émeutes dans les rues, des séances orageuses dans la Chambre des députés. Il y a eu plusieurs personnes tuées durant ces malheureuses affaires, et, dernièrement, il s'en est fallu de peu que les perturbateurs ne parvinssent à porter un de ces cadavres dans les appartements du roi. Le Palais-Royal se trouvant

entouré de petites rues, rien au monde n'est plus difficile que d'en défendre les approches. Il a donc été décidé que le roi irait habiter les Tuileries.

Nous avons fait, il y a quelques jours, notre dernière visite au Palais-Royal. Mais, avant de parler de tout cela, je veux mentionner ici ce qui s'est passé depuis le 17 septembre. On a profité de la nouvelle de la prise de Varsovie, comme l'on profite de tout, pour troubler le repos, pour bouleverser ce qui existe ; cette fois-ci ce fut une guerre au ministère. A toute force, on a voulu le chasser pour le remplacer par des républicains, par le parti subversif. Pozzo en a été quitte pour la peur, Casimir Périer et Sébastiani ont manqué d'être pendus et ce n'est qu'au sang-froid du premier qu'ils doivent leur salut.

Le désordre une fois calmé dans les rues, grâce à quelques coups de baïonnette et de sabre, un peu de sang versé, parfois des innocents, il est vrai, le démon de la discorde entra dans la Chambre ; ce furent des interpellations au ministère, des menaces, des reproches enfin. Mauguin, fort heureusement pour le ministère, se laissa emporter par sa fougue, sa violence et il gâta par là la position de son parti. D'un autre côté, le ministère s'est bien défendu ; les imputations, la plupart fausses, étaient faciles à démentir, et pour ce qui était vrai, Casimir Périer et ses collègues prirent le parti de nier. Mauguin n'ayant pas d'acte à produire fut obligé de se rendre. Jamais je n'ai vu Paris dans une plus grande agitation, les esprits étaient partagés entre le désir de l'ordre et celui de secourir les Polonais, car on croyait encore que le roi pouvait en trouver le moyen.

Le roi a eu pas mal peur aussi ; il y a eu un moment où l'on ne croyait plus qu'il fût en sûreté à Paris. Vincennes

devait le recevoir. Il s'est montré sur les galeries du Palais-Royal, voulant haranguer le peuple, mais des gestes menaçants lui rappelèrent la fin tragique de son père et lui firent oublier sa harangue. Le danger arriva si vite que l'on n'avait pas eu le temps de prendre les mesures nécessaires pour défendre les hôtels les plus exposés à la fureur de la populace, ainsi que ceux des ministres et de l'ambassadeur de Russie.

Le comte Pozzo était au moment de prendre son thé après dîner, lorsqu'un émissaire du préfet de police vint l'avertir de l'imminence du danger dans lequel il se trouvait.

— N'ayant pas en ce moment, dit cet agent, la force nécessaire pour réprimer les mutins, le préfet de police invite Votre Excellence à quitter son hôtel au plus vite.

L'ambassadeur a eu beau parler du droit des gens et du désir qu'il avait de finir sa tasse de thé, il a dû se sauver et passer chez Mme de Montcalm. Ce fut Sébastiani qui paya tout l'écot de la perte de ses vitrages et de la grille de son jardin.

Voici encore quelques détails que je trouve tracés de ma main sur une feuille détachée où je les avais mentionnés en les apprenant.

« 17 *septembre.* — La nouvelle de la prise de Varsovie n'a pas tardé, dès qu'elle fut répandue dans le public, à faire grand effet. Les journaux, ainsi que cela se pratique, s'en sont emparés ; le *Courrier* et autres prirent sur-le-champ des bandes noires et lâchèrent les articles les plus virulents contre le gouvernement.

« La Chambre des députés offre aussi un spectacle peu édifiant ; MM. Mauguin et Lamarque se sont disputés sur le point de savoir lequel des deux attaquerait les ministres,

lequel parlerait sur les affaires de Pologne. Mauguin l'emporta, mais comme cette question n'était point à l'ordre du jour, il a dit qu'il avait quelques observations à faire sur celui de lundi et prévint les ministres qu'il les attaquerait ce jour-là.

« Dans les rues, dès ce matin, se formèrent de grands attroupements ; on se porta sur le Palais-Royal, sur les hôtels des ministres et particulièrement sur celui des Affaires étrangères. Les vitrages du rez-de-chaussée furent brisés, la grille du jardin enlevée et peut-être y aurait-on mis le feu si les troupes et la garde nationale n'étaient pas parvenues à dégager l'hôtel.

« 18 *septembre.* — L'inquiétude et l'effervescence augmentent d'heure en heure ; les rues sont encombrées de monde, des bandes de clubistes parcourent la ville, tout nous annonce quelque grand coup. Le Palais-Royal est rempli de troupes, Casimir Périer et Sébastiani ont eu toute la peine du monde à se soustraire aux assaillants en se sauvant dans un corps de garde de la place Vendôme. On pille les armuriers, la troupe ne veut point agir sans la garde nationale et celle-ci est très irritée contre le ministère. On veut du sang et il en coulera. On arrange le château fort de Vincennes pour le cas où la révolte se porterait sur Neuilly, où la famille royale vient de se réfugier depuis ce matin ; enfin, nous voilà encore replongés dans tous les troubles de l'année dernière et du mois de février de celle-ci.

« La populace a forcé les portes de plusieurs théâtres et fait évacuer les salles ; la même chose serait arrivée aux Italiens si l'on n'avait eu la bonne idée de fermer les portes et d'éteindre les lustres du foyer et des bureaux et les lampes qui se trouvent placées devant le théâtre,

de sorte que les tapageurs ont cru qu'il n'y avait point de représentation ; ils ne s'en sont pas moins amusés à casser les carreaux. De là ils sont allés piller les armuriers de la rue de Richelieu et briser les réverbères. Le pillage eût été complet si la force armée n'avait réussi à chasser les mutins.

« Notre hôtel, celui de la Russie, sont désignés. »

20 septembre.

Tout est tranquille aujourd'hui et l'on espère que ce sera pour quelque temps ; je le désire, mais l'affaire de la pairie reste toujours menaçante. Casimir Périer, dans son discours sur la proposition de loi contre l'hérédité, a fait un singulier aveu. Il cède à l'opinion de la majorité, quoiqu'elle soit contraire à la sienne, ce qui veut dire qu'il se range dans l'opposition contre lui-même et qu'il ne trouve d'autre moyen de gouverner que de passer à l'ennemi. Un ministère qui, pour rester au pouvoir, abdique son système, est un corps qui pour vivre se séparerait de son âme. La conduite du président du Conseil démontre que pour gouverner, il est obligé de céder à la révolution. Le système tout monarchique, tout aristocratique professé par M. Périer dans le préambule de la loi, montre bien ce qu'il voudrait faire et c'est précisément le contraire de ce qu'il fait. Le public le sent, et de là cette inquiétude, ce malaise dans tout le corps social.

Nous venons de faire notre dernière visite au Palais-Royal. La reine et les princesses étaient placées comme de coutume autour de la table ronde, au bout de la galerie de Valois, à côté de la grande cheminée. Le roi

nous reçut dans le salon qui précède la galerie. Il passa ensuite dans la salle du Conseil où les ministres étaient déjà réunis. La reine avait l'air rassuré qu'elle prend toujours lorsqu'elle croit ses ennemis vaincus. Madame Adélaïde était rayonnante. Ces dames étaient mises avec plus de soin qu'aux jours où elles restent en famille et où la reine ne reçoit que le peu de personnes qui ont la permission d'aller la voir tous les jours. Il y avait même quelques bougies de plus allumées.

Madame Adélaïde, sans doute, à mon air un peu étonné, vit que je m'apercevais de ces petits changements et crut devoir m'en indiquer la cause.

— L'empereur et Donna Maria passeront leur soirée ici, me dit-elle.

Son Altesse Royale avait à peine prononcé ces mots qu'on annonça Leurs Majestés. La reine se leva aussitôt pour aller à la rencontre de l'empereur et de sa fille ; elle leur fit de profondes révérences, puis elle embrassa la jeune reine, la prit par la main, la conduisit vers nous et l'ayant invitée à se placer dans le fauteuil qu'elle (la reine des Français) occupe ordinairement, elle s'assit à quelques chaises de là.

Qu'on se figure une personne très forte pour son âge, avec des traits dans le genre de ceux de notre famille impériale, beau teint, beaux cheveux blonds, pas très grande, assez forte de hanches, belles mains, joli pied et déjà toute formée, on lui donnerait dix-huit ans. Réunissez tout cela sur une même personne et vous avez Donna Maria da Gloria. Sa démarche, chacun de ses gestes me rappelèrent Mme la duchesse de Berry. — Sa timidité est extrême, son langage enfantin, son esprit peu développé. — L'heure de la retraite de Mlle de Beau-

jolais avait sonné ; la princesse avait par conséquent déjà quitté le salon ; ce fut un grand regret pour la reine de Portugal. Mesdemoiselles d'Orléans et de Valois firent leur possible pour remplacer leur sœur près de la jeune reine, elles lui apportèrent les joujoux de Toto (le duc de Montpensier) : à savoir des maisons en cartes, faites d'après les modèles de la maréchale Gérard, qui possède un grand talent dans ces sortes de constructions, des jeux de parquets, des tableaux découpés et autres. Sa Majesté de Portugal s'amusa d'abord à enlever une tour à l'un de ces palais en cartes, ce qui arracha un soupir à Mademoiselle de Valois ; elle prévoyait le chagrin que cela ferait à son frère ; aussi chercha-t-elle à détourner l'attention de la petite reine en lui proposant de faire un fond de tapisserie. Mais Donna Maria trouva probablement que cela ressemblait trop à une leçon et préféra démolir une seconde tour du palais de Toto.

Appuyé sur le dossier du fauteuil de Sa Majesté de Portugal et devinant la préoccupation de Mademoiselle de Valois qui me regardait d'un air inquiet, je crus de mon devoir de sauver d'une ruine certaine les tours qui restaient encore au palais de cartes et prenant un jeu de parquets, je représentai à Sa Majesté Portugaise tout le charme de ce jeu. Mon discours fut si persuasif que je réussis à fixer son attention. Elle commença par fourrer ses deux mains dans la boîte que je tenais et en sortit quelques poignées de ces petites pierres de couleur, non sans en jeter la moitié par terre et sur la table. Cassettes, ouvrages, paniers et flambeaux en vermeil, tout en fut inondé.

— Nous allons faire une étoile, dit-elle.

— Votre Majesté désire-t-elle que nous lui pré-

parions les couleurs ? demanda Mademoiselle de Valois.

Sur un signe affirmatif de la reine, nous voilà tous occupés à ranger les couleurs. Déjà, deux rayons de cette étoile allaient être achevés, lorsque la voix de Dom Pedro se fit entendre à l'autre bout de la galerie :

— Maria ! Maria !

La reine, comme un enfant qui a peur, se leva brusquement, fit d'énormes enjambées pour passer par-dessus les genoux de notre cousine et de la reine des Français, car ces dames n'avaient pas eu le temps de se lever. Le roi, qu'on avait rappelé du Conseil, venait de rentrer et Donna Maria devait lui faire une demande en faveur de quelques réfugiés portugais. Le rouge au visage, les yeux baissés, elle fit une profonde révérence à Sa Majesté. Le roi en fit une plus profonde encore et puis une autre et encore une. Cependant, la reine, toute tremblante, récita la phrase qu'on lui avait apprise. Louis-Philippe, avec la galanterie qu'un roi même doit à une femme et surtout si cette femme est une reine, fit droit à la demande avec beaucoup de grâce dans ses paroles et très peu dans son maintien. Philippe d'Orléans a le don de la parole autant que Charles X, mais il est loin de posséder cette grâce chevaleresque, ce port vraiment royal du roi exilé. Dom Pedro permit à sa fille de rejoindre les princesses. Elle nous arriva en sautillant.

— Ah ! dit-elle, c'est fait, c'est fait, quel bonheur !

— Oui, ma chère, lui dit la reine des Français, avec cette bonté qui n'est qu'à elle, c'est fait ; vous l'avez très bien dit. Calmez-vous maintenant ; il n'y a plus rien qui puisse vous préoccuper.

La petite reine profita bien de cet avis ; dès ce moment, elle fut toute à son affaire, c'était une autre personne ; ses

éclats de rire, sa gaieté, ses enfantillages contrastaient bien singulièrement avec son physique, car comme je vous dis, elle a l'air d'avoir dix-huit ans.

Le lendemain de notre visite, il y a eu un dernier concert au Palais-Royal ; il n'y fut question que de l'installation de la famille royale aux Tuileries ; les uns trouvent très politique cette mesure et les autres la considèrent comme une transition de la royauté citoyenne à l'absolutisme. Déjà, on nomme des dames d'honneur, des grandes maîtresses, des chambellans, un grand maréchal du palais, des aumôniers, etc., etc. Chacun distribue ces charges au gré de sa fantaisie.

Deux jours après, nous avons eu cercle diplomatique aux Tuileries. Jamais ce palais ne m'a paru plus triste, plus morne, les salles de gardes plus vides. Ces salons autrefois peuplés de chambellans et maîtres de cérémonies, semblaient déserts ; à peine y avait-il un domestique ou une hallebarde pour ouvrir les portes. Nous voilà enfin dans la salle du trône. Le tapis est changé, les tentures aussi, plus de fleurs de lis, plus d'armoiries de France. Du velours cramoisi uni a remplacé ces emblèmes. Le roi était en uniforme de garde national avec ses aides de camp pour tout cortège, puis la reine avec Mme de Dolomieu, puis Madame Adélaïde avec Mme de Montjoie, puis les trois princesses avec leur gouvernante, puis le duc d'Orléans avec le général Baudrand et le duc de Nemours avec son gouverneur.

Le roi, dans son discours au corps diplomatique, s'excusa presque d'occuper l'ancien palais du roi Charles X, en faisant toutefois remarquer que l'empereur d'Autriche le lui avait conseillé.

Les voilà donc établis aux Tuileries ; le duc d'Orléans

occupe l'appartement de Mme la duchesse de Berry, la reine celui de Madame la dauphine, le roi celui du dauphin et Madame Adélaïde s'est réservé les chambres que Mme de Damas et les dames d'honneur occupaient sous Charles X et qui, sous l'Empire, composaient l'appartement du roi de Rome. Les autres princes et princesses sont logés dans les appartements des enfants de France et de Mme de Gontaut. Il me semble, en écrivant ces noms, que je parle d'un autre siècle, tant tout cela est déjà loin de nous.

Le prince royal reçoit dans les appartements de Charles X, dont la chamber à coucher a été convertie en salle de billard ; son cabinet et sa bibliothèque servent aujourd'hui de passage et la chambre à coucher de parade d'autrefois est le salon de la reine où elle se tient tous les jours. La galerie de Diane sert de salle à manger, ce qui fait qu'en la traversant le soir pour rendre visite à la reine, on a toute l'odeur des plats, ce qui ne laisse pas d'être fort incommode.

Le roi passe une partie de sa soirée dans le salon de la reine ; le duc d'Orléans s'est émancipé depuis quelque temps et se dispense de ce qui est pour lui un ennui. La table ronde du Palais-Royal est placée dans un coin de la chambre, entre la cheminée et l'endroit où se trouvait le lit des rois de France. Le soleil de Louis XIV avec la légende *Nec pluribus impar* est resté intact. La tenture de cette pièce est gros vert, en satin broché d'or dans des encadrements en bois doré et richement ciselé ; le plafond en voûte est surchargé de dorures et d'ornements qui nuisent aux belles peintures allégoriques. Le tapis fleurdelisé a disparu de cette pièce comme des autres et on l'a remplacé par celui que Napoléon y a fait poser avec les

douze cohortes en rosace ; les aigles de l'usurpateur, à ce qu'il paraît, choquent moins les yeux de Louis-Philippe que les lis de la légitimité.

Peu de jours après l'entrée de la famille royale aux Tuileries, nous fûmes priés à dîner. Étaient invités avec nous : lady Granville, son mari et ses deux filles, M. et Mme de Werther avec leur fille, le baron de Humboldt, M. de Schlegel, le prince et la princesse de Castel-Cicala et sir Richard Acton qui revenait d'Italie (1).

Chargé d'un message du roi de Naples pour Mme la duchesse de Berry, il avait eu beaucoup de peine à trouver cette princesse dans la petite ville de Massa. Quelqu'un enfin lui indiqua la maison ; il frappe à la petite porte à plusieurs reprises, il était nuit ; on arrive enfin, la porte s'ouvre. Figurez-vous son étonnement, en voyant Madame Royale elle-même devant lui avec un chandelier à la main. Elle l'invita à rester à dîner ; ce dîner fut bien frugal ; le marmiton avec son bonnet sur la tête, en veste et tablier, faisait le service.

M. Acton a eu une longue conversation au sujet de Mme la duchesse de Berry avec la reine ; elle le questionnait sur tout, avide des moindres détails. Comment pourrait-il en être autrement, surtout quand on habite les appartements où résidaient ceux qui vous ont fait place malgré eux? Cette conversation a dû être bien pénible pour la reine ; elle l'a été beaucoup pour sir Richard qui me l'a avoué. Très bien vu de la famille de Charles X et du Palais-Royal, il se trouvait donc placé entre deux puissances ennemies dont il est l'ami.

Après dîner, le roi me fit l'honneur de me montrer

(1) Le fils du fameux Acton, favori de la reine Marie-Caroline de Naples.

l'appartement en détail ; il me répéta encore qu'il n'était entré aux Tuileries que parce que l'Empereur le lui avait conseillé.

— Je me rappelle parfaitement, Sire, dis-je à Sa Majesté, le propos tenu par mon auguste maître et des détails que nous en a donnés le général Belliard.

— Soyez convaincu, comte Rodolphe, continua le roi, que j'ai fait un grand sacrifice aux convenances en quittant mon beau Palais-Royal pour cet appartement si noir. Voyez combien, malgré tant de lumière, il est sombre et triste. Et ce petit salon de ma femme (en se reprenant), de la reine, est-il comparable à la belle galerie où elle recevait au Palais-Royal? L'appartement de ma sœur n'est pas plus brillant.

— Oui, comte Apponyi, dit Madame Adélaïde, le roi a bien raison, je ne suis pas logée, je suis campée ; j'aurais bien pu trouver un appartement plus convenable au pavillon Marsan ; mais c'est si éloigné et je souffre, comme vous savez, de mes migraines. C'eût été pour la reine et les enfants une affaire de venir me voir ; ici au moins elles peuvent descendre chez moi par le petit escalier tournant sans avoir besoin de se couvrir et elles me viendront plus souvent.

La *Mode* a publié un article effroyable sur l'entrée du roi aux Tuileries et sur la première nuit qu'il y a passée. Une caricature a aussi paru à ce sujet ; elle représente le roi en ramoneur devant une glace dans les appartements des Tuileries. La légende porte ces mots : « Dieu, que je me suis sali pour arriver jusqu'ici. »

Au dernier concert à la cour, je me suis trouvé debout à côté du roi ; le dey d'Alger était non loin de nous.

— C'est incroyable, me dit Sa Majesté, tout ce qu'on

voit de nos jours : voilà le dey d'Alger à la cour du roi de France.

— Je viens de faire la même réflexion, Sire.

— Peut-être, continua Sa Majesté, dira-t-il comme le doge de Gênes à Louis XIV : « Ce qui m'étonne le plus, c'est de m'y voir. »

Je souris et me tus. Le ministre d'Argout, meilleur courtisan que moi, prit la parole et dit au roi :

— Le doge de Gênes avait raison de le dire ; mais, quelle différence entre le siècle despote de Louis XIV et celui d'aujourd'hui ; les étrangers voient chez nous des choses bien plus utiles et plus étonnantes que le château de Versailles. Je crois donc que le dey d'Alger n'a jamais dit et pas même pensé pareille chose.

— Je l'espère, dit le roi d'un air satisfait.

Et l'on changea de conversation.

Le dey d'Alger avait avec lui, outre son interprète, un homme grand, à larges épaules, à la figure noire, sévère et pittoresque. L'interprète nous dit que c'était le bourreau honoraire du dey.

En fait de personnages curieux, il y avait encore à ce concert l'envoyé de Tunis, avec sa grande couverture de laine blanche, dans laquelle il est enveloppé de la tête aux pieds, et son neveu, charmant garçon de dix à douze ans, avec des yeux noirs de toute beauté.

— Je me trouvais dernièrement, me dit l'ambassadeur d'Espagne, chez le comte Sébastiani en même temps que l'envoyé de Tunis ; il s'est fait présenter à moi et ne sachant trop quelle conversation entamer, je lui fis demander par l'interprète s'il avait connu un nommé Gomez, Espagnol établi pendant bien des années à Tunis et qui, y ayant fait de mauvaises affaires, est revenu en

Espagne. L'envoyé me fit répondre qu'il connaissait beaucoup ce Gomez, que cet individu lui devait cinq cent mille francs et que, probablement, c'est pour cette raison qu'il n'osait plus revenir à Tunis. Il me demanda en même temps si Gomez est un galant homme et si véritablement il n'est pas en état de rembourser cette dette. Je tiens Gomez pour un brave homme, un homme d'honneur, généralement aimé et estimé dans le pays où il habite maintenant, et c'est dans ce sens que je répondis à l'envoyé de Tunis. Il me fit dire alors par son interprète que ce témoignage de ma part le décidait à permettre à Gomez de retourner à Tunis et à lui faire remise de sa dette. Et le lendemain, il m'apporta lui-même tous les documents nécessaires pour terminer cette affaire.

J'ai passé hier, dans la matinée, chez Mme de Loulé. Elle m'a parlé de l'expédition prochaine de son frère contre le Portugal ; elle me dit que leurs correspondants de Lisbonne sont convaincus du succès de cette expédition.

— Si leur prédiction se réalise, à quel parti se résoudra l'empereur? demandai-je. Sera-t-il régent, co-régent ou bien prendra-t-il la couronne de sa fille?

— Vous savez, me dit la marquise, que mon frère, en devenant empereur du Brésil, avait cédé la couronne de Portugal à Dom Miguel sous certaines conditions qui n'ont pas été remplies. Il peut donc la reprendre si bon lui semble et, à mon avis, c'est ce qu'il pourrait faire de mieux, car il serait bien dur pour lui de n'être que le lieutenant général et le premier ministre de sa fille, alors qu'il a le droit d'occuper le trône.

Le marquis de Loulé, qui était présent, chercha à donner une autre tournure à la conversation, trouvant

probablement que sa femme avait parlé avec un peu trop d'abandon. Étant au fait de ce que je voulais savoir, je n'ai fait aucune tentative pour ramener l'entretien sur l'expédition de Dom Pedro.

Le même soir, l'Empereur est venu nous faire visite dans notre loge aux Italiens ; il se déchaîna contre Larocha, le nouvel envoyé du Brésil qui vient d'arriver et qui n'a pas passé chez lui. Dom Pedro s'est offensé de ce manque d'égard.

— Ce petit homme, nous dit-il, et ceux de sa suite sont tous mulâtres. Il eût été bien heureux si, pendant que j'étais au Brésil, je l'avais honoré d'un regard, et maintenant il fait le fier ; c'est une bête, un animal.

En parlant ainsi, il frappait du pied le tapis.

Il exige beaucoup du corps diplomatique ; il aurait prétendu qu'on allât lui faire la cour, le jour de sa fête, et ne l'a pas caché. Les ambassadeurs et ministres des puissances parentes sont seuls venus.

15 octobre.

Tout ce qui se passe est de bien mauvais augure, la maladie morale qui mine le corps social devient toujours plus violente et plus menaçante. La crise approche, elle sera épouvantable. L'amendement qui a passé hier dans la Chambre des députés est un nouvel échec à la royauté ; les ministres espèrent y remédier encore. Je le désire pour la France et pour l'Europe, car l'influence d'un grand pays sur les autres est toujours à craindre. Chaque secousse en France a sa répercussion au dehors. Le roi,

au concert d'hier, m'a paru bien préoccupé ; il a parlé très sévèrement à Bérenger, le rapporteur de la proposition royale. Celui-ci parvint cependant à calmer un peu Sa Majesté, en lui démontrant qu'il y avait encore un moyen d'amortir l'effet de l'amendement voté à la séance d'aujourd'hui, si préjudiciable au pouvoir royal.

En parlant de la soirée à laquelle assistait le dey d'Alger, j'ai oublié l'incident que voici. Le dey, peu accoutumé à rester debout, ne pouvant dissimuler sa fatigue, le roi et la reine lui firent donner une chaise qu'il accepta avec reconnaissance ; cependant il n'en profita pas longtemps. On chantait le fameux quintetto du *Turco en Italia*. Lorsqu'on en vint à la phrase *Questo Turcaccio maledetto* que Lablache dit si bien, le dey comprit qu'il était question d'un Turc et en demanda l'explication à son interprète ; celui-ci lui traduisit la phrase. Alors, le dey, sans perdre un instant, se lève et sort pour se réfugier dans l'autre pièce. Dom Pedro, placé à côté de lui, en riait sans se gêner. Les dames de la cour et les invités usèrent de plus de ménagement.

Le quintetto fini, le dey reparut dans la salle. S'étant fait présenter à notre cousin, il lui demanda par l'interprète des nouvelles de sa précieuse santé, à quoi l'ambassadeur répondit qu'il était fort sensible à sa politesse et que, grâce au ciel, sa santé, jusqu'à présent, ne lui donnait pas la moindre inquiétude. Le dey en parut très satisfait, et son bourreau honoraire fit une profonde révérence. Il paraît en avoir une grande habitude. Au moment où j'entrais dans la salle du trône, apercevant de loin la belle duchesse de Vallombrosa que je n'avais pas vue depuis son mariage, je voulus m'approcher d'elle pour lui faire mes compliments. Ne voilà-t-il pas que ce

grand bourreau de Turc me barre le chemin de concert avec son maître. L'aspect de tous ces turbans et poignards (le bey de Tunis se trouvait là, lui aussi, avec son neveu) me fit reculer de trois pas ; ces messieurs en profitèrent pour me faire des révérences jusqu'à terre ; je fis de même, en les imitant, ce qui fit sourire les dames qui nous entouraient.

29 octobre.

Nous sommes revenus hier, l'ambassadeur et moi, d'un petit séjour à la campagne. Nous avons passé quelques jours à Sainte-Assise, château du prince Charles de Beauvau. De toute la société invitée, nous et le duc de Talleyrand étions les premiers arrivés. La princesse fut un peu tourmentée, craignant que la solitude n'ennuyât l'ambassadeur. Je l'ai entièrement rassurée, en lui disant que nous étions venus uniquement pour profiter de sa société et des saines distractions que la campagne nous offre. Une fois rassurée, tout alla son train ordinaire et d'une manière très agréable. Après dîner, on se mit autour de la table placée près de la cheminée du petit salon, et comme chacun de nous avait envie de soutenir la conversation, on parla avec gaieté, sans trop nuire au prochain. Le thé interrompit l'entretien et des apartés s'établirent. Je causai avec le prince Charles et notre entretien roula sur les positions détruites ou changées par la dernière révolution. Me parlant du cardinal de Rohan, il me dit :

— Quel drôle de corps ! Ne voilà-t-il pas qu'il passe sa vie maintenant à Rome, au lieu d'être dans son évêché.

— Cela ne m'étonne point, dis-je au prince ; il a manqué être assassiné aux portes de Paris.

— C'était bien de sa faute, reprit le prince ; pendant que le peuple fait des barricades, qu'il abat les armories, le cardinal s'avise de choisir ce moment pour jouer au grand seigneur ; il se met dans sa voiture armoriée avec deux domestiques galonnés, traverse fort heureusement la ville et ce n'est qu'à la barrière qu'il a attrapé des coups et perdu sa superbe chapelle qu'il venait de faire compléter avec un luxe incroyable. Le duc de Rohan a été de tout temps fort singulier, continua le prince. Figurez-vous qu'après la mort de sa femme, je l'ai vu à Londres ; il y est allé, d'après ce qu'il m'avait dit, pour se distraire. Après quelques semaines de séjour à Londres où il allait dans tous les salons, il disparaît tout à coup. Je le croyais parti ; je m'informe cependant dans son hôtel et l'on me dit qu'il avait quitté le quartier élégant pour s'établir dans la Cité. Vous savez ce que c'est que la Cité à Londres, c'est bien pis que notre Marais. Cependant, je ne perds pas un instant, je me fais donner son adresse et j'y cours. « Que diable, me dis-je, chemin faisant, va-t-il faire là-bas, cet élégant, ce muscadin? » J'arrive, je le trouve au moment de monter en voiture ; sa mise me parut encore plus recherchée qu'à l'ordinaire.

— Halte-là, lui dis-je, noble duc, puisque je t'ai découvert dans ta retraite, tu me diras ce que tu fais, où tu vas, si beau, si bien parfumé.

Il me tend la main :

— Tu es bon enfant, monte avec moi en voiture et tu sauras tout.

Vous connaissez les rues de la cité de Londres, étroites et noires, plus sales que les nôtres à Paris ; notre voiture

tourne tantôt à droite, tantôt à gauche, en nous enfonçant toujours de plus en plus dans ce labyrinthe. Nous nous arrêtons enfin devant une grande porte qui donnait dans une vaste cour. Des charrettes surchargées de tonneaux traînées par les grands chevaux des brasseurs de Londres et l'odeur de la bière m'indiquèrent suffisamment que nous étions dans une brasserie.

— Veux-tu me faire boire du porter? dis-je au duc. Que signifie cette plaisanterie?

Il sourit, on ouvre la portière, il me fait descendre et m'entraîne presque malgré moi dans l'appartement du gros brasseur. Toute la famille s'y trouvait réunie, le père, la mère et une fille avec une figure pas mal, mais passablement niaise.

— J'ai l'honneur de vous présenter mon ami le prince de Beauvau.

On me salua.

— Voilà, me dit le duc, les respectables gens qui veulent bien me confier leur fille. Je te la présente comme ma future.

Je ne sais ce que je lui ai répondu, probablement une bêtise, car je me rappelle que je les ai fait rire. Le fait est que j'étais anéanti, stupéfait.

Peu de jours après cette singulière visite chez le brasseur, j'ai quitté Londres pour revenir à Paris. Un beau jour, mon valet de chambre m'annonce le duc de Rohan !

— Non, dit-il un peu de mauvaise humeur, je me suis ravisé ; je ne veux plus me marier, je vais devenir ecclésiastique, je vais à Rome.

Si je fus étonné chez le brasseur lorsqu'il me fit part de son projet de mariage, je ne l'étais pas moins en apprenant sa nouvelle vocation.

Parmi ces mille et une historiettes, M. de Beauvau m'en a conté plusieurs sur le duc de Talleyrand qui était présent.

— Vous ne vous faites aucune idée de l'élégance de notre Archambault dans son temps, c'est-à-dire sous Louis XVI ; toutes les belles dames de la cour de Marie-Antoinette étaient ses maîtresses. Il fut aimable et galant et surtout discret.

Le lendemain, nombreuse société arriva de tous les côtés : le comte Raoul de Latour-Maubourg, MM. d'Astorg autrefois employés à la cour de la duchesse de Berry et maintenant sans place et sans fortune, leurs femmes, jolies et agréables, M. et Mme de Bonfils, Mlle Franco, sœur de celle-ci, voisins de campagne, demi-Italiens, demi-Anglais, et aussi un peu de juifs et de banquiers. Il y avait encore M. Fitz-William, les généraux de Lauriston et Oudinot, le prince de Craon, frère du prince Charles de Beauvau, la famille Kapal, c'est-à-dire lady Kapal avec deux de ses filles, le comte de Septeuil et enfin Mme Darlieu avec son frère, les messieurs tous en habit de chasse. On se mit à table pour déjeuner. Les hommes parlèrent chiens, fusils et chasse, pendant que je faisais l'aimable avec ces dames et que je leur promettais de ne pas les abandonner. Après le déjeuner, les chasseurs, maîtres et domestiques, se réunirent dans le grand vestibule ; les chiens y accoururent aussi et firent un train de l'autre monde ; les fusils, les gibecières et autres furent endossés ; les chars à bancs avancèrent devant le perron, on s'y mit pêle-mêle, les cors se firent entendre et les équipages partirent au grand galop.

Cependant, les petits chiens de la princesse et de ces dames se mirent à courir après la meute. Cet incident

nous mit en émoi ; la princesse appela au secours les domestiques du château et courut ainsi que nous tous après les fugitifs. C'était curieux à voir, cette chasse aux chiens. Toutes ces dames criaient chacune le nom du sien ; Mlle Franco tomba de son long sur le gazon, Mlle Rezia Kapal, avec sa vue basse, donna contre un arbre, la vieille princesse de Beauvau, qui eut le bonheur d'attraper son chien par la queue, fut entraînée par cet animal et son attitude fit le bonheur des jeunes personnes.

Cette scène fut interrompue par un autre incident. Je poursuivais le petit levrier de la princesse Charles et, voulant lui couper le chemin, je saute par-dessus une petite charmille. N'étant plus maître de me retenir, je donne de toutes mes forces contre un large dos, celui du prince de Beauvau père. Il pousse un cri effroyable, chancelle, tombe le nez par terre et moi sur lui. Je me relève aussitôt, lui fais mes excuses, en l'aidant à se redresser.

Le pauvre prince s'était mis en retard et on l'avait oublié. Cet oubli lui valut la bonne frayeur dont je fus la cause involontaire. Les dames, nous voyant par terre et aussitôt relevés, accoururent, pouffant de rire. Le prince eut la figure un peu plus écarlate encore qu'à l'ordinaire, mais il prit malgré cela le parti de rire de cet accident tout comme nous autres.

Pendant que les dames se retiraient dans leurs appartements, les deux princesses de Beauvau me proposèrent une promenade avec elles à Montgermont, château situé vis-à-vis de Sainte-Assise et de l'autre côté de la Seine, appartenant au comte Charles de Gontaut-Biron, fils de Mme de Gontaut, gouvernante des enfants de France. Il a pour femme la sœur du cardinal de Rohan et du

prince de Léon, tandis que M. de Léon a épousé la sœur de M. de Gontaut.

Depuis les Glorieuses, M. et Mme de Gontaut ont quitté la France pour faire un voyage en Italie ; ils y sont encore. L'absence de l'œil du maître se fait sentir partout à Montgermont. Voilà une grande et belle ferme commencée depuis plusieurs années ; on n'y touche plus depuis le départ du comte. Voilà des allées dans le parc qui sont couvertes de toutes sortes de mauvaises herbes, voilà une ruine autrefois simulée qui l'est devenue tout de bon, et une aile du château qui se trouve détachée de l'autre comme cela se voit parfois à Paris lorsqu'on perce une rue : une nouvelle façade est commencée en style moderne pour cacher l'ancienne demi-mauresque, demi-gothique.

— Le comte Charles, me dit la princesse de Beauvau, a l'intention de donner plus d'harmonie, plus d'ensemble à ce château.

Après cette visite à Montgermont, nous revenons à Sainte-Assise. A peine étions-nous de retour, une pluie épouvantable commença et dura toute la soirée ; nos chasseurs rentrèrent trempés jusqu'aux os. La perruque du duc de Talleyrand avait surtout horriblement souffert ; les superbes ailes de pigeon, si bien poudrées, étaient en déconfiture et pendaient à droite et à gauche ; la petite queue, qui avait servi tout le temps de gouttière par laquelle passait l'eau du chapeau sur le dos du duc, avait une mine déplorable.

Ce désastre réparé, on se mit à table. Tout le premier service se passa à peu près silencieux. Ce ne fut qu'au second, entre les légumes et le rôti, que la conversation commença à s'animer. MM. d'Astorg étaient des plus bruyants. L'aîné nous raconta que ses amis avaient

tourmenté tous les personnages influents, tous les gros bonnets pour lui faire donner une petite sous-préfecture.

— Un beau jour, nous dit-il, on m'envoie mon brevet et voilà ma femme qui se met à pleurnicher, à s'inquiéter de ce qu'on dirait de nous à Holy-Rood. Je la rassurai. Ils savaient bien là-bas que nous n'avons pas de pain à manger et que, grâce à la préfecture, nous pourrions nous lancer jusqu'à donner des dîners aux autres. C'est en effet ce qui arriva. Je chassais le matin, et, à cinq heures, je dînais avec mes sous-ordres et autres personnes plus ou moins influentes de la province. Ils m'aimaient beaucoup, à ce qu'ils me disaient, et mon bordeaux leur plaisait. Mais, un jour, il n'y a pas longtemps de cela, messieurs mes amis n'arrivèrent pas comme à l'ordinaire. Je venais de rentrer de la chasse, et en bon enfant je ne voulais point me mettre à table avant qu'ils n'arrivassent. Cependant, le domestique me remet une lettre à gros cachet ; c'était, à ne point douter, du ministère de l'intérieur. Je pensais que c'était une réponse favorable à ma demande d'augmentation de traitement ; j'ouvre le pli à la hâte en courant chez ma femme pour lui communiquer cette agréable nouvelle. Jugez de mon étonnement, lorsqu'en lisant la lettre, j'apprends que je suis destitué. Messieurs mes amis m'avaient accusé de carlisme, probablement parce que je buvais du bordeaux ; cela me rappela mon dîner, je le fis servir au plus vite et ma femme et moi nous mangeâmes de bon appétit, quoique pour la dernière fois dans la sous-préfecture, car le lendemain matin, je remis tout à mon successeur.

— Comment ! s'écria le prince Charles, quand ce récit fut terminé ; tu as perdu ta place?

— Comme je viens de te le dire.

— Et tu ne m'en as rien fait savoir?

— C'est que j'ai pensé que tu le saurais toujours assez tôt et, connaissant ton amitié pour moi, j'ai prévu que cela ne te ferait pas plaisir.

— Il s'en faut bien, reprit le prince Charles ; ce n'est pas bien ce qu'ont fait là tes amis de la province.

— Ma foi, c'est vrai ; mais je commence à croire qu'ils ont voulu plaire à ma femme, car depuis qu'elle n'est plus à la sous-préfecture, elle ne se possède pas de joie.

11 novembre.

Une nouvelle brochure de M. de Chateaubriand vient de paraître ; on y trouve du talent, mais peu ou point d'honorables intentions. Cette brochure n'apprend rien à personne. Qui ignore que les proscriptions ajoutent un nouvel intérêt au malheur des proscrits, qu'elles remettent leur infortune en question, que les événements, plus forts que les hommes et les mots, peuvent leur donner un démenti, que tout ce qui est inutile peut devenir dangereux? Napoléon est revenu de l'île d'Elbe, Louis XVIII, de Gand.

M. de Chateaubriand nous répète le sentiment instinctif de chacun sur l'impossible existence du gouvernement actuel : car les gouvernements ne tombent pas le jour de leur chute, leur condamnation, prononcée d'avance n'est presque toujours exécutée que par le hasard.

M. de Chateaubriand juge parfaitement la honteues conduite de la pairie depuis la révolution et sa chute plus ignoble encore ; elle n'a su ni vivre, ni mourir.

La question de la politique extérieure ou plutôt de la position de la France vis-à-vis des puissances au moment de la révolution, est judicieusement établie dans les conséquences de cette révolution.

M. de Chateaubriand conclut en faveur de Henri V. Le malheur et l'enfance étrangers aux fautes, aux factions se recommandent d'eux-mêmes. Mais qu'attendre du système d'éducation qu'il préconise pour le prince? Le grand Frédéric, Marie-Thérèse, Catherine II ont trouvé leur génie tout fait. La science est belle ! mais c'est en soi-même qu'il faut chercher le germe de la force et du talent. Amyot n'a pas changé le naturel de Charles IX. Ce n'est pas Florent Chrétien qui a fait Henri IV. Avec les plus heureuses dispositions, ce nouveau Pic de la Mirandole aura terminé ses études à vingt ans. Dans le plan de l'auteur, il faut dix ans de voyages. C'est tard de commencer l'école du soldat à trente ans, car le prince doit être soldat ! Mais où servira-t-il et contre qui? Il ne doit pas se battre contre la France ; il trouverait devant lui M. de Chateaubriand armé de son bâton de pèlerin et cependant un mousquet est la destinée comme la chance de tout prince malheureux. Ce n'est que la gloire aventureuse d'un chef qui fait valoir les vertus civiques. A seize ans, Henri IV jugeait la faute qui allait faire perdre la bataille de Jarnac et elle eût été gagnée si l'on eût arrêté l'impulsion de son jeune courage. Mais, M. de Chateaubriand n'en veut pas moins Henri V avec la Charte de 1830. Il oublie que les hommes sont toujours les représentants d'un principe.

Sa brochure est faible dans son raisonnement parce qu'il parle dans l'unique but de se rendre populaire dans tous les partis. Mais il a bien saisi la pensée du

jour, et son écrit est un coup de massue pour le nouveau régime. Dans l'ivresse de ce succès, M. de Chateaubriand promet une nouvelle attaque plus forte, plus virulente encore que celle-ci. Il justifie mon opinion depuis longtemps formée sur lui, c'est un grand démolisseur.

M. Casimir Périer a dit l'autre jour :

— M. de Chateaubriand nous apprend dans sa brochure qu'il a les poches vides ; veut-il que nous les lui remplissions ?

Puisque je suis en train de parler de M. de Chateaubriand et de sa brochure, je veux finir ce chapitre en répétant un récit que je lui ai entendu faire chez Mme de Jumilhac. Il était question de son entrée triomphale à Paris lors des Glorieuses Journées, entrée dont il parle dans sa brochure avec émotion et reconnaissance.

— Ah ! quel jour que celui-là, nous disait-il ; savez-vous ce que c'est que d'être porté en triomphe par le peuple ? Je m'en vais vous en donner une idée : j'étais descendu de voiture, car on ne pouvait entrer à Paris autrement qu'à pied ; on me reconnut ; d'abord ce n'étaient que quelques polissons qui me suivaient en criant de toute leur force : « Vive Chateaubriand ! » Ne pouvant les en empêcher, je cherchais à me dérober à ces ovations en passant par les rues les moins populeuses, mais la foule devenait toujours plus grande derrière moi ; bientôt j'en fus entouré et pressé de tous les côtés. Ses cris épouvantables me forçaient à me taire. Cependant, une tête assez mal peignée s'introduit entre mes jambes, deux bras vigoureux entourent mes mollets et me voilà à califourchon sur les épaules d'un de mes prétendus amis. J'avais beau représenter, prier, conjurer ; tout fut inutile, il fallut subir ce triomphe. Je fus porté ainsi, passant

d'un dos sur un autre, car chaque fois que le porteur était fatigué, il se courbait, retirait sa tête d'entre mes jambes et un autre le remplaçait. Cette promenade à travers les rues de Paris fut aussi longue que fatigante. Je demandai enfin qu'on me laissât prendre un peu de repos dans un café ; on le fit et je me crus sauvé. Mais point du tout ; on m'attendait à la porte et ma cavalcade improvisée recommença. Ce n'est qu'au déclin du jour que j'arrivai tout éreinté dans ma rue d'Enfer et dans ma maison. Je vous assure, mesdames, que ce n'est point la manière de voyager la plus commode, ni la plus agréable.

28 novembre.

Les troubles qui ont éclaté à Lyon ont pris, depuis le 22, un caractère des plus alarmants. Ce n'est plus une simple émeute, c'est une insurrection de la plus grande ville de France après Paris. Le duc d'Orléans nous a quittés vendredi dernier avec le maréchal Soult pour se mettre à la tête des troupes envoyées contre les insurgés. Nous avons eu depuis des nouvelles de son arrivée, mais seulement par le télégraphe. Le maréchal veut réunir près de cinquante mille hommes avant d'entrer dans la ville. Les personnes dignes de foi disent qu'il en faudrait quatre-vingt mille pour prendre Lyon en ce moment. Il paraît que le gouvernement a été, quoi qu'en dise M. Casimir Périer, d'une imprévoyance incroyable. Il est positif qu'on l'avait averti d'avance que des troubles éclateraient, et, cependant, pour garder cette immense ville, il n'y avait

que quinze cents hommes de troupes de ligne. La garde nationale, composée surtout d'ouvriers, ne pouvait être d'une grande utilité en cas d'émeute. Jamais insurrection n'a été mieux dirigée ; on a eu soin d'attendre que la ville soit approvisionnée pour l'hiver. Depuis longtemps on avait tout exploité pour soulever les masses. On leur fit insinuer qu'elles devaient réclamer le relèvement des salaires alors que déjà les chefs payaient la main-d'œuvre si cher que plusieurs avaient fait banqueroute et que les autres ne se soutenaient qu'en congédiant nombre de leurs ouvriers.

A toutes les imprévoyances du gouvernement, si propices aux insurgés, vint encore s'ajouter l'incident de la goutte qui, en ce moment, tourmentait fort mal à propos le gouverneur de la ville, homme d'ailleurs plein de courage. Le malheureux préfet ne savait plus où donner de la tête ; les gardes nationaux en grande partie lui tournaient le dos ou bien se réunissaient aux insurgés. Parmi les troupes de ligne, plusieurs ne voulaient pas obéir ; le petit nombre qui obéissait fut bientôt cerné, l'arsenal pillé, l'hôtel de ville pris d'assaut. Dès ce moment, la ville fut au pouvoir des insurgés et pour la leur reprendre, on a dû sacrifier beaucoup d'hommes. De leur côté, ils doivent avoir perdu immensément de monde, car on les a chargés à la baïonnette et mitraillés. Jamais bataille ne fut plus acharnée, plus sanglante ; on ne connaît pas encore le nombre des victimes, mais on l'évalue à au moins six mille morts sans compter les blessés.

Les nouvelles arrivées hier soir nous disent que les troupes du roi avaient été obligées d'abandonner aussi le fort de Montessuy, construit depuis la révolution de Juillet pour se défendre contre une attaque des puis-

sances alliées. Il sert aujourd'hui contre le gouvernement de Juillet lui-même !

Cet événement est immense. Carlistes et républicains sont sur le qui-vive. Déjà, on opère beaucoup d'arrestations à Paris, mais plusieurs des chefs ont pu s'enfuir. Avant-hier, cependant, on a coffré Lennox au moment où il voulait se rendre à Lyon. Un ennemi plus dangereux, plus entreprenant, qui réunit le talent au courage, leur a échappé ; c'est le général Dubourg, républicain par conviction autant que par haine pour le gouvernement ; on l'avait destitué après les troubles de Février. Il est entre Lyon et Marseille, dit-on, pour soulever cette dernière ville et achever l'alliance entre les carlistes et les républicains. S'il y parvient, tout le Midi et la Vendée sont en feu ; Mme la duchesse de Berry n'a qu'à débarquer à Marseille et Bourmont est à ses ordres pour commander l'armée. Une guerre civile épouvantable en sera la triste conséquence et à la fin, l'anarchie.

Mais, supposons que le gouvernement scit en état de réunir une force armée suffisante pour contenir tout le Midi, la Vendée et les villes commerçantes telles que Rouen et autres dans le Nord, qu'en résultera-t-il? C'est que le roi de Hollande aura beau jeu : il n'a qu'à entrer tout tranquillement à Bruxelles, pour détrôner notre bon roi Léopold.

30 novembre.

Les amis des Tuileries regrettent beaucoup qu'on ait envoyé le duc d'Orléans contre les Lyonnais. On aurait

dû, disent-ils, le faire paraître dans cette ville comme l'ange du pardon. Voilà le rôle qui lui convenait. Le maréchal Soult aurait dû frapper et d'Orléans pardonner. Mais on prétend que Louis-Philippe, ne pouvant trop compter sur le maréchal-duc, y envoya son fils pour le maintenir dans la voie de la fidélité. A cela, j'ai répondu que si ce maréchal avait vraiment les mauvaises intentions qu'on lui suppose assez généralement, le duc d'Orléans, loin de le maintenir, lui servirait d'otage.

Les feuilles libérales avaient raison de dire que le calme qui régnait ici depuis quelque temps, n'était que celui qui précède l'orage, que ce n'était qu'une trêve de courte durée accordée au gouvernement pour se donner le temps de préparer une nouvelle attaque.

Les troisième et quatrième volumes des *Mémoires* de la duchesse d'Abrantès ont paru. Il faut toute l'inconscience de cette femme pour publier un ouvrage aussi contemporain. Elle a beaucoup d'esprit et de mordant, des prétentions à la beauté, de la vanité bourgeoise à un degré qui toucherait le cœur de bien de nos grands seigneurs d'aujourd'hui et cette philanthropie révolutionnaire, qui ravit les niais et n'est qu'une révoltante hypocrisie aux yeux des hommes d'expérience. Son quatrième volume la laisse encore dans la lune de miel ; je pense que lorsqu'elle sortira de cette planète, elle se peindra en buste.

Le *Bravo* de Fenimore Cooper est un tableau assez fidèle des mœurs et du gouvernement vénitiens, avec des réflexions américaines. Il y a en caractères saillants le *Bravo* et *le Pêcheur Antonio;* tous les autres sont pâles comme une mariée le lendemain de ses noces. Un

roman de Paul de Kock ne nous peint que des mœurs vulgaires dans un style d'estaminet.

Nous avons un opéra de Meyerbeer qui fait courir tout le monde : *Robert le Diable.* De la musique superbe, du plus grand style, originale, point de mauvaise imitation de Rossini ; pour sujet, un Méphistophélès moins habile que le premier serpent, un clair de lune, une cathédrale, de l'encens, des chants pieux avec accompagnement d'orgues ; des nonnes qu'on ressuscite pour faire une orgie, pour les faire danser en chemise et qui meurent après le ballet. Comme les vivantes n'en peuvent faire autant, elles ont au moins la perspective de se divertir dans l'autre monde.

Le choléra ne fait ici aucune impression ; on l'attend comme la grippe ou la coqueluche ; on en a tant parlé que c'est comme l'enfant de la fable qui criait au loup.

Une nouvelle caricature a paru hier ; c'est le duc d'Orléans avec un canon et un pot de compotes de 1830 sous les bras, monté sur le même cheval que le maréchal Soult. Ce cheval fait avec eux un grand saut de Paris à Lyon. Pour légende : « Ils ne font qu'un saut. »

13 décembre.

Il est toujours question ici d'un changement dans le ministère ; on prétend que les doctrinaires l'emporteront. Odilon Barrot a pris la livrée de ces quakers politiques. Dupin s'est mis dans le mouvement ; en tout c'est une querelle de boutique. Cependant le roi est plus content que jamais de la marche du ministère de Casimir Périer et

compte le soutenir autant qu'il pourra. La Chambre exhume les lois révolutionnaires de toutes les époques. Elle marche peu d'accord avec le président du Conseil, et celui-ci, pour se soutenir, est obligé de proposer ou d'accepter tout ce que messieurs les députés brouillons veulent qu'il propose ou qu'il accepte. Il se trouve souvent acculé à des décisions diamétralement opposées à ses principes et tout cela pour conserver sa présidence.

Ce qui occupe beaucoup le public est la plaidoirie de M. Hennequin sur l'affaire Condé-Feuchères. Elle jette un jour sinistre sur cette intrigue criminelle : l'avocat s'est efforcé de prouver qu'il y a eu captation. Mme de Feuchères n'est flétrie que de quelques détails de plus, mais le roi se trouve dans la situation la plus pénible.

Un roman de Walter Scott vient de paraître, *Robert, comte de Paris;* on le dit faible, je n'ai pas encore eu le temps de le lire. *La Monarchie selon la charte de 1830,* par M. Thiers : beaucoup de phrases et de mots et peu de sens. Aux Nouveautés, *les Fossés des Tuileries,* bluette satirique et spirituelle ; *le Luthier de Lisbonne,* scandale très justement apprécié par *la Quotidienne* de ce jour. Mme de Loulé a eu le mauvais goût d'y aller dernièrement et d'applaudir aux passages les plus scabreux de cette pièce, remplie de diatribes contre son frère. Le public, qui l'a reconnue, a suivi son exemple et rempli le théâtre du bruit de ses applaudissements. C'est dans les pièces de théâtre et dans les romans nouveaux que l'on observe la perte du goût et des convenances, les progrès de l'irréligion, le cynisme effronté et cette vulgarité de langage, attribut de la classe moyenne et signe de son triomphe. Nous marchons vers une époque de dégrada-

tion effrayante pour l'Europe et dont on ne paraît pas assez comprendre le danger.

14 décembre.

A Rouen règne une agitation et un encombrement toujours croissants. Cette ville, qui n'avait des casernes que pour deux bataillons de la garde, a pour garnison aujourd'hui deux régiments entassés dans les deux casernes ; les autres troupes à pied sont logées chez les habitants ainsi qu'un régiment de dragons. Voilà donc plus de neuf mille hommes pour garder Rouen au lieu de quinze cents, soixante mille pour Paris et les sept départements formant la division, quarante-cinq mille pour la Vendée et vingt-six mille pour Lyon, en tout cent quarante mille hommes de troupes, sans parler de quatre-vingt mille gardes nationaux pour maintenir l'ordre.

Cette nuit, on a saccagé une manufacture de papier dans le faubourg Saint-Antoine. Il y a eu du tumulte dans le faubourg Saint-Marceau ; on avait requis ce matin je ne sais combien de coucous pour transporter à la Préfecture de police les émeutiers arrêtés.

L'empereur Nicolas ne se gêne pas. La popularité dont jouit en France la cause polonaise ne l'empêche pas de faire ce que bon lui semble ; il ruine les chefs de la révolte et enrichit ses partisans. C'est ainsi qu'on attache ses amis et qu'on réduit ses ennemis à l'impossibilité de nuire.

17 décembre.

Le procès de Mme de Feuchères se poursuit et donne lieu chaque jour à quelque nouveau scandale. Le dessinateur Grandville a été poursuivi comme auteur d'une caricature représentant Louis-Philippe en chiffonnier, portant une hotte qui contient trois têtes : celles de Louis XVI, du duc de Berry et du prince de Condé, et au bas : « Dieu ! que ce fardeau me pèse ! »

A l'audience, le prévenu prend la plume d'un avocat, dessine une poire.

— Monsieur le président, dit-il, permettez-moi de vous envoyer cette poire ; l'on dira que c'est une caricature de Louis-Philippe.

J'ai vu ce croquis, la ressemblance avec le roi est parfaite. Puis, Grandville dessine trois nouvelles poires différentes, les fait remettre successivement au président qui se fâche, car chacune d'elles est un portrait du roi, mais caractérisé chaque fois par une grimace plus accentuée. L'artiste a fait lithographier ces dessins qu'il a intitulés les *Poires séditieuses.* Où est le gouvernement, quand on se moque ainsi de la justice et quand le public applaudit ?

M. de Chateaubriand continue d'attaquer ; il répondait à quelqu'un qui lui demandait ce qu'il pensait du gouvernement :

— C'est un limaçon qui se traîne et dévaste jusqu'à ce qu'on l'écrase.

Ce soir, on a fait une espèce d'ovation, dans le faubourg

Montmartre, à Romarino, Langerman et Scheiden (Suisse). Ces trois prétendus Polonais sont trois capitaines au service de la France, recrutés comme soldats je ne sais où et après je ne sais combien de méfaits. Ils étaient allés faire de la propagande en Pologne et depuis leur retour ils sont les coryphées des étudiants. Il y a eu une promenade de quelques heures où l'on a vu des centaines de ceux-ci, escortant les trois personnages avec un drapeau tricolore et le crêpe obligé, aux cris de « Vive la Pologne ! A bas Louis-Philippe ! »

18 décembre.

Il paraît depuis quelque temps un nouveau petit journal intitulé *les Cancans;* il coûte quarante sous par trimestre et a déjà huit mille abonnés. Il est terrible pour le Juste Milieu, car son bas prix et sa virulence le mettent à la portée du peuple ; il publie des chansons séditieuses qu'on retient et qu'on chante dans les rues et les cabarets. Jamais on n'a travaillé avec tant de hardiesse au renversement d'un gouvernement et à la dissolution de la société.

19 décembre.

Le saint-simonisme se propage. Journaux, romans, caricatures, œuvres politiques ou métaphysiques, tout concourt à faire germer dans les esprits les doctrines de

cette secte si subversive. La salle de la rue Taitbout est toujours comble ; il faut avoir d'avance des billets du grand ordonnateur pour pouvoir y pénétrer. L'entrée est fixée à deux francs par personne.

Nous avons eu une petite émeute aujourd'hui pour faire suite à l'histoire de Pologne. Les troupes ont bousculé et un peu sabré les étudiants, qui ont perdu leur drapeau et leur crêpe. L' « honnête » Langermann et le « vertueux » Romarino ont reçu l'injonction de quitter Paris et voilà qui est fini jusqu'à ce que cela recommence.

20 décembre.

La semaine passée, j'ai eu beaucoup à faire avec les arrangements et invitations pour le bal que la princesse Bagration nous a donné. C'était vraiment superbe et je m'y serais encore beaucoup plus amusé si je n'avais eu le sentiment d'avoir désobligé force gens en ne les invitant pas à cette fête, mais l'appartement n'est pas trop grand et j'ai eu peur de faire étouffer tout le monde. Dom Pedro, la marquise de Loulé et le duc d'Orléans en étaient ; les deux princes se sont montrés constamment occupés de la marquise de La C***. Dom Pedro lui a dit des choses inconcevables qu'elle m'a répétées, entre autres qu'il l'aimait comme un *mâtin*.

Dernièrement, au bal chez lady Granville, le duc d'Orléans s'approche de moi et me dit :

— Voyez comme Dom Pedro fait sa cour à Mme de La C*** ; c'est bien triste pour nous. Que voulez-vous faire lorsqu'un empereur se met sur les rangs?

— Mais, Monseigneur, répondis-je, il me semble qu'un prince royal de France vaut bien un empereur du Brésil détrôné.

A peine eus-je achevé ma phrase que Dom Pedro me prend le bras et me dit :

— J'ai dansé aujourd'hui pour la première fois de ma vie et c'est avec Mme de La C***.

Ce disant, Sa Majesté me regarde, mais comme je ne lui répondais pas, elle continue :

— Ma sœur m'a dit que le comte Rodolphe en était très jaloux et je suis fâché de vous avoir causé du chagrin.

— Sire, ai-je répliqué, Votre Majesté me fait vraiment trop d'honneur ; ce serait trop de prétention de ma part d'être jaloux d'un empereur !

On raconte maintenant que parmi les hommes portés au pouvoir par les derniers événements, il en est qui commencent à considérer le retour de la branche aînée des Bourbons comme l'unique remède à la situation présente. Ils seraient disposés à s'y prêter à la condition de conserver leur puissance. Ils se disent sûrs d'amener la Chambre à cette combinaison et même Louis-Philippe, qu'on dit fatigué de la royauté. On prétend même que des négociations sur ces bases seraient engagées avec Holy-Rood, que des ouvertures ont été faites à Mme la duchesse de Berry et qu'elles n'ont pas été repoussées. Il ne serait pas impossible que des princes qui n'ont pas su défendre leur couronne par l'épée cherchent à la recouvrer par l'intrigue. MM. de Sémonville, Pasquier, Molé, Guizot, de Broglie, Villemain et autres seraient les inventeurs de cette combinaison à laquelle, pour ma part, je ne crois guère.

A propos de M. de Sémonville, il m'a été dit qu'en

1814, étant commissaire général de l'Empereur à Bourges, il avait dans une poche les pouvoirs de Napoléon et dans l'autre, ceux de M. le comte d'Artois, qui lui avaient été remis par le marquis de Rivière, depuis duc. Ce vieux roué pesait tous les matins les deux diplômes et attendait l'événement pour savoir auquel des deux il sacrifierait l'autre.

— J'ai vu ce beau trafic de mes yeux, disait le duc de Rivière.

Voici une lettre que le rédacteur de *la Tribune*, Armand Marrast, a adressée à MM. Périer et Souit, après la condamnation des fusils Gisquet.

17 décembre 1831.
De la prison de Sainte-Pélagie.

« Monsieur le Ministre du roi,

« Mon pourvoi en cassation ayant été rejeté hier, je m'empresse de vous faire remettre la somme de *douze francs cinquante* que je vous dois, d'après l'arrêt de la cour d'assises, pour votre honneur et votre considération attaqués.

« Ce n'est pas moi, monsieur le Ministre, qui ai estimé si peu pour vous ces deux choses si chères à tous les hommes ; c'est la justice. Par égard pour votre rang, elle aurait pu y mettre moins de lésinerie. Mais, vous avez trouvé son arrêt très équitable, puisque hier encore vous le défendiez.

« Votre expérience me donne le droit de penser que vous savez tout votre prix : le sage a dit : *Connais-toi toi-même.*

« Recevez donc, je vous prie, monsieur le Ministre du roi, avec la somme ci-jointe, l'expression de mon estime et de mes sentiments.

« *Signé :* Armand MARRAST.

« *P.-S.* — Comme nous sommes tous mortels, il m'importe d'avoir une décharge de ma dette et j'espère que vous ne me forcerez pas à recourir au ministère d'un huissier pour obtenir un reçu dûment signé. »

Cette lettre ayant été insérée dans cinq journaux, ils ont été saisis le même jour sous des prétextes différents.

22 décembre.

L'autre jour, Louis-Philippe revenait à pied de Neuilly avec un de ses commensaux. Vieil habit, vieux chapeau, parapluie passé sous le bras, sale et crotté jusqu'à l'échine, ils ont traversé les Tuileries dans ce brillant costume, saluant pour se faire remarquer des passants qui ne le leur rendaient pas, entendant tout haut les moqueries sur cette ridicule parade et ayant tout à fait manqué le but de ce bel acte de populacerie.

23 décembre.

Le duc de Fitz-James a fait hier à la Chambre des pairs un très beau discours d'adieu. Il se retire de ce corps avili, qui a déserté la royauté, la charte jurée ; qui s'est

laissé mutiler peu à peu sans oser réclamer et qui va consommer par peur sa déchéance politique. Plusieurs membres suivront cet honorable exemple ; ceux qui restent, quoique professant les mêmes principes, se bercent de l'illusion d'être utiles au pays ; prétention, ou prétexte démenti par les précédents. Ils citent pour exemple le Sénat qui proclama Louis XVIII. Mais il est bien certain que d'avoir toléré que le roi légitime dût sa couronne à un vote, fut une des fautes de l'empereur Alexandre. Malgré ses grandes et nobles qualités, la libéralité de ses principes l'a quelquefois égaré. C'est à la tache originelle des nouvelles institutions françaises, aux ménagements qu'il eut pour les intrigants du Sénat, au pouvoir qu'il leur conserva, que furent dus les événements du 20 Mars. Les amalgames de 1815 ne furent pas plus heureux. Si jamais une chance imprévue favorisait assez la Chambre des pairs pour qu'elle proposât de se vendre, ce serait un tort capital de l'acheter ; on renouvellerait une grande faute ; on déshonorerait en herbe un nouvel avenir. Après tant de renversements successifs, avec une si grande réunion d'hommes mis à nu de toute espèce de vertus, il faut faire table nette des choses et des personnes, et ne pas mêler des décombres aux constructions.

24 décembre.

Sébastiani a eu avant-hier une attaque d'apoplexie ; soigné à temps, il était hors d'àffaire à minuit. Pendant ce temps, Casimir Périer a été souffrant lui aussi des fatigues que lui ont données ces messieurs de l'opposition.

Pendant que les deux ministres étaient gisants, les journaux les attaquaient avec violence, s'efforçant de prouver la mauvaise foi du compte rendu des affaires de Lyon. Grenoble se soulève, l'emprunt belge manque, la Chambre des pairs bavarde, sans but comme sans pouvoir ; la Chambre des députés continue à faire de la révolution, c'est l'arène des gladiateurs de la parole. Le mot de Laffitte : *Philippe est aussi révolutionnaire que moi*, rappelle la fable de l'ours de La Fontaine, qui assomme son ami d'un coup de pavé, pour chasser les mouches.

Le bal que la reine nous a donné dernièrement était très bien ordonné ; je m'y suis beaucoup amusé. On a commencé par n'inviter que les danseurs et les danseuses ; mais, comme il y a eu des défections parmi les personnes notables, telles que les d'Avaray, les Mortemart, etc., etc., la reine, à trois heures après midi, invita encore tous les ambassadeurs et toutes les ambassadrices. L'ambassadeur de Sardaigne, pendant le cercle, me demanda la raison de cette invitation tardive et quand il sut que le corps diplomatique n'était là que parce que la reine avait craint que les salons ne fussent pas assez remplis, il me dit :

— Nous ne sommes donc qu'un remplissage ; cela n'est pas bien flatteur.

Le roi vint en ce moment adresser la parole au comte de Sales et notre conversation fut interrompue. L'empereur Dom Pedro me parla encore de sa santé. Néanmoins, il dansa toutes les contredanses et en me demandant pour vis-à-vis, il me recommanda de me pourvoir d'une jolie danseuse.

— Ce ne sera pas bien facile, Sire. Je me trouve sans engagement, je ne puis promettre à Votre Majesté une bien belle personne.

Et le fait est que la duchesse d'Istrie, Mme de Caraman, la comtesse Pozzo, Mlles de Laborde, enfin toutes les jolies femmes étaient déjà engagées. J'allais inutilement de l'une à l'autre, et comme la contredanse commençait, il me fallait, pour ne point manquer à l'empereur, prendre la première venue. Ce fut la duchesse de ***, la plus laide de toutes les femmes de la terre. L'empereur, en me voyant arriver avec elle, me fit une grimace significative, dont heureusement elle ne s'aperçut pas.

28 décembre.

Les nouvelles de La Haye inquiètent beaucoup le public. Au bal d'hier, chez lady Granville, il n'était question que de guerre et on en est fort alarmé ; j'espère toujours que ce bruit passera et que nous conserverons la paix si nécessaire à l'Europe.

Voilà la question de l'hérédité résolue ; le coq ministériel qui, victorieux ou battu, chante ce triomphe, célèbre cet événement. Trente-neuf pairs se sont abstenus de voter et il y a eu six billets blancs, ce qui donne quarante-cinq lâchetés politiques.

La discussion a donné lieu à quelques discours remarquables par leur feu ou par leur raison. La conscience publique a été éclairée dans ces débats sur la nécessité de l'hérédité pour donner à l'État et à la société des bases stables ; mais, en même temps, on a pu se convaincre que la puissance de la parole est complètement perdue.

Au commencement de la Révolution, Mirabeau fut le Bonaparte du langage. Il persuadait par ses sophismes,

il éblouissait par son esprit, il entraînait par l'enthousiasme de la passion. Ses victoires n'étaient pas toujours complètes, quelquefois il était forcé de reculer ; il luttait contre des talents, contre des inspirations généreuses. Maintenant, tout se décide sous la cheminée ; les discours ne sont plus qu'une manifestation individuelle. L'esprit est trop réparti pour être influent et quand on est arrivé à ce malheur de ne plus vivre que de subtilités, d'ergoteries, à noyer tous les faits dans le flux des mots, c'est le bas Empire dans toute sa beauté. Ce n'est pas Casimir Périer qui parviendra à réorganiser la société ; il faut le sabre de Bajazet ou de Tamerlan.

31 décembre.

Il vient de paraître un nouvel ouvrage politique, cinq cents pages in-8° ayant pour titre : *Seize mois de Juillet*, par M. de Salvandy. L'auteur en a fait hommage à l'ambassadeur. C'est écrit avec vigueur et talent et dans la manière nouvelle. Tenant au gouvernement comme conseiller d'État, l'auteur a voulu attaquer les fautes de l'Administration actuelle, faire sentir le danger d'être sans système, de n'avoir d'autre volonté que l'obéissance et de se traîner à la remorque de toutes les majorités factices du dedans, comme à la suite des influences du dehors. De déductions morales en conséquences matérielles, il arrive à la catastrophe obligée ; il met les cartes sur la table avec une vérité effrayante ; il démontre la décomposition sociale par l'abandon de chaque principe sacrifié, par l'adhésion à chaque folie que l'ignorance

et l'incapacité provinciales exigent au profit du désordre. L'intention de l'auteur est de faire reculer la Chambre devant elle-même. Mais il faudrait débuter par l'envoyer chez l'instituteur primaire, ensuite la prier de continuer ses classes jusqu'à la logique.

— Nous aurions le temps de faire trois ou quatre nouvelles révolutions avant l'achèvement des études, me disait dernièrement quelqu'un à qui je tenais ce même propos.



LE CHÂTEAU DE JABLONITZ

Résidence des parents du comte Rodolphe Apponyi

ANNÉE 1832

SOMMAIRE RÉSUMÉ : Les étrennes. — Un bal aux Tuileries. — Le procès Feuchères. — Un souvenir des Glorieuses. — Les carlistes et le duc d'Orléans. — Une conspiration. — Une association de carbonaros. — Arrivée du choléra. — Un quadrille sensationnel. — Une fille naturelle de Napoléon. — Réception chez la reine. — Le choléra et les émeutes. — Les fureurs populaires. — Morts sur morts. — Une lecture chez la duchesse de Rauzan. — La mort de Casimir Périer. — Fin de l'épidémie. — Autour de la duchesse de Berry. — Une visite domiciliaire chez le duc de Fitz-James. — Les funérailles du général Lamarque. — L'insurrection écrasée. — Berryer arrêté. — Découragement des partisans de la duchesse de Berry. — La princesse Louise d'Orléans épouse le roi des Belges. — A l'approche du deuxième anniversaire des Glorieuses. — L'adorateur d'une amazone. — La rédaction du *Temps* de 1832. — Recrudescence du choléra. — La mort du duc de Reichstadt. — La reine des Belges. — Mort de la marquise de Coigny. — Le ministère du 11 octobre. — Arrestation de la duchesse de Berry. — Attentat contre le roi. — La première représentation du *Roi s'amuse*. — Un souper de fin d'année.

1er janvier.

Gare là-dessous, voilà les étrennes ! Des fenêtres du château des Tuileries, tombent des croix, des épaulettes,

des bâtons de maréchal. Ramasse qui peut. Telles sont les étrennes de *la Caricature* à Louis-Philippe.

Les journaux parlent de l'abdication du roi en faveur du duc d'Orléans. Voici ce qui probablement a donné lieu à ces rumeurs. Les entours du prince lui ont persuadé qu'il était héroïque, savant, orateur, militaire, etc., etc., qu'il était le représentant de la jeune France et qu'il fallait qu'il régnât. Il est allé conter tout cela à son père, qui a jugé bon de l'envoyer trois jours aux arrêts à Neuilly. Il en est revenu, le 31 au soir, faire son compliment de bonne année.

11 janvier.

Je viens d'une tournée de visites ; j'ai été chez l'empereur du Brésil, chez sa sœur et chez le duc d'Orléans. Je n'ai trouvé que le dernier qui m'a fait l'honneur de me recevoir. Venant de chez Dom Pedro, il me fut facile de diriger la conversation sur lui et sur son expédition. Le duc d'Orléans a convenu avec moi que la position de l'Empereur en France le perdrait entièrement dans l'opinion publique. Il semble n'être à Paris que pour se divertir et ne considérer l'expédition contre son frère que comme une chose tout à fait secondaire. La marquise de Loulé seule le pousse et ne perd pas un instant de vue les projets dont il devrait s'occuper.

— Je ne doute pas, dis-je au duc d'Orléans, que Dom Pedro abandonné à ses seules ressources n'échoue complètement dans son expédition, mais il n'en serait pas de même si telle ou telle puissance le soutenait.

— Ce ne sera toujours pas la France qui se mêlera de cette affaire, me dit le prince ; je crois que mieux vaut n'y pas toucher et rester simple spectateur.

Le duc me parla ensuite de sa guerre en Belgique et combien on avait eu tort de croire que la France avait l'intention de détruire des forteresses :

— Je crois, continua-t-il, que nous avons assez prouvé nos intentions à l'époque de notre retraite. Qui aurait pu nous empêcher de faire raser alors ces places fortes si jamais nous en avions eu le projet? Mais, tout au contraire, nous nous sommes retirés ainsi que nous l'avions promis aux puissances. J'espère maintenant qu'on parviendra à faire entendre raison au roi Guillaume, car il est inconcevable qu'un petit pays comme la Hollande, qui jamais n'a exercé une influence prépondérante dans la politique de l'Europe, la tienne pour ainsi dire en suspens et sur un pied de guerre qui nous ruine tous. Tout le monde veut la paix, la désire sincèrement ; la prolongation du terme de la ratification des protocoles nous le prouve jusqu'à l'évidence. Il nous faut donc parler au roi de Hollande avec énergie, de concert avec toutes les puissances, et le forcer à signer et à reconnaître le roi Léopold.

12 janvier.

J'ai eu une grande conversation hier soir avec quelqu'un de très initié aux affaires, mais anti-Périer autant qu'on peut l'être :

— Plus que jamais, mon opinion, me dit mon inter-

locuteur, est formée sur Périer : il a préservé l'Europe d'une guerre dangereuse, il a donc droit à sa reconnaissance. Aussi peut-on comprendre que l'empereur Nicolas, jugeant les événements à six cents lieues de la France et avec la partialité de la gratitude, soit charmé de la marche du ministère Périer et que le corps diplomatique de Paris chante les louanges de son plus fidèle allié. Mais, pour cette même raison, Périer s'est attiré l'animadversion des auteurs de la révolution de Juillet. Ils lui reprochent sa marche à l'intérieur et d'avoir déserté leur cause et c'est pourquoi ils s'efforcent de le renverser pour le remplacer par des instruments plus dociles.

La Fayette est allé faire son compliment de condoléances à la princesse Czartoriska, à propos des affaires de Pologne ; elle l'a fort mal reçu, lui a vivement reproché la perfidie de la France, ses fausses et imbéciles promesses, enfin la perte de vingt ou trente millions de fortune ; elle lui a dit que son mari avait prévu, dès le premier jour, le sort qui l'attendait, mais qu'il avait cru de son devoir de ne pas se séparer de son pays. Le général et la princesse se sont quittés très froidement.

Il y a eu hier un bal aux Tuileries. La fête était vraiment superbe, la salle des maréchaux décorée à merveille ; le duc d'Orléans m'a dit qu'il n'y avait qu'une chose à critiquer, c'est que les trophées de drapeaux tricolores dans les quatre coins de la salle n'étaient pas assez grands. Je m'en passerais volontiers ; mais je lui fis remarquer que ce qui serait mieux, ce serait deux rangées de bougies de plus qui feraient le tour de toute la salle sur la frise supérieure et sur la balustrade du balcon qui couronne cette belle pièce. Il me promit d'en parler, mais

je crains que, malgré la liste civile, le roi ne trouve excessif ce luxe de bougies.

Sauf les membres du corps diplomatique, il y avait peu de personnes de la haute société. J'y ai regretté la duchesse de Valençay, la comtesse de Saint-Priest, la duchesse de Crillon avec ses filles, la duchesse de Mortemart avec sa charmante nièce, Mlle de Beauvilliers, la comtesse Pozzo, la princesse Aldobrandini avec sa fille, la duchesse Dalberg et sa fille, le comte et Mlle de Béranger, qui forment le petit fond de la cour de Louis-Philippe.

L'impératrice du Brésil, quoique à peine relevée de ses couches, car il n'y a pas encore cinq semaines qu'elle a accouché, était là, avec la duchesse de Leuchtenberg et sa belle-fille, la jeune reine. Depuis que je vais à la cour, jamais je n'ai dansé avec plus de princesses et de têtes couronnées dans une même soirée. J'ai été engagé par chacune des princesses d'Orléans, par la reine Donna Maria ; je ne compte pas la marquise de Loulé, puisque ce n'est pas elle qui nous fait engager.

Donna Maria était tellement préoccupée par les figures et les pas de la contredanse, que je ne suis jamais parvenu à la faire causer d'une manière un peu suivie. Elle est la bonté, la douceur, la simplicité mêmes. A plusieurs reprises, elle fut tellement poussée et pressée de tous les côtés que je fus obligé de rappeler à ces messieurs qu'ils devaient des égards à Sa Majesté, non seulement comme souveraine, mais aussi comme femme.

— Votre Majesté aura bien mauvaise idée des bals de Paris, lui dis-je, si elle les juge d'après les agréments de celui-ci.

— Eh bien ! je vous assure que cela me paraît char-

mant, délicieux, pourvu que l'on danse, me répondit-elle. En bonne Allemande, j'aime la valse et je préfère un salon où l'on étouffe à un salon où il y a trop peu de monde.

La duchesse de Leuchtenberg, quoique grand'mère, avait une robe blanche très décolletée ; elle était coiffée en cheveux avec une couronne en diamants autour de sa tresse et un bouquet entremêlé de fleurs et de diamants à la ceinture ; elle a la taille d'une personne de dix-huit ans ; je ne dirai pas la même chose de sa figure ; cependant, elle me rappela beaucoup l'archiduchesse Sophie.

13 janvier.

Il y a eu des troubles à Chambéry, à l'occasion d'une mission ; on avait répandu de la poudre fulminante dans les rues, d'où effroi et tumulte. Les troupes ont rétabli l'ordre, mais la foule a voulu délivrer un homme qu'on avait arrêté et brûler une maison où les missionnaires avaient déposé leurs livres, des chapelets. La force a maintenu le droit, la mission s'est continuée les deux jours suivants, mais il reste de l'agitation dans les esprits. Le même effort de propagande révolutionnaire se manifeste à Neuchâtel, dans les légations en Piémont, en Espagne.

La liste civile a été votée ; on a acheté une majorité indispensable, mais il y a une minorité de cent cinquante-neuf voix ferme dans sa marche et qui se flatte d'avoir raison de la servilité vénale des ventrus. L'existence de cette minorité est l'unique thermomètre politique du moment.

14 janvier.

On a saisi hier une caricature : *Les armes du grand Poulot;* c'est un écusson à bandes, une blanche entre deux vertes, deux bâtons tricolores avec un paon, queue déployée ; pour support un cheval de carton, des capucins de cartes, armés de fusils, des canards de carte, enfin des joujoux d'enfants ; pour couronne, un bonnet de papier avec un bouquet de lierre et pour devise : « Bienheureux les pauvres d'esprit parce que le royaume est à eux. »

Le duc d'Orléans a passé sa soirée chez lady Granville, coudoyé, bousculé comme dans la rue ; ce pauvre prince ne fait pas plus d'effet qu'un discours de ministre. J'étais arrivé de bonne heure, l'ambassadrice recevait dans son appartement au premier, ce qu'on appelle son petit appartement ; elle me disait :

— Je n'aurai personne.

Mais on ne fait plus de visites que par invasion ; à dix heures et demie, il y avait deux salons envahis, combles, la moitié de la salle de billard pleine.

J'ai causé assez longtemps avec le prince Louis de Rohan du procès Feuchères et de la belle et forte réplique de M. Hennequin à l'avocat de cette femme. La captation sera vraisemblablement admise et la question est de savoir si le procès ira au criminel. On parle beaucoup des dépositions non publiées de quatre Anglais qui ont connu la baronne fille de comptoir dans la maison de son père, contrebandier reconnu, puis dans une maison d'« allégresse » à Londres, jusqu'en 1808, puis fille entretenue, rue Taitbout, à Paris.

Une particularité curieuse, c'est que la Feuchères avait demandé à Me Hennequin de se charger de sa défense, ce qu'il refusa. Quelques jours après, il se trouvait dans une réunion d'avocats ; il y raconta la proposition, son refus fondé sur la nature du procès et la réputation équivoque de la personne. Il en fut chaudement félicité. Pendant ce temps, Me Lavaux avait accepté le matin cette nouvelle cliente et un dîner somptueux qu'elle lui offrit au pavillon du Palais-Bourbon. Des compliments, le manège de la coquetterie l'avaient enivré. On lui racontait une histoire romanesque et touchante, celle d'une jeune fille de haute naissance, orpheline délaissée ; un grand prince était venu au secours de l'innocence ; la vertu l'avait emporté sur la reconnaissance, avait dédaigné des offres superbes ! Me Lavaux ne se possédait pas de joie en songeant à l'honneur d'une telle défense et aux profits d'un succès. La plaidoirie de Me Hennequin a détruit cet édifice de mystification.

16 janvier.

On m'a raconté une anecdote des trois Glorieuses Journées. Au début de la crise, Coëtlosquet, lieutenant général, ayant dirigé pendant six ans le personnel de la Guerre, d'ailleurs grand travailleur et d'un esprit remarquable, arrive à Saint-Cloud proposer ses services. Monsieur le dauphin lui répond qu'il a pris ce qu'il y avait de mieux en officiers généraux (l'événement le prouve) et qu'il pouvait s'en aller.

Coëtlosquet raconte que cet accueil le rendit presque imbécile pendant plusieurs minutes. Il reprit courage, se dit qu'il ne fallait pas laisser périr une monarchie pour un mauvais propos ; il se rappelle que le maréchal de camp de Champagny fait fonctions de ministre de la guerre. Il le connaît, le cherche et le découvre enfin dans la loge du portier de la première grille du château, où on avait établi les bureaux :

— Mon cher Champagny, je viens vous proposer d'être votre secrétaire ; j'ai l'expérience des affaires ; si vous oubliez, je vous rappellerai ; si vous ne savez pas, je vous dirai ; à nous deux nous ferons peut-être quelque chose de bon et d'utile.

— Mais, mon général, c'est à moi...

— Non, non.

Et voilà Coëtlosquet assis :

— Quels sont vos ordres, que comptez-vous faire?

— Mais, mon général, je n'ai pas d'ordres et je n'ai rien à faire....

— Qu'est-ce donc que ces masses de papiers?...

— Ce sont les notes de Monsieur le dauphin, des officiers de la ligne qu'il veut faire passer dans la garde...

Coëtlosquet se lève en fureur :

— Des notes ! s'écrie-t-il.

Puis il chante la gamme :

— Ut, ré, mi, fa, sol, la, si ; c'est là tout ce que vous avez à faire !... Vous êtes tous des insensés.

Il part à pied, enfourche à quelque distance un canon qu'on renvoyait à Versailles où il se rend au détriment de sa culotte et de sa doublure personnelle.

Ce qui est à retenir, c'est la jactance du parti royaliste ; il ne comprend pas que, renversé deux fois par les fautes

et les mauvais choix du gouvernement, toujours relevé par l'étranger et n'ayant pas eu la force et le talent de se soutenir, il est dépopularisé et accusé d'incapacité. Il a une intolérance d'opinions et des sévérités de jugement qui m'effraient par les inimitiés qu'il se créera. J'entends tous les jours les folies de Coblentz, les fanfaronnades qui ont précédé le 18 Fructidor, et, si demain survenait une menace de Terreur, il n'y aurait pas assez de caves pour cacher ces matamores. Je désire le triomphe des principes, mais non une apparition suivie d'un nouveau tremblement de terre. Pour placer aujourd'hui la société française sur des bases solides et durables, il faut dix fois plus de nerfs, de capacité, d'adresse et de liant qu'à aucune autre époque.

Les carlistes sont dans la joie d'un article du *Globe*, journal saint-simonien, qui prétend que Henri V vaudrait mieux que le roi citoyen. Les libéraux ne demandent qu'à mettre les partis aux prises, tout changement leur paraît une chance ; ils accepteraient celui-là avec des hommes comme Chateaubriand, Fitz-James et autres sommités, parce que ce serait à leurs yeux une transaction et non une fondation.

On vient de placer, dans le jardin des Tuileries, en face des fenêtres du cabinet du roi et de la galerie de la Chapelle, deux nouvelles statues en marbre, de l'école moderne : le *Soldat laboureur* et *Spartacus* brisant sa chaîne et un poignard à la main. C'est un à-propos de bon goût ; à la vérité, ils sont en face du *Joueur de flûte*. Ces deux statues ne laissent rien à désirer aux plus curieuses, et les moins prudes n'osent plus lever les yeux en se promenant sur la terrasse du château.

Un homme du peuple, un ouvrier, auquel la sentinelle

a défendu l'entrée du jardin des Tuileries à cause de sa mise misérable, dit au militaire :

— Mon costume est cependant bien plus décent que celui de votre Spartacus, que vous avez laissé entrer.

Le gouvernement s'attend aujourd'hui à une émeute pour délivrer les *Amis du peuple*, si misérablement acquittés par le jury, retenus par la justice pour leurs injures à la cour. Il y en avait de belles ; jamais on n'a poussé plus loin la hardiesse et l'insolence.

17 janvier.

Notre bal d'hier a réussi à merveille. Jamais je n'ai vu le duc d'Orléans plus gai, plus à son aise ; le cotillon a duré une heure et demie et le galop fut d'une gaieté folle. L'ambassadrice n'a prié ni l'impératrice du Brésil, ni la reine Donna Maria, ni la duchesse de Leuchtenberg ; toutes ces grandes dames nous auraient beaucoup gênés. Il n'y avait donc que le duc d'Orléans, l'empereur et la marquise de Loulé. Nous avions tous une peur épouvantable que l'histoire désagréable arrivée au bal de Rothschild ne recommençât chez nous. Le prince de Léon était engagé pour la valse avec Mme de Caraman. Cette dame fut obligée de le renvoyer à une autre danse, parce que le duc d'Orléans venait de la prier pour la même valse. Aux excuses de la marquise, M. de Léon répondit par des reproches, moitié sérieux, moitié plaisants :

— Comment, madame, vous me plantez là pour le grand Poulot !

Le duc d'Orléans était si près de M. de Léon qu'il a dû entendre le propos. La marquise, toute troublée, fit observer au prince de Léon que le duc d'Orléans se trouvait derrière lui. Mais la phrase était lâchée ; il n'y avait plus moyen de la reprendre. M. de Léon raconte sa mésaventure à MM. de Blancmesnil et de Jumilhac qui se trouvaient dans la salle du buffet ; cette conversation se fit encore tout haut. M. de Léon dit entre autres :

— Le mot de grand Poulot est allé à son adresse ; c'est fort malheureux ; mais que faire?

— Eh bien ! tant pis, reprit M. de Jumilhac.

M. de Monguyon à peu de distance avait tout entendu et il n'a rien de plus pressé que d'aller le redire aux aides de camp du prince royal. Ces messieurs ne font semblant de rien, prennent toute la nuit et la matinée du lendemain pour réfléchir et finalement se rendent chez M. de Blancmesnil pour lui demander des explications. Avant d'y répondre, celui-ci envoie chercher le prince de Léon et le marquis de Jumilhac, à qui les aides de camp déclarent comme à lui que le duc d'Orléans n'a point entendu le propos et qu'il ignore leur démarche, mais qu'ils se croient en devoir de demander à ces messieurs s'ils avaient voulu insulter leur prince.

— Non, messieurs, dit M. de Léon, certainement non, car si telle avait été notre intention, nous l'aurions insulté en face ; cependant, je ne suis pas accoutumé à rétracter ce que j'ai dit et je vous déclare, par conséquent, que j'ai prononcé le sobriquet de grand Poulot en désignant le prince royal ; mais il n'a pas été dans mon intention qu'il l'entendît.

— Oui, messieurs, dit M. de Jumilhac, en parlant entre nous, je vous le répète, entre nous, de votre prince,

nous le désignons bien souvent par le sobriquet de grand Poulot.

— Si le prince croit devoir en être offensé, nous sommes prêts à lui donner toute espèce de satisfaction qu'il nous demandera, interrompit M. de Blancmesnil.

Messieurs les aides de camp se contentèrent de ces déclarations, et il n'en fut plus question, excepté dans la société, où tout le monde en parle. Je tiens cette histoire de Jumilhac, de Léon et de Blancmesnil eux-mêmes.

A notre bal, l'affaire n'a point continué, mais l'on prétend que Mgr le duc d'Orléans avait lorgné M. de Blancmesnil un peu plus longtemps qu'il n'est d'usage. On prétend aussi que M. de Blancmesnil avait pris le parti de quitter le bal, ne croyant pas pouvoir demander raison au duc, vu sa haute position et qu'il devait, à ce qu'il dit, laisser au prince l'honneur de la provocation.

24 janvier.

Avant-hier le gouvernement s'est enfin décidé à faire cesser le scandale des réunions saint-simoniennes. Les fidèles étaient dans la salle Taitbout, lorsque le sous-pape entra accompagné d'un agent de police. Cet officier somma la réunion, au nom de la loi, de quitter la salle ; un léger murmure se fit entendre, le sous-pape réclama le silence, il fut obéi et en profita pour inviter ses fils à suivre son exemple et celui du très illustre pape Père Enfantin qui se trouve déjà à l'hôtel de police.

— Retirez-vous en paix, mes fils ; la persécution commence !

Il y a eu quelques cris de : « Vive la liberté, vive la liberté de conscience » ; mais bientôt la salle fut évacuée, et j'espère qu'il n'en sera plus question.

Il y a eu tous ces jours-ci grande discussion à la cour à cause de l'affaire désagréable arrivée au duc d'Orléans chez Rothschild. La reine en est péniblement affectée et Madame Adélaïde ne veut plus que le duc, son neveu, aille dans le monde à moins qu'on n'invite que les personnes qui lui seront agréables, ce qui fait dire aux carlistes que le prince royal a peur et qu'ils étaient enchantés d'avoir réussi à lui faire céder la place.

— Il ne nous a pas trop gênés, disent-ils, mais encore vaut-il mieux ne pas le voir du tout.

Mme de Flahaut prétend que le corps diplomatique protège par trop les carlistes, que dernièrement chez nous, au bal, il y avait plus des trois quarts de personnes qui ne vont point aux Tuileries. J'ai fait répondre à Mme de Flahaut que nous ne pouvions inviter que les personnes qui ont bien voulu se faire présenter à l'ambassadeur, et qu'il lui seyait d'autant moins d'énoncer une opinion quelconque sur notre maison, qu'elle ne l'avait jamais honorée de sa présence et que M. de Flahaut avait déclaré que, dans sa position de napoléoniste, il était plus convenable pour lui de ne pas aller chez l'ambassadeur d'Autriche. Ce n'est pas notre faute si la société des Tuileries d'aujourd'hui se compose presque uniquement de personnes qui se sont déclarées hostiles à notre maison depuis l'affaire des titres et pouvons-nous, en les invitant, nous exposer à un refus?

Mme de Flahaut a fait insérer dans un journal anglais un article contre l'ambassadeur, dans lequel elle accuse notre cousine de s'être mise à la tête des carlistes et de se

plaire à les réunir dans ses salons. Toute la société en a été indignée et, depuis ce temps, le salon de cette dame est encore plus désert qu'avant.

L'arrangement du bal d'hier chez Casimir Périer était superbe : la salle en charpente, d'un goût exquis, réunie aux grands appartements par une large galerie à perte de vue, c'étaient des torrents de lumière, une foule de dames parées, enfin tout ce qui constitue une réunion brillante. Une seule chose y manquait, c'est la bonne compagnie. Je donnais le bras à Mme de Chantérac.

— Dieu ! me disait-elle, quelle foule et quelle foule inconnue ! Je connais bien deux mille femmes de la société à Paris, non compté les autres, et, malgré cela, je ne connais pas plus que vous toutes ces figures, et il y en a, cependant, de fort jolies.

Pendant que nous causions, tout en continuant notre promenade, nous rencontrâmes le duc d'Orléans.

— C'est superbe, comte Rody ! me dit-il.

— Oui, Monseigneur, c'est fort beau. Votre Altesse Royale a-t-elle dansé?

— Pas trop, car, je vous dirai tout bas, je ne connais personne.

Il continua pendant quelque temps à me dire mille choses aimables sur nos réunions, puis nous nous séparâmes et je ne l'ai pas revu du reste de la soirée. Je me suis beaucoup promené. J'ai recherché surtout des personnes attachées à la cour et j'ai tâché d'amener la conversation sur la question de nos invitations. Parmi mes arguments, j'ai appuyé sur ce que le maréchal Soult, ministre du roi, a déclaré ne pas vouloir mettre le pied chez nous, et que cela s'étendait non seulement à sa parenté, mais même à ses connaissances qui, pour lui plaire, ne viennent

pas à l'ambassade. J'ai dit et répété qu'il n'est pas une personne du parti du Juste Milieu que nous n'ayons priée à nos bals lorsqu'elle s'est fait présenter à l'ambassadeur.

25 janvier.

Vers quatre heures du matin, la fête du président du Conseil fut troublée par un accident qui effraya d'autant plus tout le monde qu'on l'avait prédit. Une lampe est tombée du premier étage sur une tente construite pour recevoir les manteaux et les châles ; elle y mit le feu et en un instant le tout fut en flammes. M. le président, déjà retiré, reparut en robe de chambre et en bonnet de nuit. Cependant les pompiers parvinrent à éteindre l'incendie et, à quelques manteaux et châles près, qui furent la proie des flammes, il n'y eut pas d'accidents fâcheux.

30 janvier.

Mme de Vaudreuil, autrefois dame de cour de Madame la dauphine, m'a dit qu'elle avait vu une femme de chambre de la princesse qui vient d'arriver de Holy-Rood. En prenant congé du duc de Bordeaux, elle demanda à ce petit prince s'il n'avait point de commission à lui donner pour Paris.

— Non, madame, si ce n'est des amitiés à mes amis... Cependant, continua-t-il, après avoir réfléchi, allez aux

Tuileries trouver Louis-Philippe, donnez-lui un grand coup de pied dans le derrière et dites-lui : « C'est de la part du duc de Bordeaux. »

Les fonds ont baissé hier de trois francs ; ce n'est pas tant les bruits de la guerre qui les ont fait fléchir que la fuite du trésorier de la Bourse. On ne sait pas combien il a emporté.

2 février.

Voilà encore un grand bal à la cour passé heureusement ; nous dansons toujours sur un volcan ; cette fois-ci on a découvert la conspiration à dix heures du soir ; quelques minutes plus tard, il n'était plus temps. Douze personnes devaient être poignardées : le roi, le duc d'Orléans, Casimir Périer, Sébastiani et les autres ministres, Soult excepté. La famille royale et ses entours avaient l'air bien tristes. Le duc d'Orléans m'avoua lui-même qu'il se sentait si fatigué qu'il ne pouvait attendre la fin du bal ; il a fort peu dansé, s'est assis bien souvent à côté de la reine, ce qui n'est pas son habitude, et a témoigné d'une préoccupation extrême.

Déjà dans la matinée d'hier, le bruit s'était répandu qu'on avait l'intention d'attaquer les Tuileries pendant le bal pour assassiner le roi et sa famille, que la conspiration avait été découverte et que le roi, pour sa défense, avait fait entrer huit mille hommes au château et qu'ils étaient cachés dans les caves et dans l'orangerie.

On a donné d'abord peu de foi à ce bruit ; cependant, il est arrivé à la cour plus d'excuses qu'à l'ordinaire, pour

cause d'indisposition. Au bal, la disproportion entre le nombre d'hommes et celui des femmes était frappante ; celles-ci étaient beaucoup moins nombreuses que les hommes. Tout ce monde avait l'air fort inquiet et cette inquiétude, loin de diminuer, fut augmentée par les nouvelles qui arrivaient du dehors, annonçant des attroupements et des charges de la troupe. La disparition de gardes nationaux et d'officiers de ligne, qui étaient rappelés d'urgence à leur corps, mit le comble aux anxiétés ; les pauvres mères ne savaient si elles devaient s'en aller ou bien rester ; en quittant les Tuileries elles s'exposaient à se trouver dans l'émeute et empêchées de rentrer chez elles. Lady Granville se trouvait dans ce cas, puisque des charges se faisaient dans la rue Saint-Honoré et aux Champs-Élysées. Elle suivit donc mon conseil et se résigna à rester au grand contentement de ses filles. Mais laissons parler un de mes correspondants qui, ordinairement, est bien informé. Voilà ce qu'il me dit sur les nouvelles du jour :

« Moi, qui suis sceptique, j'ai peine à croire tout ce que l'on débite sur la conspiration du 1er février. Ce que je vais avoir l'honneur de vous dire venant de personnes dignes de foi, je vous avoue que je ne sais plus que penser. Le coup serait manqué et ajourné ; les auteurs de la conspiration restent inconnus, ils sont à Paris. Un journal, *la Tribune*, affirme qu'un maréchal de France est mêlé au complot, dans lequel plus de dix mille individus étaient enrôlés. On leur avait dit qu'il s'agissait seulement de proclamer un gouvernement provisoire à la tête duquel on aurait vu le duc de Bellune, Martignac, et peut-être Chateaubriand. Quatre courriers étaient prêts pour la duchesse de Berry, pour l'empereur d'Autriche,

pour le roi de Prusse et pour l'empereur de Russie. Huit conjurés qui étaient au bal, et qu'on me nommera demain, devaient faire monter Louis-Philippe en voiture et on devait l'emmener à Vincennes. On aurait pénétré aux Tuileries par la Galerie des tableaux ; on avait déjà la clef.

« A ces détails, je suis en mesure d'ajouter qu'à dix heures du soir seulement, la police a su par deux transfuges ce qui allait arriver. Les chefs de la conspiration l'ont su et contre-ordre a été donné à ceux de leurs complices qui étaient postés aux Tuileries. Ils étaient sans armes, mais ils avaient reçu chacun dix cartouches ; on devait leur distribuer des fusils de munition au dernier moment. Un cocher de cabriolet, dont je me sers quelquefois pour mes courses lointaines, m'a montré les dix cartouches et m'a dit qu'il en était et qu'il en avait reçu vingt-cinq francs pour sa part. Ceci est donc du positif. Il n'a voulu me nommer personne. Le 16e régiment de ligne devait se porter de Rueil et de Courbevoie sur le Louvre, deux régiments d'Issy devaient appuyer leur mouvement. Le gouvernement est, dit-on, si troublé des complicités qu'il rencontre dans l'instruction que le *Moniteur* d'aujourd'hui ne dit mot. La garde nationale est très mal disposée. Il y a eu beaucoup d'argent de distribué.

« Mon armurier m'a dit qu'il avait vendu presque tous les pistolets de la fabrique de Liège qu'il avait dans sa boutique, que ses confrères en avaient aussi vendu *considérablement;* on a acheté également beaucoup de sabres, épées et fusils sur les quais. J'y suis allé hier et j'y ai interrogé à ce sujet un nommé Moreau, marchand de vieilles armes, qui m'a confirmé ce que l'on m'avait dit. La garnison de Soissons est très compromise dans tout

ceci ; elle se compose d'un bataillon du 11e régiment d'infanterie légère ; les deux autres bataillons de ce régiment sont au château de Ham où ils gardent les anciens ministres. Ce bataillon de huit cent quatre-vingt quinze hommes est là avec deux batteries du 8e régiment d'artillerie, dont l'esprit est ultra-républicain. »

Voici une autre version.

Il paraît hors de doute que la police s'est mêlée de la conspiration et a dirigé en partie les attroupements pour les faire tomber dans ses filets. Ce sont ses agents qui ont proposé et fait accepter comme rendez-vous général un hôtel garni de la rue des Prouvaires, nº 12, d'où partent les voitures pour la Picardie. C'est un vrai trou et il était très maladroit aux conjurés de se donner rendez-vous dans un pareil endroit environné de rues sales et étroites. Un épicier qui demeure vis-à-vis de cet hôtel et qui en connaît le tenancier m'a dit que tous ces gens qui y venaient pour souper avaient des figures si peu avenantes et même tellement sinistres qu'on avait cru devoir exiger d'eux le prix de l'argenterie de la table et qu'ils ont effectivement chargé des fusils et des pistolets sans se cacher des gens de service. Ils s'abstenaient de parler politique et leurs intentions ne sont pas encore bien connues. On parle d'un individu attaché au service particulier de Louis-Philippe, qui est gravement compromis.

Quant à Kersausie, je suis bien aise de le voir pris. Capitaine en second du 11e hussards, c'est lui qui a soulevé son régiment, il est à la tête de toutes les mauvaises affaires. On va, dit-on, demander des lois d'exception, je le tiens d'un député, et l'on veut encore demander que les crimes politiques soient jugés par les magistrats et non par le jury, qui absout tout le monde.

Il y a eu dans cette échauffourée des blancs et des rouges ; c'est, disait-on à la Bourse, un coup d'essai de cette union monstrueuse. Je commence à le croire, car je vois là dedans deux individus blancs qui prêchaient cette alliance. Chose singulière, mon ami S... connaissait le mot d'ordre. Pierre Andriel, ami du duc d'Orléans, était de la partie ; il s'est échappé ou on l'a laissé aller.

On me communique de curieux détails sur une association de carbonaros qui tient ses séances dans Paris. Qu'on se figure une rue étroite et sale, au milieu de laquelle coule un ruisseau bourbeux et fétide. Dans cette rue, il y a une maison encore plus sale que toutes les autres. Son entrée est barricadée de débris de légumes, de chiffons, de papiers gras, de paille pourrie, de pots et d'assiettes cassées, de coquilles d'huîtres, de bouteilles brisées et d'autres immondices. C'est l'entrée d'un restaurant de Paris.

Il n'y a que les habitués de cette table d'hôte qui puissent se hasarder dans le couloir obscur et nauséabond par lequel il faut passer pour arriver dans la salle où l'on mange. Les murs de cette pièce sont noircis par la fumée des pipes. Le jour lui arrive par d'étroites croisées sur lesquelles, pour remplacer les vitres brisées, on a collé du papier. Ces croisées n'ayant pas été ouvertes depuis longtemps, les araignées ont eu le temps d'étendre leurs toiles dans les embrasures et d'y entasser des mouches et d'autres corps assez légers pour ne point les déchirer.

Autour d'une table carrée, couverte d'une nappe malpropre, sont assis une quinzaine de gens de différents âges. Leur figure basanée, leurs cheveux noirs et crépus, la vivacité de leurs gestes, leur accent font deviner que ce sont des Italiens ; la pauvreté de leur mise, leurs

regards sombres, la frugalité de leur dîner servi dans des assiettes de faïence, fortement ébréchées, prouvent que ce ne sont pas des voyageurs opulents venus à Paris pour s'amuser ou pour s'instruire. Leur existence dans la capitale de la France n'est pas assez agréable pour leur faire oublier le beau ciel de l'Italie, leurs amis et parents. Qu'est-ce qui les retient donc dans ce pays étranger où ils ne vivent que de privations de toutes espèces? C'est une imagination trop ardente, le besoin de conspirer en vue d'une chimère et enfin l'ambition. Attirés ici par des promesses fabuleuses, ils sont détrompés maintenant ; ils voudraient peut-être retourner dans leurs foyers, mais c'est trop tard, ils se trouvent trop compromis ; il faut donc tout tenter ou mourir de chagrin et de misère.

Poerio fils est des convives. Ce gros à côté de lui, à teint livide, aux yeux creux qui lancent parfois des feux lorsqu'il s'anime en parlant de l'affranchissement de l'Italie, c'est Manzoni.

— Chi é quello? dit-il, en montrant un jeune homme au teint fleuri, aux cheveux blonds, qui venait d'entrer.

— C'est un capitaine réformé, lui répond Poerio.

Cependant la porte s'ouvre avec fracas et un homme entre deux âges, coiffé d'un chapeau ciré, se précipite dans la salle, en disant :

— Je viens de recevoir des lettres d'Italie ; il y en a pour trente francs.

Tout le monde se met à rire, et il tire de dessous sa capote un énorme paquet contenant des lettres de la Romagne. Il fait la lecture à haute voix de la proclamation du général Radetzki. Il vante la bravoure de trois cents Bolonais qui, selon lui, ont résisté à la troupe pontificale, forte de huit mille hommes. Puis, il commu-

nique les détails que contiennent ces lettres. Elles disent qu'à Bologne l'anarchie est à son comble, qu'un jeune homme nommé Saoni a été tué ainsi que le commandant des gardes civiques et que les notables de la ville ont imploré le secours des troupes autrichiennes. Elles sont entrées à Bologne le 27 janvier.

Après cette lecture, un jeune homme maigre avec un nez saillant, un front large et des yeux noirs s'épuise en invectives contre les Français ; il lance même parfois des regards de reproches au jeune capitaine, seul Français dans la chambre.

— C'est cette maudite nation, dit-il, qui de tout temps a fait le malheur de l'Italie ; après tout, le gouvernement autrichien est le plus humain et le meilleur de tous.

Il prononce cette dernière phrase en français, toujours en fixant le jeune officier, qui affecte de ne pas s'en apercevoir. Puis, la lecture continue, les correspondants racontent à leurs amis à Paris toutes les horreurs qu'ils ont commises et qui font frémir l'assemblée.

Cependant la conversation change de sujet :

— Le *Messager des Chambres*, dit un personnage long, maigre et barbu, passe à l'opposition. Mauguin, l'un des principaux, a opéré cette conversion.

— Vive Mauguin, s'écrie-t-on.

— Le *Nouvelliste* remplacera le *Messager*. Le gérant responsable de ce nouveau journal est un ex-domestique de Casimir Périer.

Éclats de rire et bravos.

— Voulez-vous que je vous donne quelques détails, messieurs, sur la dernière conspiration? dit un jeune homme d'une assez jolie figure qui, voyant qu'on l'écoute, continue aussitôt son récit.

— Un peintre en bâtiment, reprend-il, qui habite dans la même maison que moi, a eu ces jours derniers dix cartouches ; il me les a montrées dans la loge du portier et prétend qu'il avait dix mille camarades, tous enrôlés dans la conspiration. Je vais vous dire plus encore, messieurs, je sais la manière dont on se procurera des fusils et autres armes, elle me paraît assez ingénieuse. On battra la nuit un faux rappel dans les rues ; au lieu de rassemblement de chaque compagnie de garde nationale et dans toutes les rues y aboutissant, se posteront les conjurés ; ils désarmeront successivement les gardes nationaux au fur et à mesure que ceux-ci sortiront de chez eux et on les priera poliment d'aller réintégrer le lit conjugal.

Ces paroles sont suivies d'applaudissements et de rires prolongés. Le calme rétabli, le narrateur tire un papier de sa poche et invite les amateurs d'émeutes à souscrire en leur promettant de l'argent ; plusieurs parmi eux signent.

— Polet, dit un autre, nous écrit de Dijon qu'il y règne une espèce de terreur ; point d'ouvrage, les troupes toujours sur pied, les canons braqués sur les places, des groupes d'ouvriers sans habits se promenant deux à deux, les uns avec un drapeau blanc et les autres avec un drapeau rouge, l'autorité n'osant rien dire, rien faire. Ces ouvriers, tout en se promenant ainsi, ne commettent aucun désordre ; ils viennent narguer les soldats devant les corps de garde.

— C'est à Vincennes, dit un jeune homme à son voisin, que l'on devait enfermer Louis-Philippe, pour lui faire entreprendre de là le grand voyage que lui a prédit le magicien de *la Caricature*. Le coup a été manqué par la

faute des républicains. Nos amis, dès neuf heures du soir, étaient déjà presque gris ; au cabaret de la rue des Prouvaires, ils ont bavardé. Leurs propos et l'arrivée de leurs complices dans un fiacre rempli d'armes ont effrayé l'aubergiste qui est allé tout révéler ; la police ne savait rien de précis avant dix heures du soir. Le Russe Schöppin, employé dans le cabinet de Gisquet, l'a dit hier à notre banquier, qui lui donna de l'argent pour tout savoir.

Le dîner fini, les verres et les bouteilles vidées, la séance est levée et chacun s'en va de son côté.

4 février.

Dom Pedro avant de partir de Paris a fait des visites d'adieu aux ambassadeurs ; il va revenir bientôt à Paris et ne commencera son expédition qu'au mois de mars ; au reste il va se faire siffler ou pendre.

En attendant, la police nous donne de temps en temps une petite conspiration pour nous distraire ; le public s'en moque, ne comprend rien à l'imbécillité des moyens et à la sottise des provocations ; on ne voit paraître que les meurt-de-faim de tous les partis. La Chambre est devenue la halle aux injures.

L'affaire du prince de Léon a fini le plus platement du monde : il a signé une lettre que les aides de camp du duc d'Orléans lui ont portée tout écrite.

Le lendemain de notre dernier bal, j'ai passé le matin chez Mme de La Châtaigneraie ; elle m'a rendu compte d'une conversation qu'elle a eue avec le duc d'Orléans :

— Le prince, m'a-t-elle raconté, est excessivement

irrité contre MM. de Blancmesnil et de Léon. Jamais je ne lui ai vu tant de mauvaise humeur. Je lui ai dit : « Monseigneur m'effraie, quelle expression de sévérité ! » Alors il s'est écrié : « Il y a bien de quoi, madame ; on me traite indignement ; je ne conseille à qui que ce soit de me regarder de travers. Vous paraissez étonnée, madame ; c'est que cette insulte m'a changé entièrement et que ma douceur et ma patience sont à bout. » Il est certain, a continué la marquise, qu'on fait tout pour exaspérer le prince. Mme de Flahaut a dit dernièrement devant quantité de monde que cette affaire ne pouvait se terminer qu'avec du sang. Si les amis du Palais-Royal parlent ainsi, que voulez-vous que nous autres, carlistes, en disions? Le duc d'Orléans ne savait rien du propos et ne l'aurait peut-être jamais su si, hier, en se promenant dans la rue, il n'avait été accosté par un domestique qui le pria d'approcher la voiture de sa maîtresse. Mme de Vatry était dans cette voiture ; elle invita le prince à y monter et lui dit : « Je vous suis fort attachée, Monseigneur, et je ne souffrirai pas qu'on vous manque. » Après cette profession de foi, elle lui apprit qu'on l'appelait grand Poulot et lui raconta l'histoire. « Il faut vous battre, ajouta-t-elle. Oui, Monseigneur, il le faut. »

A ces détails, Mme de La Châtaigneraie a ajouté que le duc d'Orléans se plaint aussi de l'ambassade d'Autriche, d'y être entouré de carlistes et surtout d'avoir aperçu au dernier bal MM. de Blancmesnil et de Léon.

— Mais, madame, dis-je à la marquise, comment pouvait-il en être autrement, puisque l'affaire est arrivée le samedi, et que nos invitations étaient déjà lancées? Nous ne pouvions cependant décommander nos invités.

— C'est ce que j'ai dit au duc d'Orléans ; mais il m'a répondu qu'il savait très bien que la comtesse Apponyi donnait tout à fait dans le parti carliste, et vous aussi, et savait de source sûre que tous les jours, entre huit et dix heures du soir, les amis des exilés de Holy-Rood se réunissaient à l'ambassade. J'ai eu beau affirmer à Monseigneur que la porte m'était ouverte comme à tout autre, que j'avais vu chez vous des personnes de toutes les opinions et qu'on n'y parlait jamais politique, il ne m'écoutait pas. Voyant qu'il persistait dans son opinion, je lui ai dit : « Eh bien, Monseigneur, comme le comte Rodolphe est un de mes amis, et comme la comtesse Apponyi m'a toujours comblée de ses bontés, je crois de mon devoir de répéter au comte Rodolphe tout ce que vous venez de me dire. » Le duc m'a répondu : « Je n'y vois aucun inconvénient, madame. »

En rentrant, j'ai fait part de cet entretien à l'ambassadeur et à l'ambassadrice et il a été décidé dans notre petit conseil que l'ambassadeur en parlerait à Casimir Périer, ce qui a eu lieu le lendemain. L'ambassadeur déclara au président du Conseil que ce qu'on disait de lui dans la société lui était indifférent, mais qu'évitant de se mêler à des intrigues de femmes surtout, il trouvait fort singulier qu'à la cour on ajoutât foi à des cancans et à des clabaudages et que le duc d'Orléans tenait là-dessus des propos aussi faux qu'injurieux pour un ambassadeur.

Le Président. — Êtes-vous bien sûr, monsieur le comte, que le prince royal a tenu ce propos?

L'Ambassadeur. — Je ne peux en douter, monsieur le président ; je le sais de la personne même à qui Son Altesse Royale l'a tenu et avec l'intention qu'il me

revienne. Il est d'ailleurs regrettable qu'elle ne m'ait pas fait l'honneur de s'adresser à moi, car je lui eusse donné les explications les plus satisfaisantes. Si je vous en demande une, monsieur le président, c'est parce que s'il m'était démontré que je suis devenu à la cour un objet de défiance et qu'en conséquence, je ne peux plus être utile à mon gouvernement, je demanderais mon rappel.

Cette explication franche et forte en imposa à M. Casimir Périer ; il promit d'en parler au prince royal et au roi lui-même et de donner réponse à l'ambassadeur.

— Cependant, ajouta-t-il, j'ose vous conseiller, monsieur l'ambassadeur, de faire un choix dans votre société et de ne pas inviter à vos bals les personnes qui sont en guerre ouverte avec le gouvernement, les pairs démissionnaires et les jeunes gens qui ont insulté le prince.

— Je le veux bien, monsieur le président, mais, comme je ne puis entrer dans toutes ces nuances, je vous prierai de me donner la liste des personnes que je dois cesser d'inviter.

— Oh ! je crois que c'est tout à fait inutile ; c'est votre tact, le sentiment des convenances qui doit guider vos choix.

— Et m'exposer à me tromper ! Non, monsieur le président, et j'ai l'honneur de vous déclarer que si vous me refusez votre liste, je prendrai le parti de fermer ma maison.

Le lendemain, j'ai appris que le président du Conseil avait grondé d'importance le duc d'Orléans, et que celui-ci avait entièrement désavoué sa phrase à Mme de La Châtaigneraie. De son côté, l'ambassadrice avait vu Mme de Montjoie, lui avait expliqué notre position sociale à

Paris, et pourquoi notre société ne pouvait se composer, en grande partie, que de carlistes. Mme de Montjoie, femme d'esprit, en fut convaincue, et promit d'en parler à la reine et au prince royal.

Le jour qui suivit cette conversation était un mercredi, et le soir il y avait grand bal à la cour. La reine fut avec notre cousine encore plus aimable que de coutume. Le duc d'Orléans combla d'attentions l'ambassadrice en la priant de lui accorder pour le lendemain une heure d'entretien. L'ambassadrice fixa le rendez-vous à deux heures. La conversation fut longue et adroitement conduite des deux côtés, car on avait eu le temps de s'y préparer. Le prince déclara qu'il n'oublierait jamais les bontés que notre cousine avait toujours eues pour lui, surtout dans un temps où il y avait peut-être quelque mérite à être aimable pour le duc de Chartres. L'ambassadrice soutint que le duc d'Orléans et le duc de Chartres lui inspiraient le même respect, les mêmes sentiments ; que, pour elle, la position du prince n'avait point changé. Il déclara qu'il ne donnait de l'exclusion à qui que ce soit, et il finit par présenter des excuses à l'ambassadrice pour la manière dont il s'était conduit au dernier bal.

— J'espère, madame, dit-il, que vous aurez de l'indulgence pour un jeune homme qui vous a manqué peut-être, mais cela n'a pu m'arriver que dans un moment de grande irritation. Je n'ai su le propos que l'on a tenu sur moi que le matin du jour de votre bal ; vous concevez que dans un moment comme celui-là, on ne se possède plus. En voyant entrer dans vos salons les personnes qui m'avaient si cruellement outragé, j'eus, à tort il est vrai, un peu d'humeur contre vous, madame, et contre tout

le monde ; je voulais rendre la pareille à ceux qui m'avaient offensé et j'ai eu le tort de fixer avec mon lorgnon M. de Blancmesnil, au point qu'il a cru devoir se retirer ; c'est un grand tort que j'ai envers vous, madame, et je vous dois toutes sortes d'excuses. Chaque fois que vous aurez la politesse de me prier à vos charmants bals, qui jadis me rendaient si heureux, j'y viendrai pour répondre à votre bon souvenir, pour vous en remercier, mais je danserai peu ou pas du tout, et je m'en irai de bonne heure, car il y a une grande différence entre le jeune homme de dix-neuf ans et celui de vingt et un. Bien des choses se sont passées depuis qui m'ont fait perdre cette gaieté qui devrait être encore de mon âge.

Après cette conversation, le prince quitta l'ambassadrice en lui réitérant ses sentiments de respect et d'admiration et en la priant de vouloir bien lui permettre de venir le matin, de temps en temps, lui offrir ses hommages. J'ai su depuis que Monseigneur avait été enchanté de sa visite. Il s'est exprimé dans les termes les plus flatteurs pour notre cousine, chez la duchesse de Massa et chez Mme de Flahaut ; cette dernière, qui a été la cause de tout ce paquet, a compris l'intention du prince et a été obligée d'avaler sa rage.

5 février.

Depuis huit jours, on parle de conspiration. Les gouvernements faibles croient à tort qu'elles lient leurs partisans et effraient leurs ennemis, comme si l'on ne finissait pas toujours par connaître les moteurs. Il y a

ici cinq ou six comités carlistes, des comités républicains, des comités saint-simoniens. Tous sont dans le secret de la comédie. Les chefs sont des niais qui ont perdu la Restauration, les mains pleines d'argent, d'armes et d'éléments conservateurs ; ils veulent reconquérir par le bavardage, ils pelotent dans le comité, en attendant la tribune. Les démissionnaires de la Chambre des pairs et quelques-uns des restants se croient des Bonaparte ou des Monk. Leurs projets sont aussi variés que leurs lieux de réunion ; c'est la confusion dans la confusion.

Par exemple Sémonville et tout le parti doctrinaire voudraient faire revenir Monsieur le dauphin, attendu que c'est le mannequin le plus décoratif qu'on puisse choisir. Glandevez a fait, dit-on, le sacrifice de sa pairie, de ses pensions et dotations pour devenir l'agent de cette intrigue. Il est fort question de son prochain voyage à Holy-Rood.

Il y a quelques jours, Sémonville trouva le marquis de Brézé dans un couloir de la Chambre des pairs.

— Monsieur de Brézé, lui dit-il, vous avez de l'esprit, du talent, de la mémoire ; parlez moins souvent pour faire plus d'effet ; puis, vous savez, il y a eu un 18 Brumaire ; il fut fait par un général, les généraux ne manquent pas, mais ils ne peuvent plus rien. En revanche, ajouta-t-il en lui montrant la tribune au travers de la porte ouverte, c'est là, à cette tribune, qu'on en peut faire un, et vous pouvez nous y aider !

En ce moment, entre le duc d'Orléans. Sémonville courut à sa rencontre, en lui faisant plus de courbettes qu'à l'ordinaire. Je suis aussi sûr de cette scène que si j'y avais assisté. Le lendemain, je rencontre Mme de Sémonville et elle nous répète exactement la même chose,

d'une façon assez mystérieuse il est vrai et que je n'aurais pu comprendre si je n'avais été au courant. Elle et son mari se partagent les rôles. Ils sont amis de tout le monde, toujours prêts à quitter ce qui tombe ou va échouer, et toujours si à point, qu'ils ne sont jamais en avance ou en retard du dernier quart d'heure.

Quoi qu'il en soit, la conspiration dont on parle et qui s'appelle maintenant « la Conjuration Gisquet » a été, dit-on, organisée par la police ; on a recruté des exaltés dans divers comités, des mendiants dans la rue, et on a composé ainsi une parade. C'était le jour du bal des Arts et Métiers à la cour, comme on l'appelle ; chacun se disait :

— Savez-vous que l'on conspire?

Et c'étaient les fonctionnaires qui faisaient circuler la nouvelle, en marquant un rigodon.

10 février.

On trouve encore des gens qui rêvent et souhaitent un retour à la Terreur. L'autre jour, dans une séance des « Amis du peuple », on discuta la condamnation de Louis XVI, qui fut très approuvée ; puis on attaqua Louis-Philippe. On l'accusa d'avoir faussé la révolution de Juillet, on conclut qu'il méritait la mort, lui et tous ses ministres depuis les Glorieuses. Puis, on décida qu'il fallait poursuivre le rétablissement de la République, répartir tous les nobles dans les provinces comme otages, transformer en biens nationaux leurs propriétés, soulever la France en masse, la pousser sur les despotes de l'Eu-

rope, guillotiner ceux qui ne voudraient pas marcher.

La semaine dernière, le général Pajol, commandant la 9e division, se trouva si fatigué à minuit qu'il défendit sa porte. Un officier arrive avec une dépêche pressée. L'aide de camp refuse de l'introduire auprès du général ; l'autre insiste, nouveau refus. Il laisse la lettre et s'en va. Un quart d'heure après, un messager du préfet de police vient annoncer au général qu'un officier en uniforme lui apportera une dépêche, mais qu'il doit se méfier, parce qu'on veut l'assassiner. La lettre était effectivement un simple papier blanc.

Le choléra est très disséminé en Angleterre. Il a enlevé jusqu'à présent mille quatre cent cinquante-quatre individus, mais de la classe inférieure. A Édimbourg, cinq morts seulement. S'il vient vers Holy-Rood, le roi Charles X, le dauphin et la dauphine resteront, les enfants de France iront se loger dans une maison dans la plaine. Si la maladie suivait, un château sur les montagnes est préparé pour les recevoir. On a pris à Londres toutes les précautions propres à maîtriser une émeute. Les lieux publics sont armés et approvisionnés pour quinze jours. Les troupes sont réparties de façon à se soutenir et à protéger les points les plus menacés. Le duc de Wellington a corrigé et approuvé ce plan de défense.

On parle de lord Harowby comme chef d'un nouveau cabinet. Sir Robert Peel, lord Mansfield en feraient partie. Il ne resterait que l'immuable lord Palmerston et lord Brougham (sorte de neutre), qui s'engagerait à se renfermer dans la spécialité de son département.

Le marquis de Custine, auteur de plusieurs romans et romances, voyages, etc., nous a fait, chez le baron de Maussion, la lecture d'une tragédie de sa composition.

Le sujet en est Béatrice Cenci. C'est cette Béatrice dont le Guide prit la remarquable figure pendant qu'elle montait à l'échafaud. Le sujet est l'amour incestueux de son père ; elle est violée ! elle engage ses frères à la venger. Voilà pour le parricide. On pend les autres, voilà pour la moralité.

Ce drame a été précédé d'une improvisation que les dames écoutent sans lever les yeux ; mais, malgré cette précaution, la plus innocente a dû parfaitement comprendre la marche de ce drame. L'auteur nous a dit que son ouvrage sera joué. Il y a de très beaux vers, mais les personnages sont si affreusement criminels et dans une position tellement bizarre, qu'ils déconcertent l'intérêt. Il est impossible de s'intéresser à Béatrice qui, après avoir tué son père, paraît encore pendant deux ou trois actes sur la scène ; la position de la mère de Béatrice est peu intéressante, et son amant devient ridicule. Le pape Borghèse joue un rôle plus qu'équivoque ; en un mot, tous ces rôles sont odieux.

Mme de Feuchères termine maintenant ses lettres : « Je suis à vous, à pendre et à dépendre », et, pour variante : « Je suis très cord...ialement. »

Bérard, rédacteur des *Cancans*, est en prison ; il a refusé cent mille francs qui lui étaient promis s'il voulait se faire ministériel. Il a seize mille abonnés. Son journal fait un effet incroyable dans le peuple, c'est à sa portée, dans ce genre mélodramatique qui le remue, et la petite chanson à la fin de chaque numéro est un grand outil d'abattoir.

On veut toujours tuer Louis-Philippe ! Quelle bêtise ! On renvoie une branche régnante tout entière, on tue une dynastie : voilà un changement de système, mais

s'il reste un orphelin, fût-il de la Chine ou en Chine, il n'y a rien de fait. Autrefois, on conspirait, il fallait savoir son métier, il y avait du danger ; on s'attaquait à la force habile. Maintenant, c'est la faiblesse contre la faiblesse, on n'aurait pas donné les manteaux à garder aux conspirateurs d'aujourd'hui.

11 février.

Hier, chez l'ambassadrice d'Angleterre, Mme de Vaudreuil me prend par le bras, me fait asseoir, me demande le nom du médecin Kween, puis elle me dit :

— Ce monsieur était ce soir chez la reine ; elle brodait ; il s'approche, parle du choléra, en raconte des histoires de l'autre monde aux princesses, leur fait des peurs épouvantables, et tout cela avec une naïveté si familière, si inconvenante, qu'on s'étonnait sans pouvoir se fâcher.

C'est un contraste plaisant, le ministère jette la révolution de Juillet par les fenêtres ; il tâche de démolir la presse, de supprimer l'émeute ; pendant ce temps, la Chambre brise tous les chaînons de la société, fait des mendiants par économie et gaspille pour écraser les riches.

14 février.

— Tout s'assombrit, me disait hier, chez lady Granville, le marquis de Bartillat, très fort dans l'opposition

au commencement du règne de Charles X. On marche vers l'avenir dans les ténèbres. Il y a dix-sept ans que l'on m'appelait mauvaise tête, parce que je n'admirais pas les sottises et les sottes gens de mon temps. J'ai prêché dans le désert, contre la presse, les tribunes, les discours et les conférences. Bonaparte me voulait, j'ai eu le tort de ne pas vouloir. Tous les Mirmidons qui lui ont succédé m'ont accusé d'opposition, ils avaient raison, j'avais des principes et ils ne savaient pas ce que c'était. En entrant au ministère, à la suite de Bourmont, je demandai à ces collègues quel était leur plan. Ils me demandèrent ce que j'entendais par là. Je désespérai sur-le-champ d'eux et de nous. Tout est bien mauvais, bien en ruines. Un homme fort s'en tirerait encore, mais il faudrait quitter l'intrigue, le jeu de boules, vouloir franchement faire de la monarchie. Un banquier et des doctrinaires ne font que des spéculations et de la métaphysique.

Il y a, dans le monde, une Mme Bouché qui avait, à ce qu'elle disait, des communications habituelles avec le Saint-Esprit ; elle avait mis l'empereur Alexandre en rapport avec lui, et l'autocrate accordait une grande faveur à cette médiatrice. Mme Bouché fit des prosélytes, parmi lesquelles se trouva Mme de Cérionne ; celle-ci chercha à répandre cette nouvelle doctrine quiétiste. Sa femme de chambre, Mlle Vincent, devint un des apôtres, elle avait des visions, des révélations, elle prophétisait aussi bien que Martin. Les royalistes de la Congrégation, édifiés par la mysticité de Mlle Vincent, ne doutaient pas de la troisième et prochaine restauration. Le Saint-Esprit l'avait dit à l'oreille de la caméristc.

Un jour, quatre pauvres carlistes arrivent chez Mme de Cérionne, sollicitent et obtiennent un asile dans sa maison,

et, tout en lui demandant de leur broder un drapeau blanc, s'informent des frères qu'elle reçoit et de ses correspondances, tandis que l'un des quatre cherchait une initiation plus matérielle dans les bras de la tendre Vincent.

Pendant ce temps, survint la bagarre de la rue des Prouvaires. Les proscrits disparurent pour participer à la conjuration, mais ils revinrent le lendemain sous leur forme naturelle ; ce n'étaient plus que les esprits de Gisquet. Ils arrêtèrent Mme de Cérionne, saisirent ses papiers, la conduisirent à la préfecture de police, où elle resta pendant six heures, dans la cour, au milieu de la foule arrêtée pendant cette nuit fameuse et qui se composait des prévenus, des escrocs, des catins que la police avait réunis. Mais le sensible agent, le séducteur de la mystique Vincent, avait détourné la tempête de son passage, il l'avait abritée dans son modeste réduit ; elle y est encore et paraît regarder la réalité comme la plus douce des illusions. Les congréganistes ont vu avec dépit un miracle tourner si court ; mais, depuis Ève, il y a toujours un serpent près du pommier.

15 février.

Il y a, dans le parti républicain, des individus qui ne désespèrent pas de faire périr Louis-Philippe. Les carlistes sont assez niais pour envisager sans déplaisir cette solution criminelle et spéculent sur ses conséquences. J'ai une tout autre idée des suites de cet événement. Si l'on tuait Louis-Philippe, il me paraît démontré que

l'armée sur-le-champ proclamerait son fils ; on établirait un régime militaire et s'il tombait entre des mains assez habiles pour en exploiter tout aussitôt les avantages, ce serait le salut du pays. Cette nature de révolution réunirait sans retard tous les hommes capables. Si le nouveau roi avait l'esprit et le discernement de s'en entourer, il s'affermirait très probablement.

Il y a dans un vaudeville une bêtise délicieuse d'Odry ; elle calque l'égoïsme cynique du temps : « Ma chère Cécile, je vous revois après dix ans d'absence ; je reviens vers vous. Vous avez partagé ma misère, il est juste que je partage votre prospérité. »

21 février.

Les invitations pour le bal d'hier nous ont causé beaucoup d'embarras ; on ne savait pas trop s'il fallait mettre MM. de Blancmesnil, de Léon et autres, ou bien s'il fallait profiter de la permission du duc d'Orléans en n'excluant personne. Il y a quelques jours, j'ai rencontré, sur le pont Louis XVI, Gérard de Rohan-Chabot, frère du prince de Léon, qui venait, sa femme au bras, du faubourg Saint-Germain. Dès qu'il m'aperçut, il vint à moi, me parla de l'affaire de son frère ; il me demanda s'il y aurait encore bal chez nous et ce que nous comptions faire pour les invitations. Je lui dis que rien n'était encore décidé.

— Alors, je vous préviens, mon cher Rodolphe, me dit-il, que les amis et parents de mon frère se sont donné le mot pour le soutenir dans cette affaire et de ne pas aller là où il ne sera pas prié.

A mon retour à l'hôtel, j'ai rendu compte à ma cousine de la déclaration de Gérard ; elle venait de rentrer d'une tournée de visites et avait entendu le même propos chez Mme de Montcalm, sœur de Mme de Jumilhac. Nous mîmes l'ambassadeur au fait de ces cancans ; il fut d'avis qu'il fallait absolument inviter ces messieurs pour ne point réchauffer toute cette désagréable histoire. J'ai conjuré les plus montés d'entre eux ainsi que Nieuwerkerke, Blancmesnil, Léautaud, Jumilhac, Calvimont, Rohan-Chabot, Léon et autres, d'être aimables pour nous, de ne point nous causer d'embarras en manquant au prince royal, et je leur ai déclaré qu'au moindre désagrément, non seulement ils ne seront plus jamais invités chez nous, mais qu'encore il n'y aurait jamais plus de bal à l'ambassade. Ils m'ont promis de ne rien tenter qui puisse nous être désagréable, et ils ont tenu leur parole ; le bal s'est passé à merveille et le plus gaiement du monde.

23 février.

Hier a eu lieu le mariage de Mlle de Beauvilliers avec le prince de Chalais, fils aîné du duc de Périgord et beau-frère du prince d'Arenberg. J'ai passé, il y a quelques jours, près de deux heures en conférence avec le duc et la duchesse de Noailles et Maurice, leur neveu, pour arranger un très beau bal qu'ils donneront demain, en l'honneur des jeunes mariés ; nous avons comparé ma liste avec la leur. J'ai classé toute la société de la connaissance du duc. J'ai mis d'abord à la tête les danseurs et les danseuses, j'ai souligné les jolis et jolies et ceux qui

ne peuvent être omis, puis j'ai passé aux paquets indispensables et les autres furent rayés. Après toutes ces rigueurs, il y avait encore plus de trois cents personnes, par conséquent bien plus que l'appartement ne pouvait contenir ; j'eus enfin l'idée de faire percer quelques portes d'une pièce à l'autre, ce qui nous donna un double avantage : d'abord celui de la circulation et de pouvoir placer l'orchestre dans une de ces ouvertures, en sorte qu'il se trouvait dans deux salles et qu'à la rigueur on pourra encore danser dans une troisième galerie, pas grande, à la vérité, mais toujours suffisante pour dégager un peu la presse trop grande.

Mon quadrille me donne aussi beaucoup à faire ; ce sont tous les jours trois heures de répétition, ordinairement chez la duchesse Dalberg. Tolbesque tient le violon et la duchesse est au piano, il faut montrer les pas à vingt-trois personnes qui n'en ont pas la moindre idée ; il faut composer les figures et partager les rôles et tout cela avec un bruit inconcevable, les éclats de rire de ces demoiselles et la pétulance des jeunes gens. Le duc de Montesquiou m'est d'une grande utilité. Il est de l'ancien temps où l'on apprenait et où l'on savait danser. Il apprend donc ses pas avec une facilité sans pareille, et se charge de faire le maître de danse.

Ma danseuse, la marquise de La Châtaigneraie, a quelque difficulté à danser en mesure ; toutes les autres dansent parfaitement bien. Mlle Dalberg fera la plus jolie petite paysanne du monde. Mlles de Bérenger, de Fezensac-Montesquiou, Horsford, Verther, Fitz-William, de Conningham et Mme de Rougemont sont toutes bien gracieuses et dansent avec beaucoup de légèreté. Lévis n'en est point, parce qu'il boude sa danseuse, qui l'a planté là.

Rodolphe II, Koller, Jules Szapary en sont ; puis MM. de Juigné, de Beaumont, de Béranger, de Gramont, de Léautaud, Kapeel (Essex) et Luckner, attaché à la légation danoise. On trouve la composition de la danse et les costumes fort jolis ; toute modestie à part, j'espère que mon quadrille rustique aura du succès. J'ai composé de fort jolies figures, j'ai choisi de fort jolis airs, le tout sera fort bien exécuté. Je suis donc presque sûr de la réussite.

25 février.

Le bal chez les Noailles a réussi dans la perfection. Comme le duc d'Orléans n'était pas prié, vu que le duc de Noailles est dans l'opposition de la Chambre des pairs, tout le régime de Charles X y fut réuni. Je me suis vu transporté, comme par un coup de baguette, sous le règne des Bourbons de la branche aînée ; je me sentais rajeuni de deux ans.

Avant de venir chez le duc de Noailles, j'avais déjà assisté à deux autres bals, l'un chez M. Gisquet, préfet de police, et l'autre chez Mme de Rumford. Le bal de Gisquet se passait à la préfecture de police, dans une des ailes du Palais de Justice ; nos voitures passaient devant les fenêtres des cachots des détenus ; pendant que ceux-ci gémissaient, on dansait au premier étage : glaces, fleurs, draperies richement galonnées et ornées de franges d'or et d'argent, tapissaient les murs noirs et tristes de ce palais destiné aux larmes et à la douleur. Une masse de lumières, des torrents de flammes tourbillonnaient sur les lustres et se répétaient mille fois dans les glaces et

les prismes de cristal qui ornaient les candélabres et lustres. Une foule inconnue de l'ambassadeur et de moi se pressait de salle en salle, de galerie en galerie ; on était gai, on dansait. Les femmes avaient des robes ornées de fleurs, de broderies riches avec des diamants dans les cheveux et des perles autour du cou ; en un mot, ce bal ne fut pas plus triste qu'un autre, et si j'étais habitant de la cité, je me serais tout aussi bien amusé qu'à nos fêtes des faubourgs Saint-Germain et Saint-Honoré.

En sortant du bal, nous rencontrâmes dans l'antichambre la marquise de Marmier avec son fils ; elle parut très étonnée de me rencontrer chez M. Gisquet.

— Comment, me dit-elle, vous ici, comte Rodolphe !

— Oui, madame, vous voyez que je ne dédaigne pas les bals du Palais de Justice, et quel que soit le motif qui m'ait engagé à venir ici, je m'en applaudis, puisque j'ai l'honneur de vous rencontrer.

— C'est mon père (le duc de Choiseul) qui a absolument voulu que je vinsse ; si vous me demandez le pourquoi, je n'en sais rien : le fait est que me voilà et que j'y resterai jusqu'au moment de l'avoir trouvé dans cette foule inconnue.

C'est tout un voyage, d'aller du palais de la Préfecture de police dans la rue d'Anjou-Saint-Honoré, où se trouve l'hôtel de Mme de Rumford, veuve du fameux philanthrope ; elle avait pour premier mari M. de Lavoisier, grand savant et physicien, qui périt misérablement sur l'échafaud.

— Vous abattez avec légèreté cette tête, dit l'avocat chargé de la défense de M. de Lavoisier, et vous ne réfléchissez pas qu'il faudra des siècles pour en reproduire une pareille.

La maison de Mme de Rumford est entourée d'une serre garnie de fleurs de toute espèce ; toutes les portes, toutes les croisées donnent dans ce jardin artificiel, de sorte que Mme de Rumford peut être comparée à l'hiver se promenant dans le printemps. Le grand salon est orné d'un beau tableau de Mme Vigée-Lebrun. C'est le portrait de M. de Lavoisier. Il est représenté dans son cabinet d'études, il est assis à son bureau, la plume à la main, il se retourne du côté de sa femme qui est debout, jeune et belle, et qui paraît engager son mari à quitter un moment ses études. La figure du savant porte l'expression de l'amour pour sa femme. Il voudrait suivre son invitation ; mais, d'un autre côté, il est balancé par ses devoirs de savant ; il a l'air de pressentir sa mort prochaine. Le coloris, les attitudes et la draperie sont simples et gracieux.

La duchesse de Noailles me fit les plus aimables reproches d'arriver si tard, et elle rit beaucoup lorsque je lui dis que je venais de m'arracher pour elle des bras du Juste Milieu.

29 février.

Je suis assailli de demandes d'invitations pour notre prochain bal ; c'est jusqu'aux supérieures de couvents qui m'assiègent pour recommander leurs protégés ou protégées. Parmi les lettres reçues, il en est une de la princesse de Polignac adressée à l'ambassadrice et datée de Ham.

« C'est d'une petite chambre triste et solitaire, dit la

pauvre princesse, qu'étendue sur un lit de sangle, toute fatiguée de mes couches pénibles, je vous adresse, ma chère comtesse, une demande que je n'aurais peut-être pas hasardée dans le temps de mon bonheur, sachant combien vous êtes tourmentée, surtout cette fois-ci, où le plus joli quadrille du monde, arrangé par votre neveu, doit être dansé à votre prochain bal ; je demande pour ma fille, la petite de Choiseul, qui passe quelque temps à Paris et qui meurt d'envie d'être de ce bal. Je compte sur votre indulgence et sur notre ancienne amitié. »

Dernièrement, lady Granville a donné une soirée pour le duc d'Orléans ; cette réunion, pas très nombreuse, n'était composée que de personnes qui vont à la cour aujourd'hui.

— J'espère, me dit lady Granville, que le duc d'Orléans sera aimable avec nous ; voyez, il n'y a pas une personne qui puisse lui être désagréable.

Arrive Son Altesse Royale ; l'ambassadrice va à sa rencontre et la première phrase que le prince lui dit est :

— Il y a bien peu de monde ici.

— Est-ce un reproche que le prince veut me faire, se demande lady Granville, ou bien myope comme il est, n'a-t-il pas encore reconnu les personnes qui garnissent mon salon ?

Cependant, le duc d'Orléans lorgne à droite, puis à gauche, puis tout autour ; il découvre Mme Walewska avec sa sœur, lady Henriette Baring ; il s'y précipite, entame une conversation avec ces dames, la prolonge ; il parlait encore lorsque je suis parti.

Lady Granville me dit le lendemain qu'il n'avait parlé à aucune autre personne, pas même à elle. Elle a été piquée au vif par un manque d'égards aussi marqué. Le

pauvre prince royal, depuis son affaire, est tout dépaysé ; il ne sait ni ce qu'il fait, ni ce qu'il dit. Il est tout aigri, tout boudeur. A la cour, où il faisait ordinairement le cercle diplomatique avec le roi et la reine, il arrive plus tard et passe devant les ambassadeurs et ministres étrangers sans les saluer, en se précipitant de la salle du trône dans les autres, où il fait commencer la danse.

A notre dernier bal, il a invité la duchesse d'Esclignac à danser avec lui ; pendant toute la valse il n'a discontinué de se plaindre de la société.

— Votre famille, madame, lui dit-il entre autres, est bien mal disposée pour moi ; du reste, partout où je porte mes regards, je me vois entouré de personnes malveillantes.

La duchesse m'a redit cette phrase au bal même, et le lendemain toute la famille de Noailles et ses autres parents lui ont fait des scènes épouvantables de ce qu'elle avait accepté à danser avec le prince royal.

3 mars.

A notre dernier bal, Walewski, le duc de Richelieu, la comtesse Potocka, Mme de Caraman et autres ont voulu arranger une mazurka en costume polonais. Dès que je l'ai su, j'ai conjuré Mme de Caraman de contrecarrer ce projet : jugez quel effet cela aurait fait à l'ambassadeur de Russie et tout ce que les petits journaux en auraient dit.

4 mars.

M. de Rambuteau, qui redit tout, a eu l'idée de raconter au roi, dernièrement, que le duc d'Orléans, au lieu de s'occuper des dames françaises dans les salons qu'il fréquente, ne faisait que jaser avec des étrangères et notamment avec Mmes Walewska et lady Baring. Le roi le trouva fort mauvais et conjura son fils de réparer ses torts ; cette affaire se traita dans le salon de la reine et celle-ci objecta que, comme les bals avaient à peu près fini avec le carnaval, le duc d'Orléans, excepté à la cour, trouvera peu d'occasions de rencontrer les dames auxquelles il avait manqué.

— J'en fais mon affaire, dit M. de Rambuteau au roi. Il me sera facile d'engager Mmes de Boigne, de Chastenay, de Saint-Priest à donner une fois par semaine des soirées pour Mgr le prince royal, et elles composeront leurs réunions de telle sorte que le duc d'Orléans ne rencontrera que des personnes qui lui seront agréables.

5 mars.

Les dernières nouvelles d'Alger annoncent le déplorable état de cette colonie. On ne peut faire une lieue hors des murs sans escorte. Pichon et Rovigo, brouillés avant de partir, sont à couteaux tirés. On parle beaucoup d'une expédition à Constantine par terre, commandée par

le duc d'Orléans ; elle serait de six mille hommes ; la distance de cette ville est de quatre-vingts lieues et il faut traverser les Portes de fer.

Le roi Louis-Philippe était dernièrement à pied, donnant le bras à la reine ; il avait un vieil habit, des guêtres crottées, un chapeau usé. M. de Berthier (Albert), aide de camp de son oncle, jeune homme fort doux, spirituel et décidé, crie gare aux deux passants qui ne se rangent pas et s'attirent le : Gare donc ! d'usage ; il s'arrête cependant pour ne point les écraser et reconnaît le roi. Le roi prend le numéro du cabriolet et l'envoie à la police. Sur cette dénonciation, on lance un mandat de comparution contre M. de Berthier. Comme il n'y a rien d'aussi insolent qu'un parvenu, le juge d'instruction n'a pas manqué à sa qualité ; il se permet entre beaucoup d'autres injures d'appeler M. de Berthier un maladroit. Celui-ci s'est excusé sur le malheur de n'avoir jamais eu de cocher dans sa famille. Apparemment, ce memento a été désagréable à la cour ; on a lancé un second mandat, mais d'arrêt pour attentat contre la personne du roi, après un renvoi de l'accusé sur le premier, et il est à Sainte-Pélagie.

Cet incident a amené un duel entre un de ses cousins du même nom et un officier de carabiniers qui lui a donné deux coups d'épée, un dans la cuisse ; le second eût été mortel s'il ne se fût arrêté sur une côte. Au milieu de tout cela, Sémonville a rompu la paille et s'est mis en état d'hostilité ouverte contre le système actuel. Publiquement, il faut le voir, et encore est-on tenté de dire comme Fontenelle de l'académicien Rose, qui soutenait avoir donné six francs à une quête faite dans la campagne : « Je l'ai vu et je n'y crois pas. »

Il y a à Paris un M. de Saint-Léon, fils de Bonaparte

et de Mme de Luxbourg (Éléonore de La Plaigne) ; on dit que c'est un assez mauvais sujet, grand joueur. Ayant perdu dix-huit mille francs à l'écarté contre M. Hesse un moment aide de camp du duc de Wellington et officier dans la légion hanovrienne à Waterloo, il n'a pas voulu payer en disant qu'on l'avait triché. M. Hesse lui en demanda raison sans pouvoir l'obtenir. M. de Saint-Léon, poussé par ses amis, se décide enfin et comme les témoins avaient décidé que ces messieurs ne pouvaient se battre avant que M. Hesse n'eût été payé par M. de Saint-Léon, et que celui-ci ne pouvait disposer dans le moment d'une somme aussi forte, M. Hesse eut la générosité de lui procurer cet argent par le crédit de son beau-frère ; ceci réglé, ils se battent. M. Hesse déclare à ses amis qu'il tirerait en l'air ; mais son adversaire le devance et lui tire un coup mortel dans la poitrine. M. Hesse vient d'expirer, il y a quelques jours, et laisse après lui une veuve jeune et jolie et plusieurs enfants.

M. de Rosemberg qui déjà, à Florence, a tué le fils de Demidoff, aussi à la suite d'un différend de jeu, et le comte Wallwitz, Saxon aussi mauvaise tête et impliqué dans cette vilaine et malheureuse affaire de Hesse, cherchent à découvrir Saint-Léon pour se battre et venger la mort de leur ami commun ; mais Saint-Léon se cache. Des personnes, qui prétendent cependant l'avoir vu, disent qu'il porte le deuil de la tête jusqu'aux pieds.

Une chose assez bizarre, c'est que M. Hesse est enfant naturel de feu le roi d'Angleterre et qu'Éléonore de La Plaigne est la fille d'une ancienne femme de chambre de la reine Marie-Antoinette. Mme Campan voulut l'élever gratuitement, la renvoya sur un soupçon, la reprit par une influence de cour, celle de Murat. Murat trouva

plus commode de la séduire ; il la mit dans ses meubles, puis la passa à l'Empereur qui la garda trois ou quatre mois. Murat y envoyait fort souvent un de ses parents, son aide de camp, M. de Bonafoux, beau compagnon, qui se faisait payer le timbre des billets doux. Il le dit à ses camarades, qui voulurent en courir les hasards. Elle était donc un objet de communauté, une espèce de saint-simonienne par prédestination. Elle devint grosse et chacun céda sa chance au plus gros bonnet. L'Empereur, qui n'avait pas le temps ou qui ne s'intéressait pas assez pour s'informer, accepta la paternité. On la maria à un comte de Luxbourg, de je ne sais où (1).

9 mars.

La Chambre vient d'abroger de nouveau la loi du 21 janvier ; guerre entre elle et les pairs, fureur de Périer qui prétend que c'est donner un soufflet au roi, comme fils de régicide. Il veut créer quarante pairs pour soutenir sa politique.

Cependant, jamais on n'a tant dansé que durant ce carnaval ; on semble chercher à vivre d'étourdissement ; on se grise de plaisirs sans joie ; on ne parle que de fatalité, pour écarter les pensées sérieuses. Paris est un hôpital de fous qui s'inquiètent, se rassurent, puis qui deviennent aussi insouciants que le Turc fataliste, quand il dit :

(1) Il ne semble pas que ces détails, écho de ce qui se disait au temps du comte Rodolphe, soient, en tous points, conformes à la vérité. M. Frédéric Masson, dans son livre : *Napoléon et les femmes*, ne met pas en doute la paternité de l'Empereur. Le comte de Luxbourg était officier au service du roi de Bavière.

« Dieu l'a voulu »! Un bouleversement peut nous surprendre entre une valse et un galop.

Rayneval va décidément à Madrid. Il dit à qui veut l'entendre qu'il n'y a pas moyen de tirer de ce ministère des instructions raisonnables ; on le renvoie de Pierre à Paul, personne ne veut ou ne peut résoudre ses doutes, répondre à ses demandes.

C'est à notre dernière répétition de quadrille que j'ai su la nouvelle inconcevable de l'entrée des troupes françaises à Ancône ; depuis les Sarrasins on n'a rien vu de pareil ; le gouvernement la désavoue comme de raison ; il veut même rappeler le commandant Legallois qui a fait toute cette bêtise ; mais je ne trouve pas que cela soit assez : les Français devraient évacuer tout simplement la forteresse, d'autant plus que le pape ne les a point appelés à son secours.

Il y a des personnes qui veulent savoir que Holy-Rood est au moment de traiter avec Louis-Philippe. C'est le parti doctrinaire qui, ne pouvant naturaliser le dauphin, a imaginé une autre absurdité ; ce beau traité reposerait sur un double mariage entre les deux branches ; politique sentimentale tout à fait séduisante. Cependant, il n'y aurait pas de mal de retremper cette illustre maison en la croisant un peu. Louis-Philippe se retirerait et on rappellerait Henri V avec M. Périer aux affaires étrangères, Villèle aux finances, Rigny à la marine, Berryer aux sceaux, Vitrolles à l'intérieur et l'évêque d'Hermopolis aux cultes. Voilà la nouvelle extravagance qui amuse Holy-Rood et les Tuileries.

Ce projet remplace la belle idée de donner le trône au dauphin.

Le procès fait à Berthier ne sera qu'un scandale, des souf-

flets et des vérités dures à recevoir en cour de justice, des ridicules à pleines mains, que distribueront les journaux, la caricature et le public ; on l'acquittera avec ovation.

On a pendu cette nuit plusieurs mannequins représentant Louis-Philippe et répandu une foule de petits imprimés intitulés : *Jugement de Louis-Philippe.*

Mardi gras, un quidam a couru tout Paris avec un vieil habit, un chapeau gris à large cocarde tricolore, une huppe, un masque aux traits de Louis-Philippe, sans oublier les gros favoris, et donnant des poignées de main à tous les Savoyards et goujats qu'il rencontrait, et cela aux acclamations moqueuses du peuple. Les agents de police regardaient ce masque sans oser l'arrêter de peur d'une émeute.

Dans la pièce *Une Révolution d'autrefois*, on dit en parlant de Claude : « Il est gros, gras et bête » ; la police a défendu ce mot, le public le répète tout haut en tout lieu et il est devenu proberbial.

12 mars.

Hier soir, j'ai fini mes courses de salon chez le duc de Mortemart ; il y avait comédie en l'honneur du jeune couple Chalais ; les acteurs du Vaudeville et des Variétés jouèrent des proverbes et puis *Marguerite;* ce petit vaudeville finit avec le couplet que voici et qui fut fortement applaudi parce qu'il dépeint parfaitement l'état de la France :

Ce n'est pas richesse, ce n'est pas misère,
Ce n'est pas froid, ce n'est pas chaud,
Ce n'est pas la paix, ce n'est pas la guerre,
Je ne saurais trouver le mot.

Toute la société invitée était composée de carlistes et, au milieu de tout cela, se trouvait Mme de Dolomieu, dame d'honneur de la Reine ; elle se tournait à droite, elle se retournait à gauche, ne voyant partout, partout, que des ennemis de la dynastie régnante. Cependant, les portes s'ouvrent et l'on entre dans la salle. J'étais résigné d'avance à ne pouvoir entrer ; je fus donc fort agréablement surpris d'être très commodément assis.

J'avais à ma gauche le prince de Laval-Montmorency, autrefois ambassadeur de France à Rome et puis à Vienne et à Londres. Il est bègue, myope, un peu sourd et très distrait ; malgré tout cela, il est fort aimable, pétri d'esprit et très amusant. A ma droite, j'avais le marquis de Béranger ; devant moi la marquise de Spinosa avec sa fille, la princesse Charles de Beauvau, et Mme Alexis de Noailles ; derrière moi les princes de Craon et de Chalais, le comte de Nieuwerkerke et autres jeunes gens. Le rideau se lève et un imbécile de paysan long, maigre, avec des gestes pas plus gracieux que ceux d'un télégraphe, paraît, dit mille bêtises et fait autant de gaucheries ; on en rit gaiement et franchement ; tout à coup, M. de Laval me tire par la manche et me demande :

— Mon cher Rodolphe, qu'est-ce qu'il dit, ce gros bonhomme? Il a prononcé un certain nom, qui, qui m'a paru être, être celui de Poulot ; l'avez-vous entendu?

— Comment, on nous représente le grand Poulot ! Non, cela ne se peut pas, il me semble que vous avez mal compris, prince.

— Mais non, mais non, je l'ai bien entendu ; si, si, il l'a dit : écoutez.

Effectivement on appela fort distinctement et à plusieurs reprises ce grand magot, ce franc niais, Poulot.

— Je vous l'ai bien dit : c'est ça, c'est ça, c'est précisément ça ; on nous représente le grand Poulot ; avouez que c'est piquant, que c'est très piquant.

— Et ce qui l'est bien plus encore, c'est que Mme de Dolomieu est obligée d'écouter tout cela.

— Comment, elle est ici? Mais non, mais non.

— Mais si, je la vois bien en chapeau blanc à côté de la princesse de Vaudémont, votre cousine.

— Vous dites ma cousine, mais où est-elle, ma cousine? Et il tourne sa lorgnette exactement du côté opposé à celui que je lui avais indiqué.

— Je vois bien un chapeau blanc, mais ce n'est pas ma cousine, c'est tout autre chose, c'est tout le contraire même ; elle est très jolie, cette femme, fort jolie.

— Je le crois bien, lui dis-je, c'est la duchesse de Noailles que vous regardez ; je ne vous avais pas dit que Mme de Vaudémont avait un chapeau blanc, le sien est en drap d'or ; c'est Mme de Dolomieu qui a le chapeau blanc et qui se trouve à côté de votre cousine ; au reste vous n'avez qu'à tourner votre lorgnette là où tout le monde regarde.

— Eh bien ! c'est ça, vous avez raison, c'est ça, c'est elle, c'est bien elle ; mais, mais avec qui venez-vous de parler en ce moment?

— C'est la princesse Charles de Beauvau.

— La princesse Charles de Beauvau, me dites-vous?

— Mais oui, la sœur du duc de Praslin.

— Et cette autre en turban?

— C'est la duchesse de Périgord, Mme Élie de Périgord, mère du prince de Chalais.

— Mais sans doute, reprend-il, sans doute, et c'est moi qui vous demande tout cela ! C'est un Montmorency

qui vous demande les noms des premières dames de France !

Là-dessus, il se lève, me dit bonsoir et s'en va.

M. de Sémonville dit, en parlant de la révolution de Juillet, que la France en est aux regrets et pas encore au repentir. Royer-Collard déplorait l'autre jour de n'avoir pas été appelé au Conseil de Charles X, au moment des Ordonnances.

— Je l'aurais fait durer encore un an, pas plus d'un an.

Quelle bonne bêtise de doctrinaire !

Le prince Louis de Rohan prétend que le roi Léopold avait dit à quelqu'un :

— Je suis à Bruxelles un pied en l'air.

— Mais, Sire, si vous le posiez?

— Ce ne serait que pour repasser le détroit.

13 mars.

Les carlistes sont toujours pourchassés, emprisonnés. Les gens du gouvernement assurent que c'est pour les effrayer et qu'il ne leur arrivera aucun mal, qu'ils n'auront que l'ennui de la prison : ce jeu est aussi sot d'une part que de l'autre. En attendant, rien n'est plus ridicule que l'amalgame de cette masse de détenus professant les opinions les plus contraires, vivant en commun d'union et d'oubli, accrochant à la lettre le bonnet rouge à côté du bonnet vert ; ce n'est pas la fusion, mais la confusion des idées. Le nombre des carlistes augmente tous les jours, ils renchérissent de populacerie, prêchent une

licence sans bornes, injurient les puissances étrangères, ne parlent que de conquêtes. Tout cela est excellent pour détruire. Sans force et sans appui, on n'a jamais porté plus loin l'absurdité. C'est la forfanterie et le dévergondage des gens du Bas-Empire. Si les carlistes triomphent par les dangereuses doctrines qu'ils ont cru utile de propager, ils seront infailliblement renversés par elles.

16 mars.

Nouveaux troubles à Grenoble, à Carcassonne, en Picardie et dans d'autres provinces. Tel est l'état de ce robuste gouvernement soutenu par l'athlète Périer. Rien n'est plus facile que de renverser choses et hommes ; mais, établir un pouvoir qui se soutienne par sa force et son principe, qui dirige et maintienne la populacerie rouge ou blanche, qui s'empare de toutes les sommités, désarme les résistances et se serve de tous les leviers, voilà le problème à résoudre.

17 mars.

On a coulé à fond les grands hommes dans la séance d'hier ; le ministère paraît rebuté sur le Panthéon. C'est dommage, les demi-dieux de Juillet auraient fait une curieuse mythologie. Le soir j'étais allé faire ma visite à la reine ; par extraordinaire, le roi s'y trouvait et, qui plus est, le duc d'Orléans. Son Altesse Royale, M. de

Rumigny, un des aides de camp du roi et en même temps député, et moi, nous parlions de cette même séance, mais moi, comme de raison, avec la réserve que je devais observer, tant à cause du duc d'Orléans que pour ne point choquer un membre de cette même Chambre. Le duc d'Orléans aussi parla avec beaucoup de réserve. M. de Rumigny, tout au contraire, se déchaîna contre cette proposition et encore plus contre les candidats.

— Ce serait bien triste si la France n'avait pas d'autres grands hommes à produire que ceux que MM. nos collègues nous ont nommés aujourd'hui ; pas un de ces noms ne nous laisse bon souvenir, et celui de Benjamin Constant moins que tout autre. Cet homme n'a fait que du mal dans ce pays.

— Mais, vous êtes un peu prompt et bien sévère dans vos jugements, interrompit le prince.

— Je vous en demande pardon, Monseigneur ; je connaissais intimement Benjamin Constant, c'était un homme méprisable, sans foi, sans honneur.

Comme M. de Rumigny m'adressait tout cela, je ne pus m'empêcher de sourire. Cette approbation l'encouragea encore davantage.

— Vous savez comme moi, comte Rodolphe, qu'il s'est vendu à l'Angleterre dont il tirait une pension ; je crois que sa veuve, à l'heure qu'il est, en touche encore une partie.

— J'en ai bien entendu parler, dis-je, mais je n'ose l'affirmer.

Le duc d'Orléans se voyant en minorité se retira et, en passant derrière M. de Rumigny, le froissa par hasard je suppose. Le général se retourna brusquement et lança au prince un regard très significatif, menaçant même.

La reine, ce soir, fut de très mauvaise humeur ; je

me trouvais avec quelques aides de camp et les princes à une autre table dans le coin opposé à celle de la reine ; nous ne parlions pas plus haut qu'à l'ordinaire, et, cependant, Sa Majesté nous envoya deux ou trois : chut ! chut ! A la troisième reprise de ce témoignage d'improbation, Mgr le duc d'Orléans se chargea d'aller en député vers la reine pour faire nos excuses et les siennes.

— Vous criez si fort là-bas, lui dit-elle, que nous autres, ici, nous ne pouvons rien entendre.

Le prince nous rapporta cette réponse et je crus plus prudent de m'éloigner. J'allai auprès de Madame Adélaïde qui me fit l'honneur de parler des succès de mon quadrille, puis des bals, des spectacles, enfin ce qu'on dit lorsqu'on ne veut rien dire. Sa Majesté la reine se mêla à notre conversation, mais elle l'interrompit aussitôt pour recommencer les chut ! à l'adresse du coin bruyant de la salle.

— Que je suis content d'avoir quitté cette table, dis-je à Madame Adélaïde. Sa Majesté aurait pu croire que c'est moi qui faisais ce bruit.

— Mais, je ne trouve pas qu'on y fasse plus de bruit qu'à l'ordinaire.

— Mais si, ma sœur, objecta la reine ; je distingue la voix perçante d'Aumale, et même Nemours élève trop la sienne ; c'est indécent.

Le duc d'Orléans revint encore pour faire des excuses.

18 mars.

J'ai fait ces jours derniers quelques visites avec le duc de Valençay, notamment chez lady Henriette Baring,

sœur de Mme Walewska et fille de lady Sandwich. Elle a beaucoup d'esprit, mais il est un tant soit peu mordant ; ses jugements sur les hommes et les femmes sont souvent fort sévères. Ils s'inspirent des idées et des préjugés professés à Londres par la *fashion* où une douzaine de personnes exercent une tyrannie impitoyable sur toute la société.

Si vous convenez à une ou à plusieurs de ces personnes, vous êtes à la mode, sinon, ni rang, ni naissance, ni fortune, ni mérite, ni esprit, rien au monde ne vous sauvera d'un oubli complet, oubli d'autant plus sensible qu'à Londres, hors la société, il n'y a point d'existence. Ce n'est pas comme à Paris, où vous pouvez vous passer de tout le monde, mille ressources vous étant assurées de tous les côtés et où vous aurez toujours quelques amis qui viendront vous voir.

A Londres, dès l'ouverture de la saison, une folie s'empare de tout le monde ; ce n'est pas qu'on s'amuse plus qu'ailleurs, non, mais il faut se montrer, se faire voir partout. Manquer à un bal, à un concert, c'est un coup de poignard que vous enfoncez vous-même dans votre réputation ; de peur de la perdre ou d'y porter la plus légère atteinte, vous vous éreintez matin et soir. Vous n'avez pas la moindre envie d'acheter quoi que ce soit : c'est égal, à une certaine heure, vous courez les boutiques. Vous êtes fatigué du bal de la veille ; vous aimeriez prendre du repos chez vous, ou voir une amie : qu'en dirait-on ! Et vous voilà au Hyde-Park à cheval ou en voiture, puis à la toilette, puis à dîner, puis au bal, et le lendemain, cela recommence de plus belle.

Tout ceci vous paraît déjà une assez dure corvée, cependant ce n'est pas tout encore. Au bal, à dîner, au concert,

gardez-vous de parler à telle personne ; vous me direz qu'elle vous convient, que vous avez de l'attrait pour elle, ou bien que vous l'avez connue intimement autrefois, c'est égal : il faut la planter là, ne pas la reconnaître, et, que cela vous amuse ou non, parler avec telle ou telle autre. M'objecterez-vous que vous n'avez rien à lui dire? Bon ! Dites-lui : « Quelle foule ! » ou bien : « Il fait chaud, » ou bien encore demandez après une des coryphées de la société ; plus vous aurez l'air d'y mettre de l'importance, plus votre demande fera d'effet, car elle prouvera que vous êtes dans une certaine intimité avec cette dame ou ce monsieur, et que vous avez quelque chose d'urgent à lui communiquer. Deux ou trois phrases pas plus spirituelles que celles-là, débitées à temps dans la soirée, et vous êtes à la mode.

Lady Henriette, avec tout son esprit, est l'esclave de ce genre, se laisse tyranniser par la mode. Elle m'a donc fait comprendre qu'elle ne voyait jamais les membres de la famille de son mari ; elle ne peut se faire à la vie de Paris, sa liberté lui pèse, elle est accoutumée à être entraînée par les lois sévères de la mode, et, comme il n'y en a pas ici, à ce point, elle n'est pas encore sûre de ce qu'elle doit faire de son temps.

20 mars.

Hier, après avoir passé quelques instants au raout de la duchesse de Noailles, je suis allé chez la marquise de La Châtaigneraie, qui me reprocha aimablement d'arriver si tard.

Charles de Beauvau arriva encore plus tard que moi ; il était près d'une heure. Il venait de chez M. Merlin où il y avait concert. Il me dit à l'oreille qu'il comptait y retourner et m'engagea à l'accompagner.

— Ce sera charmant, on y fera des farces, venez, venez.

Quand nous arrivâmes rue de Bondy, le concert durait encore ; il y avait foule et il fallut attendre pour souper que le gros des invités fût parti, car on ne devait servir que pour une centaine de personnes.

Après souper, le peintre Cotron, le farceur, celui qui devait faire tous les frais de la soirée, invita la femme du général Nanes, ce fameux Nanes qui a fait exécuter tant de monde en Sicile, à danser avec lui la saltarelle napolitaine. Mme Nanes, très jolie petite femme, une princesse Pignatelli de son nom, ne se fit pas prier ; elle prit les castagnettes de la main de son danseur et voilà qu'ils commencent à danser, M. Cotron avec une légèreté, un fion dignes d'un Napolitain et Mme Nanes avec toute la grâce ; on les applaudit à outrance.

Après avoir pris un peu de repos, ils dansèrent le fandango espagnol. Rien au monde n'est plus impressionnant que cette danse, la plus voluptueuse qui soit ; il n'y a rien qui puisse choquer, mais l'imagination est tellement surexcitée que vous devinez tout ce qu'on veut vous faire deviner et, cependant, les plus prudes ne peuvent détacher leurs regards de ces attitudes enchanteresses. L'infatigable M. Cotron, après s'être emparé ainsi de notre système nerveux, commença à nous représenter des scènes de tragédie anglaise et allemande, en singeant les accents de l'une et de l'autre langue et sans jamais proférer une seule syllabe d'allemand ni d'anglais, car

il ne sait ni l'un ni l'autre. Par sa mimique, sa voix, tantôt touchante tantôt énergique, est parvenue à nous émouvoir et à nous communiquer sa tristesse factice, son horreur simulée. Puis, brusquement, du pathétique le plus sévère, il passa tout à coup à la comédie la plus burlesque. Un fou rire nous prit tous à la vue de toutes les grimaces, de toutes les folies qu'il fit, et ce fut à un tel point que pour ne point mourir de rire, nous le conjurâmes de finir.

23 mars.

J'ai dîné hier chez la princesse Charles de Beauvau ; il y avait en fait de dames la comtesse de Morel, lady Giulia Lokwood, Mme Alfred de Rougemont, Mme Merlin et mademoiselle sa fille et enfin la princesse Czartoriska, femme du prince Adam ; les hommes étaient le prince Belgiojoso, M. Lokwood, M. de Rougemont et M. Perregaux, frère de la maréchale Marmont. Comme la princesse Charles m'avait fait l'honneur de demander mon bras pour la conduire dans la salle à manger, je me trouvais assis entre elle et Mme Alfred de Rougemont. Celle-ci, née Pourtalès, femme très aimable, d'une conversation douce et distinguée, n'est pas belle, à peine jolie, mais elle plaît ; elle n'est ni trop grande, ni trop petite, ni trop maigre, ni trop grosse, ses mouvements sont gracieux, tout son genre distingué : c'est une femme qui a beaucoup de sentiment.

Malgré le choléra et tout ce qu'en disait M. Perregaux, on mangea beaucoup et de tout, et l'on ne but pas moins,

peut-être plus qu'à l'ordinaire. M. Lokwood surtout avait tout un régiment de verres devant lui, qu'il vidait au fur et à mesure qu'on les lui remplissait.

— Comment, lui dis-je, vous avez peur de la maladie et vous vous gorgez de vin ; j'enverrai demander demain de vos nouvelles !

— Que voulez-vous, il est difficile de résister à ces tentations.

Après dîner, je me suis assis à côté de la princesse Czartoriska ; j'admirai tout d'abord ses superbes perles, puis je fis de tristes réflexions sur le changement de sa position. Quelle superbe existence elle avait ! Et la voilà réduite à rien.

2 avril.

J'ai eu la première nouvelle de l'arrivée du choléra à Paris dans la soirée même du mardi où il y a eu grande et nombreuse réunion chez nous ; ce fut entre la tasse de thé et la brioche qu'on nous l'annonça ; cela ne nous empêcha pas de prendre de l'un et de manger de l'autre ; on n'en a pas la moindre frayeur ou tout au moins si peu, que dîners, raouts, spectacles, bals, concerts, tout va son train sans interruption ; la seule précaution qu'on prenne, et qui est même devenue à la mode, c'est de porter sur soi des sachets de camphre, que les belles dames offrent aux jeunes cavaliers, et de petites cassolettes avec une pastille odoriférante composée de menthe et de camomille ; il est de bon genre de porter cette petite boîte dans la poche de son gilet et de la respirer de temps en

temps. Il n'y a que très peu de maisons qui changent leur régime. Chez nous, l'eau à la glace, la salade, les truffes et les glaces sont abolies ; tout le reste est comme à l'ordinaire. La progression de la maladie a été particulièrement sensible entre hier et avant-hier. Hier, il y a eu deux cent un cas, tandis que les jours précédents, il n'y en avait eu que cinquante au plus. On compte en tout quatre cent cinquante malades et cent quarante et quelques morts.

Le bas peuple, ici comme partout, croit qu'on empoisonne les fontaines, le pain, etc. ; les chiffonniers, qui ne trouvent plus autant d'immondices à ramasser dans les rues depuis qu'on les nettoie un peu plus soigneusement, n'ont pas de quoi vivre et s'ameutent par conséquent. Ils brisent les tombereaux de la nouvelle entreprise et les jettent dans la Seine, trop heureux si le cheval et son conducteur n'éprouvent pas le même sort.

Il y a bien quelques personnes qui désertent Paris, mais pas autant que j'aurais cru, surtout avec ce beau temps et à l'approche de la saison qu'on aime à passer à la campagne.

Nous autres, nous resterons tranquillement ici, nous avons un beau jardin et une grande et belle maison facile à aérer. Personne de nous n'a peur.

3 avril.

Nous avions le projet de passer une partie de notre soirée chez la reine, mais les attroupements étant devenus plus forts et plus sérieux dans la journée, nous avons

remis notre visite à un autre jour. On nous dit que la cour n'est pas inquiète, mais que la reine est indignée contre les misérables qui profitent d'une calamité publique terrible pour agir contre le gouvernement. Ayant renoncé à paraître aux Tuileries, nous allâmes tout droit chez Mme de Labriche, qui nous avait priés pour entendre un superbe concert. Entre le chant divin de Rubini, de Lablache et la musique de Kalkbrenner, des nouvelles nous arrivèrent de tous les côtés sur les mouvements dont les rues Saint-Denis, Saint-Martin, Saint-Antoine, les places du Châtelet, de l'Hôtel-de-Ville et de la Grève étaient le théâtre. En commentant ces rumeurs, on fut conduit à parler de fontaines empoisonnées et du vin mêlé d'arsenic qu'on accuse le gouvernement de laisser vendre et qui tue ceux qui en font usage. Mme de Lespinasse a raconté qu'une amie de sa femme de chambre est morte dans les crampes les plus horribles après avoir bu du vin qui provenait de la boutique du marchand qui fournit sa maison. Naturellement, elle a donné l'ordre de ne plus acheter de ce vin, mais de donner à ses gens du cidre qui se trouve dans sa cave.

— Alors, madame, dis-je à la comtesse, vous ne ferez que changer de poison, car le cidre en est un en temps d'épidémie.

— Ah ! vraiment ! s'écria-t-elle ; alors je mettrai mes gens à l'eau.

Toutes ces histoires et le bulletin de la maladie, qui constate pour la journée d'hier deux cent cinquante cas, n'ont pas empêché l'enthousiasme qu'ont excité Rubini et Lablache de se manifester ; on les a applaudis à outrance. La comtesse Pozzo et sa cousine la princesse de Chalais étaient resplendissantes de diamants ; elles

avaient des robes superbes en blondes et causèrent beaucoup d'ombrage à une autre jeune mariée, Mme de Maillé ; elle avait une robe en moire couleur de rose et garnie en blondes, des diamants et des plumes dans les cheveux, mais pas avec autant de profusion que les deux autres. Cependant, elle est encore plus belle et sa mise plus simple rehaussait, à mon avis, les charmes de sa figure si belle avec cette expression de modestie qui pare tant les femmes.

En quittant ces splendeurs à une heure et demie, j'ai fait une ronde à travers Paris ; j'ai trouvé sur le boulevard, devant la porte du général Sébastiani, les trois bataillons du 3e de ligne ; à la porte Saint-Denis, le 1er et le 2e bataillon du 1er de ligne ; là, il y avait déjà un attroupement fort considérable, et à deux pas un escadron du 2e dragons ; à la porte Saint-Martin, les 3e et 4e bataillons du 1er de ligne et un bataillon de la 7e légion, mais c'est tout ce qu'il y avait en fait de garde nationale. Il paraît que ces messieurs ne se soucient pas d'aller combattre l'émeute. A la Bastille, stationnaient deux bataillons du 16e de ligne, arrivés de Courbevoie pour remplacer le 52e qui part, et sur la place, outre ces bataillons, deux escadrons du 2e dragons et du 6e même arme.

J'ai vu arriver le duc d'Orléans précédé de vingt-cinq carabiniers et suivi d'un escadron du même régiment ; il était au milieu d'un état-major où figurait le maréchal Lobeau. J'ai continué ma course jusqu'à la barrière du Trône, confiée à la garde d'un bataillon du 25e de ligne. Là, l'émeute m'a semblé plus hideuse, j'y ai vu des chiffonniers et les débris de tombereaux qui ont été brûlés ; c'est là que j'ai lu le placard suivant à moitié déchiré par la police :

REMÈDE CONTRE LE CHOLÉRA MORBUS

Prenez deux cents têtes de la Chambre des pairs, cent cinquante de celle des députés qu'on vous désignera, celles de C. Périer, Sébastiani et d'Argout, celles de Philippe et de son fils, faites-les rouler sur la place de la Révolution et l'atmosphère de la France et de la Belgique sera purifié...

Signé : UN DÉCORÉ DE JUILLET.

La prison de Sainte-Pélagie était gardée par la garde municipale à pied et à cheval ; je suis revenu le long des quais où j'ai vu les tambours de la garde nationale battre en vain le rappel : il n'arrivait que les officiers.

Les rues Saint-Denis et Saint-Martin sont veuves de leurs réverbères, qui sont tous brisés. On promenait sur les quais un ouvrier blessé ; il avait reçu d'un dragon du 6e régiment un coup d'épée dans l'œil. Cette promenade lui a valu des aumônes. Moi-même, arrêté dans mon cabriolet, j'ai été forcé d'y contribuer. On répète toujours dans les groupes que le gouvernement et le roi lui-même font empoisonner le peuple.

4 avril.

Malgré le choléra, il y avait foule hier chez nous. La seule chose que j'aie remarquée, c'est qu'on a pris deux fois plus de thé qu'à l'ordinaire. Au reste, on n'a servi ni glaces ni boissons acides ou glacées. On était d'une gaieté folle et cependant la journée d'hier est faite pour

inspirer les plus tristes, les plus douloureuses réflexions sur les forfaits qu'engendre l'esprit de parti. Les perturbateurs, voyant que le choléra ne répandait pas assez de terreur dans le public, ont imaginé d'augmenter la mortalité en empoisonnant le vin, les fontaines et autres ; on a poussé la cruauté jusqu'à distribuer dans les rues des bonbons et des gâteaux empoisonnés à des enfants qui, après en avoir mangé, meurent dans des douleurs atroces. Ces horreurs rendent le peuple comme fou. Hier, dans la rue Saint-Denis, on a mis en pièces un individu qu'on accusait d'être un empoisonneur. La police et la troupe, rien n'a pu soustraire ce malheureux à la rage de la populace. Était-il coupable? était-il innocent? On l'ignore : l'événement n'en est pas moins horrible.

Deux marchands de vin m'ont assuré que ce soir des agents de police leur ont recommandé de bien surveiller les personnes qui viendraient chez eux leur demander un verre d'eau, que ces individus, au moment où l'on ne s'y attend pas, jettent un poison dans les fontaines de la boutique. Dans un café de la rue des Petits-Champs, on aurait surpris un de ces misérables au moment où il jetait un petit paquet de poudre blanche dans une de ces fontaines et on aurait trouvé sur lui douze paquets de cette poudre qu'on a reconnue pour être de l'arsenic.

5 avril.

Nous avons passé hier une grande partie de notre soirée chez la reine. Sur les escaliers nous avons rencontré

Casimir Périer et d'Argout ; ces deux ministres avaient l'air assez préoccupé. Le premier nous dit que le nombre des malades augmentait prodigieusement et qu'on n'en guérissait presque pas. Dans les galeries de Diane, nous avons vu Mme de Boigne qui venait de quitter la reine et qui nous dit que, pour la première fois de sa vie, elle avait quitté Sa Majesté non seulement triste et douloureusement affectée, mais même irritée contre la méchanceté atroce de l'esprit de parti qui exploite ces tristes circonstances pour essayer d'en tirer un avantage qui, dans tous les cas, n'est que chimérique. La comtesse nous dit aussi que l'ambassadeur de Russie n'était malade que pour avoir pris trop de précautions contre le choléra, telles que quatre jattes de chlorure dans la même pièce, puis un régime très échauffant, que tout cela lui avait fait remonter la goutte qui d'ailleurs, depuis ce matin, reprend son siège dans les jambes.

La reine et Madame Adélaïde étaient établies comme à l'ordinaire à côté de la cheminée, par conséquent là où il y a le plus de courant d'air. Ni elle, ni le roi, ni personne de la famille royale n'ont apporté de changement dans leur régime. Ils n'ont même pas cessé de prendre de l'eau glacée pendant et entre les repas ; Sa Majesté nous a soutenu qu'il fallait avant tout ne rien changer à la manière de vivre, que leur médecin le lui avait fortement recommandé et qu'Elle abondait dans ce sens. Sa Majesté nous a rassurés aussi sur les empoisonnements, qu'Elle taxe de pure invention. Elle prétend que les recherches minutieuses de la police ont prouvé que ce n'était qu'une très mauvaise plaisanterie imaginée par quelques individus ou bien un moyen de répandre la terreur en jetant de la poudre blanche tout à fait inoffensive sur les comestibles

et dans le vin pour faire croire qu'il n'y a point de choléra, mais bien des empoisonneurs.

— Il est déplorable, nous a dit la reine, que le peuple de Paris ajoute foi à ces mensonges et y trouve prétexte pour se livrer à des excès atroces.

Mme du Roure m'a parlé de l'attaque de choléra qu'elle a eue et dont elle a heureusement conjuré les effets en provoquant sur tout son corps une forte transpiration qu'elle a maintenue pendant seize heures. J'ai su par Madame Adélaïde qu'il y a eu six cas dans la domesticité du château : deux des malades sont morts ; les autres ont été sauvés.

Nous avons fini notre soirée chez la marquise de Bellissen. Chaque personne qui arrivait nous apportait une mine de circonstance et quelque histoire épouvantable. La plus écoutée était celle qui donnait sur l'épidémie les détails les plus sinistres. Dieu ! combien, par le temps où nous sommes, sont heureux les gens sans imagination ! A quoi bon exagérer le mal quand il est déjà si terrible?

8 avril.

La populace de Paris est en train de prouver que le peuple reste toujours peuple et qu'en tous les pays du monde, dans les mêmes circonstances, il se livre aux mêmes excès. Les médecins de Paris, comme partout ailleurs, ont été en butte aux soupçons les plus affreux. Ici, pas plus que chez nous, qu'en Russie et que partout ailleurs, on ne voulait croire au choléra ; on criait au

poison, on parlait d'aller délivrer les malades des hôpitaux où, disait-on, on les assassinait. L'esprit de parti a profité de la frayeur populaire pour pousser au désordre et répandre la terreur. Soit qu'on ait vraiment empoisonné quelques personnes, soit qu'on ait fait semblant, on est parvenu à exaspérer le peuple et il en est résulté des faits profondément regrettables.

En voici un, cependant, moins tragique que beaucoup d'autres qu'on raconte. Un des prétendus empoisonneurs a été l'autre jour jeté du haut du Pont-Neuf dans la Seine. Heureusement pour lui, c'était un excellent nageur et il se dirigea vers le pont des Arts. La populace rassemblée sur les quais et les ponts, qui, tout à l'heure criait : « A l'eau ! A l'eau ! » l'applaudit à outrance ; on se porta à son secours et on le promena en triomphe à travers les rues, distinction toute faite pour lui donner le choléra ; cependant il en échappa fort heureusement et se porte aujourd'hui aussi bien que nous tous.

9 avril.

Le baron Delmar nous a donné ces jours derniers un superbe concert ; on y a exécuté *la Création* de Haydn et avec la plus rare perfection. Rossini en était le directeur ayant autour de lui Lablache, Rubini, Consul, Benatti et autres artistes et amateurs parmi lesquels le duc de Montesquiou-Fezensac qui conduisait les chœurs d'hommes. Du côté des dames, il y avait, outre les artistes, Mme Delmar, la duchesse de Rauzan, la marquise de Caraman, Mlle de Fezensac, la comtesse Potocka, la com

tesse de la Redorte, Mlle Greffulhe et la duchesse de Vallombrosa ; une soixantaine de musiciens composaient l'orchestre ; en un mot rien ne manquait à un ensemble parfait, à une « création » qui ne laissa rien à désirer. Il y avait donc de tout, musique exquise et ce qu'il faut pour la faire valoir, et cela dans un local admirable, magique, et pour la vue des spectateurs, un demi-cercle de femmes charmantes sur une estrade. Le choléra semblait bien oublié.

Dans les hôpitaux on compte de mille à douze cents malades par jour, mais on n'en avoue que huit cent vingt-six dans le bulletin d'aujourd'hui. Les cholériques ne sont point comptés, car le nombre serait par trop effrayant. Cependant, la vie mondaine n'est changée en rien ; visites, dîners, spectacles, soirées, concerts, enfin réunions de toute espèce se continuent comme à l'ordinaire.

Nous avons depuis hier un cholérique à l'ambassade ; c'est le domestique du baron Koller qui est malade à ce qu'il paraît pour avoir bu une trop grande quantité d'eau de framboises ; on lui a mis cinquante sangsues sur le bas-ventre ; on lui donne des infusions de menthe à boire avec quelques gouttes d'extrait de camphre.

Jusqu'à présent, les médecins sont très malheureux dans leurs essais ; les malades meurent comme des mouches, on ne comprend rien à cette maladie. Koreff m'a dit hier que les autopsies n'apprenaient rien du tout, qu'il avait ouvert dans la matinée d'hier dix cadavres de cholériques et qu'il n'y avait trouvé aucun symptôme de destruction intérieure, aucune lésion dans aucune partie et que tout est encore mystère dans la maladie.

Le comte de Caumont-Laforce a été attaqué et est resté pendant trois jours entre la vie et la mort. Koreff

a été assez heureux pour le sauver du choléra, mais il n'est pas encore hors d'affaire ; il souffre ordinairement d'une maladie de cœur et on craint pour lui l'effet des remèdes qu'on a dû lui administrer ; on l'a frictionné d'une manière si forte que son corps ne présente qu'une plaie.

Casimir Périer paraît sauvé. Le médecin Broussais l'a traité par des sangsues et de la glace pilée, administrée à fortes doses. Hier soir, chez Mme Delmar, la comtesse de Saint-Maurice m'a dit qu'un médecin, depuis le matin, avait guéri nombre de malades avec du charbon pilé. En réalité, ces médecins n'y comprennent rien et c'est pur hasard si le malade ne meurt pas. Les enfants ne sont pas plus épargnés que les grandes personnes. Mme de La Ferronnays vient de perdre le sien, une petite fille de vingt-deux mois.

12 avril.

Après avoir parlé de toutes les horreurs commises au début de l'invasion du choléra, il est juste de parler de tout le bien qui se fait, de tout l'argent qu'on donne pour les pauvres et pour les malades. Les dons en argent se montent à soixante mille francs par jour ; outre cela on envoie des couvertures de laine, des lits complets, des chemises, des chaussettes. Certaines personnes ont cédé leurs maisons pour y établir des ambulances. D'autres ont organisé des refuges soit à l'aide de souscriptions dont ils ont pris l'initiative, soit en fournissant eux-mêmes les fonds nécessaires. Il en est de tout rang, de tout âge qui se font inscrire dans les infirmeries pour y

faire le service de garde-malades. L'ambassadeur a remis mille francs en argent au préfet de la Seine et des couvertures de laine pour six cents francs au bureau de secours de notre arrondissement, sans compter les secours d'argent et autres qu'il donne journellement au curé, au maire et à des malheureux du Gros-Caillou, où il y a beaucoup de misère.

15 avril.

Les expériences auxquelles se livrent les savants pour décomposer l'air n'ont rien fait qui puisse expliquer l'épidémie qui sévit sur Paris. Mais, ce qu'on sait, c'est que personne ne revient du choléra asiatique. Les médecins sont au bout de leur latin et les plus habiles se perdent en conjectures.

Mme de Laverdine, sœur des Anisson, s'est couchée bien portante ; pendant la nuit, un frisson la prend, les médecins accourent à l'appel de son père, Hippolyte Anisson, et arrivent juste à temps pour la voir expirer. M. de Chauvelin, membre de la Chambre des députés, a été également enlevé en peu d'heures. Mme de Couronnel, fille du duc de Laval-Montmorency, au moment d'accoucher, a eu la cholérine.

— Sa pauvre mère, m'a dit le duc, et Mme de Mirepoix ont manqué mourir de frayeur ; heureusement pour nous tous, ma pauvre fille va mieux en ce moment.

Un médecin me dit dernièrement :

— Mangez, buvez tout ce que vous voudrez, sans faire d'excès cependant ; enfin, vivez comme à l'ordinaire et

vous n'aurez point le choléra, si vous n'avez pas la disposition, mais si la disposition est dans votre corps, il n'y a rien au monde qui vous préservera et vous êtes perdu sans retour si le choléra asiatique vous prend, car jamais personne n'en est revenu.

— A la bonne heure, docteur, vous parlez franchement, en honnête homme.

— Avez-vous peur? me demanda-t-il.

— Pas le moins du monde ; il faut bien mourir une fois, je ferai comme les autres.

16 avril.

Mme de Champlâtreux, fille cadette du comte Molé, mariée depuis deux ans à peine à M. de La Ferté-Meun, frère du marquis de ce nom qui a épousé la sœur aînée, vient de mourir en peu d'heures du choléra. C'était des deux filles de M. Molé celle qu'il préférait ; il l'idolâtrait ; c'est à elle qu'il voulait léguer son nom et sa belle terre de Champlâtreux. Elle n'est plus et laisse après elle une petite fille âgée de neuf mois : la pauvre femme n'avait pas vingt ans. Le désespoir de la famille est difficile à dépeindre ; sa pauvre mère est comme folle et Mme de Labriche, la vieille grand'mère, se meurt de chagrin.

Mme Molé et ses deux filles avaient une peur horrible de la maladie régnante et décidèrent de partir pour la Suisse ; Mme de Labriche, leur mère et grand'mère, bien que n'approuvant pas ce voyage, ne voulant pas se séparer d'elles, se décida à les accompagner, à condition toutefois qu'on emmènerait le médecin ordinaire de la maison.

Or celui-ci non seulement déconseilla le départ, mais encore déclara au comte Molé qu'il ne pourrait quitter Paris en ce moment, sans se faire accuser par ses confrères d'avoir déserté son poste au moment du danger. Le projet de voyage fut donc abandonné.

Le jour même de la mort de la pauvre Mme de Champlâtreux, le samedi, j'ai rencontré, vers les quatre heures, M. Molé chez Mme Alfred de Noailles qui reçoit ses amis tous les samedis matin. Il nous raconta le refus de son médecin et ajouta :

— Je sais bien une chose, c'est que jamais une épidémie ne m'attrapera plus. Je saurai la fuir à temps.

A son retour chez lui, vers six heures, sa pauvre fille commençait déjà à souffrir ; mais les symptômes étaient encore si peu alarmants que Mme de Labriche la quitta à neuf heures pour faire ses visites. Elle se trouvait encore à minuit chez la princesse de Vaudémont, à qui elle dit que sa petite-fille de Champlâtreux était malade et qu'elle irait la voir encore avant de se mettre au lit. Lorsque la pauvre grand'mère arriva chez sa petite-fille, le choléra s'était déjà déclaré ; le mal, malgré tous les soins, fit de tels progrès que trois heures après, il ne restait de Mme de Champlâtreux qu'un cadavre défiguré. Il y a de quoi devenir fou de douleur.

17 avril.

Nous sommes à quinze mille décès depuis le début de l'épidémie. Le jour où l'on avait annoncé dans le *Moniteur* mille neuf malades, il y avait eu mille soixante-quatre

morts et depuis le nombre a été de huit cents, neuf cents, sept cents et enfin six cents depuis peu de jours. Le gouvernement compte qu'à la disparition du fléau, il y aura eu près de trente mille décès. Nous ne sommes encore qu'à la moitié. On était dans la ferme persuasion qu'à Paris le choléra ne serait rien ; à entendre messieurs nos médecins, ils étaient sûrs de le guérir comme un rhume de cerveau ; or, l'un d'eux avouait l'autre jour que pour son compte, il avait eu huit cents cas mortels et que ces malades avaient expiré sous ses expériences. Après tant de malheureux essais, il n'est pas plus avancé qu'au premier malade qu'il a traité.

La duchesse de Berry avait envoyé douze mille francs à M. de Chateaubriand pour être distribués en secours ; les ministres ont refusé le don. Le vicomte s'est alors adressé aux maires des arrondissements qui lui ont répondu qu'ils n'osaient accepter ce que le gouvernement venait de refuser. Devant cette réponse, il a pris le parti de distribuer lui-même la somme ; mais, il annonce une brochure qui sera, paraît-il, virulente. Le prince Castel-Cicala, ambassadeur de Naples, vient de mourir, non du choléra, mais d'une inflammation du tube intestinal, à ce que les médecins prétendent. Il n'est pas moins mort et la pauvre princesse et Mlle Dorothée Ruffo, sa fille, sont dans la plus profonde douleur. L'ambassade d'Autriche a mis un appartement à la disposition de la princesse, mais elle a déclaré qu'elle ne quitterait point les restes de son mari jusqu'à son enterrement.

18 avril.

La marquise de Montcalm, sœur du feu duc de Richelieu et de la marquise de Jumilhac, s'est trouvée incommodée hier soir à quatre heures. Nous y avons envoyé à huit heures afin d'avoir de ses nouvelles ; elle était déjà au plus mal et, à dix heures, elle expirait dans les plus affreuses souffrances.

Mme de Montcalm était une de ces femmes qui ont le grand art de conserver leurs amis ; elle avait une société d'hommes et de femmes qui la soignait beaucoup. L'ambassadeur de Russie y allait tous les soirs depuis trente ans qu'il la connaît. La conversation de la marquise était spirituelle et nourrie ; elle avait un esprit véritablement français, gai, aimable et prompt en reparties et saillies. Ses souffrances continuelles résultant d'un désordre dans les organes de son côté gauche, qu'elle appelait son petit enfer, la faisaient paraître capricieuse ; dans ces moments, elle brusquait un peu son monde, elle grognait, elle disait même des duretés, mais, le lendemain, on était sûr de recevoir d'elle un charmant billet tout rempli d'excuses et de regrets, avec l'invitation la plus aimable de venir le soir. Elle ne sortait presque plus, c'était un événement de la voir aux Tuileries, chez la duchesse de Gontaut, son amie de jeunesse, ou chez la comtesse de Chastenay qui logeait dans la même maison qu'elle, ou bien chez nous, en tout petit comité.

On ne parle plus que de morts, on ne fait autre chose que se lamenter. Le marquis de Vence a perdu sa sœur ;

sa fille a perdu le dernier de ses trois fils. Mme de Rougemont, la mère, a perdu sa sœur cadette. On a enterré sept à huit pairs, quatre à cinq députés. Tout le monde souffre ou croit souffrir. Les églises tendues de noir, des cercueils, des corbillards, des bières dans toutes les rues, dans toutes les maisons, des équipages, des hommes, des femmes en deuil, partout enfin la mort ou ses emblèmes, voilà le lugubre spectacle que présente Paris.

La nuit, on voit arriver de loin, dans les rues désertes, des hommes vêtus de noir, des torches à la main, avancer doucement à la triste lueur vacillante ; on voit jusqu'à cinq cercueils entassés sur un corbillard fait pour n'en recevoir qu'un seul. Un réverbère rouge frappe vos yeux ; il désigne le bureau de secours contre le choléra. C'est là qu'on trouve des médecins, des médicaments ; combien de mères, de fils, de frères, de pères, de maris et d'amants ont vainement espéré y trouver le salut d'un être cher !

Tant d'horreurs devraient anéantir les passions de l'homme, imposer silence à l'esprit de parti. Tout au contraire, c'est la même rage des uns contre les autres ; c'est un plaisir infernal que d'apprendre la mort de celui qui, pendant sa vie, professait d'autres opinions que vous ; il ne vous a fait personnellement aucun mal ; vous ne l'avez pas même connu et vous éprouvez une véritable satisfaction en écoutant la nouvelle de son trépas.

Le gouvernement a eu la faiblesse, la gaucherie de ne point accepter l'aumône de la duchesse de Berry, envoyée de sa part à M. de Chateaubriand pour être distribuée dans les douze arrondissements de Paris. M. de Chateaubriand en est furieux :

— Comment, dit-il, on refuse le denier de la veuve !

Il a fait insérer aujourd'hui dans *la Quotidienne* une lettre fort désagréable pour le gouvernement.

Une chose extraordinaire que me disait hier le médecin Koreff qui a dîné à l'ambassade avec le duc de Caraman, c'est que des gens qui, avant l'épidémie, étaient ou se prétendaient toujours malades, sont guéris de tous leurs maux depuis qu'elle a éclaté. L'air qu'ils respirent, si nuisible aux autres, leur convient à merveille.

On déserte beaucoup Paris et je pense qu'on y reviendra dès que la maladie se sera répandue davantage dans les provinces.

Avant-hier, après dîner, l'ambassadeur a fait venir Liszt, qui nous a joué un concerto de Weber avec la plus rare perfection. Il y a quelques jours, en s'exerçant chez lui pour pouvoir nous le faire entendre, il s'était démis le pouce de la main droite et même l'avait cru cassé. On ne s'en serait pas douté en l'écoutant. Il est surtout admirable à un passage, écrit entièrement en octaves, qu'il joue avec une telle promptitude, une telle force que ses mains paraissent se multiplier. On ne peut suivre des yeux leurs mouvements si rapides, si inconcevables ; elles volent d'un bout du piano à l'autre.

18 avril.

M. de Salvandy est en grande faveur auprès de la duchesse de Rauzan. Fils d'un paysan, il est très flatté des avances d'une duchesse et la duchesse se fait l'illusion d'être femme d'esprit, femme savante, digne fille enfin de la célèbre Mme de Duras, parce qu'elle voit

une espèce de savant à ses pieds. Quoi qu'il en soit, les assiduités de M. de Salvandy auprès de Mme de Rauzan nous procurent, à nous autres profanes, le bonheur et le plaisir de voir ce littérateur très souvent soit dans le salon de la belle duchesse, soit dans celui de Mme de Bellissen, salons que je fréquente beaucoup. Dernièrement nous n'étions plus que cinq à six personnes chez la duchesse, lorsque M. de Salvandy nous proposa de nous lire quelques pages qu'il vient d'écrire et qu'il ne compte pas publier. Cette lecture donna lieu à une scène assez comique. M. de Salvandy commença donc en nous disant le titre de son travail : *les Plaies de la France.*

— Ah ! pauvre France, dit Mme de Bellissen, elle en a de grandes en ce moment. Dieu ! quel sujet pathétique !

— Ne serez-vous pas trop effrayant ? demanda Mme de Saint-Simon au lecteur.

— Je n'en sais rien, mesdames, répondit-il. Préparez vos nerfs, faites-les taire ou dites-moi de me taire ; puis il reprit :

« Souvenir de Milton. »

— J'aime bien Milton, dit la duchesse de Rauzan.

M. de Salvandy, après avoir envoyé un regard reconnaissant à Mme de Rauzan, reprit pour la troisième fois son manuscrit :

« Satan... »

— Hou ! vous nous faites frissonner ; si vous commencez avec ce bonhomme, interrompit de nouveau Mme de Guichen, nous ne pouvons plus répondre de nos nerfs.

— Notez, ajoute Mme de Saint-Simon, que le vent siffle dans la cheminée et que l'aiguille de la pendule s'approche de minuit.

— Moi, j'avoue, dit la belle duchesse en levant ses yeux vers le plafond, que j'aime tout ce qui est un peu effrayant et le talent de M. de Salvandy, son bon goût nous sont garants qu'il ne nous effrayera pas plus qu'il ne faut pour captiver notre attention ; je vous conjure donc, mesdames, de ne plus l'interrompre.

— Oui, dis-je, voilà ce que nous vous demandons, mesdames, et je vote pour que chaque dame qui interrompra de nouveau M. de Salvandy, soit mise à l'amende, et c'est moi qui en indiquerai la nature.

— Adopté, adopté ! s'écria tout le monde.

M. de Salvandy se remit à lire :

« Satan tenait conseil. »

A ces mots, Mme de La Châtaigneraie partit d'un grand éclat de rire.

— Je vous mettrai à l'amende, madame, lui dis-je à voix basse.

— Non, non, je me tais.

M. DE SALVANDY. — « Satan tenait conseil. — Quel « fléau lancerai-je sur la France, disait-il, sur cette France « superbe qui se glorifie de ses arts et de ses batailles, « qui a vaincu et éclairé le monde, vaincu ses rois comme « ceux de tout l'univers, conquis en trois mois des « empires, en trois jours brisé des trônes, cette France « libre et docte qui prétend marcher à la tête du genre « humain et enseigner la civilisation à tous les peuples? « Fléaux, monstres, vous tous, mes compagnons, mes « anges, je vous livre cette fière nation, la plus belle « proie que vous puissiez saisir ; car ses plaies sont celles « du monde. La frapper, c'est atteindre la race entière « des fils d'Adam. Voyons, entre vous tous, qui marquera « par les plus grands coups? »

— C'est jusqu'à vos diables, monsieur, qui sont aimables, et nous disent des choses flatteuses, interrompit Mme d'Esclignac.

— Madame, vous êtes à l'amende, m'écriai-je.

Et j'invitai le lecteur à continuer.

« A ces mots, le collège des héros de Milton s'est ému. « Ils ont frémi de joie sur leurs trônes d'airain. La place « de Dieu se voile d'un nuage ; et, sous le faix de deux « cents générations dont les ossements amoncelés pèsent « sur elle, Ève a senti son cœur maternel se briser de « douleur encore une fois. »

Les dames et hommes à la fois :

— C'est charmant, charmant.

M. de Salvandy. — « Chacun apporte son art et sa « découverte ; l'un propose les incendies. — C'est bien, « mais l'incendie se lassera de dévorer. Un autre, les « révolutions. — Sans doute ! mais la France survivra. « Un autre la guerre. — Je n'en veux pas, déclare « l'ange terrible. Elle triompherait. J'écarte la guerre « pour écarter la victoire. »

M. de Villeneuve. — Vos diables sont des flatteurs consommés, des courtisans dignes du siècle de Louis XIV.

— Monsieur, à l'amende ! dis-je.

Bravo, comte Apponyi ! dirent les dames.

M. de Salvandy. — « Un autre : la disette et la famine. « — J'y consens ; mais cette terre est si féconde qu'elle « enfantera malgré nous. Un autre : la peste et ses hor- « reurs. — C'est mieux, mais ce n'est pas assez. Quel- « qu'un s'écrie : — Eh bien ! elle-même. Qu'elle-même « se flagelle et s'outrage ! qu'elle-même se lacère et « s'humilie ! Substituons des monstres à toutes les idoles « qu'elle adore, et qu'en nous reconnaissant assis sur ses

« autels, elle s'épouvante et rougisse de ses œuvres. Elle « croit à la liberté ; soufflons l'anarchie dans tous les « esprits et dans tous les cœurs ! Elle a la tête perdue « d'égalité ; intronisons la démagogie dans ses rues comme « dans ses lois ! Elle tire vanité du progrès croissant de « ses lumières ; montrons la barbarie régnant au milieu « d'elle, la barbarie telle que le moyen âge l'a connue, « la superstition dans le cœur et le pied dans le sang. « — Oui, dit Satan, croyant à tous les monstres, mais ne « croyant pas à Dieu ! »

UNE DES DAMES. — Cela fait frémir !

M. DE SALVANDY. — « A ce mot, un rire s'éleva dans « le peuple des mauvais anges, rire d'applaudissement, « de joie, de dérision qui enlaidit l'enfer même. L'enfer « tressaillit tout entier sur ses fondements. Adam se « réveilla épouvanté ; et, passant la main sur son front « chargé de siècles, il s'écria deux fois : — Ève, Ève ! « Quand le silence fut rétabli dans le Sénat terrible, un « des ministres de Satan reprit : — O Roi ! tes inspira- « tions sont toujours sublimes. Depuis quarante ans nous « avons, à ta voix, travaillé à bannir toute foi et tout « respect du sein du peuple de France. Ce qui doit « sortir de cette lutte de l'orgueil de chacun contre « tous, toi seul le sais, et depuis lors nous vivons tous « dans cette attente. Hâtons le jour où sonnera la « trompette d'airain ; hâtons-le par une œuvre plus « grande. Quelle est notre ennemie véritable qui se retira « du milieu de nous au jour de l'anathème, et fit par « son éloignement nos ténèbres éternelles ? Quelle est « cette fille du ciel dont la présence illumine la terre, « qui brille au firmament dans ses astres radieux, qui « resplendit dans le soleil chaque jour brillant, chaque

« soir effacé aux yeux du monde pour renaître le len-
« demain? C'est l'espérance. C'est elle qui vit au cœur
« des hommes, et fait vivre sous leur enveloppe fragile
« l'immortalité. C'est elle... Ah! d'un seul coup termi-
« nons notre long combat avec Dieu et avec les hommes
« en écrasant, jusque dans le sanctuaire de leur pensée
« cet ange d'en haut. Bannissons du milieu de tout un
« peuple l'espérance! Voyons ce que deviendront les
« enfants d'Adam sans l'espérance. Que ses ancres dans
« le passé brisées, n'en ayant plus dans l'avenir, il nage
« tel qu'un esquif sans avirons sur une mer sans bords.
« La vie alors ne sera plus qu'une planche jetée sur le
« néant; la terre restera comme si toutes les lumières
« étaient éteintes, et que le soleil en se couchant eût crié:
« je ne me relèverai pas. Il n'y a plus de demain. Mur-
« mure approbateur dans la société. — C'est donc fait de
« la France! Satan s'écria: — J'ai vaincu! La religion
« est morte, la civilisation corrompue, la liberté flétrie
« et faussée. Tout est athée, les lois, les esprits, les mœurs.
« L'espérance fugitive ne siège plus au chevet même du
« malade, de l'affligé, du vieillard. Elle échappe, dans le
« ciel comme aux enfers, aux génies contraires du royaume
« très chrétien. Dieu du ciel et de la terre, tu es vaincu.

« Il dit, et d'un bond s'élance de ses sombres royaumes,
« captif déchaîné, conquérant glorieux, pour prendre
« possession de son nouvel empire. Le premier de ses pas
« ébranla la terre jusqu'aux fondements. Des îles, des
« montagnes, des volcans jaillirent du fond des mers;
« et d'un bout à l'autre de la vieille Italie, les cités se
« renversèrent sur les cités. »

— Quelle charmante manière, dis-je, d'unir la fiction à la vérité!

— A l'amende, comte Apponyi, s'écrièrent toutes les dames à la fois.

Je me tus. M. de Salvandy, en me souriant, continua et il ne fut plus interrompu jusqu'à la fin de son récit qui se termine par l'apparition de sainte Geneviève venant protéger la France contre les fléaux déchaînés par Satan.

20 avril.

L'avocat Hennequin, qui a plaidé contre la Feuchères pour les Rohan, a été jusqu'ici le conseil de l'Université et peu de jours avant que cette affaire vînt devant les tribunaux, il avait gagné pour sa cliente un procès important. Il a donc été bien surpris de recevoir une lettre de M. d'Argout qui lui annonçait qu'il n'était plus le conseil de l'Université.

Il courut chez ce ministre pour avoir une explication.

— Si vous m'aviez révoqué au lendemain des journées de Juillet, j'aurais compris que c'était une question politique, mais on me renvoie après une victoire, encore faut-il que j'en sache le motif. Je veux pouvoir dire à mes enfants pourquoi j'ai perdu une clientèle honorable.

— Monsieur, lui répondit d'Argout, c'est pour vous être chargé de plaider.

— Je m'en doutais, monsieur le ministre, reprit Hennequin, mais je voulais l'apprendre de votre bouche.

On doit croire que sa disgrâce ne le disposera pas à la modération.

On croit que c'est Mme de Boigne qui héritera des habitués du salon de Mme de Montcalm. Elle a plus d'esprit et d'instruction que Mme de Montcalm, un égoïsme incrusté et de beaux restes. Autrefois, c'était la plus jolie femme de Paris, mais la plus froide aussi, pincée et composée au point qu'habillée à huit heures du matin, on n'aurait pas vu à minuit un faux pli à sa collerette. Je ne crois pas qu'elle ait jamais éprouvé une émotion et elle aurait glacé le désir avant qu'il ait pu s'exprimer.

3 mai.

Le bruit court qu'un régiment de cuirassiers hollandais est entré à Maëstricht et qu'on va faire sous peu une tentative sur Gand. L'armée belge est un peu mieux équipée que l'année dernière, mais les bataillons formés à Gand, Bruges, Malines et Louvain vont être désarmés, ils sont « orangistes ». On m'écrit que l'admission des Français au préjudice des indigènes dans cette triste armée, fait le plus mauvais effet.

Ce matin, on disait à la Bourse que Casimir Périer était mort. La circulaire Montalivet le ressuscite, puisqu'elle le déclare indisposé momentanément. On veut absolument vous prouver que, mort ou vivant, le ministère du 13 Mars, a fait un bail à vie avec le Père Éternel, que l'homme d'État mort, son système sera conservé. D'autres disent que Louis-Philippe désespéré va donner dans la gauche. Les Girod (de l'Ain) et consorts n'ont pas les mains assez fermes pour tenir les rênes de l'État dans un moment pareil. Sala, assez bien informé quelquefois, a

entendu dire chez Mme Godoy qu'on continuait à envoyer beaucoup d'argent aux États-Unis pour le compte du roi des Français. Tous les journaux de ce matin nous représentent Périer confit dans la glace, d'autres avec une camisole de force, d'autres le disent presque mort. Le maréchal Soult songe et intrigue encore très sérieusement pour avoir la présidence du Conseil. D'après un extrait d'un rapport de police militaire au roi, que quelqu'un de ma connaissance a lu, l'esprit de l'armée française serait bien mauvais. « On ne doit pas laisser ignorer à Sa Majesté, dit le rapport, que l'esprit d'insubordination qui s'accroît dans l'armée a pour base le désir que la faction républicaine a si bien inspiré aux soldats, d'une guerre de principes. L'expédition d'Afrique, sur quelque grande échelle qu'on puisse l'organiser, n'atteindra pas le but de détourner l'armée de la question de guerre européenne, question qui la tourmente et qu'exploitent avec tout l'art imaginable les deux factions ennemies du trône national, etc. »

Ainsi, on se servait de l'expédition d'Afrique pour faire faire diversion aux événements politiques ; mais l'armée, travaillée par la révolution, ne perd pas au change et elle est de plus en plus animée du grand désir de franchir les frontières. La gloire qui peut être acquise en Afrique ne lui suffit plus. Depuis qu'elle a reconquis son « glorieux » drapeau tricolore, elle éprouve le besoin de le promener en Europe.

4 mai.

On peut considérer le choléra comme fini ; le chiffre des morts est presque redevenu normal. Personne n'a

eu peur. On tremblait pour les autres. C'est étonnant ce que cette calamité a fait découvrir de cœurs sensibles. Maintenant n'en parlons plus, laissons le fléau parcourir les provinces ; on nous en a assez envoyé ici.

Ces jours derniers, le jour où il fut décidé dans le Conseil que Sébastiani garderait le portefeuille des affaires étrangères, M. Pasquier, qui déteste le général, demanda avec humeur au prince royal quelles raisons empêchaient le roi de se défaire d'un homme aussi incapable que Sébastiani.

— Que voulez-vous, répondit le duc d'Orléans, j'ai fait mon possible pour le faire sortir du Conseil, il n'y a pas eu moyen. Les rapports entre Sébastiani et mon père sont tels que c'est à croire qu'ils ont fait de la fausse monnaie ensemble.

Au commencement de la semaine, le gouvernement a eu la nouvelle télégraphique que Mme la duchesse de Berry allait débarquer à Marseille. Le ministère, à moitié cholérique et à moitié fou, en perdit la tête de frayeur.

Le Conseil s'étant réuni chez le roi, on discuta, on décida de se défendre avec vigueur, de s'emparer de la princesse et de la faire juger dans les vingt-quatre heures par une commission militaire. Cependant, Mme la duchesse de Berry arriva en bateau à vapeur en vue de Marseille ; c'est alors que les troubles commencèrent, que les insurgés, avec Lachaud à la tête, réussirent à arborer le drapeau blanc sur la tour. A ce signal, Madame s'approcha avec son bateau à vapeur, mais elle attendit prudemment, résolue à ne débarquer que si le drapeau blanc continuait à flotter un ou deux jours.

Quelle insigne folie qu'une semblable expédition ! Compromettre ses amis pour rien, sans le moindre résultat

possible ! Ce gouvernement sapé, démoli par la presse, affaibli par la démence de Périer, s'en allait par lambeaux. Il n'y avait qu'à le laisser tomber s'il devait tomber et s'il se maintient pour le bonheur et la prospérité du pays, ne devrait-on pas sacrifier son propre bonheur à celui de ce pays qu'on prétend aimer?

6 mai.

Le Juste Milieu est tout glorieux, Mme la duchesse de Berry est en son pouvoir ! Le bateau à vapeur sur lequel elle se trouvait, ayant manqué de charbon de terre, elle voulut qu'on en prît une nouvelle provision à la Ciotat, petit port dans les Bouches-du-Rhône, entre Marseille et Toulon, et le bateau fut capturé. C'est un rude coup pour les carlistes, et à mon avis, ce n'est pas une affaire heureuse pour le gouvernement de Louis-Philippe. S'il veut faire le généreux, l'opposition l'attaquera en disant qu'il n'a pas le droit de juger, de condamner ou de gracier sans la nation. S'il veut au contraire, comme MM. les républicains le désirent, traduire Mme la duchesse de Berry devant un tribunal et des jurés, il se traînera lui-même dans la boue ; il fera de nouveaux prosélytes au parti carliste et les républicains, qui ne veulent que l'anarchie, exploiteront sa faiblesse.

Pendant que le gouvernement se vante d'avoir remporté une victoire sur le parti carliste, il subit une défaite par suite de l'acquittement de M. de Berthier qui était poursuivi pour insulte à la personne du roi. Quoiqu'on

sût que, s'il y avait eu condamnation, le roi aurait fait grâce, et que Sa Majesté eût envoyé à l'audience un de ses aides de camp pour la représenter, le jury n'a pas admis la culpabilité.

Le bruit se répand que la duchesse de Berry a été à Marseille. Voici la version des carlistes sur cet événement. Le gouvernement avait été averti qu'un mouvement se préparait dans le Midi et que la princesse, embarquée sur le bateau à vapeur « Carlo-Alberto », allait arriver à Marseille. Toutes les mesures étaient prises pour s'emparer d'elle, à son débarquement. Or, soit incurie, soit trahison du capitaine du bâtiment, le combustible manqua. On ne trouva pas de charbon à Gênes, on prit du bois et, quand il fut épuisé, on s'arrêta à la Ciotat, petit port entre Marseille et Toulon ; MM. Florian de Kergorlay, un jeune de Bourmont et Podenas fils vinrent à terre pour s'approvisionner de charbon, mais le bâtiment approcha trop la côte, les pieux posés pour la pêche du thon avarièrent ses rouages et il ne put continuer sa route. Le brick le « Marsouin », qui gardait le littoral, survint, captura le « Carlo-Alberto » ; on arrête les trois débarqués, on conduit la princesse et sa suite à Ajaccio où la frégate « la Bellone » va les chercher pour les ramener à Holy-Rood. Toutes les trompettes de la générosité vont essayer de déguiser cet acte de violence et de piraterie, nul n'en sera dupe. Les royalistes diront que c'est une infraction au droit des gens, car Mme la duchesse de Berry allait réellement à Barcelone. Les libéraux vociféreront de ce qu'on n'a pas pris et fusillé tout ce monde.

11 mai.

Tous ces raisonnements et suppositions sont tombés dans l'eau. Ce n'est point Mme la duchesse de Berry qu'on a prise, mais je ne sais quelle personne avec un boa autour du cou, des cheveux blonds, etc., etc. Les royalistes en rient comme des fous.

15 mai.

La nouvelle venue de Londres du rejet du bill de réforme dans la Chambre des lords et la non-acceptation de la proposition des ministres pour créer de nouveaux pairs a fait un immense effet ici ; mais la nouvelle de la nomination du duc de Wellington comme chef du ministère a dépassé toute attente. Le Juste Milieu et le château des Tuileries sont en désarroi, ne savent que faire, où donner de la tête. A cela se joint encore la mort de Casimir Périer qui apporte une nouvelle complication dans un état de choses bien troublé. Tant que Casimir Périer respirait encore, on parlait de sa guérison et l'on pouvait laisser la présidence vacante. Cela n'est plus possible aujourd'hui. Le ministère est usé, et les affaires de jour en jour deviennent plus graves pour le gouvernement de Juillet. Comme on doit croire que l'Angleterre est rivée pour longtemps à la politique qui vient de triompher, on en conclut qu'elle ne soutiendra plus le gouvernement

français. Celui-ci se trouve donc isolé en Europe et sans appui. On craint que, pour se soutenir, le roi ne se jette dans les bras de l'extrême gauche ! Tout dépend maintenant de la tranquillité en Angleterre ; si l'on parvient à la maintenir, ce dont je ne doute nullement, l'Europe est sauvée. Une des grandes garanties du repos en Angleterre ce sont les vingt-trois milliards de dette nationale ; cela fait que la plus grande partie de la population de l'Angleterre se trouve être créancière de l'État et par là même partisan du repos, de peur de compromettre la fortune et le crédit publics.

L'expédition de Dom Pedro reçoit le coup de grâce du fait de ce changement de ministère en Angleterre. L'Empereur n'a plus à renoncer à ses projets et à penser au moyen de payer la dette qu'il a contractée en Angleterre pour faire la guerre à son frère.

Mme la duchesse de Berry, après avoir couru mille dangers, est parvenue heureusement à s'échapper de la Ciotat à Nice où elle est en ce moment. Cette échauffourée si mal combinée, si mal conduite n'en est pas moins très préjudiciable au gouvernement de Louis-Philippe, contre lequel elle attise les haines et les méfiances.

Nous sommes tellement entourés d'événements que nous ne pensons plus guère au choléra. Dans toute la journée, à Paris, on n'a pas le temps de réfléchir ; on se remue aussi longtemps qu'on a des jambes, on use de ses facultés aussi longtemps qu'on en a, et voilà tout. Le pis qui puisse nous arriver, c'est de mourir, il faut y être préparé ; nous sommes nés pour mourir, un peu plus tôt, un peu plus tard, cela revient au même ; dans tous les cas, cela ne se fait-il qu'avec la volonté de Dieu.

18 mai.

Casimir Périer n'est pas encore inhumé que déjà son souvenir s'efface. Sa mort qui, il y a peu de jours, aurait paru un malheur irréparable pour la France n'est pas considérée ainsi. C'était cependant le seul homme qui pût mettre un frein aux intrigues et sût les contenir. Le roi n'est pas mécontent, dit-on, d'être délivré de la tutelle de son premier ministre.

— J'avais beau faire, disait-il dernièrement, tout ce qui se faisait de bon était attribué à Casimir Périer et les incidents malheureux retombaient toujours à ma charge ; aujourd'hui, au moins, on verra que c'est moi qui règne seul, tout seul (Madame Adélaïde exceptée).

Voilà donc pour le roi ; passons maintenant aux carlistes, c'est eux surtout qui devraient regretter Casimir Périer. Ils s'accordent bien à dire que c'est à lui qu'ils devaient la tranquillité, la paisible possession de leurs revenus ; mais, d'un autre côté, ils le regardaient comme le pilier du Juste Milieu sans lequel tout cet échafaudage croulerait immédiatement.

Dans les commencements de son ministère, Casimir Périer penchait assez du côté des royalistes, il n'aurait pas demandé mieux que de faire revenir Henri V et d'être son premier ministre. Le marquis de Bellissen me rappelait hier qu'étant député et sortant de la Chambre, un jour où les royalistes avaient fortement attaqué le ministère, Casimir Périer, se trouvant seul avec lui, lui dit :

— Vous avez tort de faire toutes ces manœuvres

contre moi. Vous n'y gagnez rien et vous perdez beaucoup. Sans toutes ces sourdes menées, nous aurions déjà ce que nous désirons tous deux. Ce moment arrivera, mais il serait déjà arrivé si vous ne contrariiez sans cesse ma marche vers le bien de la France.

Je ne doute pas un instant que Casimir Périer aurait insensiblement ramené les Bourbons de la branche aînée, car il détestait la révolution.

Jamais joie ne fut moins cachée que celle des républicains en ce moment. Tout leur paraît aplani pour arriver à l'anarchie, ce but tant désiré. La digue a croulé, rien ne pourra plus arrêter ce torrent impétueux.

Le Juste Milieu se console aussi de la perte de Casimir Périer, en se disant qu'il penchait vers la légitimité. Et puis sa mort ouvre aux ambitieux la chance d'arriver au pouvoir. Voilà Soult qui intrigue du matin au soir pour avoir la présidence. Il en est d'autres qui ne cachent pas leur joie de voir un portefeuille libre.

Le général Lamarque est mourant des suites du choléra, voilà ce qui fait que son parti ne se donne pas du mouvement pour lui. Voilà aussi ce qui a consolé le Juste Milieu de la nouvelle du ministère Wellington, car sans Casimir Périer il n'aurait su comment se maintenir contre le premier choc d'une révolution probable en Angleterre ; il ne lui restait qu'un moyen, celui de se jeter dans les bras de l'extrême gauche dont Lamarque est le chef. Ce parti donc y aurait poussé le roi, si, par hasard, M. le Choléra, peu aimable pour la politique, n'avait pas tenu le premier héros par le cou. En attendant, lord Wellington, délaissé par ceux qui lui avaient promis de former son ministère, a été obligé de faire revenir lui-même lord Grey, ce qui fait que le bill passera sans que le roi soit obligé de nommer

les soixante ou soixante-dix pairs, car ceux qui se sont le plus opposés au bill, se voyant poussés à bout, ne viendront pas à la Chambre le jour du vote, en sorte que le ministère aura une majorité. Cet événement immense, qui assure de nouveau la tranquillité dans ce moment-ci à l'Angleterre et à la France, est cependant le plus malheureux qui pût arriver à l'Europe ; le principe de la légitimité du pouvoir souverain et aristocratique se trouve débordé par le tiers État, le peuple se trouve donc par là proclamé souverain en Angleterre tout comme en France. C'est pour la première fois en Angleterre qu'une réforme quelconque est venue du tiers État et non pas de l'aristocratie.

21 mai.

L'équipée de Marseille est à peu près terminée en ce qui est apparent, c'est-à-dire que Mme la duchesse de Berry a regagné l'Italie, de maison en maison et traversant le Var à gué sur le dos d'un contrebandier. Restent les prisonniers de la ville, qui, en leur qualité de curieux, seront peut-être appelés impertinents, mais qu'on ne pourra convaincre de conspiration. Les passagers du bateau à vapeur diront :

— Nous ne sommes pas des proscrits, mais des voyageurs ; visez nos passeports et nous continuerons notre route.

Chacun niera ou affirmera ce qu'il voudra, car rien ne sera prouvé, attendu que le gouvernement, comme la princesse et les siens, ont le même intérêt à

mentir. On raisonnera sur des suppositions et avec le si conditionnel, on fera un roman de chevalerie en l'honneur de la duchesse ; on couvrira le Juste Milieu de ridicule. On croit que la duchesse ne se tient pas pour battue et renouvellera cette tentative. Si elle n'est pas appuyée par quelques régiments, elle échouera ; si elle a le bonheur d'en entraîner deux, elle commence la guerre civile avec des chances.

A propos de cette affaire de Marseille, on aurait pu croire que dans un pays comme la France, chez une nation où, malgré l'acharnement de l'esprit de parti, les cœurs ont toujours battu aux mots d'honneur, de délicatesse, de générosité, le premier mot qui à la nouvelle de l'arrestation serait sorti de toutes les bouches aurait été un mot de commisération sur le sort d'une princesse dont on peut abandonner la cause, mais dont personne n'eut jamais à se plaindre et qui n'a laissé parmi nous d'autre souvenir que celui de son bon cœur et de ses bienfaits, répandus à pleines mains sur les malheureux. On devait penser que ce sentiment, si naturel que j'oserais à peine l'appeler généreux, aurait été exprimé par ceux-là même qui ont le plus le droit de blâmer le dessein qui l'aurait amenée sur les côtes de France ; il n'en a pas été ainsi et il y a plus de cris de colère que de cris de pitié.

Le voyage du prince royal est ajourné, retardé et même incertain. La cour prend l'attitude de s'inquiéter mortellement pour Mme la duchesse de Berry.

— C'est bien malheureux, disait le roi dernièrement, qu'on n'ait pas encore réussi à découvrir l'endroit où se tient cachée Mme la duchesse de Berry ; alors, au moins, le gouvernement pourrait la protéger ; mais si, malheureusement, elle tombait entre les mains de la populace, telle-

ment exaspérée contre la branche aînée, elle serait perdue ; on n'ose y penser.

25 mai.

Avant-hier, j'ai passé ma soirée chez la reine. Sa Majesté le roi nous dit qu'il était presque certain que la duchesse de Berry n'avait pas bougé d'Espagne, qu'elle y avait débarqué et qu'elle n'avait envoyé son bâtiment à vapeur le « Carlo-Alberto », avec sa femme de chambre à bord, que pour réunir les deux avantages, celui d'être en pleine sécurité et d'agiter la France par son prétendu débarquement sur les côtes de Provence.

On ne croit pas que le ministère Grey puisse se tenir une fois le bill de réforme passé dans la Chambre haute, à moins de nommer la fournée de pairs, ce que le roi ne pourra jamais se permettre uniquement pour maintenir le ministère actuel. L'on croit donc qu'il résultera de tout cela un ministère de coalition, une espèce de Juste Milieu, un assemblage de tous les partis. C'est aussi la seule chose qu'on puisse faire en ce moment pour arrêter la marche trop rapide du gouvernement anglais vers l'abîme de la révolution. Nous vivons dans un temps détestable et notre avenir ne vaut pas mieux.

27 mai.

On ne parle aujourd'hui que des troubles qui ont éclaté en Vendée. J'ai lu une lettre qu'on se distribuait

à la Bourse sur les affaires de ce pays ; elle est d'un officier du 11e chasseurs à cheval, qui est au Mans. Il dit dans cette lettre que deux escadrons de ce régiment, qui étaient sortis de la ville, ont été repoussés. Ce régiment a eu cinq cavaliers tués et beaucoup de blessés.

Plusieurs officiers qui servaient sous Charles X, et maintenant en retraite, sont partis hier pour la Vendée, mais ils seront arrêtés en route. S'il est vrai que le général Clouet est de la partie, cela pourrait aller bien loin, car c'est un militaire intrépide ; on parlera bientôt de cette contrée.

Les républicains veulent aussi tenter un coup de leur façon. On distribue encore toujours beaucoup d'argent, on ne sait pas d'où il vient, on soupçonne tous les partis, mais on ne sait rien positivement. Pour venir à la source, les changeurs ont eu des ordres secrets de ne changer aucun billet de banque français ou étranger sans demander l'adresse de l'individu qui désire les espèces.

Les royalistes sensés déplorent les entreprises de la duchesse de Berry. M. Portal m'a déclaré que tout ce mouvement, loin de faire crouler ce qui est, tout au contraire l'affermit davantage.

— Nos amis, me dit-il, en voulant travailler pour nous et notre cause, font précisément le contraire, tandis qu'en laissant faire le Juste Milieu, en ne le troublant pas, il parviendrait bientôt à faire partir lui-même la mine qui le fera sauter.

Le parti du Juste Milieu prétend que la lettre du duc d'Orléans où il s'exprime si fortement contre les Vendéens, où il dit qu'il ne peut attendre le moment de faire la guerre contre ces misérables carlistes qu'il veut exterminer, n'est pas de lui, mais bien d'un de ses aides de camp. Si

c'était ainsi, il devrait la faire démentir, mais il ne l'ose pas pour ne point choquer les autres partis. Cela se peut, mais c'est adopter l'ouvrage et les sentiments d'un autre, et dans ce cas, c'est exactement comme s'il avait écrit la lettre lui-même.

30 mai.

Mlle de Fauveau, qui est ici et dont la sœur (1) est en Vendée, a eu des nouvelles qui disent que le Mans est pris par les partisans de Henri V. Le même bruit a couru à la Bourse d'aujourd'hui. Le général Clouet s'en serait rendu maître à la tête de quatre mille hommes ; selon d'autres, il serait tombé dans les mains du Juste Milieu.

Le bienheureux général Lamarque vient enfin de mourir à onze heures du matin ; son dernier acte avant d'expirer a été la signature du « Compte rendu » des 41 au peuple souverain. Le nom qui m'a frappé le plus au bout de cet acte, plus remarquable par ce qu'il doit représenter que par ce qu'il contient dans son texte, c'est le nom de Jules de Mornay, gendre du maréchal Soult. C'est cependant ce maréchal que le roi veut faire président du Conseil, en lui laissant en même temps le portefeuille de la guerre.

Hier, au café, deux farceurs contrefaisaient Louis-Philippe et Léopold, roi des Belges, à leur entrevue de Com-

(1) Félicie de Fauveau, que son dévouement aux Bourbons jeta dans les rangs des insurgés vendéens, était une statuaire de talent ; elle a laissé des œuvres remarquables.

piègne. L'un d'eux, qui a à peu près la tournure du roi Philippe, est sous-officier de la garde nationale à cheval. La police veut se mêler de cette mascarade et si bien qu'une deuxième représentation n'aura peut-être plus lieu en public.

L'insurrection paraît s'étendre jusque dans les maisons de Nantes ; le général Solignac demande au ministre de la guerre des renforts, les troupes en cantonnement dans les environs de cette ville ayant toutes été désarmées dans la nuit du 28 au 29. Le ministre a répondu qu'il ne pouvait disposer d'aucune troupe et que, par conséquent, le général devait faire rentrer à Nantes toutes celles qui ne sont point encore désarmées. Il paraît que la désertion commence ; quelques chasseurs du 11e régiment en garnison au Mans ont passé aux chouans et c'est certainement la partie patriote de la garnison des villes, qui va en avant des troupes.

31 mai.

J'ai vu hier le duc de Fitz-James chez Pierre d'Arenberg où tous les mercredis on se réunit le soir. M. de Fitz-James est plus irrité que jamais contre tout ce qui se fait en France ; il blâme beaucoup la duchesse de Berry et se range à l'opinion de Holy-Rood ; il est donc quiétiste ; mais il est, en même temps, pour la propagande carliste ; il voudrait l'organiser dans tous les pays pour contre-balancer celle des républicains. C'est dans cette intention qu'il travaille pour *le Rénovateur* et qu'il m'a demandé s'il ne pouvait se mettre en correspondance

avec le *Beobachter* pour y faire insérer des articles ayant pour objet de montrer que l'intérêt des puissances est le même que celui de la France rendue à son principe d'ordre, « la légitimité », avec les conditions politiques que développent les royalistes ; que, par conséquent, les cabinets doivent seconder l'effort tenté par les royalistes, non point par les armes, mais par une approbation publique, et enfin que tout système politique ayant pour but l'abaissement de la France est, par sa nature, « révolutionnaire » en ce sens qu'il perpétue en France un esprit de haine contre les rois. J'ai dû répondre au duc que ce qu'il demande n'est pas possible.

Alexis de Noailles m'a dit, chez la duchesse de Rauzan, qu'il avait rencontré M. Mauguin et qu'il l'avait abordé par ces mots :

— Eh bien ! vous nous donnerez la république, vous la voulez, et nous l'aurons, n'est-ce pas?

— Mais non, mon cher Alexis, lui a répondu Mauguin, son ancien camarade de collège, nous ne la voulons pas plus que vous ; la seule chose que nous désirons ardemment, c'est d'avoir un autre gouvernement que celui de Louis-Philippe. Nous donnerions tout au monde pour en être délivrés.

— Mais qu'a-t-il fait de plus que vous, qui avez renversé le trône de Charles X pour le lui donner?

— Ce n'était pas notre intention, je vous le jure, cher Alexis ; nous ne voulions pas renverser Charles X et moins encore prendre à sa place le fils d'Égalité. Nous avons tous été au moins aussi étonnés que Charles X lui-même lorsque nous l'avons vu culbuté.

Si cette affirmation de Mauguin est sincère, elle prouve une fois de plus qu'on n'atteint guère le but qu'on pour-

suit sans le dépasser. Il en fut ainsi à la première Révolution ; il en a été de même à celle de Juillet ; lord Grey, dans ce moment, se trouve dans la même position en Angleterre. La France, bien que personne ne veuille de la république, l'aura en dépit de tous.

4 juin.

Le bal d'hier a été fort triste, on n'a parlé que de guerre civile et de mandats d'amener. Le duc de Fitz-James est en prison, à ce qu'on m'a assuré. C'est en vain que la duchesse Dalberg me conjura d'animer sa soirée ; j'ai fait mon possible, cela n'allait pas ; les jeunes gens avaient un air soucieux, ils craignaient probablement qu'on n'eût trouvé quelques-unes de leurs lettres parmi les papiers du duc de Fitz-James ; enfin il ne me resta d'autre moyen que de faire danser le cotillon que j'ai fait durer une heure ; il fut très animé.

Rien au monde de plus plaisant que les détails de la visite domiciliaire qu'on a faite chez le duc de Fitz-James. D'abord, il en a été averti à temps pour cacher toutes les lettres qui auraient pu le compromettre, lui et ses amis ; il attendait donc paisiblement les émissaires de Gisquet ; ils ne tardèrent pas à arriver. Deux entrèrent dans l'appartement du duc et quatorze entouraient l'hôtel et ses issues. Le duc, d'une humeur moins irascible que de coutume, les reçut avec politesse, assis sur son canapé, ayant à côté de lui un volume in-folio dans lequel il lisait pendant que ces messieurs fouillaient partout. Tout en feuilletant ainsi son gros volume, il y

trouve une lettre fort compromettante pour un de ses amis. Sa position devient alors plus critique. Heureusement, le marquis son fils entre en ce moment ; il peste, il jure contre les agents de Gisquet, les couvre de sarcasmes et s'étonne de l'impassibilité de son père. Celui-ci lui impose silence.

— Laisse ces malheureux, dit-il, faire leur vil métier et contente-toi de les surveiller, afin que dans leur dépit de ne rien trouver ici de ce qu'ils cherchent, ils ne s'avisent pas de glisser dans mes papiers, pour me compromettre, des pièces de leur invention. Ne les perds pas de vue, car ils sont capables de tout. Pour moi, je vais continuer hors d'ici la lecture qu'ils ont interrompue et que trouble leur présence.

A ces mots, le duc prit son gros volume sous le bras et l'emporta dans la chambre voisine ; les agents de Gisquet, stupéfaits de son apostrophe inattendue difficile à digérer, ne pensèrent pas à le suivre et il eut assez de temps pour détruire la lettre qui se trouvait dans l'in-folio.

Le marquis profita de l'absence de son père pour taquiner MM. les perquisiteurs. L'un d'eux, poussé à bout, devint grossier, ce que le marquis prit fort mal. Son père étant rentré, la querelle cessa, mais non sans que le duc eût menacé ces messieurs de la police de les faire jeter à la porte par ses gens.

On a déclaré quatre départements en état de siège et la moitié de deux autres. En vertu d'une semblable mesure, l'autorité civile passe entre les mains d'un gouvernement militaire, les inculpés sont jugés par un conseil de guerre, quels que soient leur qualité et leur rang. Cette mesure a été prise en partie à cause de M. de La Vauguyon qui

joue un grand rôle en Vendée en ce moment et qui, étant pair de France, aurait dû être jugé par la Chambre Haute, en y entraînant ses complices et par conséquent la duchesse de Berry, M. de Bourmont fils et autres. Semblable mesure aurait perdu le gouvernement de Juillet, il a donc bien fait de proclamer l'état de siège dans les départements où s'est produite l'insurrection. On dit que si les chefs sont pris, ils seront fusillés et que Madame elle-même sera conduite au château de Nantes. Toutes les représentations qu'on lui a faites pour la déterminer à quitter la France ont été jusqu'à présent infructueuses.

5 juin.

Déjà, depuis quelques jours, on avait annoncé un mouvement républicain, à l'occasion des funérailles du général Lamarque. Le convoi partant de sa demeure passa par la place Vendôme ; là, des gens en veste qui précédaient et suivaient en foule le cortège de troupes et de gardes nationaux, poussèrent des cris séditieux comme : « Vive la République, à bas Louis-Philippe, à bas la poire molle ! » Pendant qu'ils poussaient ces cris, on agitait au milieu d'eux un drapeau rouge portant l'inscription « Fraternité, liberté ». On força le cortège à faire trois fois le tour de la colonne de la place Vendôme, ce qui devait représenter les adieux de Lamarque à Napoléon : le dernier hommage du général à son empereur. On exigea aussi du poste militaire placé à l'état-major qui se trouve sur cette place de se mettre sous les armes et de battre la caisse, honneur qu'on ne rend qu'au roi seul.

Cependant, les groupes des perturbateurs, des criailleurs augmentaient à chaque pas et déjà on remarquait parmi eux un grand nombre de gens bien vêtus, quelques uniformes d'infanterie et d'artillerie de la garde nationale, des élèves de l'École polytechnique et de l'École d'Alfort.

Arrivés au boulevard, vis-à-vis de la rue de Grammont, où se trouve le club des Étrangers, on voulut forcer le duc de Fitz-James et les autres membres du club à ôter leur chapeau au moment où passait le corbillard du général Lamarque. Ces messieurs et le duc de Fitz-James surtout ne voulant absolument pas se soumettre aux ordres de la populace, des pierres furent lancées sur le balcon et dans les croisées de la maison et en une minute toutes les vitres furent cassées, de même une cinquantaine de chaises qui se trouvaient au café Tortoni. Les tapageurs s'emparèrent des pièces et s'en servirent en guise d'armes, puis ils escaladèrent le club, y brisèrent les glaces et autres et ce ne fut qu'après s'être convaincus que le duc de Fitz-James et ses amis avaient pris la fuite par une autre porte, qu'ils se retirèrent pour continuer la marche funèbre.

Je tiens ces détails de Greffulhe qui était présent à la scène et qui fut légèrement blessé à la main gauche par une pierre lancée du boulevard. Il est au nombre des courageux qui sont venus nous voir dans la soirée.

Le corbillard éprouva quelques difficultés pour arriver à la place du pont d'Austerlitz, à cause du rétrécissement du chemin formé par le pont du canal de la Bastille. C'est sur ce pont qu'aurait dû avoir lieu la grande scène toute préparée, mais qui n'a réussi qu'en partie.

Le plan était de se faire attaquer et charger par la

troupe de ligne, de tirer sur elle et de la forcer par là de faire la même chose. De cette manière, les gardes nationaux et la ligne qui se trouvaient au cortège derrière les tapageurs auraient été exposés au feu tout comme les républicains et on avait espéré que plutôt que de se faire tuer ainsi, ils oseraient passer du côté de ceux-ci ; on avait encore le projet de jeter en même temps le cercueil dans la Seine, afin d'augmenter la confusion et d'irriter le peuple. Mais ce plan, dont la police était avertie, fut entièrement déjoué. On coupa la foule, de manière qu'elle se trouva isolée et sans armes. Cependant, après une espèce de nécrologie du général Lamarque lue par M. Lepelletier du haut d'une estrade érigée sur cette place et tendue en noir, un jeune homme vêtu en noir prononça un discours très véhément dans lequel il proposa de porter le corps du général au Panthéon. Le corbillard fut à l'instant couvert des drapeaux des réfugiés étrangers, parmi lesquels on distinguait le polonais et celui de la nouvelle Germanie : rouge, noir et or. Il fut également parlé du haut de cette tribune des fautes du gouvernement, de l'inexécution de ses promesses et l'on proposa de proclamer la république, de mener le général de La Fayette à l'Hôtel de Ville et de là aux Tuileries, proposition qui fut accueillie par des cris de « Vive la République ! A bas Louis-Philippe » ! Un fiacre fut aussitôt dételé. La Fayette y monta plus mort que vif, à ce que m'ont assuré les personnes qui l'ont vu dans cette singulière équipée ; de la véritable canaille entourait ce fiacre avec son héros dedans ; des gens déguenillés le traînaient et le héros des deux mondes salua ses chers amis, tout pâle, tout tremblant, tout défait.

Dans ce moment, on aperçut plusieurs drapeaux rouges

dont l'un portait l'inscription : « La liberté ou la mort » et un autre surmonté d'un bonnet rouge autour duquel l'on dansait la Carmagnole accompagnée de chants révolutionnaires. Parmi ces gens, se trouvait une femme qui proposa d'ôter le coq des drapeaux et de le remplacer par un crêpe noir. Cette proposition fut immédiatement exécutée ; on couronna aussi d'immortelles le bonnet rouge et les chefs de la révolte promirent le pillage à la populace.

Sur ces entrefaites, les dragons arrivèrent et chargèrent les mutins ; on tira de part et d'autre deux cents coups environ. Le désordre et la confusion se répandirent partout, des barricades furent improvisées, des jeunes gens, dans une exaltation difficile à dépeindre et armés de pistolets chargés, faisaient entendre des exclamations les plus singulières.

— Aux armes, criaient-ils ; on nous massacre. La Fayette vient d'être assassiné par les dragons ; il faut le venger. A l'Hôtel de Ville, à l'Arsenal !

Ils s'adressaient surtout aux gardes nationaux et leur disaient : « Nous abandonnerez-vous? Nous laisserez-vous massacrer? Venez avec nous ou donnez-nous vos armes. »

Dès ce moment, les révoltés parcoururent les rues Saint-Antoine, Saint-Denis, le Marais et les faubourgs aux cris répétés de : « Aux armes ! »

En quelques instants, la terreur devint générale. Partout où passent des bandes d'agitateurs, les réverbères sont brisés, plusieurs postes sont désarmés, des barricades s'élèvent dans beaucoup de rues, on bat la générale pour réunir la garde nationale ; le gouvernement se trouve attaqué comme celui de Charles X ; on prend la poudrière, déjà on a désarmé le poste de la Banque et cela sous la

direction d'un colonel polonais qui voulait s'emparer de l'argent qu'il y avait. On parvint cependant à le repousser, lui et ses satellites. La mairie aussi a manqué être prise par une bande ayant en tête un élève de l'École polytechnique, qui venait parlementer au nom du gouvernement provisoire.

Cependant le maréchal Soult donnait ordre aux troupes stationnées à Paris et dans les environs de prendre les armes. A sept heures du soir, à l'ambassade, nous venions de nous lever de table, lorsqu'un grand nombre de canons, avec leur escorte, la mèche allumée, passèrent au grand galop devant la terrasse de notre hôtel qui donne sur l'esplanade des Invalides. Nous entendions en même temps les fusillades plus ou moins rapprochées et la générale qu'on battait dans les rues de notre quartier.

A huit heures et demie, nous arrivèrent Mmes les comtesses de Vaudreuil et de Vignolles, tout effrayées ; elles ne restèrent que très peu de temps, de peur d'être coupées soit par l'émeute, soit par l'artillerie qui obstruait toutes les issues. Il fut décidé cependant que nous recevrions, malgré le canon qui grondait, toutes les personnes qui viendraient à notre réception, tout en étant persuadés que nous prendrions notre thé et nos brioches seuls en partie carrée. Plusieurs personnes, cependant, furent assez courageuses pour venir, non seulement de notre quartier, mais même de l'autre côté de la Seine. D'abord le baron et la baronne de Werther avec leur fille, l'ambassadeur de Sardaigne avec la marquise de Brême, la princesse de Béthune avec sa fille, la vicomtesse Alfred de Noailles avec Mlle Cécile, Mme de Vaudreuil, la belle-sœur de celle que j'ai nommée tout à l'heure, la comtesse de Virieu avec ses deux filles, la

marquise de Caraman ; en fait d'hommes, les ducs de Noailles, de Montmorency, de Caraman, puis le comte Médem, le marquis de Bartillat avec son fils, Jean Greffulhe, le comte de Grigny et autres jeunes gens. On courait aux croisées pour voir si l'on n'avait pas encore mis le feu aux quatre coins de Paris. Le canon grondait toujours, et, malgré cela, la conversation fut encore assez animée. Voilà une belle journée ; j'en suis fatigué et ne sachant pas trop si je ne me réveillerai pas avec la République, je prends, avant tout, le parti de me coucher.

6 juin.

Le gouvernement déploie une force imposante : partout des bivouacs, des canons braqués ou attelés, tout prêts à se rendre au premier signal là où l'on en aurait besoin. On se bat toujours ; les boutiques sont fermées. Je reviens des boulevards. Je me trouvais entre les portes Saint-Denis et Saint-Martin ; plusieurs individus s'étaient postés sur cette dernière et tiraient sur la troupe qui se trouvait dans la rue et les boulevards. Une barricade avec un groupe nombreux les défendit pendant quelque temps ; mais, se voyant repoussé de tous les côtés, le groupe a dû se retirer en abandonnant à la troupe de ligne la barricade et leurs frères placés en haut de la porte. Le colonel du régiment les fit descendre et fusiller sur-le-champ.

Comme des coups de fusil sifflaient de tous les côtés et que j'avais rendez-vous chez la marquise de Caraman, dans notre faubourg, j'allai retrouver mon cabriolet pour descendre le boulevard des Italiens et me rendre

dans la rue de Grenelle. Au coin de la rue Richelieu, j'ai rencontré le roi précédé et suivi de plusieurs détachements militaires et de garde nationale. En tête de la troupe se trouvait le comte de Chabannes, qui ouvrait la marche en uniforme de colonel, à la tête de son régiment. Il me salua en souriant et en haussant les épaules. Le roi et le duc de Nemours me rendirent mon salut avec un air de contentement et de triomphe. Parmi les aides de camp, le seul qui eût l'air triste, c'était M. de Laborde. Le comte de Chabot passa si près de mon cabriolet, qu'il put me tendre la main en disant :

— Cela va bien, nous n'avons plus rien à craindre.

Le rappel avait battu aussi à la campagne et les gardes nationales de la banlieue s'étaient mises en mouvement. Plusieurs bataillons sont arrivés sur la place des Victoires, où ils ont été accueillis avec joie et cordialité par leurs frères de la garde nationale de Paris. C'est eux qui ont le plus souffert à l'affaire du cloître Saint-Merry. Le mouvement général des troupes avait principalement pour but de cerner les postes occupés par les insurgés, de manière à leur fermer toute retraite. Cette tactique a eu, non sans beaucoup de peine, un complet résultat sur la plupart des points. Le passage du Saumon était enlevé à quatre heures du matin. Parmi les individus arrêtés au quartier Montmartre se trouvent, dit-on, deux élèves de l'École polytechnique, un prêtre déguisé, quelques étudiants et beaucoup de vagabonds.

Une immense barricade s'élevait à l'entrée du faubourg Saint-Antoine ; elle avait plus de neuf pieds d'élévation et était si bien construite avec des pavés, des planches et autres qu'il fallut force boulets pour la démolir ; on a remarqué que les barricades étaient beaucoup mieux

construites, cette fois-ci, qu'aux grandes journées. Celle dont je parle a résisté depuis huit heures du matin jusqu'à deux heures après midi. C'est alors seulement que ses défenseurs ont cédé à la force de l'artillerie et aux troupes nombreuses qui arrivaient de tous les côtés.

Je me suis trouvé près de la porte Saint-Martin sur les boulevards et vis-à-vis de la scène ; il était près d'une heure et la barricade n'était point encore enlevée. Les révoltés se sont défendus avec un acharnement et un courage extraordinaires ; des jeunes gens de quinze à seize ans, franchirent les barricades, s'approchèrent à deux pas de la troupe de ligne qui tirait toujours, se jetèrent comme des tigres enragés sur les soldats et les gardes nationaux, les tuaient à bout portant pour se faire hacher en pièces quelques minutes après. Un cafetier de la rue Saint-Denis, un homme à formes athlétiques, républicain enragé, qu'on avait fait, dans le temps, capitaine de la garde nationale, espérant le gagner au gouvernement, a passé du côté de la révolte dès les commencements. Il combattait en uniforme de capitaine de la garde nationale ; il se précipitait dans les rangs de ses camarades d'autrefois avec une rage féroce ; il en tua sept avant qu'on pût s'emparer de sa personne.

L'insurrection repoussée de la rue Saint-Martin était, dès lors, concentrée aux quartiers des Lombards et de l'Hôtel-de-Ville. Les étudiants et les élèves des écoles, au nombre de trois cents, se trouvant abandonnés de la population de Paris, rentrèrent chez eux vers midi. Cet exemple n'a pas été suivi par les principaux meneurs. Chassés de tous les points, délogés de toutes les rues adjacentes à la rue Saint-Martin, ils ont concentré leurs forces derrière la grande barricade élevée dans le qua-

drangle formé par cette même rue et celles de Saint-Merry et d'Aubry-le-Boucher. Les charges successives d'infanterie ayant été insuffisantes pour emporter cette barricade, on a employé l'artillerie ; une pièce de huit placée au marché des Innocents, en face de la rue Aubry-le-Boucher, a commencé, vers une heure de l'après-midi, à battre en brèche le parapet. Obligés d'abandonner leur dernier retranchement, les insurgés se sont retirés dans la maison faisant face, dans laquelle ils avaient établi leur quartier général. La lutte, déjà si sanglante et si acharnée, semblait arriver à son terme, lorsque, contre l'attente générale, elle a pris un caractère d'opiniâtreté et de rage qui a prolongé le carnage depuis trois heures jusqu'à cinq heures et quart.

C'est par des compagnies du 14e léger et du 1er de ligne, soutenues par des gardes nationaux de la banlieue, qu'a été remportée cette victoire si douloureuse et disputée avec un courage dont tout homme raisonnable doit déplorer le funeste abus. Depuis ce moment, le calme, l'ordre et la tranquillité se rétablirent partout, et les rues retentissent des cris : « Vive le roi, vive la ligne, vive la garde nationale ! »

Nous avions, aujourd'hui, quelques personnes à dîner ; dans le nombre se trouvent le duc et la duchesse de Noailles, le duc de Laval-Montmorency, le duc de Caraman, Maurice de Noailles, etc. Après dîner, il a été beaucoup moins question des événements de Paris que de ceux de la Vendée et de la malheureuse présence de Mme la duchesse de Berry dans ce pays, présence si compromettante pour ses amis et peu favorable pour sa cause et celle de Henri V. M. de Laval s'est extasié sur la position romanesque de la duchesse.

— J'ai parlé hier à quelqu'un qui arrive de la Vendée, nous a-t-il dit, et qui, en traversant une forêt dans ce pays, pas plus tard que vendredi dernier, a rencontré Mme la duchesse de Berry, à cheval, accompagnée de M. de Mesnard et d'un paysan pour lui montrer le chemin. Madame reconnut la personne dont je vous parle ; elle lui dit que, tout en déplorant de ne pas avoir suivi les sages conseils de ceux qui l'avaient conjurée d'attendre un autre moment plus propice pour venir en France, elle était pourtant décidée de ne plus quitter ce malheureux pays. « C'est mon devoir, a-t-elle déclaré, il faut « au moins que je paye de ma personne, que je subisse « le sort de ceux que j'ai compromis d'une manière si « déplorable. »

— Qu'y a-t-il de plus noble, de plus héroïque, de plus sublime au monde que les paroles si simples de cette malheureuse princesse? nous demande M. de Laval. Ce n'est donc point par entêtement, comme on l'avait dit, que la duchesse ne veut point quitter la Vendée ; elle connaît sa position et celle de ses amis ; elle veut mourir avec eux.

M. de Laval nous a raconté encore que, dans une de ses courses aventureuses, la princesse rencontra, chemin faisant, une chaumière. Accablée de fatigue, elle conjura son guide de la faire entrer là pour s'y reposer. Il lui fit alors observer que les gens qui l'habitaient n'étaient point des blancs.

— Cela m'est égal, lui dit la princesse.

Et elle y entra.

— Je vous demande l'hospitalité, supplia-t-elle en s'adressant aux personnes qui se trouvaient assises autour d'une table. Je suis la duchesse de Berry, mère de votre souverain, de votre roi légitime.

Toute la famille se jeta aux pieds de Madame et lui offrit tous les soins qui étaient dans son faible pouvoir.

7 juin.

Tout est rentré, ce matin, dans un certain ordre, c'est-à-dire qu'on ne se bat plus ; cependant, la ville de Paris est déclarée en état de siège ; nous sommes donc sous un gouvernement militaire, et tout délit sera puni militairement. Le roi ne fait que passer la troupe en revue.

Aux Champs-Élysées il y a un camp. Dans ma tournée de visites, je m'y suis rendu pour voir le général marquis de Saint-Simon. Je l'ai trouvé établi dans son quartier général, sur le grand carré des Champs-Élysées, au milieu de sa brigade.

— Eh bien, me dit-il, que pensez-vous de tout cela?

— Je ne suis pas moins étonné que vous, monsieur le marquis, de vous voir assiégeant Paris. Vous ne l'auriez certainement pas cru, si je vous l'avais prédit, il y a quelques jours.

— Mais trouvez-vous que le roi ait mal fait?

— Tout au contraire, mon cher marquis ; le roi, à moins de vouloir céder la partie comme Charles X, n'a pu faire autrement ; il s'est conduit avec courage, avec force.

— Vous auriez dû le voir hier, reprit le général, c'était un autre homme ; il fit l'étonnement de nous tous ; je l'ai vu à son arrivée de Saint-Cloud ; nous l'attendions avec impatience aux Tuileries. Dès qu'il se vit entouré de ses généraux, il nous dit : « Messieurs, ma position est

« grave, mais je ne céderai pas comme mon prédéces-
« seur, je ne quitterai point Paris, je veux tout voir
« moi-même, je veux sévir avec force. Tout ce qu'il y a
« de troupes dans et autour de Paris doit se mettre sur
« pied de guerre ; il faut pousser la chose jusqu'au bout,
« et si nous sommes battus, je me retirerai avec mes
« troupes fidèles hors Paris et je ferai une proclamation
« dans laquelle j'inviterai à venir auprès de moi tous
« ceux qui veulent un gouvernement fort et constitu-
« tionnel, puis je déclarerai Paris en état de siège, et je la
« prendrai, cette ville, comme Henri IV. Messieurs, êtes-
« vous d'accord avec moi? » Un « Vive le roi ! » retentit dans la salle. « Partons donc », dit Sa Majesté. Il se mit à cheval et rien ne retint plus sa marche. Nous passions à travers les barricades, les balles sifflaient autour de nous, et, bien souvent, on représenta au roi qu'il s'exposait trop ; il nous répondit avec la phrase que vous avez lue dans les journaux : « J'ai une
« excellente cuirasse, ce sont mes cinq enfants. » Je n'aurais jamais cru que le roi avait en lui tant de force, et, disons-le entre nous, tant de courage. La reine aussi n'avait pas l'air le moins du monde inquiète. Elle nous disait : « Je compte sur vous, messieurs, je compte
« sur la garde nationale de Paris ; vous ne nous abandon-
« nerez pas. » Nous avons été assez heureux pour réussir. Il faut rendre justice au maréchal, tout a été parfaitement ordonné, bien tourné pour nous. En peu d'heures, il y a eu soixante mille hommes sur pied. Enfin, il me semble que ce n'est que depuis hier qu'on peut dater le règne de Louis-Philippe ; il paraît être persuadé qu'on ne peut réussir dans ce pays qu'avec de la force et, dorénavant, il n'agira plus autrement.

Cet événement, si le roi continue à aller ainsi, peut avoir les plus heureux résultats, non seulement pour la France, mais aussi pour toute l'Europe ; si l'on parvenait à détruire ici le foyer de la révolution et de la propagande, nous aurions tout gagné.

J'ai parlé à bien des carlistes sur ce sujet, et ils m'ont avoué eux-mêmes qu'ils préféraient tout au monde à cette marche vague et incertaine du Juste Milieu. D'un autre côté, ils sont entièrement revenus de l'idée de vouloir passer par une république douce pour renverser ce qui est aujourd'hui. Les projets des républicains ont paru au jour et, loin d'éviter la terreur ainsi qu'ils l'avaient promis aux carlistes, ils ont voulu commencer par là. Les drapeaux rouges avec inscriptions « liberté, égalité ou la mort », et encore plus les assignats avec la même inscription, dont on a trouvé plusieurs millions déjà tout prêts, effrayèrent joliment MM. les carlistes.

Les nouvelles de la Vendée deviennent tous les jours plus inquiétantes ; tout est en feu ; les habitants de ces contrées se sont levés en masse, et beaucoup de carlistes, des jeunes gens surtout, y accourent pour combattre contre le gouvernement du Juste Milieu. L'on croit que les nouvelles des événements de Paris y feront beaucoup d'effet et calmeront les esprits trop exaltés. Le prince de Bauffremont, ainsi que les Montmorency-Luxembourg, sont tous partis pour la Vendée. Tout cela jettera bien des familles dans le deuil.

8 juin.

D'après l'explication que le journal nous donne aujourd'hui de la mise de Paris en état de siège, il paraît qu'on a l'intention de rendre cette mesure rétroactive, et bien que cette déclaration n'ait eu lieu qu'hier, on sévira cependant militairement contre tous ceux qui se trouvent impliqués dans les affaires de ces jours derniers. Ce matin déjà, il y a eu bien des exécutions à Vincennes. J'ai été sur les lieux où se sont passées les scènes révolutionnaires ; une ville ennemie ne pourrait avoir un air plus désolé, plus dévasté que ces quartiers de Paris : les murs sont criblés de balles, les maisons désertes, les portes et les croisées enfoncées. On a trouvé dans une petite maison onze cadavres de républicains et sept de la troupe de ligne, qui s'y sont battus jusqu'à la mort.

Le Juste Milieu est ravi, enchanté. La marquise de La Châtaigneraie m'a dit qu'elle avait rencontré chez Mme de Lobau tous les gros bonnets du parti ; ils étaient encore tout exaltés de leur victoire.

— Nous avons l'armée, disait le maréchal Gérard, nous avons la garde nationale pour nous, la population de Paris nous a prouvé qu'elle ne voulait autre chose que le maintien du gouvernement de Juillet. Vous pouvez le dire à vos carlistes, madame, le roi montrera toujours la même force, ce sera comme aujourd'hui.

— Oui, reprit Mme Lobau, comme aujourd'hui. Pendant deux heures de suite, on n'a fait que fusiller ces misérables républicains.

— Les carlistes y sont aussi pour beaucoup, reprit un autre ; oui, l'enquête nous l'a prouvé, c'est avec leur argent que ce mouvement s'est fait ; on a trouvé, tant sur les tués que sur les prisonniers, force pièces de cent sous.

On parla ensuite de la Vendée.

— Et là aussi, s'il le faut, nous ferons comme à Paris, menaça quelqu'un.

— Vous ne ferez cependant pas fusiller Mme la duchesse de Berry? interrompit la marquise.

— Mais oui, certainement oui, répondirent plusieurs voix ; si nous l'attrapons, elle sera livrée au tribunal militaire, jugée et exécutée dans les vingt-quatre heures ; il n'y a plus de parenté à considérer, lorsqu'on se met dans une position pareille à celle de Mme la duchesse de Berry.

— Eh bien, vous aurez beau me le dire, je ne le crois pas, continua la marquise ; la nièce du roi fusillée, une femme, la sœur du roi de Naples, non, vous ne l'oserez jamais.

— Ne vous y trompez pas, madame, je vous assure que le roi l'osera si bien, qu'il le fera et qu'il sera obligé de le faire, sans quoi, il n'aura qu'à s'en aller.

Puis, Mme de Lobau recommença à parler de l'enthousiasme des troupes et de la garde nationale. Celle de Rouen venait d'arriver à Paris, le roi l'invita à dîner, une immense table fut dressée dans l'orangerie et quand tous furent assis, le maréchal Lobau parut et leur tint un petit discours dans lequel il disait combien le roi était reconnaissant de cet acte de dévouement de la garde nationale et qu'il compterait dans toutes les occasions sur elle. Le maréchal fut applaudi à outrance et tous crièrent

qu'ils ne demandaient pas mieux que de verser leur sang pour leur roi.

— Enfin, dit Mme de Lobau, cette journée me rappelle les beaux jours de l'Empire.

9 juin.

Durant la journée d'hier, on a vu des enterrements de tous les côtés. Il y a eu aussi des banquets pour la garde nationale et pendant que le parti vainqueur se pressait dans l'Orangerie, tout occupé à faire des brèches aux pâtés, les vaincus se pressaient à la morgue pour reconnaître les corps mutilés de leurs frères.

Le *Constitutionnel* avant-hier a entièrement tourné du côté du Juste Milieu ; la *Tribune* a été saisie, de même la *Quotidienne*. Le *National* a paru ; mais, il était d'un vide et d'une modération dont il n'est pas coutumier. Du reste cela n'a pas duré. Dès hier, lui et la *Quotidienne* ont relevé un peu la tête et, aujourd'hui, ces deux journaux contiennent les articles les plus forts contre la mise de Paris en état de siège. Le *National* dit que cette mesure est une violation de la Charte et ne diffère de celles qu'avait prises Charles X que dans son résultat, à savoir que l'usurpation a été plus heureuse et surtout plus habile que la légitimité.

Laffitte et ses confrères ont demandé comme en Juillet une audience au roi. Louis-Philippe, plus prudent que Charles X, les reçut. Sa Majesté les salua, mais ne proféra pas un mot. M. Laffitte balbutia quelques paroles inintelligibles, ses phrases entrecoupées signifiaient qu'il

avait cru devoir se présenter devant le roi dans une occasion aussi périlleuse pour le trône.

— Jusqu'à présent, interrompit le roi, je ne vois pas le moindre péril, ni pour mon trône ni pour le pays ; je suis entouré de mon armée fidèle, de la garde nationale de Paris qui m'a toujours témoigné de l'affection et le désir de maintenir le gouvernement qu'elle a choisi elle-même. Cependant, puisque vous voyez, messieurs, du danger pour moi, vous êtes probablement venus pour m'indiquer les moyens de réprimer la révolte. Me voilà prêt à vous écouter.

Cette contenance du roi troubla Laffitte au point qu'il ne put proférer un seul mot. Le roi lui lança un regard de mépris en faisant signe aux huissiers d'ouvrir les battants. Laffitte et consorts se retirèrent tristes et confus comme des poules mouillées.

10 juin.

Il y a eu aujourd'hui grande revue. La garde nationale et celle de la banlieue étaient rangées en deux colonnes, depuis la barrière du trône jusqu'à l'Arc de l'Étoile. J'ai vu passer le roi à cheval sur les boulevards. A deux nuances près, c'est la même chose qu'à la grande revue de l'année dernière, c'est-à-dire que le roi avait une plus nombreuse suite de généraux, d'aides de camp et qu'il garda son chapeau et ne salua la garde nationale que d'un mouvement de tête.

Un officier du 42e m'a dit que son régiment a perdu deux cent vingt-sept hommes et sept officiers, il m'a dit

aussi que si la garde nationale n'avait pas fait feu la première, la troupe de ligne n'aurait pas tiré. Des trois cents élèves de l'École polytechnique, quatre-vingts seulement ont refusé de prendre part à l'insurrection.

12 juin.

On reçoit tous les jours de plus tristes détails sur la Vendée. Mme de La Rochejaquelein et son aide de camp, Mlle Félicie de Fauveau, passent leurs nuits dans les champs, enveloppées dans un manteau militaire ; toujours déguisées en hommes, elles courent d'une ferme à l'autre, prodiguant leur argent sans le moindre résultat, s'exposant, elles et les leurs, au danger d'être pris et assassinés par les paysans ou les gardes nationaux qui, à ce qu'il paraît, sont exaspérés au suprême degré contre les chouans. Les gardes nationaux, dans leurs différentes excursions contre les royalistes, ont fait preuve, dit-on, d'une férocité inexcusable. Le 3 juin, un homme a été assassiné sur le pont de Nantes, parce qu'il n'a pu retenir son cheval au moment où on lui demandait son passeport. Le 8, les volontaires mirent en joue un respectable ecclésiastique avancé en âge, et sans quelques honnêtes gardes nationaux, ils l'eussent tué pour avoir son cheval. On a entendu un garde national, conduisant un prisonnier, dire à ses camarades d'armes :

— Si vous ne voulez pas que je le tue, laissez-moi au moins manger un morceau de sa chair.

Le pillage, l'incendie, tous les excès ont été commis. Des femmes ont été menacées. M. Bacher, frère d'un pri-

sonnier de ce nom, a eu la figure balafrée de coups de sabre et, après l'avoir percé de coups, on l'a fusillé.

22 juin.

Berryer avait été envoyé par le comité carliste auprès de Mme la duchesse de Berry pour la conjurer de quitter la France. Porteur d'un acte signé par les chefs du comité, Chateaubriand, Bellune, Hyde de Neuville, Fitz-James, il fut arrêté avant d'avoir pu s'acquitter de sa mission. Interrogé par les magistrats, il perdit complètement la tête, au point de compromettre tous ses amis et de dire des choses dont le gouvernement aurait tout autant aimé ne pas être instruit publiquement, car ces révélations l'obligeront à sévir avec rigueur contre des personnages considérables sous peine d'être accusé par les républicains de partialité pour les carlistes.

On parle dans ce moment d'un changement ou plutôt d'une modification du ministère ; on nomme Dupin aîné, les uns disent comme ministre des affaires étrangères, les autres comme garde des sceaux et président du Conseil. M. Dupin cependant trouve une grande opposition de la part du maréchal Soult qui, en sa qualité de maréchal de France, ne veut pas servir sous l'avocat Dupin. Celui-ci, cependant, paraît y tenir par vanité ; il tient surtout à recevoir les ambassadeurs. Ceux-ci ne partagent nullement ce désir, d'autant plus que M. Dupin n'a jamais été autre chose qu'un très bon avocat, un avocat qui se chargeait des causes purement pour l'argent, et ignore tout de la politique extérieure, riche d'argent mais

pauvre en estime publique ; avec cela il ne peut comprendre les affaires politiques, où il n'a jamais travaillé. Les ambassadeurs et ministres étrangers devraient donc faire avant tout son éducation, ce qui ne laisse pas d'être bien désagréable, surtout avec un homme aussi violent et rude de formes que lui.

24 juin.

Le marquis de Bartillat, venu ce matin chez moi, m'a raconté une visite qu'il a faite à M. de Fitz-James. Il l'a trouvé complètement démoralisé, ne voulant plus s'occuper de rien, fatigué d'être à la tête d'un parti composé de gens qui ne savent ce qu'ils veulent. Il ne veut plus écrire dans *le Rénovateur*, parce qu'on n'a pas assez admiré ses derniers articles. Le caquetage de Paris, ces éternelles visites domiciliaires, les prises de corps exercées contre lui et son fils, le vexent tellement qu'il a un désir extrême de quitter la France. Il compte, dès qu'il sera élargi, partir pour la Suisse.

On annonce le mariage de Mlle de Crussol avec M. de Tourzel. La famille de Tourzel et tout ce qui y tient de près ont beaucoup désiré ce mariage. Mlle de Crussol, petite-fille du duc d'Uzès, est tout ce qu'il y a de plus illustre en France ; avec cela, elle a de l'esprit, une douceur de caractère extrême, des sentiments élevés et délicats et pour l'avenir une belle fortune.

Le jeune comte de Nieuwerkerke épouse ces jours-ci Mlle de Montessuy. Le marié, qui a vingt et un ans, est joli garçon, très formé pour son âge et jusqu'à présent

doué d'une assez mauvaise tête, impétueux, entreprenant et pour cette raison heureux auprès des femmes.

Un autre mariage annoncé est celui de Mlle Dalberg avec le chevalier Acton, fils du fameux ministre de ce nom à Naples, qui fut l'amant de la reine Caroline. Le père de ce ministre, établi en France et peu fortuné, envoya son fils chercher fortune à l'étranger. Il la trouva à Naples où il devint tout-puissant. C'est alors que, parmi les voyageurs qui se trouvaient à Naples, un baronnet anglais, vieux et riche, portant le même nom que lui, fut présenté à la cour. Il le traita en parent et avec tant d'amitié et de distinction que le baronnet, un beau jour où il lui prit envie de mourir, lui exprima sa reconnaissance en lui léguant son titre et sa fortune, ce à quoi le ministre répondit en épousant une Mlle Acton, parente du défunt. Cette lady Acton est la mère de la belle Bethy Thrackmorton et de sir Richard qui épouse Mlle Dalberg. Le chevalier est pâle, maigre, blond, en tout passablement fadasse et avec cela timide de son naturel. Tout en étant fort jeune, il a l'air d'un homme de quarante ans. Il ne manque pas d'esprit, il a parfois le spleen, mais il est doux et silencieux. L'ensemble fera un bon mari, indulgent, qui a le bonheur d'offrir à sa femme un superbe établissement dans le Yorkshire, une maison à Londres et un palais ravissant à Naples, au bord de la mer, tout auprès de la villa Reale. Mlle Dalberg lui apporte aujourd'hui un superbe nom et dix mille livres de rentes seulement. Mais elle en aura cent vingt mille un jour avec le château de Herensheim sur les bords du Rhin et un bel hôtel dans la rue d'Anjou-Saint-Honoré à Paris, de sorte que ce ménage aura des établissements dans tous les pays les plus agréables de

l'Europe. Mlle Marie m'a donc assuré qu'elle était parfaitement contente, d'autant plus qu'elle ne se sépare pas de ses parents. La duchesse l'est aussi, puisqu'elle voit que sa fille l'est au suprême degré.

On annonce que mon ami Maurice Esterhazy épousera Mlle de La Ferronnays dont il a fait connaissance à Naples, dans les salons de lady Acton. Cette dernière m'a dit que, véritablement, le petit Maurice faisait une cour assidue à cette jeune fille.

Yves de Sesmaisons épouse demain Mlle de Choiseul, fille du premier mariage de la princesse de Polignac. Le comte Yves a été à l'ambassade de Vienne sous Laval et Rayneval. A la nouvelle des affaires de Juillet, il devint comme ivre de libéralisme ; c'était une espèce de folie, d'autant plus que son père et toute sa famille sont fort attachés à la branche aînée. De retour en France, il s'est amendé, et à l'heure qu'il est il pense fort bien. C'est un jeune homme de beaucoup d'esprit, mais il n'est pas beau. Mlle de Choiseul est toute petite, fort délicate, très blanche avec une assez jolie petite figure, ses yeux sont vifs et spirituels et ils ne sont point menteurs ; elle pétille d'esprit.

30 juin.

Il y a eu dernièrement scène et brouille entre M. Dupin et le roi ; on n'en connaît pas bien encore la véritable raison, mais il paraît fort probable que M. Dupin avait promis d'accepter le portefeuille de la justice et que tout à coup, il ne voulut l'accepter qu'avec la présidence du

Conseil, ce que le roi ne pouvait lui accorder. Quoi qu'il en soit, il est certain que M. Dupin se trouvant à Saint-Cloud dans la salle attenante à celle du billard, dans l'embrasure d'une fenêtre avec le roi, la conversation s'échauffa de plus en plus. Il arriva que le roi éleva sa voix au point qu'on l'entendit jusque dans le salon de la reine qui se trouve à trois pièces de distance. Les plus curieux se groupèrent à la porte et ils virent le roi tout rouge de colère, tenant M. Dupin à l'épaule, le poussant devant lui en répétant sans cesse :

— Sortez, monsieur, sortez.

Ils traversèrent à pas précipités tout l'appartement jusqu'à l'antichambre où les deux battants s'ouvrirent pour livrer passage à M. Dupin qui parut mortifié et abasourdi de tout cela. Le roi, la besogne faite, revint et dit à haute voix, de manière que tout le monde a pu l'entendre :

— Je ne souffrirai jamais qu'on me manque et surtout chez moi.

La princesse Louise d'Orléans, qui va épouser le roi des Belges, est de taille moyenne, très blanche, d'un blond un peu pâle avec des yeux d'un bleu clair ; elle est douce, spirituelle, elle ressemble de figure et de manières à la reine dont elle est la favorite. Dans le monde, elle est la réserve même, elle ne fera jamais la plus petite faute contre l'étiquette, elle ne sourira que lorsque ce sera tout à fait de convenance. Elle salue bien en observant les nuances avec un tact admirable. Elle voit tout, observe tout, sans avoir l'air de s'en occuper. Telle est son attitude dans le monde. Dans le salon de la reine, dans l'intérieur, dans l'intimité, c'est une autre personne ; elle est rieuse, elle saute, elle est gaie, sa figure si pâle,

si solennelle, s'anime ; elle est cordiale et affectueuse pour ses frères et sœurs, pour ses amis. Elle a du talent pour la musique et le dessin, elle excelle à trouver les ressemblances. Elle est occupée maintenant à faire les portraits de toute sa famille : les ducs de Nemours et d'Aumale et ses sœurs, Marie et Clémentine, ont déjà subi l'ennui des séances, qui n'ont pas été cependant trop nombreuses.

Mme de Caraman vient d'achever mon portrait, qui est très réussi et dont elle a fait hommage à l'ambassadrice.

12 juillet.

Madame Adélaïde a eu ces jours derniers une attaque assez forte de choléra. On est parvenu à la sauver, mais elle est d'une faiblesse extrême. Plusieurs personnes du château de Saint-Cloud en ont été atteintes. C'est ce qui fait que la princesse, sœur du roi, ne veut pas qu'on sache que ce fut le choléra dont elle a souffert afin de ne point intimider le reste des habitants de Saint-Cloud.

On s'occupe beaucoup du trousseau de la princesse Louise, auquel le roi consacre une somme de cinquante mille francs. Madame Adélaïde donne à sa nièce une parure en diamants de la valeur de cent mille francs. Le mariage se fera très prochainement. Le roi des Belges viendra à cet effet à Compiègne, où les noces se célébreront dans la plus grande intimité et très bourgeoisement, ainsi que le prouve déjà le voyage du roi Léopold qui vient chercher lui-même sa femme.

Louis-Philippe donne fort peu de chose en ce moment

à sa fille ; mais un jour une fortune de quinze cent mille livres de rentes lui est assurée, ce qui, avec la grande fortune du roi des Belges en Angleterre, fait une totalité de revenus qui n'est pas à mépriser. Dans la supposition même que Léopold perde ses États et se retire en Angleterre avec le titre de roi, il aura de quoi soutenir l'éclat de sa dignité. C'est donc dans tous les cas un mariage fort convenable pour la princesse Louise d'Orléans.

Il est encore question de toutes sortes de tentatives de la part du parti républicain contre le gouvernement. On a le projet de mettre le feu aux chantiers de Paris, ce qui mettrait la grande moitié de la capitale en cendres. Pour les anniversaires de Juillet, le parti subversif nous prépare une immense révolution, des massacres et le pillage. Le gouvernement est sur ses gardes. Les soixante mille hommes de troupes dans et autour de Paris doivent être augmentés encore par d'autres régiments qu'on fera venir ici sous prétexte de leur distribuer des chapeaux qu'ils n'ont pas encore eus depuis la dernière révolution. Outre cela, un comité composé de généraux et d'autres officiers les plus habiles en stratégie a, sous la présidence du maréchal Soult, proposé au roi un nouveau plan de défense de la capitale. Il en résulte que les positions principales, telles que l'Hôtel de Ville, le Louvre, les portes Saint-Denis et Saint-Martin, la poudrière, etc., etc., ne recevront point les détachements dans leur enceinte, mais on les placera dans les maisons environnantes, ce qui a un double avantage, celui d'abord d'élargir le rayon de la défense et cet autre que les maisons ne pourront plus servir de retranchements au parti qui attaque de là l'Hôtel de Ville ou d'autres points importants. Une nombreuse cavalerie circulera sans relâche dans les rues pour

empêcher la construction des barricades et la garde nationale occupera les boulevards, l'avenue de Neuilly, les quais et le grand canal, ce qui partagera Paris en trois parties égales et divisera les forces de l'insurrection. Tous les postes militaires et les barrières seront défendus par l'artillerie. Ces précautions, ces mesures me paraissent excellentes et faites pour intimider les républicains et cependant je n'ose l'espérer ; ce parti risque peu pour gagner beaucoup, d'autant plus que nous avons vu dans les derniers troubles que, quoique vaincus et écrasés, ils sont parvenus à se relever en peu de jours par le grand moyen de la presse. Puis, on n'a qu'à voir les physionomies de MM. Odilon Barrot et Armand Carrel (rédacteur du *National*) pour se persuader que rien ne doit paraître impossible à ces gens-là.

Ce qui caractérise physiquement Armand Carrel, c'est une figure longue, maigre, un teint olivâtre, des cheveux noirs et crépus, une bouche large avec des lèvres minces et pâles, un nez très rapproché de la bouche et plus blanc que le reste de la figure. Ses sourcils très noirs se réunissent à la racine du nez, très rapprochés des yeux et, à mesure qu'ils s'en éloignent, s'élevant sur un front haut et très proéminent dans sa partie inférieure. Ses yeux noirs, de grandeur moyenne, lancent des feux d'enfer ; leur enchâssement profond les fait paraître plus luisants encore. Le regard est résolu, perçant et l'ensemble de cette figure porte l'expression d'une cruauté froide, d'une insouciance pour tout ce que les hommes bien pensants révèrent, d'une ironie diabolique digne du principe du mal.

Ary Scheffer, avec son pinceau divin, en a fait un portrait d'une effrayante vérité ; je l'ai vu dernièrement dans l'atelier de cet artiste. Cette tête menaçante semble

vouloir sortir de son cadre, se détacher de ce fond obscur qui lui prête tant de magie. La vue de cette figure me fit un mal indéfinissable, il me semblait lire sur ce front tous les malheurs dont nous menace l'avenir, et cependant je ne pus détacher de longtemps mes yeux de ce fantôme infernal.

A côté de ce portrait, j'ai admiré ceux d'Odilon Barrot, de Talleyrand, de David le sculpteur, du général Lobau, tous frappants. Parmi ceux des femmes, les deux demoiselles de Laborde sur un même tableau, et surtout celui de Mlle Félicie de Fauveau m'ont ébloui : les deux premières par leur gracieuse ressemblance avec les modèles et celui de Mlle Félicie, que je ne connais que de réputation, par la vie qui l'anime.

— C'est une belle figure, dis-je à M. Scheffer, une figure pleine d'expression ; cette tête irait à Jeanne d'Arc, tant elle a l'air inspiré, si le caractère en était plus religieux. On voit sur ce front, dans ces yeux l'inspiration d'une grande artiste.

— C'est une grande artiste, en effet, me répondit le peintre, celle de notre siècle qui selon moi a le plus de ce feu céleste que nous appelons du génie. J'ai tâché de rendre son âme si chaude, si remplie d'imagination, si mobile, mais je n'y suis parvenu qu'à moitié.

— Je ne puis en juger, monsieur, repris-je, puisque je ne connais pas l'original, mais il ne me paraît guère possible de donner plus de vie à une toile que vous ne l'avez fait. Ce costume un peu singulier doit être le sien, sans quoi vous ne l'auriez certainement pas choisi ; cette robe noire et montante jusqu'au cou, cette fraise blanche qui entoure le visage et cette coiffure à la Titus doivent être historiques.

— C'est comme vous le dites, monsieur, ce costume n'est pas précisément pittoresque, continua Scheffer, mais il correspond au caractère de la personne et à la vie aventureuse qu'elle mène en ce moment en Vendée.

Tout cela doit être vrai. Je connais un jeune homme qui ne peut se détacher de cette femme ; il est républicain par sa naissance, son éducation, sa position dans le monde ; il est donc tout simple qu'il le soit d'opinion ; et cependant, il s'est dévoué par amour entièrement à la cause que défend Mlle Félicie, il est avec elle dans le Bocage ; c'est lui qui, au péril de sa vie, a acheté à Paris de la poudre et des fusils pour les faire passer en Vendée, pour les déposer aux pieds de Mlle de Fauveau. Un seul regard le récompense de tous les dangers qu'il a courus, de tous les sacrifices qu'il a faits. Il n'a pourtant pas l'espoir de l'épouser, car la belle Félicie lui dit tous les jours qu'elle ne pourrait jamais se soumettre au joug du mariage, qu'elle ne pourrait supporter l'idée d'être sous la domination d'un mari. Ce jeune homme est un Génois qui faisait le métier le plus prosaïque du monde, celui de croupier, métier qui dessèche l'âme et le cœur. Il fallait du prodige pour donner de l'exaltation à un tel homme ; pareil prodige ne pouvait être fait que par l'amour et cela par l'amour pour une personne telle que Mlle Félicie de Fauveau.

14 juillet.

Dans la rue de Richelieu, pas loin de la rue des Filles-Saint-Thomas, se trouve une maison dont un drapeau

tricolore orne la porte cochère. En entrant sous la voûte, on aperçoit dans le fond de la cour une inscription à grosses lettres qui vous indique que la porte que vous avez en face de vous conduit aux bureaux des rédacteurs du *Temps*. Vous y entrez au risque d'être asphyxié par toutes sortes d'exhalaisons et la fumée des pipes et des cigares. Couchés sur des canapés sales et déchirés, des gens mal vêtus discutent bruyamment. Il ne faut pas mal de temps pour se reconnaître dans cet antre obscur, enfumé et rempli d'un brouillard plus épais et mille fois plus méphitique que celui de Londres. Il serait bien difficile de se rendre compte des couleurs d'un reste de tenture dont quelques lambeaux couvrent encore, par-ci par-là, un mur crasseux.

De grandes tables sont placées au milieu de la chambre, les chaises et le plancher remplis de journaux français, anglais, espagnols, portugais, américains. Ceux de l'opposition et ceux du gouvernement y reposent paisiblement couchés les uns à côté des autres ! Si toutes ces feuilles tout à coup se trouvaient personnifiées et réunies ainsi dans la même pièce, quel vacarme, quelle dispute, que de coups voleraient des unes aux autres ! La société des poissardes serait mille fois plus désirable que pareille réunion.

Cependant M. Jacques Coster, rédacteur en chef, est assis dans un fauteuil au bout de la table. Son air est présomptueux, son ton décisif ; il sait tout ou croit tout savoir ; il rejette ou agrée des articles que ses satellites lui apportent ; il y met du sien, il lit haut sa rédaction afin d'être admiré par ses sous-ordres ; il reçoit des gens qui lui apportent trente-six mille nouvelles vraies ou fausses ; il les écoute, il les récompense, il les renvoie

ou bien les charge de lui procurer de nouveaux renseignements. Tout cela se fait entre la bouteille et la pipe, les débris des unes et des autres se trouvent çà et là sous les tables et les canapés. Le vin exalte MM. les journalistes. Les sarcasmes dont les couvrent leurs confrères en opposition avec eux les irritent, non parce qu'ils sont de telle ou telle opinion, mais parce que cela fait du tort au journal, que cela pourrait diminuer le nombre de ses abonnés. Que ne fait-on pas dans ce repaire d'où sortent tous les malheurs qui accablent l'humanité? C'est malheureusement pour la France, et malheureusement surtout pour l'Europe, le centre qui gouverne, qui dirige ce vaste pays. Mgr le duc d'Orléans le sait bien, aussi flatte-t-il parfois ces hommes en les honorant de sa présence ; il leur fait de fréquentes visites, il fume sa pipe avec eux. On montre même cette pipe du prince royal à tout venant pour prouver que, soutien et espoir de la dynastie de Juillet, il y vient fraterniser avec MM. les rédacteurs du *Temps*. Il y en a un qui est chargé de la rédaction des articles militaires : il était autrefois garçon confiseur, il se trouve aujourd'hui dans le bureau du *Temps* et ami du duc d'Orléans. Ainsi change la destinée des hommes !

15 juillet.

La grande chaleur que nous avons depuis quelques semaines nous permet de tenir ouvertes pendant nos soirées du mardi les grandes portes qui donnent des salons sur la terrasse du jardin. Des tables entourées de chaises

y sont placées entre des touffes de fleurs qu'éclairent des lampes cachées, de sorte qu'on ne voit pas d'où vient la lumière ; il en est de même dans les allées et les bosquets du jardin : aussi déserte-t-on les salons pour venir se promener ou s'asseoir autour des tables ornées de fleurs.

Lady Granville, depuis son retour, a ouvert vendredi dernier pour la première fois son salon, mais comme elle a la manie de ne vouloir le dire à personne, il y a eu très peu de monde en dehors des habitués.

Je fréquente toujours assidûment les salons de la marquise de Bellissen et de la duchesse de Rauzan, quelquefois ceux de Mme de Rumford, de lady Granad et de lady Forbes, de Mme Cuningham et autres petites coteries. La duchesse Dalberg nous a quittés avec sa fille et son gendre pour passer quelque temps en Angleterre. C'est encore un salon fermé.

Les petits théâtres sont intolérables par la chaleur qu'il fait. La scène de l'Opéra est, en ce moment, couverte de diables de toutes les espèces ; il y en a de verts pomme, de rouges cerise, de bleus, de noirs, de bruns et enfin de toutes les couleurs, de toutes les tailles. Cela ennuie à la longue ; et puis il fait une chaleur étouffante ; malgré cela, j'y vais cependant assez souvent. Ce n'est pas pour voir les *Sept péchés capitaux*, qui, en faisant cuire dans une énorme marmite des serpents, des grenouilles, des rats et des souris, en font sortir une jolie femme avec un cœur noir, que j'y vais, ni pour voir cette diablesse courir çà et là, tenter saint Antoine, en devenir amoureuse elle-même jusqu'à vouloir l'épouser, puis se précipiter du haut du balcon dans le fleuve, pour revenir ensuite dans l'ermitage du saint par le puits et pour le sauver des démons qui l'assaillent de tous côtés : elle y parvient en

lui donnant son rosaire qu'il avait perdu. Saint Antoine a donc résisté à toutes les tentations ; le ciel s'ouvre pour lui, il monte le grand escalier, les anges chantent en chœur, tout contents de l'avoir emporté sur le diable ; ils reçoivent saint Antoine à merveille et pas plus mal la diablesse, fort jolie à la vérité et à laquelle le saint donne le bras. Ce n'est donc pas pour voir ce tas de bêtises qu'on nous fait avaler en les dorant d'un luxe inouï de décoration, de machineries, de costumes, d'effets de lumière, de chants, de danses, de la magie théâtrale poussée au dernier degré de perfection ; mais c'est pour causer plus intimement avec telle ou telle dame, pour lui donner le bras, pour l'accompagner chez Tortoni.

A propos de Tortoni, je pense aux glaces et les glaces me font penser au choléra. Nous voilà encore au nombre de cent sept morts par jour, au lieu de quinze ou seize que l'on comptait, il y a quelques jours. Dans les provinces, c'est bien pis encore ; des villages entiers sont dépeuplés. A Metz, on a suspendu les cours de justice. Il y a eu à Paris dernièrement des cas foudroyants, des promeneurs du boulevard, frappés subitement, expirant en peu de minutes et devenant noirs comme de l'encre. On attribue cette augmentation aux fruits et surtout à l'usage du melon qui est fort tentant, à cause de sa bonne qualité et du bon marché.

Mlle d'Harcourt, fille de l'ancien ambassadeur en Espagne, épouse M. d'Ursel, fils du duc de ce nom. La famille d'Ursel, une des grandes familles de Bruxelles, est alliée aux Schwarzenberg, aux d'Arenberg, à la comtesse Molly-Zichy et à la marquise de Mun.

21 juillet.

Je me rappelle qu'un jour aux Tuileries, pendant que je dansais avec Mme la duchesse de Berry un de ces interminables cotillons qui l'amusaient tant, M. le duc de Chartres, se trouvant comme à son ordinaire placé à côté d'elle, lui dit pendant que sa danseuse faisait la figure au cotillon :

— Je ne connais pas, Madame, une position plus belle, plus à envier que la vôtre.

Et s'adressant à moi :

— Ne le trouvez-vous pas, comte Rodolphe?

— Je suis bien de votre avis, Monseigneur, répondis-je ; il me semble que la mère de l'enfant du miracle, la mère de Henri Dieudonné qui sera un jour roi de France, n'a rien de plus à désirer et que ces titres valent bien une couronne.

— Et puis, continua le duc de Chartres, entourée comme vous êtes, Madame, d'une cour brillante, vraiment vous jouissez de tout l'éclat du diadème de France. La reine, s'il y en avait une, ne pourrait être traitée avec plus de déférence, avec plus de respect qu'on ne traite Votre Altesse Royale.

— Le peuple vous idolâtre, Madame, repris-je ; toute la noblesse est à vos pieds : les Montmorency, les Périgord, les Rohan, les Mortemart, les Luynes, les Brissac, les Ventadour, les Bauffremont, les Caylus, etc., etc., guettent un regard de Votre Altesse Royale ; un mot gracieux de Madame les rend heureux. On vante toujours

le siècle de Louis XIV et le respect dont on entourait le roi. Pouvait-il être plus respecté que vous, Madame, plus que le roi Charles X? Sous Louis XIV, on était l'esclave de l'étiquette de la cour, Louis XIV tout le premier. Les honneurs qu'on lui rendait étaient donc forcés, tandis qu'aujourd'hui ce qu'on vous rend, Madame, part du cœur ; on le fait d'inspiration ; il n'y a rien qui nous y force.

— Et l'intérêt, ne le comptez-vous pour rien? demanda Madame. Tenez, reprit-elle, mon cousin et vous, comte Rodolphe, comme je sais que vous serez discrets, je veux vous parler en toute franchise. Oui, je trouve mon existence fort belle et je ne l'échangerais contre aucune couronne, mais la plus idéale pour moi, celle qui aurait le plus de charme à mes yeux, ce serait celle d'Édouard d'Écosse, cette vie aventureuse remplie d'incidents ; je la préférerais, je l'avoue, à la vie pompeuse, mais monotone que je mène ici, de Paris à Saint-Cloud, de Saint-Cloud à Rosny. Vous me voyez beaucoup plus en train à Dieppe, parce que j'y suis plus libre et puis courir dans les champs, cela m'amuse bien plus que l'étiquette des Tuileries et surtout de Saint-Cloud. Oh ! ces soirées de Saint-Cloud ! Il n'y a rien au monde qui m'ennuie autant que ce jeu du roi et de la dauphine ; aussi je n'y reste que très peu et j'aime mieux aller me coucher.

Cette conversation qui ne me frappa guère dans le temps, la prenant pour un de ces paradoxes qu'on aime à soutenir dans la conversation, m'est revenue à l'esprit depuis que Madame se trouve véritablement dans la position qu'elle appelait son idéal. En considérant l'attitude qu'elle a prise dans son exil, je commence à croire que, vraiment, elle s'y complaît et qu'elle cherche le danger.

M. de Montalivet me disait dernièrement qu'il est hors de doute que Madame a séjourné plusieurs fois à Nantes, qu'elle y a eu plusieurs entrevues avec Berryer et qu'elle est entrée et sortie par les portes de cette ville sans le moindre déguisement. Il ajouta que Madame pourrait ainsi parcourir toute la France sans que la police parvînt à la découvrir et qu'on ne la découvrira pas si elle n'est pas trahie.

Quoi qu'en dise M. le ministre de l'intérieur, je ne crois pas qu'une police bien organisée ne puisse découvrir le lieu de la retraite de la princesse ; je crois plutôt que le gouvernement veut éviter à tout prix les complications dans lesquelles il serait entraîné si elle était arrêtée. Le comte Sébastiani disait l'autre jour au comte de Sales :

— Si j'avais « l'honneur » d'être à la tête du parti carliste, j'aurais bien autrement conseillé Mme la duchesse de Berry.

Le propos laisse voir que le général n'a pas l'intention de rompre à tout jamais avec la branche aînée. Du reste, il ne s'en cache nullement. Malgré cela, il conserve toujours son influence sur le roi, qui se plaignait vivement devant plusieurs personnes de sa cour qu'on voulût à toute force lui enlever son « cher Sébastiani ».

22 juillet.

A propos de la nomination du maréchal Mortier comme ambassadeur de France en Russie et de son arrivée à Saint-Pétersbourg, il y a eu des lettres autographes échangées entre l'empereur et le roi Louis-Philippe. Le

comte Médem dont je tiens ces détails, chargé des affaires de l'ambassade pendant l'absence du comte Pozzo, s'est rendu chez le ministre des affaires étrangères pour lui remettre la missive de l'empereur. Le général Sébastiani lui conseilla de demander une audience au roi afin de la remettre lui-même à Sa Majesté.

— Je serais certainement bien flatté de pouvoir profiter de votre conseil, monsieur le comte, répondit Médem, mais malheureusement pareil avantage n'est pas dans les attributions d'un chargé d'affaires.

Et il remit au général la copie de la lettre autographe. Le ministre des affaires étrangères, sans en lire le texte, jeta ses regards sur la signature de l'Empereur, et en voyant que la formule ordinaire entre souverains, qui se donnent le titre de « très cher frère », y manquait, fit au comte Médem les plus vifs reproches, en lui demandant pourquoi l'Empereur se refusait à rendre cet hommage au roi des Français. Le comte lui répondit que n'ayant eu aucune espèce d'instructions de sa cour à ce sujet, il ne pouvait entrer dans une discussion sur une affaire purement d'étiquette, mais qu'il aurait soin d'en instruire le comte de Nesselrode, ce qu'il n'a pas manqué de faire par le premier courrier. Sur ces entrefaites, M. de Montalivet lui dit aussi que le roi avait été de très mauvaise humeur après avoir pris connaissance de la lettre impériale. Le chargé d'affaires de Russie fit semblant de ne pas concevoir la raison qui faisait croire au roi que l'empereur était contre lui, mais le ministre de l'intérieur lui déclara tout net que le roi se trouvait profondément blessé du manque de la signature d'usage.

— Je ne puis rien faire de plus que je n'ai fait déjà, c'est-à-dire d'écrire que cela avait déplu au roi, reprit le

comte Médem. Dès que j'aurai la réponse à mon rapport, je vous la communiquerai.

Cette réponse ne tarda pas à arriver ; elle était ostensible et le comte Médem avait l'ordre d'en donner lecture au ministre des affaires étrangères. Il y était dit que le comte Médem avait parfaitement bien fait de n'entrer dans aucune espèce de discussion sur une affaire d'étiquette que d'ailleurs l'empereur trouvait inutile, puisque le roi des Français ne lui était pas cher et que par conséquent il n'avait pas pour lui des entrailles de frère et qu'au résumé, on ne demande pas plus qu'on ne donne.

Depuis ce temps, le roi Louis-Philippe se plaint encore plus de la cour de Russie et le comte Médem n'a d'autre rôle dans ce moment que d'exprimer des doléances.

25 juillet.

J'ai passé ma soirée d'hier à Saint-Cloud chez la reine. Le roi et toute sa famille s'y trouvaient réunis. Madame Adélaïde avait l'air un peu fatiguée de sa maladie et avait la parole plus traînante encore qu'à son ordinaire. La reine était de fort bonne humeur, de même les petites princesses, Mlle Louise d'Orléans exceptée. Elle avait la figure un peu allongée, elle pensait à son futur et à son trône ; je ne lui ai parlé ni de l'un ni de l'autre, Mme d'Hulst m'ayant prévenu qu'elle n'aimait pas aborder ce sujet et qu'elle pleurait à chaudes larmes lorsqu'il était question de la séparation d'avec sa famille.

La princesse Louise, sans être belle, a un extérieur fort agréable ; elle est bien faite, elle a une belle peau, de

belles épaules, un beau bras, une jolie main et un charmant pied, ce qui fait un assez bel ensemble. Elle est de moyenne taille, ses mouvements sont gracieux, mais elle a des manières un peu trop froides, trop calculées pour son âge ; je n'ai jamais surpris chez elle le moindre abandon ; elle aime beaucoup la danse, mais elle cessera de danser dès qu'elle aura remarqué que le mouvement commence à déranger sa toilette ; elle est toujours en représentation lorsqu'elle est devant le monde. La princesse Marie m'a assuré qu'elle était tout autre dans son intérieur, qu'elle parlait, qu'elle riait beaucoup, qu'elle était la plus gaie de toutes. Il se peut que sa pâleur et ses cheveux excessivement clairs, de ce blond qu'on ne voit ordinairement qu'en Allemagne, avec des yeux d'un bleu grisâtre, lui donnent une apparence encore plus froide qu'elle ne l'est réellement.

J'ai eu une longue conversation avec les ducs d'Orléans et de Nemours ; le premier surtout a été fort aimable : il m'a parlé des anciens temps, du temps de Charles X, de nos amusements et des regrets qu'il avait de ne plus me voir autant qu'autrefois ; il m'a dit qu'il espérait que, peu à peu, il pourrait renouer ses anciennes relations ; il entra après cela dans des détails de société, ce qu'il n'avait pas fait depuis les Glorieuses ; il me demanda des nouvelles de toutes les dames que nous voyions constamment chez Mme la duchesse de Berry et dont plusieurs étaient des dames d'honneur ; je lui ai parlé avec beaucoup de franchise sur tout cela et sur le changement regrettable que le départ de Charles X a opéré dans la société. Le prince m'a dit qu'il en était au désespoir, mais qu'il espérait cependant que, l'hiver prochain, on parviendra à déblayer un peu les Tuileries. Ce propos

m'a fait un sensible plaisir ; mais j'ai pensé que pour ôter, il faut avoir de quoi remplir les lacunes et ceci ne sera pas bien facile, puisque je ne vois qui mettre sur les banquettes déblayées.

Rien ne me paraît plus effrayant pour le gouvernement de Juillet que l'ouverture prochaine des Chambres. Le roi aura beau dissoudre celle-ci, en faire élire une autre, je ne crois pas qu'il gagne au change. Dans tous les cas, un changement de ministère est inévitable et alors qui prendre? De quel parti? De quelles opinions? Le Juste Milieu est aux abois et les autres ne vont pas avec lui !

31 juillet.

La nouvelle du décès du duc de Reichstadt nous a gâté le petit bal qui avait été arrangé comme surprise pour Rodolphe II qui atteint aujourd'hui l'âge de vingt ans. Nous avions réussi à inviter quelques centaines de personnes sans que le secret fût arrivé aux oreilles de Rodolphe ; il a donc su notre projet et sa non-réussite dans la même heure. Nous en avons été tous fort contrits et nous nous sommes mis aussitôt à la triste besogne d'écrire des lettres d'excuse aux personnes invitées. Le pauvre Rodolphe, l'ambassadeur et moi nous nous partageâmes en parties égales cet ennuyeux ouvrage qui, grâce à nos efforts réunis, fut bientôt terminé.

Cette triste nouvelle a fait bien peu d'effet sur les napoléonistes, ce qui prouve qùe ce parti depuis longtemps n'existait que de nom, et que réellement le duc de Reichstadt n'avait que peu de partisans en France.

Le parti carliste est celui qui a montré le plus de plaisir à la disparition d'un rival de Henri V ; ils ont peine à se cacher devant vous.

L'existence de ce malheureux prince fut toujours considérée par la branche aînée comme un danger. Les Bourbons craignaient que l'Autriche ne le lâchât un jour, ce prince dont le nom seul les faisait trembler ; Madame la dauphine elle-même, malgré son attachement personnel à la maison d'Autriche, partageait cette crainte. Des royalistes de l'ancienne cour m'en parlaient sans déguisement en disant que semblable astuce ne leur paraissait nullement contraire à la politique du cabinet de Vienne, et, comme je les prenais au sérieux, ils feignaient d'être convaincus par ma réfutation, mais néanmoins ils continuaient à partager cette opinion avec d'autres personnes de tout rang, de toute condition. Les plus polis énonçaient leurs craintes à ce sujet en disant qu'ils avaient peur que le jeune Napoléon, arrivant à l'âge d'homme et ne pouvant plus être tenu en tutelle sous la surveillance immédiate d'un gouverneur, ne s'échappât de la cour de son grand-père pour venir en France conquérir le trône de son père. J'avais beau dire que c'était matériellement impossible et que pareille entreprise n'entrait pas même dans les idées du duc de Reichstadt qui était beaucoup trop fier pour faire l'aventurier, on revenait toujours sur la même question. Cette méfiance a beaucoup gâté les relations même dans les grandes affaires entre ces deux empires ; elle dirigea constamment toutes les démarches du cabinet de Charles X ; les conseils salutaires de l'Autriche ne furent jamais écoutés et qui plus est, on agissait presque toujours dans un sens diamétralement opposé

aux vœux de l'empereur, ce qui n'a pas peu contribué à la chute de la branche aînée.

2 août.

Le chansonnier Béranger, si populaire par son talent et plus encore par ses mauvais principes, qui attaquait autrefois, dans ses chansons, le gouvernement de Charles X avec autant de violence que de mauvaise foi, vient d'en lancer une intitulée : *Le Lion Muselé*, où il attaque le gouvernement de Louis-Philippe.

Royalistes et républicains se sont emparés de cette chanson ; on se la dit, on se la répète, tout leur paraît plus désirable que Louis-Philippe et son Juste Milieu. Celui-ci cependant tâche de placer chacun de ses enfants sur un trône ; la princesse Louise y est déjà presque assise, et Donna Maria sera bientôt la femme du duc de Nemours. Déjà le trousseau de la jeune reine *in partibus* est presque achevé. On n'attend que la nouvelle des succès de Dom Pedro contre son frère pour offrir la couronne conquise au duc de Nemours et en même temps la main de la future reine de Portugal. C'est du moins ce qui se colporte dans Paris, mais je ne doute pas que les nouvelles d'une victoire de Dom Pedro en Portugal ne soient fausses ; elles nous arrivent par l'Angleterre et par conséquent ne sont pas authentiques. D'après toutes les lettres particulières, il paraît tout au contraire certain qu'il n'y a pas eu défection parmi les troupes de Dom Miguel et, dès lors, l'aventureuse entreprise de l'Empereur est indubitablement perdue. En attendant, on comble de

politesses et d'attentions la jeune reine et l'impératrice à la cour de Louis-Philippe : ce sont des invitations continuelles à Saint-Cloud, à Neuilly, à Meudon, etc., etc. ; on a même depuis quelques jours placé une garde d'honneur à la porte de l'hôtel de la rue de Courcelles.

La cour ne prendra le deuil qu'après avoir eu la notification du décès du duc de Reichstadt ; cette notification ne peut pas venir de la cour de Vienne, mais bien de celle de Parme. Reste à savoir si l'archiduchesse Marie-Louise, après avoir refusé un ministre plénipotentiaire de la cour de France accrédité auprès de la sienne, voudra faire cette politesse au chef de la branche cadette des Bourbons.

10 août.

Voilà donc Mlle Louise d'Orléans reine des Belges. Jamais on n'a vu une jeune mariée plus éplorée que la reine Louise. Le roi des Français, la reine, les princes et les princesses et toute la cour pleuraient à cette cérémonie comme des enfants. Le duc d'Orléans, avec des efforts inouïs, est parvenu à se vaincre pendant la cérémonie et pendant toute la journée qui précéda cette solennité. C'est lui qui s'approchait de temps en temps de sa sœur pour lui prêcher courage ; mais, lorsque le moment arriva où la princesse, donnant le bras au roi des Belges, ne fut plus parmi les siens et se trouva entourée de sa nouvelle cour, alors la force du duc d'Orléans l'abandonna ; il fondit en larmes et ce ne fut que le lendemain qu'il reprit un peu plus de contenance.

Jamais famille ne fut plus unie que celle du roi des Français ; les sœurs et les frères s'aiment tendrement ; ils sont partagés dans la famille en ménages, d'après le degré de l'intimité qui règne entre eux ; ainsi on appelait le ménage d'Orléans la princesse Louise et le prince royal ; le ménage de Nemours, la princesse Marie et le duc de Nemours ; le ménage Joinville, le prince de ce nom et sa sœur la princesse Clémentine. Le duc d'Orléans se propose d'aller voir sa sœur à Bruxelles quinze jours après le départ de la princesse.

Les nouveaux mariés partent le 13 pour la Belgique. La princesse Marie est au désespoir du départ de sa sœur ; c'était son amie, elles étaient élevées ensemble, couchaient dans le même appartement, elles ne se quittaient jamais. Quel vide lui laissera ce départ ! Leur ancienne gouvernante, Mme de Malet, qui a été nommée depuis dame d'honneur de la princesse Marie, devait accompagner à Bruxelles la reine des Belges, mais elle est mourante de la poitrine. Ce n'est même qu'au prix du plus énergique effort qu'elle a pu assister à la cérémonie.

12 août.

Le ministère est très mécontent du roi.

— Il fait le ministre, disent les ministres, et au lieu de nous aider, il entrave notre marche ; les affaires vont assez mal sans cela et s'il nous vient encore des difficultés de la part du roi et de sa cour, notre position ne sera pas tenable.

M. d'Argout aura la signature du portefeuille des affaires étrangères pendant l'absence du comte Sébastiani

qui va aux eaux pour refaire sa santé un peu délabrée. L'amiral de Rigny est furieux de ne pas avoir été proposé par Sébastiani ; je suppose que le général a su les propos que l'amiral a tenus sur son état physique et moral. De tous les ministres, M. de Rigny est celui qui amuse le plus ; il tient très souvent des propos incroyables, il égale presque sous ce rapport le duc d'Orléans. Tout dernièrement, une dame de ma connaissance reprochait au prince royal d'être par trop patriote.

— Vous dites souvent dans vos discours, Monseigneur, des choses, enfin des choses... que je ne voudrais pas avoir dites, moi qui ne suis pas princesse.

— Ne croyez pas, Madame, tout ce que les journaux me mettent dans la bouche, répond le prince. Croyez-moi plutôt lorsque je vous dis que je suis certainement beaucoup moins patriote que vous, puisque s'il y a une révolution, on me chassera de mon palais, tandis que vous resterez tranquillement dans votre hôtel. Au reste, est-ce ma faute si les ministres me font jouer tous les rôles les plus bêtes du monde? Vous savez si mon dernier voyage dans le Midi fut à mon gré ; mais, puis-je m'opposer aux projets de mon père et de son conseil, sans que l'on dise que je me mets à la tête des républicains et sans que ceux-ci en profitent pour nous causer de nouveaux embarras ; c'est un dur métier que le mien !

24 août.

Il y a un an à peu près, un soir, le duc et la duchesse Dalberg se firent annoncer chez nous avec prière d'être

reçus seuls avec nous, vu qu'ils avaient une communication à faire à l'ambassadeur. Ils furent reçus ainsi qu'ils l'avaient désiré et le duc, après avoir pris l'ambassadeur dans une embrasure de fenêtre, lui apprit qu'il avait eu des propositions très avantageuses de la part de la famille Trivulzio pour faire un mariage entre le jeune comte et Mlle Dalberg sa fille. Le duc ajouta qu'il avait fort envie de cet établissement pour sa fille, puisqu'il était décidé à ne point la marier en France, mais qu'il désirait cependant connaître le jeune homme et surtout le faire connaître à sa fille, qui aurait le droit de l'accepter ou de le refuser comme bon lui semblerait. Il demanda à cet effet à l'ambassadeur de permettre à M. de Trivulzio de se faire attacher à l'ambassade, de le demander même au prince de Metternich.

Notre cousin a répondu au duc que ce n'était pas dans ses attributions et que, tout au plus, pouvait-il demander pareille faveur pour quelqu'un des siens et dans tous les cas seulement après une demande préalable du jeune homme et de ses parents.

— Mais, continua-t-il en s'adressant au duc, si vous me permettez de mettre le prince chancelier dans votre secret, peut-être agréera-t-il cette demande en votre faveur et en faveur du motif que vous venez de m'exposer.

M. de Dalberg se contenta de cette proposition et promit à l'ambassadeur de faire en sorte que la famille Trivulzio lui adressât la demande de prendre le fils comme attaché à son ambassade ; moi seul je fus initié à ce secret qu'on me demanda de garder religieusement. Cependant quelques mois après cette entrevue, le duc Dalberg revint un matin chez l'ambassadeur pour la même affaire ; le jeune homme avait déjoué le plan de ses parents et sur-

tout de la famille Dalberg, en s'amourachant à Florence d'une jeune personne qui lui convenait autant qu'à sa famille parce qu'elle lui apportait en sus de ses charmes une grosse dot. Depuis deux prétendants sont venus rechercher Mlle Dalberg : le comte Arco et le chevalier Acton. La jeune personne a choisi Acton, au grand regret du père, et le comte Arco est allé, dans son désespoir, épouser la cousine de Mlle Dalberg, la jeune Marescalchi, qui ne fut pas peu étonnée de se voir demandée en mariage par l'adorateur de sa cousine, qu'elle avait vu en cette qualité voyageant après Mlle Dalberg dans toute l'Italie, la poursuivant jusqu'à Naples sans hasarder une déclaration ; il la fit cependant à Paris, mais Acton l'emporta sur son rival. Mlle Marescalchi, jeune personne fort bien élevée, digne fille de la charmante comtesse Marescalchi, accepta la proposition du comte Arco et peu de temps après le mariage fut accompli, de sorte que le comte Arco était marié près d'un mois avant Acton.

25 août.

Les nouvelles du Portugal continuent à faire prévoir l'échec de l'expédition de Dom Pedro. Dom Miguel entoure tous les jours de plus près son frère et menace Oporto dont certainement il ne tardera pas à s'emparer. Nous aurons alors le plaisir de revoir Dom Pedro à Paris.

On ne sait ce que sont devenus les deux escadres. La duchesse de Cadaval disait dans sa dernière lettre à son frère, le duc de Luxembourg, que Dom Miguel, lorsqu'elle lui avait demandé ce que les escadres étaient devenues,

lui avait répondu qu'elle devait prendre patience, que, sous peu, elle le saurait et que les Portugais auront tout lieu d'être contents de lui.

L'Espagne, malgré les intrigues et menaces de la France et de l'Angleterre, s'est déclarée franchement pour Dom Miguel. Le roi d'Espagne voit clairement que son existence dépend de celle du Portugal. Si une constitution était établie dans la Péninsule, l'Espagne placée entre la France et le Portugal anarchiques ne pourrait longtemps se défendre contre la propagande révolutionnaire. Il est tout à fait de la politique du cabinet de Louis-Philippe, isolé comme il l'est en Europe, seul avec son système, de chercher un allié, des alliés pour contre-balancer le système politique des autres souverains ; mais, pour cela, il faut renverser les trônes en y plaçant des princes de la même race, car nul autre ne souscrirait à des propositions aussi humiliantes. Le cabinet des Tuileries sent parfaitement tout cela. C'est pourquoi il aidera sous main et de tout son pouvoir Dom Pedro, mais, heureusement pour Dom Miguel, ce pouvoir n'est pas grand ; la France a les mains liées. Le Juste Milieu trouve des obstacles partout ; il les rencontre à chaque pas qu'il fait, soit en avant, soit en arrière.

Philippe d'Orléans est le père le plus tendre, l'époux le plus fidèle, le plus soigneux, le plus aimable, ne pensant, ne s'occupant que du bien-être de sa femme et de ses enfants. Rien n'est plus touchant que les rapports de ce prince avec sa famille ; c'est une union, une confiance sans bornes. Il ne se console pas du départ de sa chère Louise ; à chaque lettre qu'il reçoit d'elle, il pleure de joie et de regrets, de joie lorsqu'elle lui dit que le roi des Belges est tous soins, toute tendresse pour elle et qu'elle

serait parfaitement heureuse si elle n'était point séparée de ceux qu'elle chérit. Elle tâche de consoler son père en lui disant que le mois d'octobre approche et que le bonheur du revoir compensera les douleurs de la séparation ; elle le dit, mais on voit bien qu'elle ne le pense pas.

La jeune reine a été enchantée de l'accueil qu'on lui a fait en Belgique ; elle est dans ce moment établie à Laeken, château royal qui lui plaît beaucoup. « Je suis très bien logée, dit-elle dans sa lettre à la reine, mes appartements sont vastes et plus beaux que ceux du roi même ; le parc me rappelle notre jardin de Monceaux, ce qui me le rend cher ; il est cependant beaucoup plus grand. »

La princesse Louise aimait à se lever de très bonne heure ; elle ne le fait plus maintenant, ne voulant pas contrarier le goût du roi des Belges, qui aime à se lever vers les dix heures ; puis, elle se promène à cheval avec lui dans le parc ; à son retour, on sert le déjeuner, après quoi le roi et la reine se retirent chacun dans son appartement ; c'est l'arrivée du courrier de Paris, par conséquent l'heure de la journée que la reine Louise attend avec impatience. Elle est seule dans son cabinet, toute seule, elle peut lire et relire toutes ces chères lettres de sa mère, de son père, de ses frères, de sa tante, de ses amies ; elle peut pleurer à son aise sans faire du chagrin à son mari qui ne voit pas couler ses larmes ; puis elle répond à chacune de ces épîtres, elle tâche de consoler les autres, mais elle ne parvient pas à se consoler elle-même de la cruelle séparation, de l'isolement dans lequel elle se trouve. Elle regrette tout, même les caprices, la mauvaise humeur de Mme Malet, son ancienne gouvernante, que la maladie rendait insupportable aux yeux de tout le monde, excepté

à ceux de la princesse Louise qui supportait ses travers avec une douceur, une patience exemplaires.

Avant l'heure de sa toilette, la reine des Belges fait avec le roi une promenade en voiture. On dîne à cinq heures et demie précises et, après dîner, la reine passe dans son salon. Le roi Léopold a fait l'arrangement des meubles dans cette pièce exactement comme dans les salons de la reine des Français à Saint-Cloud et aux Tuileries : une même table ronde couverte de drap vert avec des tiroirs tout autour, un grand candélabre au milieu et un petit bougeoir devant chacune des dames qui entourent cette table, la reine dans un fauteuil, les dames sur des chaises, chacune une tapisserie à la main. Le roi va, çà et là, parler avec les hommes ou jouer au billard qui se trouve dans une pièce à côté. Une autre table un peu plus éloignée de la cheminée que celle de la reine est remplie de journaux de tous les pays. La reine, après avoir parcouru les feuilles qui paraissent à Bruxelles, s'occupe de préférence de celles de la France.

Si quelques dames arrivent de Bruxelles pour faire leur cour à la reine des Belges, Sa Majesté les reçoit avec cette grâce qu'elle a héritée de sa mère ; mais, à Laeken comme à Saint-Cloud, ce sont à peu près toujours les mêmes personnes. Là, toute la haute aristocratie est orangiste comme on est carliste ou henriquinquiste en France.

La reine Louise, avant de partir, a encore été témoin d'un affront que ses parents ont reçu du duc de Mortemart. Le roi des Français en fut furieux et la reine profondément blessée. Le roi avait invité le duc de Mortemart à signer le contrat de mariage de la reine des Belges ; le roi croyait, par cette distinction, récompenser le duc

des services que ce dernier lui a rendus en Russie pendant son ambassade auprès de l'empereur Nicolas. Cependant, la réponse du duc de Mortemart n'arrivant point, ni lui non plus pour la signature du contrat, cette formalité fut remise au lendemain. Ce jour, à midi, arrive une lettre du duc de Mortemart, on la remet au roi.

— Le pauvre duc, dit Sa Majesté, est sans doute malade. Ce fidèle serviteur de ma maison, je dirai cet ami, sera bien fâché de ne pas pouvoir assister à la cérémonie si importante, si décisive pour ma chère Louise et, en même temps, pour la France.

Pendant que le roi disait tout cela avec sa volubilité accoutumée et que ses aides de camp, mieux instruits, ne disaient rien, il avait ouvert la lettre. Qu'on juge de son emportement, de sa fureur, en y trouvant un refus formel du duc, qui déclarait au roi qu'il était prêt à faire tout sacrifice de son opinion lorsqu'il s'agissait de servir son pays, sa patrie, mais que cela ne pouvait être de même dans un acte où tout autre pouvait le remplacer. Le contrat ne portera donc pas la signature du duc, et il se trouve, par cette circonstance, brouillé avec Louis-Philippe.

Le duc de Mortemart est soldatesque dans ses manières et il est rude de façons, mais bon jusqu'à la faiblesse. Il aime, dans le fond, la famille de Louis-Philippe et son chef compris, et il aurait été incapable de faire un acte qui devait le blesser profondément, d'autant plus que le roi ne lui a fait que du bien, à lui comme à son beau-frère le comte de Sainte-Aldegonde, et à sa belle-sœur, qui est dame d'honneur de la princesse Marie et qui l'était aussi de la princesse Louise. Mais le duc a peur des ducs de Fitz-James et de Noailles, de MM. de Chateaubriand,

de Hyde de Neuville et du duc de Périgord, dont le fils, le prince de Chalais, vient d'épouser sa nièce et pupille, Mlle de Beauvilliers ; tous ces messieurs et leur famille n'auraient jamais pardonné au duc une nouvelle démonstration publique de son attachement à la branche cadette.

27 août.

Les nouvelles du Portugal sont encore toujours les mêmes, c'est-à-dire fâcheuses, très fâcheuses pour Dom Pedro. Il est arrivé tout le contraire de ce qu'il espérait, c'est-à-dire que, loin de voir son armée augmentée par les défections des partisans de Dom Miguel, c'est tout au contraire les réfugiés portugais de l'armée de Dom Pedro qui passent dans celle de Dom Miguel, au point que ces prétendus Portugais venant pour délivrer le Portugal du joug du tyran Dom Miguel dont parlent les proclamations de Dom Pedro, ne sont qu'un ramassis d'aventuriers anglais, français, polonais, italiens, etc.

On m'assure qu'on fait des armements à Toulon ; un des gros bonnets du Juste Milieu disait dernièrement au marquis de Bartillat que l'échec de Dom Pedro en Portugal faisait le désespoir du gouvernement et qu'il ne croyait pas que Louis-Philippe puisse assister tranquillement au renversement de tous les trônes constitutionnels ; qu'il faut, au contraire, révolutionner la péninsule, afin de pouvoir s'appuyer au Midi pour résister aux attaques du Nord. Tout cela me fait craindre quelques grandes catastrophes pour Dom Miguel, ou

plutôt pour le principe qu'il représente, car pour l'individu, je crois ne pas me tromper en disant que Dom Miguel vaut Dom Pedro, et Dom Pedro son cher frère Dom Miguel.

28 août.

J'ai revu dernièrement la charmante Taglioni qui vient de nous revenir après une absence de plusieurs mois ; elle est revenue comme elle est partie, vive, légère, nouvelle, chaste dans ses plus grands emportements.

Le public, qui est libertin comme un vieux célibataire, se disait : « Que m'importe, pourvu que les femmes soient jolies et pourvu qu'elles fassent des bouffantes. »

La bouffante est une ruse du vieux temps de la danse qui s'emploie encore beaucoup de nos jours, et qui s'emploiera longtemps pour l'édification de nos derniers neveux. Quand la danseuse noble termine son assaut, elle fait une pirouette sur la pointe du pied. Cette pirouette commence vivement et va en s'affaiblissant, alors la robe de gaze de la déesse s'enfle comme un ballon ; l'attention est immense à l'orchestre et au parterre ; c'est cette enflure que j'appelle une bouffante. La bouffante ne manque jamais son effet, elle est suivie d'ordinaire d'un murmure approbateur, elle sauve la médiocrité, elle protège le génie, elle ôte des années et des rides, elle est le but de toute danse noble ; la bouffante, pour la danseuse, c'est le grand coup d'œil à la fin de la tirade tragique.

Un beau jour arrive Taglioni, d'une élégance de formes

inouïe ; quand nous l'avons vue si à son aise, si heureuse de danser, elle dansait comme l'oiseau chante, nous n'y avons rien compris d'abord. « Où est la danse noble »? disaient les anciens. Pas plus de danse noble chez Taglioni que de danse naturelle chez ses rivales ; elle se sert des mains quand elle danse ! Elle marche, cette femme, elle joue le drame ! Ce qui a dû bien étonner ces dames, c'est que la nouvelle arrivée, si pleine de naïve passion et de bouderies charmantes et d'élégants caprices de toutes sortes et qui pouvait tout se permettre, ne s'est pas permis une bouffante. Pas une pauvre petite bouffante pour le pauvre public qui l'adore !

29 août.

Les saint-simoniens ont été condamnés hier. Le Père suprême Enfantin s'est couvert de ridicule ; il ne savait que dire parfois et les trois quarts du temps, il débitait des bêtises. Voici une des bonnes : en parlant de sa beauté, il soutenait que les saint-simoniens, ainsi que les carabiniers, devaient être beaux. Ceci a beaucoup amusé la reine, qui ne voit dans MM. les saint-simoniens autre chose que des escrocs ou des dupes. Madame Adélaïde n'est pas tout à fait de cet avis ; elle prétend que le Père suprême Enfantin est convaincu de sa doctrine, qu'il en est tout pénétré, enfin qu'il est de bonne foi.

Le roi et sa famille sont, depuis quelques jours, établis à Neuilly, c'est la première fois depuis que Louis-Philippe est sur le trône. Madame Adélaïde, je n'en doute

pas, se promène beaucoup du côté de son cher boulet de Neuilly.

Le duc d'Orléans, en me parlant dernièrement de son beau-frère, le roi des Belges, et de l'opposition qu'il fait au projet de conférence pour l'arrangement des affaires des Pays-Bas, s'est tout à fait animé. Il m'a dit qu'il ne concevait pas le roi Léopold, qu'il était très ridicule de sa part de faire le difficile vis-à-vis de la Conférence, qu'il lui en avait parlé dans ce sens dans une lettre qu'il vient de lui adresser. J'ai répondu à Son Altesse Royale que je croyais que toutes ces difficultés ne venaient pas autant du roi Léopold que plutôt de son ministère et des Chambres.

— Alors, reprit le duc d'Orléans, qu'il change l'un et qu'il dissolve l'autre !

Si le duc n'a pas joué la comédie avec moi, ce qu'il fait quelquefois, je m'étonnerais assez de sa manière de penser si correcte. Nous verrons ce qui en est par le résultat.

Le jury a prononcé aujourd'hui la non-culpabilité de M. Paulin (1) sur tous les chefs d'accusation. Ainsi, loin d'être puni de mort, il est acquitté, et même les exemplaires contenant les articles inculpés lui ont été restitués.

Au cours du procès, le marquis de La Fayette a reçu une leçon du président de la cour d'assises de la Seine. Il voulait faire du scandale. Introduit comme témoin dans l'affaire du *National*, il a essayé de s'expliquer sur un fait concernant sa personne, c'est-à-dire sur la comparaison qu'on a faite entre lui et le général Égalité. Mais

(1) Fondateur de *l'Illustration*. Il avait participé à la création du *National* et était poursuivi à raison d'articles considérés comme séditieux qu'il y avait publiés.

le président lui a fait observer qu'il ne pouvait parler que dans l'intérêt de l'accusé. Il paraît au résumé, que l'article du *National* intitulé : « Plus de Bourbons » d'après MM. les jurés n'est pas une offense à la personne du roi, qu'il ne règne en France que comme duc d'Orléans et qu'on n'a jamais fait nulle part, pendant les Glorieuses, la distinction entre la branche aînée ou cadette de Bourbon.

J'ai encore remarqué l'affectation du genéral La Fayette qui, interrogé par le président sur ses nom et profession, répond : « La Fayette, âgé de soixante-quatorze ans, cultivateur et député, demeurant à la Grange, département de Seine-et-Marne, et à Paris, rue d'Anjou, nº 6. »

30 août.

Depuis longtemps je n'ai lu un livre plus intéressant que les souvenirs et observations de M. G. Morris, ministre plénipotentiaire des États-Unis en France, du temps de Louis XVI, sur la Révolution française. M. Morris vint en France en 89, après avoir pris une part très active à l'émancipation de l'Amérique du Nord. Ami de Franklin, de Washington, de La Fayette et de Jefferson, un tel homme ne peut être soupçonné de partialité en faveur des classes aristocratiques. En lisant son journal, qu'il écrivit pendant son séjour en France, de l'année 1789 jusqu'à l'année 1793, on voit se déployer peu à peu ce caractère grave et calme, sincère et réfléchi, qui ne conçoit pas de génie sans bon sens, ni de liberté sans ordre.

2 septembre.

J'ai rencontré dans la rue de Varennes la duchesse de Liancourt, elle arrivait de la campagne pour voir la comtesse de Narbonne-Pelet, son amie intime ; elle me dit, en s'arrêtant dans la rue, qu'elle l'avait trouvée très fatiguée.

— Vous n'êtes cependant point inquiète pour la comtesse?

— Je n'en sais rien, me répliqua la duchesse, je n'en sais rien ; je l'ai trouvée bien changée, et si je n'avais pas tout ordonné pour retourner chez moi à la campagne dans une heure, j'aimerais tout autant rester à Paris.

Effectivement, deux jours après cette conversation, Mme de Liancourt revint en toute hâte à Paris auprès de Mme de Narbonne qui, quelques heures après, allait expirer dans ses bras. C'est une désolation universelle ; tout le monde devait aimer la comtesse de Narbonne, elle était si douce, si jolie, si aimable, si bienfaisante, si spirituelle, d'une humeur si égale, si instruite, si gaie, si bienveillante, si affectueuse, si désireuse de plaire! Le monde la gâtait pour être gâté ; on lui faisait mille petites surprises, autant pour lui faire plaisir que pour lui donner une nouvelle occasion de lui faire dire des choses aimables et obligeantes. Elle avait le don de prouver à ses amis combien elle était touchée de leurs attentions ; elle leur attribuait mille charmantes idées qu'elle supposait ou qu'elle mettait, pour ainsi dire, dans la bouche de celui qui lui faisait une petite surprise,

au point que la plupart s'en allaient de chez elle tout enchantés d'eux-mêmes et de leur amabilité, car ils finissaient par se persuader qu'ils avaient véritablement eu toutes les intentions que Mme de Narbonne leur attribuait.

Un jour, le comte de Turpin, qui a pour la peinture un talent si distingué qu'il peut rivaliser avec les premiers artistes, eut l'idée de peindre en arabesques à l'huile la salle à manger de la comtesse et cela pendant qu'elle était malade. Le comte de Narbonne fut dans le secret, et lorsque sa femme fut entièrement rétablie, il invita le comte et la comtesse de Turpin à dîner, afin qu'ils eussent le plaisir de voir la surprise de la comtesse. A son entrée dans la ravissante salle, celle-ci reconnut sur-le-champ le goût si distingué de Turpin et le combla d'éloges, de remerciements si aimables, si gracieux, qu'il m'avoua lui-même qu'elle avait trouvé des perfections dans le dessin de ses arabesques et une rare poésie dans la composition de tout l'ensemble, et qu'il y trouvait réellement tout cela depuis qu'elle lui en avait fait l'explication, mais qu'il était trop franc pour ne pas avouer qu'il n'y avait pas pensé en travaillant et que son ouvrage devait ces mérites uniquement aux interprétations judicieuses de la comtesse.

Mme de Narbonne passait la moitié de sa vie dans son lit ou au moins sur une chaise longue. Malgré toutes ses souffrances, elle restait toujours gaie et aimable. C'était curieux de la voir couchée sur son lit de repos, tout enveloppée d'écharpes et de fichus en dentelle, et cela dans une salle éclairée à jour, une salle de bal avec orchestre et tout ce qui s'ensuit. Les jeunes gens, les jeunes personnes entouraient son lit dans les intervalles de repos ;

elle les animait à la danse, à la gaieté. On arrangeait pour elle des bals costumés, des quadrilles burlesques ou de caractère et le tout était exécuté pour ainsi dire au chevet de la malade. A une certaine heure, heure qu'elle tâchait de reculer jusqu'au moment où ses forces l'abandonnaient tout à fait, elle prenait congé de la société ; on la roulait dans un cabinet éloigné de la salle, et elle y passait sa nuit pour ne point déranger la jeunesse qui continuait la danse jusqu'à l'aube.

20 septembre.

Une des dernières victimes du fléau épidémique a été la marquise de Coigny, une des femmes les plus spirituelles de la société, belle-mère du général Sébastiani, mère du duc de Coigny, tante des princesses Charlotte et Berthe de Rohan. Son nom de fille était Conflans. Née sous des auspices les plus brillants, tels qu'un grand nom, une grande fortune, avec de la grâce, de l'esprit et de la beauté, il n'est pas étonnant qu'elle se soit mariée fort jeune et que bientôt elle ait occupé une place éminente dans la société.

Son salon fut le plus recherché de Paris ; tous les jeunes élégants de la cour de Louis XVI étaient aux pieds de la séduisante marquise. Elle exerçait un tel pouvoir sur ces messieurs qu'un jour où elle était brouillée avec la reine Marie-Antoinette et avec la princesse de Lamballe, et que Sa Majesté, donnant un petit bal, ne la pria point, elle se vengea en donnant chez elle un bal magnifique où elle invita tous les élégants de la cour et de la

ville, et pas un d'eux n'osa mettre le pied dans le salon de Marie-Antoinette, craignant de déplaire à la marquise de Coigny.

Cette dame fut surtout célèbre pour ses charmants bons mots, ses reparties piquantes et enfin ses billets du matin, qui étaient d'une élégance de style, d'une originalité rares. J'en ai lu beaucoup, car elle en écrivait à tout le monde et nommément à ma cousine, qu'elle appelait « l'Excellence de toutes les excellences et la plus excellente ».

Cette femme si élégante, si recherchée, avait un défaut dont elle ne put se défaire, dont elle riait elle-même, mais qui la subjugua entièrement ; ce défaut fut l'avarice. Déjeuners, dîners, soupers étaient rayés de son budget, et la première chose qu'elle fit, après la mort de son mari, ce fut de faire disparaître de sa maison la cuisine. Elle s'invitait chez ses amies, et lorsqu'elle était malade à ne pouvoir sortir, elle avait un petit pot dans lequel elle réchauffait, sur quelques charbons, des restes de volaille ou autres qu'elle emportait, dans son sac à ouvrage, des dîners qu'elle faisait chez les autres.

Sa vie est remplie de traits semblables. En voici un et non des moins piquants : M. Alfred de Vigny venait d'achever un de ses ouvrages et demanda la permission à Mme de Coigny de lui en faire la lecture. La marquise accepta avec reconnaissance et, qui plus est, invita M. de Vigny, plusieurs autres savants et quelques amis de la littérature à dîner chez elle. Pareille chose n'était plus arrivée depuis la mort du marquis ; toute la ville parla de cet événement comme d'un phénomène précurseur de la mort prochaine de la marquise ; ses parents, ses enfants, dont elle fut toujours adorée, en furent très inquiets.

Cependant, le jour du fameux repas arriva, la marquise, pendant toute la lecture qui précéda le dîner, se surpassa en amabilité, en esprit ; ce fut un volcan de bons mots, de remarques gaies et remplies de justesse. La lecture était déjà finie depuis longtemps, sept heures venaient de sonner, le dîner n'était pas annoncé, et déjà l'on commençait à se regarder avec quelque inquiétude, lorsque, tout à coup, la marquise partit d'un grand éclat de rire.

— Ah ! par exemple, dit-elle, c'est la chose la plus drôle qui me soit arrivée de ma vie ; c'est vous, monsieur de Vigny, qui en êtes la cause : j'étais toute à vous, toute à votre ouvrage, et dans ma préoccupation, j'ai oublié de commander le dîner. La seule chose qui nous reste à faire c'est d'arranger entre nous un pique-nique. Chacun de vous fera venir un plat du restaurant, moi, je me charge du dessert.

Et ce dessert fut composé de quelques oranges qu'on venait de lui envoyer de Chantilly.

On pourrait écrire un volume entier sur ses manies. Mais le résultat de tout cela fut une fortune immense qu'elle laissa après elle. On trouva de l'argent partout, dans son lit cousu dans les matelas, dans ses jupons, sous le parquet, derrière les vieilles tentures, dans les coussins des canapés, partout, partout de l'or.

Malgré ses travers, elle était adorée de sa famille, fils, gendre, petite-fille, nièces, amis et amies, tous, tous sont inconsolables de sa perte.

3 octobre.

Je suis de retour depuis hier de Vosve où j'ai passé une quinzaine accompagné de Rodolphe II. Les bons Fitz-

Williams nous ont reçus avec cette aménité qui les distingue. Il faisait un temps délicieux, de sorte que nous avons passé dehors nos journées et une partie des nuits. Nous avons parcouru la forêt de Fontainebleau dans tous les sens, cette forêt si belle avec ses rochers et ses carrières et cette population de carriers, ces troglodytes qui vivent comme des sauvages au milieu d'un pays civilisé, ces gens qui ne reconnaissent ni loi, ni maître, ni le bon Dieu, ni l'enfer ; ils fendent le rocher, en retirent des pierres et les fournissent aux architectes, aux sculpteurs, à très bas prix. Cet argent est employé à acheter leurs provisions et, aussitôt, ils retournent dans leur forêt chérie ; ils en sont les maîtres, ils y jouissent d'une liberté entière ; personne n'oserait les attaquer dans leur retraite, on les respecte car on les craint.

13 octobre.

Ce n'est pas sans peine que le roi s'est décidé à former son ministère ; le voilà enfin bien établi depuis le 11 de ce mois. Le général Sébastiani, voyant le mauvais effet que produisait dans le public l'hésitation du roi, se rendit, le 10, chez Sa Majesté et la conjura de passer sur toute considération secondaire et de former, puisqu'il n'y avait pas moyen de faire autrement, un ministère de la couleur doctrinaire. Dupin ne voulait entrer qu'à la condition d'avoir le portefeuille des affaires étrangères ou bien la présidence du Conseil ; il mettait tout son amour-propre à recevoir chez lui le corps diplomatique. Le roi sait trop bien que les formes sont indispensables

chez un ministre des affaires étrangères et de même chez le président du Conseil, pour se résoudre à nommer Dupin à une de ces places. Cependant, en le rayant du nombre des ministres, il fallait se jeter dans les bras des doctrinaires ; c'était un grand pas à faire, un pas périlleux pour ce roi sortant des barricades, élu par le peuple, dont il a reconnu et proclamé la souveraineté. Que dirait ce peuple en le voyant marcher vers la légitimité? D'autre part, le duc de Broglie ne voulait accepter le portefeuille des affaires étrangères qu'autant qu'il aurait dans le ministère son ami et confident Guizot. Parfaitement loyal et consciencieux et, comme tous les théoriciens, indécis et craintif, il craint de se tromper ou bien d'être obligé de sacrifier une de ses thèses, de ses théories, bases immuables de ses arguments, de sa conduite. Aristôcrate dans l'âme, subordonnant sa doctrine aux principes de l'aristocratie, il se trouve parfois embarrassé pour trouver la juste voie à travers ces principes et ceux de sa large philanthropie. En proie aux tourments de tant de dogmes contradictoires, il appelle à son secours son ami Guizot. C'est celui-ci qui chasse alors les doutes du duc, qui modère l'impulsion trop active de son collègue et qui, avec la torche de sa philanthropie roturière, dissipe les ténèbres produites par les sentiments aristocratiques du duc.

Ce nouveau ministère, s'il parvient à s'entendre avec les Chambres, offre de grandes garanties pour le maintien de la paix générale et il peut même être considéré comme un pont qui servira à Louis-Philippe à franchir l'abîme de l'anarchie pour arriver à une quasi légitimité.

C'est sous ce point de vue qu'on le considère généralement. Les républicains jettent feu et flamme, ils se

voient trompés, frustrés par Louis-Philippe. Effectivement, le roi, par la composition de son Conseil, prouve clairement qu'il ne reconnaît plus la Souveraineté du peuple, vu que les doctrinaires se sont toujours déclarés contraires à ce principe et notamment lors de la proposition Bricqueville relativement au bannissement de la branche aînée.

La duchesse de Broglie, fille de Mme de Staël, est une femme d'infiniment d'esprit, très simple dans ses manières, bienfaisante autant qu'on peut l'être, pieuse jusqu'à l'exaltation et en cela tout le contraire de sa mère qui jusqu'à sa mort a combattu avec elle-même pour parvenir à la croyance, sans jamais y être parvenue Mme de Broglie au contraire est méthodiste, elle tâche de faire des prosélytes, elle croit que c'est un devoir, ce qui fait qu'elle aime à entrer en discussion sur les dogmes et sur les nuances qu'il y a entre les sectes différentes. Elle est bien malheureuse de la perte qu'elle vient de faire, il y a peu de mois, de sa fille aînée, jeune personne de seize ans, bonne, douce, spirituelle et belle comme un ange. Il y a auprès de Mme de Broglie une méthodiste anglaise passablement vieille. Amie intime et grande admiratrice de Mme de Staël, cette dame, après le deuil de son amie, accepta l'offre de Mme de Broglie de s'établir auprès d'elle et, depuis ce temps, elle ne la quitte pas plus qu'elle n'a quitté sa mère. Elle aide la duchesse dans les nombreuses œuvres de charité à la tête desquelles elle se trouve, dans toutes les courses que la duchesse entreprend chez les pauvres, les malheureux, les malades, pour voir s'ils sont soignés autant qu'ils le doivent être d'après les institutions du comité de secours dont Mlle de Broglie est une des patronnesses et certainement la plus zélée de toutes.

Château de Sainte-Assise, 16 octobre.

Pour venir ici où j'étais invité par les Beauvau, j'ai fait un petit détour pour passer une journée à Juvisy chez MM. de Montessuy, père et frère de Mme de Nieuwerkerke. Gustave de Montessuy, attaché à la mission de France à Turin, m'avait prié bien des fois de venir le voir à Juvisy, et comme il s'y trouve actuellement, je me suis décidé à cette visite.

J'ai fait arrêter la voiture près de l'obélisque connu de tous les voyageurs qui ont fait la route de Paris en Italie, obélisque connu par son inscription bizarre : « Dieu, ma belle et mon roi ! » Ce monument du temps de la chevalerie se trouve à la porte d'entrée du parc de Juvisy. Gustave et son père nous y attendaient avec le comte de Muhlinen, ministre de Wurtemberg, le baron d'André, attaché de France à l'ambassade de Saint-Pétersbourg, le baron de Hugel, secrétaire de la légation de Wurtemberg à Paris, et autres personnes que Gustave avait engagées chez lui pour que nous nous trouvions en pays de connaissance ; tout ce monde, à ma grande confusion, guettait mon arrivée. Gustave nous présenta à son père, que je n'avais pas vu encore. Nous traversâmes à pied les grandes et belles avenues du château plantées par Le Nôtre pour Louis XIV. Juvisy était un rendez-vous de chasse de ce roi fastueux. Malgré la Révolution et bien que cette propriété ait changé souvent de propriétaire, le parc et le château ont conservé bien des restes de leur ancienne splendeur, des canaux

bien larges, des bassins ornés de jets d'eau, des vases et des groupes de statues en marbre blanc, des terrasses érigées en échelons, les unes sur les autres, garnies de balustrades. La longue ligne de ces terrasses se trouve coupée tantôt par de larges escaliers qui forment deux courbes inverses, tantôt par de riches cascades qui se précipitent du haut des terrasses dans des bassins.

Cette résidence superbe est formée de pavillons circulaires à dômes avec des fenêtres à riches encadrements, des portiques, des architraves, des entassements surchargés d'ornements. On a conservé dans l'intérieur ces vieilles peintures bizarres, que, d'ailleurs, fussent-elles plus jolies, on ne regarde guère, car l'attention est surtout absorbée par la belle vue sur la Seine et le riche paysage qu'elle parcourt. Dans le château, j'ai admiré une salle magnifique avec un plafond voûté et peint à fresque. Glaces, dorures, meubles, portraits, tout date de Louis XIV et y a été conservé avec un soin religieux. Gustave et son père m'ont montré la table où le contrat de mariage a été signé entre Nieuwerkerke et Mlle de Montessuy. Cette table se trouve placée dans la salle de Louis XIV, telle qu'elle l'était le jour des noces, car M. de Montessuy père est maire de Juvisy et son château est la mairie, sa chapelle la paroisse du village. L'encrier et la plume avec laquelle le contrat fut signé s'y trouvent encore et y resteront aussi longtemps que cette terre restera dans cette famille.

La visite du château et des fermes nous a pris beaucoup de temps. Nous ne sommes rentrés au château de Juvisy que fort tard et nous ne nous mîmes à table qu'à sept heures, ce qui me dérangeait un tant soit peu, à cause de mon voyage à Sainte-Assise, car j'avais promis à la

princesse Charles d'arriver dans la soirée. Elle avait eu la bonté d'inviter en mon honneur la marquise de La Châtaigneraie qu'elle connaissait très peu et supposait, à tort sans doute, que la marquise s'ennuierait beaucoup dans son salon si elle n'y trouvait pas les personnes qu'elle s'attendait y rencontrer. Le dîner donc, quoique excellent et fort agréablement composé, me parut pourtant un peu long ; je parvins cependant à avoir les chevaux à neuf heures. Il faisait très noir et je mis plus de deux heures à faire mes deux postes et demie de Juvisy à Sainte-Assise. La princesse gronda un peu, je fis mes excuses et nous avons fini par nous dire des choses aimables. A minuit, nous nous sommes retirés tous dans nos chambres, après avoir décidé cependant que nous ferions le lendemain une course au château de Praslin.

17 octobre.

J'ai revu avec grand plaisir ce superbe château de Vaux-Praslin. C'est sous le nom de Vaux que Mme de Sévigné en parle dans ses charmantes lettres. Mme Fouquet était une de ses amies, elle allait la voir souvent dans le superbe palais de Vaux où la pauvre femme se morfondait dans ses tristes rêveries sur la misérable fin de son mari naguère si heureux, si opulent.

Après Louis XIV, Fouquet a été certainement l'homme de son époque qui dépensait le plus d'argent. Le château de Praslin est le monument parlant d'une dépense sans exemple pour un particulier. Seul, sans les jardins de douze cents arpents d'étendue, il a coûté quarante mil-

lions. Fouquet, surintendant des finances de Louis XIV, était éperdument amoureux de la belle et irrésistible La Vallière. Repoussé avec douceur, mais avec fermeté, il se persuada que c'était la magnificence du roi qui enchaînait surtout Mlle de La Vallière à son royal amant et voulut, dans son aveuglement, égaler la magnificence de Louis XIV et faire de sa résidence de Vaux la rivale de Versailles. Les meilleurs architectes d'Italie et de la France furent appelés pour créer un palais de fées. Le Nôtre fut chargé des vastes jardins ; il en fit le plan et le soumit à Fouquet. C'était un travail gigantesque à entreprendre : il fallait défricher des forêts, jeter des collines dans des vallons pour niveler le sol. Des milliers d'ouvriers y travaillèrent pendant des mois, des millions y passèrent. Sur l'immense plateau s'élevèrent des terrasses, sur ces terrasses des arcades en marbre de toutes couleurs, puis des balustrades, des rampes en bronze et en marbre. De larges bassins et des canaux furent creusés, entourés de colonnes et de vases admirablement sculptés, peuplés de Naïades, de Neptunes, traînés par des chevaux marins, et dieux et monstres et nymphes et satyres crachant des torrents d'eau, venus de loin.

A mesure que Le Nôtre continuait ses enchantements, un palais resplendissant s'élevait sur de superbes terrasses ornées de balustrades magnifiques et, sur ces terrasses, des jets d'eau qui lancés dans les airs à une hauteur prodigieuse retombent en cascades dans le large fossé qui entoure le château et où se reflètent ces pavillons, ces colonnades, ces statues, ces gradins, ces dômes majestueux et ces pompeuses façades qui aujourd'hui encore font l'admiration des architectes les plus experts. Fouquet lui-même arrivant de Versailles, et dont l'œil était

accoutumé aux proportions du palais de Louis XIV, fut étonné de la beauté de sa création.

— Je suis content, dit-il à Claude Perrault, le célèbre architecte du Louvre qui, l'ayant construite, la lui faisait visiter.

Pour la décorer, il fit appel à Mignard, le peintre de Versailles. Mignard se mit à l'œuvre, après avoir reçu, pour lui et ses aides, un acompte de huit cent mille francs ; il se laissa aller entièrement à son inspiration et bientôt les plafonds de Vaux purent rivaliser avec ceux de Versailles.

Cependant les ennemis de Fouquet, ses envieux criaient au scandale, l'accusaient de dilapidation, de trop de luxe et de vouloir rivaliser avec Sa Majesté. Colbert surtout appuya beaucoup sur cette accusation si propre à exciter le mécontentement du roi, en le blessant dans son orgueil A la cour, on commençait à parler de la disgrâce prochaine de Fouquet et de la nomination de Colbert à la surintendance des finances. Ce bruit devint de jour en jour plus fort ; de la cour il se répandit dans la ville ; il arriva jusqu'aux oreilles de Mignard qui travaillait dans le château. Il était précisément occupé à peindre des arabesques dans un boudoir à côté du grand salon orné d'un très beau portrait en pied de Mlle de La Vallière en costume de Diane chasseresse. Il imagina alors d'y représenter un écureuil poursuivi par un serpent. Or, il y avait un écureuil dans les armes de Fouquet et un serpent dans celles de Colbert. Volontaire ou non, cette allégorie était un avertissement pour Fouquet. Mais il n'en tint aucun compte et, tout à la joie de voir son palais achevé, il voulut y offrir une fête au roi et éblouir ainsi la charmante La Vallière.

Il se trouva que le jour même où il venait d'inviter Louis XIV, Colbert avait obtenu du roi son renvoi et une lettre de cachet qui permettait de l'envoyer à la Bastille. Mais il fut décidé qu'on ne l'arrêterait qu'après la visite.

C'est vers le soir que Louis XIV, accompagné de Mlle de La Vallière et d'une suite nombreuse, arriva au château de son surintendant. Colbert ne s'était point trompé, Louis XIV voyant à chaque pas surgir des merveilles en prit ombrage. Mlle de La Vallière vit avec chagrin ce mouvement du roi. Elle trembla pour la sûreté de Fouquet et encore plus pour la gloire de son royal amant. Cette âme si pure sentait tout ce que présentait d'odieux l'action que Louis XIV allait commettre. Les fêtes de Vaux surpassèrent en magnificence tout ce à quoi le roi et sa cour s'étaient attendus. Ce fut un conte des *Mille et une Nuits* réalisé, une véritable féerie. Chaque heure amenait de nouvelles réjouissances, de nouveaux plaisirs plus raffinés les uns que les autres. Des chants, des danses, des banquets, des bals, des feux d'artifices, des joutes se succédaient sans interruption. Le soir, château et parc resplendissaient de lumière.

Cependant Fouquet, le grand magicien dont la volonté mettait ces splendeurs en mouvement, ne voyait que Mlle de La Vallière et s'efforçait de lui faire comprendre que c'était pour elle qu'il avait imaginé tous ces enchantements. Sans partager la passion qui le dévorait, elle était touchée de tant de témoignages de son amour. Elle aurait voulu le prévenir du danger qui le menaçait ; mais Louis XIV ne la quittait pas plus que son ombre. Il arriva pourtant que pendant un feu d'artifice tiré sur la grande pièce d'eau, elle put lui donner un rendez-

vous à minuit dans le temple de Neptune. Le surintendant faillit mourir de surprise et de bonheur. Roi, fête, château, parc, illuminations, musique, ballet, feu d'artifice, tout disparut à ses yeux et il se livra aux plus radieuses espérances.

Le roi fatigué venait de se retirer après son souper et Mlle de La Vallière avait gagné ses appartements. Mais elle ne fit qu'y passer et, à minuit, elle était au rendez-vous. Fouquet l'attendait. En la voyant, il tomba à ses pieds.

Toute tremblante, elle le conjure de se relever et de l'écouter.

— Fuyez, lui dit-elle, sinon vous êtes perdu. Vos ennemis sont victorieux, vous êtes accusé de conspirer pour devenir duc de Bretagne. Demain il ne sera plus temps de vous sauver ; vous serez au pouvoir de Colbert.

Mais elle avait beau parler, il n'entendait rien, il ne voyait que la beauté de cette femme, il n'entendait que les sons harmonieux de sa voix, sans saisir le sens de ses paroles. Elle essaya de l'arracher à son extase en lui expliquant clairement les projets qu'on avait formés contre lui. Après l'avoir écoutée froidement, il la pria avec un dépit visible de ne point s'inquiéter de sa sûreté personnelle. Il lui reprocha de vouloir l'éloigner de la cour et lui déclara qu'il ne fuirait pas et ne renoncerait pas au bonheur de la voir. Vainement elle protesta de la pureté de ses intentions et voulut lui faire comprendre qu'il se perdait, rien ne put le tirer de son aveuglement. Il lui répliqua qu'elle calomniait le roi en le supposant capable de tant de fausseté envers un homme qu'il avait comblé de bienfaits.

— Si mon maître, dit-il, veut me mettre en prison, il le peut sans avoir besoin d'user de tant d'astuce.

Cette idée le rassura tellement qu'en quittant Mlle de La Vallière, il donna les ordres nécessaires pour qu'une avenue se trouvât plantée le matin au réveil du roi à une place que Sa Majesté avait trouvée nue et manquant d'arbres. Au matin, en voyant cette avenue improvisée en une nuit, le roi exprima à Fouquet, dans des termes les plus gracieux, sa reconnaissance pour cette nouvelle attention de sa part ainsi que pour son hospitalité. Fouquet, rassuré par ce langage, exprima à Sa Majesté sa reconnaissance, son respect, son dévouement et resta convaincu que La Vallière n'avait tenté de l'effrayer que pour l'éloigner d'elle.

Il eut encore l'honneur de soutenir Sa Majesté au moment où elle montait en voiture et l'accompagna à pied, la tête découverte, marchant à la portière du carrosse du côté où se trouvait le roi, jusqu'à la grande route de Fontainebleau. De retour chez lui, on ne lui laissa pas même franchir la porte d'entrée de la cour d'honneur. Il fut arrêté au nom du roi qu'il venait de revevoir chez lui ; toute résistance aurait été inutile ; il se soumit et rendit une justice tardive à la loyauté de la belle et bonne La Vallière.

La fille de Mme Fouquet, héritière du château de Vaux, épousa le maréchal de Villars ; et son fils, le duc de ce nom, vendit cette superbe propriété au duc de Choiseul-Praslin, grand-père de la princesse de Beauvau et du duc de Praslin d'aujourd'hui.

D'après les détails que m'a donnés le duc de Praslin sur le duc de Villars, ce dernier devait être un homme fort bizarre.

— Mon grand-père, me dit M. de Praslin, en achetant ce château du duc de Villars, lui envoya à Paris tous les portraits de sa famille qu'il y avait trouvés et des grands tableaux représentant les batailles gagnées par le maréchal son père, ainsi que sa correspondance avec Louis XIV et avec quelques maréchaux ses collègues, de plus deux canons aux armes de la famille de Villars. Le duc renvoya le tout en faisant dire que les tableaux étaient trop grands pour son appartement à Paris et, pour ce qui concernait la correspondance, il était aussi libre d'en disposer comme bon il lui semblerait. Mon grand-père garda le tout soigneusement ; voilà ce qui fait qu'aujourd'hui encore toutes ces lettres se trouvent dans les archives du château.

3 novembre.

On a donné hier, au théâtre du Panthéon, une nouvelle pièce intitulée *Schneider*, sujet tiré du premier volume des *Souvenirs* de Charles Nodier et mis en drame historique en trois actes et en vers par M. Théodore de Villeneuve. L'épisode se déroule en pleine Terreur. La pièce a réussi ! elle avait été précédée d'une assez atroce ouverture musicale, composée de tous les airs de 93 ; il y a de ces refrains qu'on ne devrait jamais rappeler dans une réunion de pacifiques bourgeois et d'honnêtes citoyens qui viennent se distraire au spectacle. Ainsi le chef d'orchestre devrait bien rayer de son pot-pourri :

Ah ! ça ira ! ça ira !
Les aristocrates à la lanterne !

Ces scènes épouvantables se jouent dans une ancienne église, la jolie église Saint-Benoît, construite au douzième siècle et maintenant transformée en théâtre. Quelle abomination !

Hier, pendant l'entracte, je suis allé dans la sacristie qu'on a conservée et dont on a fait un foyer pour les amateurs de l'endroit. C'est la plus artistique chapelle qu'on puisse voir : fine, découpée, élégante, toute taillée dans la pierre, la fenêtre est en ogive et d'un travail merveilleux. La salle n'est pas entièrement badigeonnée ; elle est garnie à moitié d'un très beau papier moiré, qui serait très bien à sa place dans l'alcôve d'un huissier. J'y suis resté un quart d'heure, tant que l'entr'acte a duré, et j'ai trouvé que l'entr'acte était fort court.

9 novembre.

Ce qui devait arriver est enfin arrivé hier à dix heures du matin : Mme la duchesse de Berry a été arrêtée à Nantes avec M. de Mesnard, Mlle de Kersabiec et M. Guibourg, cachés dans une maison rue Haute-du-Château. Les recherches dans cette maison ont duré plusieurs heures ; on a découvert enfin une plaque de cheminée qui, tournant sur elle-même, donnait entrée dans une petite chambre. C'est là qu'avaient cherché asile la duchesse et les personnes qui l'accompagnaient. Elle fut transférée au théâtre de Nantes où elle est détenue et confiée à l'honneur de la garde nationale et de la garnison. On annonce aussi que le gouvernement veut en référer aux Chambres pour statuer sur le sort de la duchesse

de Berry. J'espère encore qu'il ne fera pas cette bêtise.

Le roi, à la première nouvelle de l'arrestation de Madame la duchesse, a fondu en larmes. La reine et les princesses sont vraiment inconsolables de cet événement. Le *Constitutionnel* commence déjà à déclamer contre toute espèce de loi exceptionnelle en faveur de Mme la duchesse de Berry et soutient avec chaleur qu'aucun pouvoir dans le monde ne saurait empêcher que Madame ne soit jugée par la cour d'assises. Voilà de nouveau une belle occasion de fomenter des troubles.

Nous avions arrangé hier une partie de spectacle avec Mme Alfred de Noailles et sa fille, Mme de Chastellux et sa fille aînée, le duc de Richelieu et moi. Nous avions pris une loge aux Français pour voir le début de Bocage dans deux rôles : *le Philosophe marié* et *l'Ecole des Vieillards*. La nouvelle de l'arrestation de Mme la duchesse de Berry empêcha tout ce monde de venir. Moi-même, sûr de ne trouver personne dans la loge, je ne me suis rendu au spectacle que fort tard, connaissant d'ailleurs par cœur les deux pièces ainsi que le jeu de Mlle Mars. Cependant me voilà seul dans ma loge, pas une âme de ma connaissance dans la salle, car la même raison a empêché les habitués de venir. On venait de baisser la toile et j'étais donc en train de bâiller et de lire quelques billets insignifiants qu'on m'avait remis au moment de monter en voiture, lorsque, à ma grande surprise, je vois entrer chez moi le duc de Fezensac. Il me demanda ce que j'avais fait de mes dames, et je lui appris la grande et triste nouvelle qu'il ne savait pas encore. Le duc, à la vérité, est un peu tiède dans ses opinions, il vient d'être fait pair de France, honneur qu'il n'a pas demandé certainement, mais qu'il a accepté. Néanmoins il prit bien

la nouvelle, il la prit en homme d'esprit, ce qu'il est.

— C'est un événement, dit-il, heureux si l'on veut pour la France, en ce qu'il éteint la guerre civile, mais fâcheux pour le roi et le gouvernement. Mais si j'étais le roi, je couperais court à toute cette affaire en renvoyant, sans prendre avis de qui que ce soit, Mme la duchesse de Berry à Prague et je demanderais à l'empereur d'Autriche de me promettre d'exercer une surveillance active sur Madame, afin qu'elle ne puisse franchir les limites de la Bohême.

Le duc me quitta au commencement du nouvel acte, mais il revint de nouveau dans ma loge au second entr'acte et me dit qu'il était au théâtre avec Mme de Flavigny et Mlle de Fezensac, ses filles et Mme de Nansouty.

— Je n'ai pas le courage de leur apprendre la nouvelle qui leur gâterait tout le plaisir du spectacle.

— Il ne le faut pas, dis-je au duc, et si vous croyez que ma visite ne les importunera pas, je vous accompagnerai dans votre loge et je vous promets de ne leur pas parler de l'événement.

Ces dames se trouvant beaucoup moins bien que moi dans leur loge, je les ai invitées à venir dans la mienne ; elles acceptèrent avec reconnaissance ; je pris un tas de manteaux sur un bras et offris l'autre à Mme de Flavigny. J'avais cependant bien de la difficulté à inventer quelque raison pour expliquer à ces dames l'absence de celles qu'elles comptaient voir.

— Il faut absolument qu'il soit arrivé quelque chose à Mme de Poix, me disaient-elles, car autrement, Cécile et sa mère seraient certainement venues. Nous les avons vues à cinq heures et toutes décidées à venir.

J'ai fait observer que, si telle était la raison de leur

absence, Mmes de Chastellux et le duc de Richelieu n'y auraient pas trouvé un empêchement. C'était donc pour une autre cause qu'ils n'étaient là ni les uns ni les autres.

Mlle de Fezensac se mit alors à parler du bal qui doit avoir lieu aujourd'hui chez la comtesse de Rumford et où ces dames, une fois qu'elles sauront la nouvelle, n'iront pas.

— Il sera fort beau, s'il a lieu, dis-je.

— Comment, s'il a lieu ! Que voulez-vous qui l'empêche ?

— Je n'en sais rien, mais il se pourrait.

— Oui, répéta Mlle de Fezensac, il se pourrait. Que votre air soucieux vous va bien !

A ces mots, elle partit d'un grand éclat de rire. A l'heure qu'il est ces dames penseront à moi et surtout à ma prophétie.

10 novembre.

Mmes de Fezensac n'ont pas assisté au bal d'hier soir chez Mme de Rumford, mais le bal n'a pas moins eu lieu. Dans les commencements, le monde n'arrivait point, les dames dansantes surtout étaient bien rares. Vers onze heures, la salle s'est remplie sans qu'il y eût foule. Pour ma part j'étais persuadé que presque tout le monde nous manquerait et Mme de Rumford en était d'une agitation extrême. Comme elle m'avait chargé, dans les temps, de prier quelques jeunes gens de ma connaissance, elle me demandait à tous moments si mes danseurs arrivaient. Je répondis que ces messieurs me l'avaient bien promis, mais qu'étant donnée l'arrestation de Mme la duchesse

de Berry, je ne savais s'ils tiendraient parole. A vrai dire, j'avais espéré qu'ils ne viendraient pas, mais, excepté MM. de Caraman et de Pange, personne n'a manqué et l'on a dansé comme si de rien n'était. Mme de Flahaut était plus rayonnante que jamais, la duchesse improprement dite de Massa était là avec sa fille et Mme de Valence. Mlles de Laborde n'y manquèrent pas, bien jolies, bien aimables comme elles le sont toujours, puis Mlles de Tracy, dont la seconde est devenue bien belle depuis l'année dernière où elle avait encore l'air trop enfant Enfin, à Paris, on pourrait être à la veille du dernier jugement que l'on danserait et l'on s'amuserait encore. La fille de la marquise Landsdowne, pour qui ce bal était le premier qu'elle voyait à Paris, fut, ainsi que sa mère, enchantée et ravie.

Le gouvernement trouve toute cette affaire de Mme la duchesse de Berry bien inopportune. Il ne sait trop que faire, mais le roi est très décidé à ne point la faire juger, ni par les tribunaux, ni par les Chambres, ni par le jury. Il compte tout braver pour y parvenir et il y parviendra. Mais il compte surtout dans cette affaire sur l'assistance de notre empereur.

12 novembre.

Le château fort de Blaye, près de Bordeaux, a été arrangé pour recevoir, avec luxe et magnificence, Mme la duchesse de Berry ; le roi et la reine ont donné des ordres nécessaires pour que Madame Royale fût traitée de la manière la plus convenable à son rang et comme

nièce de Leurs Majestés. Aussi, ne reste-t-il au château de Blaye que le nom de prison, car pour le reste, toutes les mesures sont si bien prises, tout est tellement prévu qu'il faudrait plus que de la mauvaise volonté de la part de Madame pour ne pas être contente d'une pareille réclusion.

La reine a envoyé à Mme la duchesse de Berry tout un trousseau complet et magnifique ; puis elle a réuni tout ce qu'elle a pu retrouver en fait de tableaux, de meubles et autres objets qui lui appartenaient autrefois, dont elle se servait journellement aux Tuileries et à Saint-Cloud ; le tout attendait déjà Madame à Blaye, et, ces jours derniers, la reine a fait partir pour ce même château tous les maîtres et maîtresses dont se servait autrefois Mme la duchesse de Berry pour cultiver ses talents ou pour s'amuser.

On m'a dit aussi que les dames amies de Madame qu'elle désirera avoir auprès d'elle seront admises, mais à condition de partager la réclusion. Le roi a fixé à cent mille francs par mois la somme allouée à Mme la duchesse de Berry et dont le premier semestre a été déjà assigné d'avance.

Madame, une fois entre les mains de ses gardiens, a repris son ancienne gaieté. Elle a dit au préfet, au général et autres qui assistèrent à la rédaction du procès-verbal :

— Me voilà donc enfin en votre pouvoir ; j'espère que la galanterie française ne se démentira pas dans cette occasion ; j'y compte non seulement pour moi, mais aussi pour ceux de mes fidèles qui ont partagé tous les dangers avec moi ; je vous recommande surtout mon pauvre vieux de Mesnard que j'ai presque tué. Vous voyez, il n'en peut plus de fatigue.

Puis elle invita tout ce monde à dîner avec elle, mangea avec appétit et entretint ses convives de toutes ses petites aventures, entre autres de celle où elle-même, en traversant une rivière à cheval, a manqué périr.

— Et mon pauvre Mesnard, dit-elle, était déjà dans l'eau tout de bon, il fallut l'en retirer ; il était à moitié noyé.

Elle rit beaucoup de ses aventures et témoigne une grande amabilité à ces messieurs qu'elle appelle ses geôliers. Pour moi, je déplore en tout cela le manque complet de dignité et cette étourderie qui est dans le caractère de Madame, dont elle ne pourra jamais se défaire et qui gâte tout l'effet que produiraient sans cela ses grandes qualités, telles que son courage, son dévouement pour ses amis et pour la cause de Henri V. Dans ses courses elle s'est oubliée, dit-on, un peu trop souvent et l'on prétend même que sa grande intimité avec les hommes, qu'exigeait parfois sa position critique, est devenue encore plus intime que le cas ne le nécessitait et qu'il en est résulté un inconvénient qui serait fort à regretter en ce moment, puisque, s'il transpirait dans le public, il deviendrait nuisible à la cause du fils en ce qu'il jetterait au moins du ridicule sur la mère.

Pozzo est revenu rayonnant de son voyage et de la manière dont il a été reçu partout. Ce voyage, je ne puis le comparer qu'à celui d'un grand acteur qui revient, après nombre d'années, dans les villes où il fut applaudi : il s'y montre encore une fois, on parle de tous les rôles qu'il a si admirablement joués et, comme il se gardera bien de remonter sur la scène, on le croit encore de la même force. Le général est dans l'admiration de tout ce qu'il a vu chez nous et fait profession de nous dire qu'il a

trouvé en Autriche tout beaucoup mieux qu'en Prusse : la même phrase retournée servira probablement pour M. de Werther.

La première conversation qu'a eue, depuis son retour, l'ambassadeur de Russie avec le roi Louis-Philippe devait être chose curieuse. Pozzo a vu Madame la dauphine à Vienne ; il a même remis son départ pour ne point la manquer. Le roi lui a donc demandé tous les détails sur cette entrevue. L'ambassadeur a dit à Sa Majesté qu'il avait trouvé Madame d'Angoulême fort changée, qu'elle avait fondu en larmes en l'apercevant, qu'elle lui avait parlé de son malheur, que lui Pozzo lui avait demandé des commissions pour Paris et que Son Altesse Royale lui avait répondu qu'elle en profiterait et que, cependant, elle ne le chargerait d'aucune chose dont, dans sa position, il ne pourrait se charger. Puis, elle recommanda beaucoup au général de remercier de sa part tous ceux qui en France lui gardent un bon souvenir.

— Je suis, dit-elle, on ne peut plus touchée de ce témoignage d'attachement ; cela fait tant de bien aux malheureux.

Le général finit par dire au roi que Madame la dauphine avait demandé des nouvelles non pas de la reine ni de S. M. Louis-Philippe, mais bien de Mme la duchesse de Berry.

— C'est tout simple, a répondu le roi à Pozzo, c'est tout simple, monsieur l'ambassadeur.

Sa Majesté, lorsque le général se leva pour se retirer, courut pour lui ouvrir la porte du cabinet. L'ambassadeur de Russie prétend avoir retenu le roi des Français par le bras pour l'en empêcher.

M. B..., qui vient d'Angleterre, m'assure que la guerre

contre la Hollande est tellement impopulaire en Angleterre, que le premier coup de canon serait le signal de la chute du ministère whig et ramènerait les torys au pouvoir. Dans tous les cas, la position des Anglais devant Anvers devient fort difficile si, ainsi qu'il est à supposer, la citadelle bombarde la ville et que les habitants de cette ville, pour sauver leur fortune, se déclarent pour le roi de Hollande plutôt que de se voir brûlés, détruits. Comme l'alliance entre la France et l'Angleterre n'est basée que sur le ministère whig qui, pour soutenir le gouvernement, lui a promis de finir l'affaire de Belgique, il est fort à craindre pour le ministère d'ici que celui d'Angleterre ne puisse se maintenir et, dans ce cas, il est plus que certain que l'alliance serait rompue et alors la guerre deviendrait plus probable. Quoi qu'il en soit, voilà le duc d'Orléans et son frère partis pour la Belgique et il serait par trop ridicule qu'ils revinssent sans coup férir.

13 novembre.

Les royalistes trouvent que les soins que le roi et la reine prodiguent pour rendre à Mme la duchesse de Berry sa détention plus supportable ne sont qu'un raffinement cruel de tourment et d'humiliation dont on accable Madame. La duchesse de Guiche, qui se trouve ici en ce moment avec son mari et qui partira bientôt pour Prague, a dit qu'elle était sûre que Mme la duchesse de Berry, telle qu'elle la connaît, jettera par la fenêtre tout le trousseau envoyé par la reine et que Mmes de Chastellux, de Noailles et autres y ayant déjà pensé étaient occupées

d'envoyer à Madame un autre trousseau à peu près semblable à celui de la reine, afin que Madame soit pourvue de ce qu'il lui faut.

Le salon de Mme de Guiche ne désemplit pas ; tout le monde s'y précipite, des personnes même qui autrefois n'y allaient jamais. Tout est affaire de parti en France, aujourd'hui il n'y a plus d'action possible sans but politique ; on mange, on s'amuse, on s'ennuie, on aime, on déteste par politique.

21 novembre.

Avant-hier, nous avons eu l'ouverture des Chambres. S'il n'y a pas eu d'émeute, il y a eu tentative d'assassinat contre le roi (1). *Le Constitutionnel* du 20 et *le National* d'aujourd'hui contiennent les détails de l'événement et le discours du trône. Ce discours est parfait. Le roi, tout en parlant des complications générales, ne dit cependant rien qui puisse le compromettre devant les Chambres ou devant les puissances étrangères. Je trouve de fort bon goût qu'il n'ait pas nommé Mme la duchesse de Berry. Sa Majesté, malgré l'incident fâcheux qui venait de se passer quelques minutes avant son entrée dans la Chambre, n'a pas eu l'air troublé le moins du monde. Elle avait défendu à ses aides de camp d'en parler, de sorte que ce ne fut qu'après la séance que cette nouvelle s'est répandue.

(1) Le roi se rendant à la Chambre pour ouvrir la session, un coup de pistolet fut tiré sur lui, sans l'atteindre, au débouché du pont Royal Arrêtés comme auteurs de cet attentat, les sieurs Bergeron et Benoist furent traduits en cour d'assises et acquittés faute de preuves.

Nous avons fait hier notre visite de condoléances et de félicitations aux Tuileries. Il y avait foule et grand cercle dans la salle du trône. La nouvelle galerie a été ouverte pour la première fois, elle est immense et du plus beau style possible ; c'est dans le genre de Versailles et de Fontainebleau. Le roi et la reine avaient une attitude fort convenable, et Madame Adélaïde une physionomie de circonstance impayable. Moi aussi, je lui en ai fait une excellente, à ce que m'a assuré l'ambassadrice qui se trouvait tout près de moi pendant la longue conversation dont Son Altesse Royale, sœur du roi, a bien voulu m'honorer. Entre autres choses, cette princesse m'a dit que le roi, dans la crainte que les détails de l'affreux attentat contre sa vie n'arrivassent défigurés aux oreilles de la reine, a préféré l'en instruire par son aide de camp dans la Chambre même, et au moment où la reine et sa famille ont pu voir le roi.

— Nous fûmes tous, comme vous pensez bien, comte Rodolphe, poursuivit Madame Adélaïde, bien atterrés, mais il fallait se contenir pendant la séance, nous y avons réussi ; seulement une fois dans la voiture, nos larmes ont coulé, elles coulent encore !...

Madame m'a exprimé aussi son admiration pour le roi, pour son courage et le désir qu'elle a qu'on trouve l'auteur d'un crime aussi affreux, afin de pouvoir le punir. C'est de toute nécessité et surtout dans ce pays-ci.

Les ministres, qui dans la Chambre ne savaient encore rien de l'événement qui venait de se passer sur le pont, ont regretté que le roi dans son discours n'en ait pas parlé ; je trouve que le roi a eu parfaitement raison, on n'aurait pas manqué de dire qu'il se servait de ce moyen pour faire effet, pour provoquer des applaudissements. Madame

Adélaïde m'a dit aussi qu'elle avait remarqué, un quart d'heure avant l'attentat, sur la même place, des gens d'un aspect sinistre et qu'elle y avait rendu la reine attentive.

Le maréchal Soult disait hier pendant le cercle :

— Tout ce que cet événement nous prouve, c'est que nous avons passé de l'époque des émeutes à celle des assassinats.

Ce n'est pas bien consolant pour la famille royale. Les ministres, le roi sauvé, sont enchantés d'un événement dont ils comptent tirer tout le parti possible pour dompter l'opposition, pour se raffermir au pouvoir. Ils en ont grand besoin, car le déficit de près de deux cents millions de l'année dernière et un budget peut-être encore augmenté pour l'année 1833, ne seront pas chose facile à faire digérer par la Chambre.

La première chose que la reine a faite, de retour au château, a été d'écrire à ses fils en ce moment en Belgique et à la reine des Belges pour les rassurer. Le roi et les autres membres de la famille royale ont chacun ajouté quelques lignes de leur main à l'épître de la reine des Français.

Le roi nous a dit hier qu'il avait fait pratiquer un escalier dans le château de Blaye, pour permettre à Mme la duchesse de Berry de communiquer de ses appartements avec un très joli jardin qui se trouve dans l'enceinte des murs du château ; il espère pouvoir bientôt trouver moyen de lui faire rejoindre sa famille à Prague.

Dimanche dernier, Tamburini et Rubini, accompagnés par Rossini, ont chanté chez nous pendant toute la soirée d'une manière ravissante ; ils se sont surpassés. Ce n'était pas une soirée priée : on n'a fait que laisser la porte ouverte ; malgré cela, il y a eu près de deux cents per-

sonnes. Les quelques carlistes qui sont venus se sont sauvés en voyant les salons pleins, de peur de se compromettre dans leur parti. Ils veulent être tristes ; nous verrons combien de temps ils en seront capables.

22 novembre.

Le gouvernement profite de l'attentat commis contre le roi pour empoigner tous les républicains suspects. Le citoyen Lapommeraye, auteur d'un cours d'histoire de France, est parmi ceux qu'on a arrêtés. Il paraît, d'après les renseignements qu'on a été à même de recueillir, qu'il était membre d'une société secrète et que le sort l'avait désigné pour les pires besognes. Fort heureusement il ne s'est pas bien acquitté de sa mission, sans quoi Dieu sait ce que nous serions devenus tous.

J'ai été avant-hier chez M. Zéa-Bermudez qui nous est arrivé de Londres pour se rendre à Madrid en qualité de ministre des Affaires étrangères. Le salon était comble. Tous les Espagnols de Paris s'y trouvaient réunis. Mme Zéa était placée dans une bergère, à côté de la cheminée, femme énorme, avec un gros chien sur les genoux ; on la dit spirituelle, instruite ; je ne puis en juger, car pendant les trois quarts d'heure que j'y ai passés, elle n'a dit que ce que la politesse la plus stricte exigeait. Elle dépensa tout le reste de son amabilité en caresses qu'elle prodigua à son gros barbet blanc à taches brunes. Elle finit par l'emporter avec elle dans une chambre voisine et n'en revint plus pendant la durée de ma visite.

Parmi les Espagnols qui se trouvaient dans le salon,

j'ai revu avec plaisir Cordova, que j'ai connu autrefois à Paris où il fut secrétaire d'ambassade sous Villahermosa et San Carlos ; il est maintenant ministre d'Espagne à Berlin et je ne l'avais plus vu depuis mon dernier séjour à Vienne où j'ai dîné avec lui chez l'ambassadeur de France. Après les premières phrases d'amitié et d'assurances réciproques de tout le plaisir de se revoir, je l'ai sur-le-champ mis sur la politique et notamment sur les affaires d'Espagne.

— C'est à faire pleurer des larmes de sang, me dit-il, lorsqu'on pense à tout ce qui arrivera à l'Espagne si le gouvernement continue dans la voie où la reine nous a lancés ; elle n'a pas de mauvaises intentions, mais elle est si mal entourée, si mal conseillée, que chaque mesure qu'elle prend est fautive et dangereuse pour le pays.

— J'espère cependant, continuai-je, que M. Zéa ne soutiendra pas l'expédition de Dom Pedro.

— Je ne le crois pas, me répondit Cordova, car ce serait la perte de l'Espagne. Au reste, l'affaire de Dom Pedro est toute décidée, c'est un homme perdu, il ne pourra résister à la prochaine attaque de Dom Miguel.

Dupin aîné a été élu président de la Chambre des députés. Cette nomination est le dernier coup porté à la vanité de Laffitte qui avait tant intrigué pour se faire élire ; c'est un homme usé maintenant, un homme fini.

24 novembre.

J'ai assisté avant-hier à la première représentation de la tragédie de Victor Hugo intitulée : *le Roi s'amuse*.

Entouré de ses jeunes admirateurs qui le flattent du matin au soir, qui le révèrent comme un dieu, Victor Hugo est devenu d'une fatuité, d'une vanité qui dépasse toute idée ; il se croit créateur d'une nouvelle école, celle qu'il appelle romantique, et, tout préoccupé de son rôle, il s'imagine que tout ce qu'il invente doit être bon par la seule raison que cela sort de sa plume. Le titre de sa tragédie de : *le Roi s'amuse* m'a paru assez baroque, mais ce qui l'est encore bien plus c'est la pièce elle-même. Le mélange du bouffon et du prétendu sublime a jeté les spectateurs dans une véritable stupéfaction : de là vient sans doute que le plaisant nous a paru souvent fort triste et le pathétique fort grotesque.

Les deux tiers de la salle étaient occupés par les partisans et claqueurs de Victor Hugo ; au parterre des étudiants en médecine et en droit, les sommités du parti républicain ; dans les loges, j'y ai remarqué la duchesse d'Otrante ; le reste des places avait été enlevé par des curieux de tous les âges, de tous les partis. J'ai vu dans une loge des premières Mlle Mars, Armand et autres acteurs et actrices des Français. J'ai regretté Mme Duchesnois, je lui aurais fait ma visite dans sa loge pour me lamenter avec elle sur les écarts de l'école romantique et nous nous serions applaudis de voir réaliser ce qu'un jour nous avons prédit à quelqu'un qui défendait cette école contre nous : c'est qu'en continuant dans cette voie, Victor Hugo et confrères tombaient dans l'absurde.

Deux loges au second rang étaient occupées l'une par Mmes de Nadaillac, de Bellissen, de Labourdonnaye, MM. d'Alton et Jouance d'Esgrigny, et l'autre par le duc de Talleyrand, MM. de Noailles avec Mme Juste et la duchesse d'Esclignac. Il y avait encore lady Hélène

Robinson avec son amie la duchesse Decazes et, pas très loin de là Jules Janin avec une dame d'un certain âge pas de ma connaissance et qui fit bien des frais pour lui.

La salle était comble depuis quatre heures ; pour passer le temps on chantait la *Marseillaise,* la *Parisienne,* le *Ça ira, Poulot s'en va-t-en guerre;* on criait : *A bas les aristocrates, à bas Poulot;* enfin à bas tout le monde, les saints et le diable, mais *vive Odilon Barrot, vive La Fayette,* tous les démolisseurs de tous les gouvernements. On a sifflé et hué toutes les personnes à perruque poudrée, le duc de Talleyrand a été du nombre. On lui cria : « A bas l'académicien ; à la porte le membre de l'Institut ; à la porte la tête à perruque. » Voilà l'aimable passe-temps de la jeune France.

Comme j'avais un fauteuil réservé depuis longtemps, je ne me suis rendu au théâtre qu'au moment de la levée du rideau et n'ai pas été témoin de tout ce bruit. J'avais une excellente place au premier rang, au centre et si près de la scène que je distinguais le moindre mouvement des acteurs. Bien des fois je les ai vus ne pouvoir s'empêcher de sourire au milieu de scènes.

On m'a dit aujourd'hui que le gouvernement avait défendu la seconde représentation de cette pièce ; elle ne sera donc plus donnée.

25 novembre.

J'ai eu ce matin la visite du baron de Vrintz et du comte d'Oultremont qui a épousé la mère du prince de Ligne ; ces messieurs m'ont donné bien des détails sur la

Belgique. Le comte d'Oultremont m'a dit que rien dans ce pays n'était plus impopulaire parmi les masses que l'entrée des troupes françaises. L'opposition dans la Chambre sera plus forte que jamais et si la guerre contre la Hollande se prolonge, Léopold sera abandonné par son armée qui est toute pour le prince d'Orange.

Le baron Vrintz m'a donné lecture d'une lettre qu'il venait de recevoir de son beau-frère établi à Bruxelles ; il y est question de l'arrivée du maréchal Gérard dans cette ville et de l'audience qu'il a eue du roi Léopold. Le maréchal lui a demandé la permission d'attaquer la citadelle d'Anvers par la ville. Sa Majesté Belge n'a pas voulu y consentir, vu qu'elle se dépopulariserait par une semblable mesure.

— Alors, sire, reprit le maréchal, je préviens Votre Majesté qu'il me faut quatre semaines pour prendre la citadelle d'Anvers.

Cette déclaration a produit sur le roi le plus déplorable effet. Comment soutenir pendant si longtemps les attaques de l'opposition dans la Chambre? Comment empêcher la défection de l'armée belge à la vue du prince d'Orange, ce prince si populaire dans ses rangs? D'un autre côté, Léopold ne peut pas se dissimuler que cette guerre contre la Hollande, cette alliance monstrueuse entre la France et l'Angleterre sont très mal vues dans la Grande-Bretagne et que par conséquent, si cet état dure, le ministère anglais croulera. La France et la Belgique se trouveraient alors seules vis-à-vis de toute l'Europe réunie. Louis-Philippe, quoique père et beau-père de Leurs Majestés Belges, n'est pas homme à se mettre dans une telle situation, et si la guerre menaçait de se prolonger, il retirerait ses soixante mille hommes.

26 novembre.

J'ai dîné hier chez le ministre de Bavière ; il y avait plusieurs membres du corps diplomatique. Je me suis trouvé à table assis entre le baron Vrintz et le ministre de Bavière. On a parlé de la Belgique et j'ai su que le prince de Talleyrand, dans toutes ses dépêches de Londres à son gouvernement, le conjure de finir au plus tôt la guerre, sans quoi, dit-il, le ministère whig va être remplacé par les torys. D'autre part, tous les jours arrivent de nouvelles plaintes de l'armée et des princes sur la manière dont la masse du peuple belge les reçoit. Soldats et officiers de l'armée du roi Léopold se sont mis avec les Français sur un pied tout à fait hostile ; ce sont des duels sans fin, et si cela continue de la sorte et que les Chambres repoussent le ministère du roi Léopold, celui-ci lui-même sera obligé de demander le départ de l'armée française et c'est ce qui pourrait arriver de plus heureux à Louis-Philippe. Mais alors le roi de Hollande aura beau jeu : il n'a qu'à entrer avec le prince d'Orange à la tête de son armée et la défection se mettra immanquablement dans celle du roi Léopold.

Après mon dîner, c'est-à-dire à neuf heures, je suis allé chez Rothschild. Il y avait peu de monde ; en fait de dames il n'y avait que celles de la famille et Mme de Montalivet ; les hommes étaient en force.

J'ai terminé ma soirée chez la princesse Bagration ; là j'ai trouvé réunies, par une chaleur étouffante, toutes les sommités du Juste Milieu, d'abord le ménage

Soult, M. de Rambuteau, le duc et la duchesse Decazes, la duchesse d'Otrante qui penche un peu, il est vrai, du côté de l'opposition républicaine, puis l'ignoble Mme L... avec son mari. Dieu ! que cela sent le carton ; coiffure à la Chinoise, boa à agrafes, bouton de rose glacé entre l'épaule et le commencement du corsage excessivement décolleté, jupon court, souliers si serrés que la graisse du pied se relève à un pouce au-dessus du cordon, les yeux à la fois dans les quatre coins de la chambre, puis au plafond, puis par terre, remuant jambes et bras, puis le corps en avant, puis en arrière, puis un petit sourire pour montrer ses dents à monsieur ou à messieurs, puis une attitude nonchalante, puis un discours très insignifiant accompagné de gestes très vifs pour faire effet sur ceux qui ne l'écoutent pas. Puis cela se relève en tâchant de faire le plus de bruit possible avec la robe de satin qui se trouve en dessous la robe de tulle, puis un petit saut et une pirouette brusque du côté de la maîtresse de maison, puis enfin une, deux petites révérences et un dernier coup d'œil dans la glace et la merveille a disparu.

Mme Graham coquetait avec le gros prince P..., pour se venger de l'ambassadeur de Russie qui avait quitté le salon sans lui adresser la parole, la duchesse de Vallambrosa me combla de prévenances et la duchesse d'Esclignac m'exprima par un flux de paroles son indignation contre la tragédie de Victor Hugo. Elle y revint sans cesse, ce qui me fit voir qu'elle voulait éviter quelque autre sujet de conversation, et je voudrais parier tout au monde que c'était celui de mon séjour à Sainte-Assise et aux environs.

La princesse Bagration, tout enchantée de sa nouvelle

dame de compagnie, me demanda si je ne la trouvais pas très bien de figure et de manières. Je répondis qu'elle paraissait charmante, mais que personne ne la connaissant, la princesse ferait bien de la présenter, car, en la voyant faire les honneurs du salon, tout le monde se demandait qui elle était.

— Vous avez raison, comte, me dit la princesse, je devrais bien le faire, mais cela m'ennuie ; à force de la voir, on finira par découvrir qui elle est et son emploi chez moi.

Mme de Werther qui sait tout me raconta toute l'histoire de cette demoiselle, depuis sa naissance jusqu'à son mariage manqué et « manqué par cause », reprit-elle avec une mine fort significative. Elle brûlait de me la dire cette cause, mais la sachant depuis deux mois, je ne voulus pas passer par l'ennui de tout ce détail. Je pris donc un air modeste et discret et ne fis que répéter les derniers mots de Mme de Werther :

— Ah ! manqué par cause !

Et je filai entre jambes pour arriver à un groupe d'hommes composé de Médem, Walter de l'ambassade d'Angleterre, de Villiers, de Mayendorf et autres, je leur demandai des nouvelles du Club, mais ils ne m'ont rien appris de bien nouveau, de bien intéressant.

15 décembre.

La prise d'Anvers, dont on a parlé comme d'une chose qui serait faite en trois jours de temps, offre de grandes difficultés ; il semble qu'on restera devant cette

place autant de mois qu'on a compté de jours et encore la faudra-t-il prendre d'assaut, ce qui ne coûtera pas peu de monde aux Français. Cette fois-ci au moins, on rend justice à la bravoure de notre pauvre duc d'Orléans ; il est toujours à la tranchée et si bien qu'il est tombé plusieurs fois dans le fossé. Un jour, il a été couvert de boue par une bombe qui a éclaté à peu de distance de lui. La reine est très alarmée de tous ces traits d'héroïsme de son bien-aimé Chartres. Les petits journaux, les pamphlets, la caricature en rient.

La princesse de Bauffremont m'a dit avant-hier que la caisse renfermant des robes, bonnets, des boîtes à ouvrage et autres, envoyée par les dames à la duchesse de Berry, était enfin arrivée à Blaye, mais non sans peine. Tout a été ouvert, foulé, décousu et de nouveau mis en état et la lettre que la princesse avait écrite à Madame lui a été renvoyée décachetée.

Jamais il n'y a eu moins de mouvement que dans ce moment ; il n'y a rien à la cour et il n'y aura rien aussi longtemps que le siège d'Anvers durera. Chez lord Granville et chez nous, il y a un raout par semaine et puis des dîners ; chez Rothschild on danse tous les samedis et encore est-ce furtivement et comme par hasard, de peur qu'on en parle dans les journaux.

La princesse Bagration a reçu l'ordre de sa cour de quitter Paris ainsi que tous ses compatriotes ; malgré cela elle reste et restera en dépit de l'empereur. Il lui serait impossible de vivre ailleurs qu'à Paris.

16 décembre.

Nous avons aujourd'hui notre second dîner ministériel et diplomatique ; je déteste ces dîners d'hommes ; heureusement pour moi ce sera le dernier pour longtemps : dès après-demain, il y en aura de petits de quinze à vingt-cinq personnes et chaque fois avec des femmes ; nos dimanches n'ont pas encore cessé ; je sers toujours régulièrement mes trois cents tasses de thé et il y a tant de monde maintenant que nos trois salons au premier ne sont plus assez vastes pour contenir cette foule. Dorénavant on recevra en bas et bientôt nos dimanches seront changés en lundi et, alors, il y aura alternativement toutes les semaines raout en règle ou bien concert. Cela durera jusqu'à la prise d'Anvers et à la délivrance de Mme la duchesse de Berry ; alors raouts et concerts seront changés en bals.

Rothschild m'a joué hier un tour pendable. Il m'avait dit dernièrement à son petit impromptu que chaque fois qu'il y aurait assez de jeunes personnes et de danseurs, un orchestre ou piano se trouverait préparé pour nous faire danser ; comptant sur ce propos, j'engage une douzaine de femmes et de jeunes personnes et vingt-quatre danseurs à peu près à se trouver chez Rothschild après les Italiens. Tout le monde vient au rendez-vous, les dames en toilette de bal, ravissantes, c'étaient les plus jolies de Paris : un gros bouquet de camélias à la main leur donnait un air de gaieté et d'entrain qui rehaussait encore leur grâce. Nous voilà ainsi tous réunis, on me demande :

— Danserons-nous?

— Il paraît que non, car j'ai vu des tapis partout.

Cependant, pour être sûr de mon fait, je vais droit au baron, je lui raconte mon histoire ou plutôt la sienne, il s'y attendait et il m'avoue que le courage lui avait manqué, mais voyant tout le monde en robe de bal autour de lui, il veut se risquer. Mais avant de le faire, il faut demander encore l'avis de Madame ; la discussion est ouverte entre James, Lionel, Mme de Rothschild et moi : trois hommes contre une femme. Le droit était de notre côté, mais la raison du sien.

— Personne n'ose faire danser ; si nous commençons, tout le monde se mettra contre nous et demain tous les journaux s'en mêleront.

Ce raisonnement me parut aussi vrai que simple et sans réplique ; j'ai donc passé du côté de Mme de Rothschild et il fut décidé que l'on ne danserait ni ce soir ni un autre, mais qu'il y aurait des concerts. Avec cette nouvelle je n'ai pas trop contenté mes jeunes dames et mes jeunes cavaliers. Malgré notre désappointement, nous nous sommes pourtant avoué que cette soirée a été plus gaie que ne sont ordinairement les soirées chez Rothschild.

Le duc de Sabran me dit hier :

— Qui croyez-vous que j'aie rencontré ce matin chez Mme Récamier?

— M. de Chateaubriand?

— Non pas.

— Mme de Choiseul-Gouffier?

— Ce ne serait pas étonnant.

— Comment voulez-vous que je devine?

— Vous ne devineriez jamais, en effet. Sans mettre

votre esprit plus longtemps à la torture, je vous dirai que c'est Mme Bernadotte, reine de Suède. Concevez-vous qu'elle ait réussi à garder son incognito au point que les journaux n'en ont pas parlé!

Le fait est que nous vivons dans un temps fort singulier. Une reine peut quitter son trône, partir en poste d'un pays éloigné, arriver à Paris, parcourir la capitale dans tous les sens, faire des visites à ses parents et amies, sans que cela fasse plus d'effet que si c'était vous ou moi.

Je rentre dans ce moment du concert historique que M. Fétis a donné ce matin au Conservatoire de musique, j'en suis dans l'enchantement. C'était non seulement délicieux à entendre, mais en même temps instructif. On voyait passer devant ses yeux tout le seizième siècle avec ses habitudes, ses goûts, ses mœurs. Les discours prononcés par M. Fétis étaient un véritable cours de musique raisonné, offrant le plus haut intérêt et appuyé par des exemples de composition de musique ancienne exécutée avec une rare perfection et en grande partie sur des instruments du douzième siècle. Les cantiques chantés par les confréries à Rome au seizième siècle sont d'une rare beauté; je n'ai jamais rien entendu dans ce genre qui ait réuni plus de grâce, plus d'effet.

Il n'y a vraiment que Paris dans le monde où l'on s'instruit en s'amusant. Avec un peu de goût, un esprit pas trop mal tourné, on doit s'instruire malgré soi.

17 décembre.

Le duc de Broglie nous apprit hier à dîner la nouvelle de la prise du fort Saint-Laurent. Si j'avais eu cette nouvelle hier, Rothschild nous aurait fait danser.

23 décembre.

Dupin, pour être élu à la présidence de la Chambre, s'est résigné à ne plus monter à la tribune, à ne plus faire d'opposition parlementaire, mais a écrit une brochure en prenant pour épigraphe : *Quoique Bourbon*. Ce mot seul indique suffisamment la théorie politique de Dupin. Elle est en opposition avec celle des doctrinaires qui disent *Parce que Bourbon* et qui veulent asseoir la royauté sur la base d'une quasi-légitimité.

Dupin, dans sa brochure, dit très bien que rien n'est plus exclusif que la légitimité. Il y en a une ou il n'y en a pas. Si le numéro 100 à la loterie gagne le gros lot, que m'importe d'avoir le 99 ou 101 ; je n'en suis pour cela pas plus avancé ; la légitimité est tout aussi exclusive. Louis-Philippe, tout cousin qu'il est de Charles X, n'a pas de droits pour cela au trône de France, Henri V étant vivant. S'il occupe ce trône, quelles que soient les circonstances qui l'y ont porté, il est usurpateur. Qu'on ne me parle donc ni de droits, ni de légitimité, ni même de quasi-légitimité, car Louis-Philippe ne peut prétendre qu'il a été élu par le peuple. La Chambre qui l'a fait roi

n'était pas qualifiée pour remplir cette tâche ; ses membres n'étaient ni en nombre suffisant, ni munis de pouvoirs spéciaux. Louis-Philippe n'est donc pas plus roi élu par le peuple qu'il n'est roi légitime, c'est-à-dire par succession. Néanmoins, c'est encore comme désigné par la souveraineté nationale qu'il peut le mieux être défendu ; on peut dire à la rigueur qu'elle l'a choisi, quoique Bourbon. On ne comprend donc pas la tactique des doctrinaires qui s'efforcent de prouver qu'il a été élu parce que Bourbon, et de greffer sa royauté plébéienne sur la vieille souche de la légitimité. C'est cette tactique que Dupin combat.

25 décembre.

La duchesse de Valençay m'avait invité à passer la veille de Noël au théâtre de l'Opéra-Comique. Son amie Mme de Saint-Priest, le duc de Valençay, le baron de Maussion, le comte d'Harcourt et Antonin de Noailles étaient de la partie. Comme j'avais déjà pour le soir un thé chez la marquise de Bartillat et un concert chez le chevalier de Puisieux, je commençai par aller dîner chez la marquise. Il n'y fut question que de la gloire française, de la prise de la citadelle d'Anvers et on rit un peu de cette guerre qui n'en est pas une.

Le marquis de Bartillat saisit cette occasion pour pester contre le gouvernement de Louis-Philippe et parla à ce propos, ainsi qu'il le fait toujours, d'imbéciles, de crocheteurs, de lâcheté, de peur, de gens de boue et dans la boue. La marquise tâcha de le calmer et me montra un billet du matin du général Pajol qui lui annonçait

la prise de la citadelle. Elle en avait eu ainsi la nouvelle une demi-heure avant que le canon des Invalides ne l'annonçât aux Parisiens.

— Encore une bêtise, s'écria railleusement le général Bartillat ; si du temps de l'Empereur, on avait tiré le canon chaque fois qu'on prenait une citadelle, nous serions tous devenus sourds.

De chez Mme de Bartillat, je me suis rendu à l'Opéra-Comique. On donnait *le Pré aux Clercs*, opéra de Hérold, musique légère avec quantité de charmants motifs autant que j'ai pu en juger, car on babillait et on riait dans notre loge au point de faire murmurer le parterre. Il fut décidé dans l'entr'acte qu'après le spectacle la joyeuse bande irait courir les boutiques d'étrennes telles que Giroux, Lesage, la Porte chinoise et que vers une heure on souperait au Café anglais ; Harcourt se chargea de commander le souper. Pour moi, je quittai ces dames dans la boutique de Lesage pour aller entendre chez Puisieux Tamburini et Rubini et admirer la beauté de Giulia Grisi.

A une heure précise, j'étais au Café anglais. Le marquis de Jumilhac vint nous rejoindre. Comme il est aimable et gai, il fut le bienvenu parmi nous. Mme de Saint-Priest, tout en nous disant qu'elle était triste, ne sachant trop quelle attitude prendre cet hiver, étant carliste dans l'âme et obligée pourtant d'aller aux bals à la cour, à cause de son parti qui ne partage pas ses opinions, riait de nos discours.

— Eh bien ! déclara-t-elle, quoi que vous en disiez, vous verrez pourtant que je ne danserai nulle part, excepté à la cour, aussi longtemps que Mme la duchesse de Berry sera à Blaye.

Tandis que nous étions à table, lord Seymour avec une

bande bruyante et pétulante, viveurs et filles, envahit la salle par laquelle il nous fallait passer pour entrer dans la nôtre. Notre salade de homards se faisant un peu trop attendre, j'allai accélérer son arrivée. Lord Seymour me voit, s'empare de moi et croyant que nos dames étaient de même acabit que les siennes, il me propose de réunir nos deux soupers. Après avoir multiplié les refus et les excuses j'ai dû, pour avoir raison de son insistance, lui avouer de qui se composait la société féminine avec qui j'étais, et c'est ainsi que je me suis débarrassé de lui. Quand j'ai fait part à nos dames de cet incident, l'une d'elles s'est écriée :

— Lord Seymour nous a donc prises pour Dieu sait qui?

— Oui, Madame, pour Dieu sait qui !

— Il vous aura vues descendre de voiture, a observé Valençay, et c'est le chapeau de ma femme qui l'aura trompé.

— Mais quelle idée ! a dit la duchesse.

— Mais, oui ma chère, je vous l'ai dit hier, votre chapeau est d'un goût détestable.

— Le trouvez-vous, comte Rodolphe? m'a-t-elle demandé.

— Juge entre le mari et la femme, ai-je répondu, la galanterie me commande de me prononcer en faveur de la duchesse.

— Ce qui veut dire que Rodolphe est de mon avis, a repris Valençay.

28 décembre.

Pozzo a déclaré à l'ambassadeur qu'il ne prononcerait pas le discours que le corps diplomatique adresse au roi

à l'occasion du jour de l'An, qu'il se ferait malade, ou bien qu'il s'en irait, mais que dans tous les cas il ne le prononcerait certainement pas. C'est bien ennuyeux pour notre cousin sous tous les rapports ; il n'est pas accoutumé à parler en public, cela l'intimide ; et puis il est fort difficile, pour un ambassadeur d'Autriche, de parler au nom d'un corps diplomatique si diversement composé que celui de Paris, ce que ne peut faire l'ambassadeur d'une puissance séculière. Néanmoins, le discours du cousin est déjà fait ; je le trouve simple, digne, sans rien qui puisse blesser aucun parti, aucune opinion. L'ambassadeur cependant veut tenter de faire abolir cet usage ennuyeux et souvent fort compromettant, surtout dans un pays comme la France, avec une licence de presse qui dépasse toutes les bornes de la bienséance, où rien n'est respecté, où rien n'est sacré, où tout est envenimé, tout mal interprété. Mais je ne crois pas à la réussite de la tentative. Louis-Philippe est jaloux de ces petites prérogatives d'étiquette, il veut que les relations du corps diplomatique avec la cour restent ce qu'elles étaient sous Louis XVIII ou Charles X, il ne renoncera pas à la satisfaction d'entendre les représentants des souverains de l'Europe et du nouveau monde le complimenter.

L'ambassadeur est allé chez le duc de Broglie afin de lui communiquer son discours, s'il y avait lieu. Le duc de Broglie était tout embarrassé et ne savait comment ni dans quels termes assez insinueux et persuasifs exprimer le désir du roi et cacher en même temps à l'ambassadeur ce qu'il pense de la petite vanité de son souverain.

— Nous tâcherons, dit-il, d'arranger entre nous quelques phrases qui ne compromettront personne ; vous ne parlerez de rien de ce qui se passe dans la politique ;

ce sera un simple compliment, voilà tout. Vous direz par exemple...

Ici, l'ambassadeur interrompit le ministre.

— J'ai si bien prévu, monsieur le duc, tout ce que vous venez de me dire, que voilà mon discours tout fait ; je vous le donne pour que vous le communiquiez au roi.

La physionomie de M. de Broglie prit à ce propos l'expression du *Barbier de Séville* lorsqu'il persuade à Rosine d'écrire un billet doux au comte Almaviva, et que celle-ci, après l'avoir laissé parler et s'épuiser en arguments persuasifs, lui donne le billet tout écrit.

— *Gia era scritto!* s'écrie Figaro, tout étonné.

De même, le duc de Broglie prit le papier, lut et relut le discours, tout étonné, tout enchanté d'avoir réussi sans de longues négociations dans une affaire à laquelle le roi attachait tant d'importance et que le duc croyait fort difficile à obtenir.

30 décembre.

Un concert a eu lieu ce soir chez nous. Les deux grandes galeries étaient combles. Pourtant on n'avait invité personne ; on se regardait tout étonné de se trouver dans une réunion en si bonne compagnie, tout le monde du même bord, de la même caste, point de mélange, on pouvait saluer tout le monde, chose qu'on ne croyait plus possible depuis les Glorieuses dans une réunion non privée. Notre salon a passé la révolution de Juillet sans avoir changé d'aspect ; et il ne changera jamais. Ce n'est pas le comte Apponyi qui opère ce prodige : il résulte de la

position d'un ambassadeur d'Autriche à Paris. Chez tout ambassadeur d'Autriche, pas une personne d'un autre bord ne se fera présenter, par la simple raison que tout ce qui compose le Juste Milieu fait partie des napoléonistes d'autrefois et que ceux-ci, à cause des titres que nous leur contestons, ne veulent pas se faire présenter à l'ambassadeur d'Autriche. L'opposition libérale d'aujourd'hui est telle que le nom seul du représentant de l'Autriche lui fait horreur, et que tout individu de ce parti qui oserait mettre le pied chez nous serait désavoué par les siens. La Fayette lui-même n'oserait braver les convenances républicaines.

La musique était délicieuse : Rossini au piano, Tamburini, Rubini, Mlle Giulia Grisi, pour le chant, Kalkbrenner, Liszt, Chopin et autres pour la musique instrumentale.

Une triste nouvelle a cependant troublé cette fête, c'est l'indisposition de la princesse de Vaudémont qui a pris depuis ce soir un caractère de gravité tel que les médecins ont perdu presque tout espoir de la sauver. Je l'ai vue avant-hier soir. Elle se plaignait de la goutte qu'elle croyait avoir au genou. C'était déjà le commencement de la paralysie qui s'est emparée de tout le côté droit depuis ce matin, et depuis ce soir même de la tête. La reine est allée voir la princesse et n'a pas été reconnue de son amie, certainement la plus dévouée, la plus fidèle. Bennati, qui a été appelé en consultation, m'a dit ce soir que c'était une femme perdue, qu'elle ne reviendrait jamais plus à elle, qu'au fond elle était déjà morte, qu'elle n'avait plus le moindre sentiment, que les rares mouvements qu'elle fait encore sont involontaires, que c'était la dernière contraction des muscles ; que par l'emploi de drogues excessivement fortes on produirait une excitation

nerveuse qui prolongerait peut-être de quelques jours l'existence, mais qui seraient plus douloureuses que bienfaisantes.

La pauvre princesse, la meilleure femme du monde, la plus charitable, l'amie la plus chaude, la plus fidèle, n'avait malheureusement aucun principe religieux : elle ne pratiquait aucune religion, elle ne savait pas ce que c'était qu'une église ; de là sa crainte démesurée de la mort, sa répugnance invincible contre tout ce qui pouvait la lui rappeler ; on n'a donc pu la persuader de faire son testament et il se trouve aujourd'hui que ce sont précisément ceux de ses parents qu'elle ne voyait pas qui sont ses héritiers légaux, tandis que ceux qui lui ont prouvé pendant trente ou quarante ans tant d'attachement et lui ont prodigué leurs soins n'auront rien, de même Mlle Cases, sa demoiselle de compagnie et tous les domestiques de la princesse qui la servaient depuis des temps infinis ; ils seront mis à la porte sans un sou de pension, livrés à la mendicité. On dit que la reine se chargera de quelques-uns.

ANNÉE 1833

Sommaire résumé : Aventure au bal masqué. — Discours du jour de l'An. — Mort de la princesse de Vaudémont. — Chez Mme de Rumford. — La colère de Mme de Chastenay. — L'ambassade d'Autriche et la société parisienne. — Pozzo di Borgo à Londres. — La famille royale rentre de Belgique. — La vengeance d'un roué. — Un bal aux Tuileries. — Duels sur duels. — La chute d'un danseur. — Chez lady Granville. — La comtesse de Flahaut et l'ambassade d'Autriche. — La grossesse de la duchesse de Berry. — Un article d'Armand Carrel. — Chez les Templiers. — Une visite à une comédienne. — Une soirée littéraire. — L'acquittement d'un assassin.

1er janvier.

Je ne suis pas sorti le matin, j'avais tant à écrire, à chiffrer et à déchiffrer, que cela m'a retenu à mon bureau jusqu'à l'heure de ma toilette pour le dîner et la soirée. A sept heures et demie, je suis allé à l'Opéra, j'y ai rencontré beaucoup de monde et vu deux actes de *Robert le Diable*. Dans la loge du comte Orsoni, il y avait Saint-Marsan, le comte de Mercy-Argenteau, M. de Bouligny de l'ambassade d'Espagne et le chevalier de Cussy ; j'ai trouvé Saint-Marsan fort modifié dans ses opinions. Il trouve la marche de ce gouvernement trop libéral. S'il va de ce train, il sera ultra l'année prochaine. Mercy me

donna rendez-vous au bal masqué. Chez le duc de Fezensac où je suis allé après avoir quitté ces messieurs, j'ai trouvé assez nombreuse compagnie, entre autres M. Bethmann qui voulait absolument me faire souper chez un de ses amis qui vient d'arriver de Hambourg ; j'ai dû m'excuser pour le souper, étant déjà retenu ; mais je lui ai promis d'aller au bal masqué où il va de son côté et nous nous y retrouverons.

Rien n'était plus brillant, hier soir, que le salon de la marquise de Bellissen ; toutes les plus aimables et les plus jolies femmes de la société paraissaient s'y être donné rendez-vous ; la marquise était rayonnante de joie.

Au souper de Mme de Saint-Priest, il y avait Mmes de Caraman, de Boisgelin, de Vogüé, de Flavigny. Mme de Valençay n'a pu venir à cause du deuil pour Mme de Vaudémont. Les hommes étaient Richelieu, Jumilhac, de Vogüé, de Boisgelin, Bauffremont, Mouchy, Noailles, Maussion, Montmorency et moi. La présence de Mme d'Osmont et de la duchesse de Maillé, les seules femmes âgées qui fussent là, a fait qu'il n'y a pas eu les accolades usitées après minuit de la Saint-Sylvestre, ce qui était cependant le but principal de cette réunion. Quoi qu'il en soit, embrassements perdus, nous n'en avons pas été moins gais tous, et j'ai eu toute la peine à m'en aller à deux heures du matin pour me rendre au bal masqué. M. Bethmann y était déjà. J'ai enduré ses présentations, mais je ne me rappelle plus ni les noms, ni les figures, une seule exceptée, celle de M. Parisch, le banquier de Londres. J'ai eu la satisfaction de n'avoir reconnu personne des aimables masques qui m'ont intrigué. L'une de ces dames m'a donné rendez-vous pour demain aux Tuileries ; si elle est aussi jolie qu'elle est spirituelle, elle doit l'être beau-

coup. Elle m'a donné tous les détails de la toilette qu'elle aura ; elle a ajouté :

— Si, quand vous me verrez à visage découvert, je réponds à votre attente, venez me parler, mais si, au contraire, votre imagination est déçue, faites-moi, je vous en prie, le sacrifice de votre curiosité et ne me parlez point. Promettez-moi cela, foi de gentilhomme, car je crois encore dans celle d'un magnat hongrois.

Puis elle continua d'une voix émue, me tenant la main :

— Si je n'ai pas le bonheur de vous parler, j'aurai eu au moins celui, je m'en flatte, de vous avoir plu en vous cachant mes traits.

Rien ne me fait une impression plus singulière que de voir de l'émotion sous le masque ; cette main qui tremble dans la mienne, cette voix à demi étouffée, ce cœur que je sens battre sous le domino et cette figure de cire, blanche et rose, toujours la même, font un singulier contraste. C'est une chose sinistre qu'un masque qui vous parle sérieusement ; on n'y est point préparé et cette transition brusque de la folie à la raison dégénère facilement en mélancolie, c'est à moi au moins que cela arrive. Je n'ai pas manqué cette fois-ci non plus d'en éprouver ce même effet ; la musique me devint insupportable ; cette gaieté autour de moi m'accabla et je demandai au masque la permission de l'accompagner jusqu'à sa voiture. Il me le permit. Un domestique tout en gris fit avancer le coupé de Madame, carrosse sans armoiries, sans chiffre ; je l'aidai à monter en voiture et j'en profitai pour lui serrer la main une dernière fois, car j'étais décidé à ne point me rendre au rendez-vous : l'idée de trouver dans ce masque si spirituel, si rempli de sentiment vrai, ou au moins parfaitement imité, une

femme affreuse, m'est insupportable et je préfère garder mon illusion. Dans mon lit, j'oubliai le masque, le bal et toute l'agitation de la journée, pour me livrer au sommeil, cet ami fidèle qui ne m'abandonne jamais. En me réveillant à huit heures aujourd'hui je n'ai plus une minute à moi : c'est jour de courrier ; j'ai donc à écrire, puis à faire ma toilette pour aller à la cour.

2 janvier.

Le discours de l'ambassadeur, très insignifiant en lui-même, a produit l'effet le plus merveilleux ; les légitimistes en sont enchantés, le gouvernement en est ravi, le commerce en est aux anges, parce qu'il a fait hausser les fonds et que tout le monde compte sur la paix. Enfin, on pourrait croire que depuis ce discours, la face de l'Europe a changé ; Rothschild, au nom de tous les banquiers et du commerce de Paris, est venu remercier l'ambassadeur de tout le bien que ce discours leur a fait. Le président de la Chambre des pairs, M. Pasquier, dit à tout le monde que c'est un petit chef-d'œuvre. Delisle, le marchand de nouveautés, m'a dit qu'il a triplé ses commandes de Lyon, après avoir lu ce discours dans le *Moniteur*. En ce moment il n'est pas de personne plus populaire à Paris que le comte Apponyi. Ce sera pour trois ou quatre jours ; nous avons été, depuis que nous sommes ici, si souvent aimés et détestés que nous avons appris à connaître la valeur d'une popularité à Paris.

M. Fabricius, chargé d'affaires du roi des Pays-Bas pendant l'absence du baron Fagel, a eu ordre du roi

Guillaume de faire ses compliments de nouvelle année au roi des Français ; lorsque M. Fabricius en informa S. M. Louis-Philippe, ce souverain éprouva la plus vive satisfaction et l'exprima à M. Fabricius dans les termes les plus affectueux pour son frère de Hollande.

Le cercle diplomatique a duré plus longtemps que de coutume, par la faute de M. Hamilton qui avait toute une légion d'Anglais à présenter et qui avait oublié tous les noms. Il lui fallut donc les demander à chacun individuellement. Pour comble de gaucherie, M. Hamilton avait perdu ses compatriotes dans la foule et il a fallu les chercher les uns après les autres, ce qui prit un temps infini. Après notre cercle, nous avons fait nos visites à la duchesse de Bragance, à la reine de Portugal, au ministre des affaires étrangères et au président du Conseil.

5 janvier.

J'ai eu de la part du comte de Broglie, de Mme la marquise de Fournès et de Mme la marquise de Marcieu cousin et cousines germaines de la princesse de Vaudémont une invitation pour assister aux convoi, service et enterrement de notre pauvre princesse. J'y suis allé avec l'ambassadeur. Que c'est triste de se retrouver dans un appartement dont la maîtresse vient de mourir! Tout est encore à la même place comme de son vivant : fleurs, tables, vases, tout enfin comme le jour où on l'a vue pour la dernière fois. Dans la salle à manger était érigé le catafalque ; à la porte attendait le corbillard pour emporter les restes d'une personne que, vendredi dernier,

j'avais vue sur ce même canapé, ne pensant pas plus à la mort que moi, à cette mort qui devait la frapper si tôt. Si j'avais pu lui dire que l'aiguille de sa pendule n'aurait pas fait deux fois le tour du cadran qu'elle ne serait plus et que, lorsque se serait épanouie la fleur suspendue à cet arbuste, dans ce vase de Japon qu'elle aimait tant, elle serait deux chambres plus loin exposée, raide, froide, morte enfin, si je lui avais dit tout cela, aurait-elle ajouté foi à ma prédiction? Aurait-elle eu le courage de penser un peu à se préparer à ce grand voyage, où le départ et l'arrivée se touchent, car il n'y a plus ni heure, ni jour, ni mois, ni année, ni siècle lorsque l'éternité a commencé pour nous?

Absorbé par de tristes réflexions, par des pensées analogues à la circonstance, j'avais presque oublié un rendez-vous que Mme de Rumford m'avait fixé dans la même matinée pour conférer avec elle sur un bal qu'elle compte donner dans quinze jours. Je me le suis rappelé en boutonnant mon habit : le papier sur lequel j'avais marqué les danseurs et les danseuses était dans la poche, il fit un léger bruit qui a suffi pour me rappeler ma promesse.

Mme de Rumford était une des amies de la princesse de Vaudémont, pas plus jeune qu'elle et pas plus avancée en matière religieuse que feu son amie. En me voyant elle me demande :

— D'où venez-vous, si noir et si triste?

— De l'enterrement de Mme Louise-Auguste-Elisabeth-Marie-Colette, princesse de Montmorency, veuve de S. A. R. le prince Joseph-Marie de Lorraine, prince de Vaudémont, dis-je.

— Ah! monsieur, pour l'amour de Dieu, taisez-vous, avec toute cette série de noms pompeux, vous avez l'air

du *De profundis.* Était-ce beau? Mais, au fait, cela m'est bien égal. Ce que je regrette, c'est cette chère princesse. Je l'aimais beaucoup.

Après cela, nous n'avons plus parlé que de son bal. En dressant la liste des invitations, j'ai dû lui dire qu'il fallait écarter les personnalités du parti carliste, vu que c'est une chose arrêtée dans ce parti de ne point danser aussi longtemps que Mme la duchesse de Berry sera en prison.

— Tant pis pour eux, s'est-elle écriée. Nous n'avons pas besoin d'eux pour nous amuser. J'admire pourtant cette résolution prise par les jeunes femmes, car ce n'est pas un petit sacrifice pour elles de ne pas danser pendant tout un carnaval. N'est-ce pas que vous êtes aussi un peu carliste? On prétend même que vous l'êtes beaucoup.

— On se trompe, madame, ai-je répondu ; je suis étranger dans ce pays et, en cette qualité, je n'appartiens à aucun parti en France ; mais, je voudrais que toute nation aimât son souverain comme nous aimons le nôtre. Il est vrai qu'il n'y a point de souverain en Europe qui mérite autant que l'Empereur l'amour de ses sujets, mais je suis sûr cependant que s'il était même tout autre, on l'aimerait pourtant ; chez nous l'amour des peuples est un héritage inséparable de la royauté ; il suffit d'être empereur et roi pour être aimé ; ici c'est le contraire, il suffit de monter sur le trône pour être détesté. Je vous citerai autant d'exemples que vous voudrez, madame, mais le dernier vous suffira : c'est Louis-Philippe.

Elle m'a donné raison et la conversation a pris un autre tour.

7 janvier.

Samedi dernier, jour de pétition à la Chambre, le ministère et le public étaient instruits qu'il y en aurait plusieurs relatives à la captive de Blaye, les unes pour la mettre en jugement, les autres pour demander sa mise en liberté. Le rôle du gouvernement dans cette circonstance était de proposer l'ordre du jour pur et simple qui lui assure exclusivement le pouvoir de prononcer sur le sort de la princesse. C'est en effet ce qu'il a proposé avec la certitude de l'obtenir. Il peut tout faire avec cette Chambre. On savait donc d'avance que l'ordre du jour serait voté. Malgré cela, tout le monde voulait assister à cette séance. Douze dames de notre faubourg m'ont demandé des billets dans la tribune diplomatique. Mme de La Briche, la première arrivée, l'emporta sur les autres.

Des ministres, celui qui a parlé le mieux, le plus convenablement dans le sens du gouvernement, c'est Thiers. La Chambre a passé à l'ordre du jour.

16 janvier.

J'ai assisté ce soir, chez Mme de Jumilhac, à une scène fort burlesque qui donne une idée de l'aigreur qui règne en ce moment dans la société parmi les personnes d'opinions différentes. J'étais arrivé chez notre petite mar-

quise de très bonne heure ; il n'y avait encore que peu de personnes, Mme d'Oudenarde, Mme Pozzo et encore deux ou trois femmes, pas plus carlistes que les premières et quelques hommes qui se tenaient tranquilles comme moi à causer dans un coin du salon. Arrive Mme de Chastenay et son mari ; on parle de son voyage à Rome, de la maison de M. de Sainte-Aulaire et des Français qu'on y rencontre, le prince de Léon, notamment.

— Le prince de Léon ! s'écrie la marquise de Jumilhac, cela me paraît impossible.

— J'affirme l'y avoir vu, reprend Mme de Chastenay.

— Nous allons savoir à quoi nous en tenir, dit alors Mme de Jumilhac. Charles de Gontaut, beau-frère du prince de Léon, va venir ce soir ; il nous dira ce qui en est.

A ce propos, la comtesse de Chastenay se lève de son fauteuil, rouge de colère :

— La société à Paris devient de jour en jour plus intolérable, murmure-t-elle ; il n'y a plus moyen de se rencontrer. Et en s'adressant à toutes les dames à la fois, elle ajoute : « Vous êtes toutes comme des furies ! »

Après avoir lâché ce gros mot, elle court à la porte, l'ouvre et sort en la poussant derrière elle avec tant de violence que son mari qui la suivait eut le nez fortement endommagé. C'est l'homme le plus doux de la terre. Il ne s'est pas trop plaint de la brusquerie de sa femme et s'est borné à demander dans l'antichambre un verre d'eau pour rafraîchir son pauvre nez tout rouge, tout enflammé.

Mme de Chastenay, une fois dans sa voiture, ne savait où aller, car toutes les réunions du mercredi sont plus ou moins carlistes. Elle se décida enfin pour la papesse du

Juste Milieu, Mme de Boigne, et elle lui raconta toute la scène.

— Eh bien ! ma chère, répliqua la comtesse de Boigne, vous avez eu tort ; ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre pour ramener son monde, pour calmer l'irritation qui règne dans la société aujourd'hui.

Cette sortie inattendue acheva de dépiter Mme de Chastenay qui rentra chez elle toute mécontente de sa soirée.

18 janvier.

Encore quelques observations sur notre position sociale de cette année. La société de la cour de Louis-Philippe se compose en grande partie des napoléonistes, c'est-à-dire des maréchaux qui ont eu des titres sous l'Empire. Cette aristocratie sortie de la première Révolution est composée de personnes qui ont encore aujourd'hui tous leurs parents, toutes leurs connaissances dans le Tiers-État. Sous Charles X, cette société composait la Chaussée-d'Antin et fut fort dédaignée par les grands seigneurs de l'ancien régime. Ce dédain la blessa et la jeta dans l'opposition contre la cour et le gouvernement. Survint la révolution de 1830. Quoi de plus simple que tout ce parti se soit mis en avant ; il n'avait rien à perdre, supposé même le retour de la branche aînée, et tout à gagner en se rangeant autour du trône de Louis-Philippe. Une fois bien établies aux Tuileries, Mmes les maréchales, duchesses *in partibus*, comtesses et marquises occupant les tabourets de la salle du trône comptaient bien se

venger des dédains de ces fières grandes dames du faubourg Saint-Germain. Mais, chose inattendue, celles-ci, plutôt que de se mettre sur la seconde ligne, ont renoncé aux plaisirs que leur offrait la cour. Il en est résulté pour nous une chose toute simple, c'est que l'ancienne société nous est restée et que la nouvelle ne veut pas venir chez nous, d'abord parce que pour entrer dans nos salons, il faudrait laisser à la porte les titres impériaux, ensuite parce qu'ils détestent notre légitimité, notre droit divin et enfin pour rendre la pareille à l'ambassadeur d'Autriche, de toutes les impolitesses qu'éprouve le leur à Vienne dans la société.

Notre position ici est donc bien claire ; nos gouvernements s'entendent ; tout ce qui appartient au gouvernement est aimable pour nous et c'est tout ce que le roi peut exiger des siens. Le maréchal Maison à Vienne éprouve la même chose. Tout ce qui tient au gouvernement de l'empereur est très prévenant pour l'ambassadeur de France. Mais, pour ce qui concerne la société, le prince de Metternich, tout-puissant d'ailleurs, n'y a pas plus d'influence que M. de Broglie ou le maréchal Soult sur la société française. On est donc fort mal pour les ambassadeurs dans la société des deux capitales, tandis que les gouvernements sont au mieux ensemble. Les ambassadeurs ne peuvent que se soumettre aux conséquences de leur position. Nous autres, nous avons, pendant les sept ans de notre séjour à Paris, parcouru toutes les phases favorables et défavorables que peut éprouver un ambassadeur dans ses rapports avec la société. Nous nous en sommes trouvés fort blessés du temps de l'affaire des maréchaux ; nous les regardons avec indifférence aujourd'hui, car l'on s'accoutume à tout.

20 janvier.

Jusqu'à présent on a reculé les fêtes à la cour. Le bal de quatre mille personnes qui avait été annoncé et qui doit avoir lieu mardi dans la salle de spectacle et les nouvelles galeries qui l'entourent et qui la mettent maintenant en communication avec les appartements de l'ancien régime, a été remis à jeudi.

Chez nous, il n'y aura pas de bal, d'abord à cause de la détention de Mme la duchesse de Berry, nièce de l'empereur et mère du duc de Bordeaux, qui se trouve avec sa famille chez nous, et puis faute de combattants. La plupart des personnes du Juste Milieu ne viennent pas chez l'ambassadeur d'Autriche, les carlistes ne viendraient pas non plus, ce qui ferait que nous nous trouverions à sec.

Le président de la Chambre va nous donner un de ces jours une cohue de députés avec femmes et enfants. C'est pire que des bals pour les pauvres, parce qu'à ceux-ci, le prix de vingt francs d'entrée éloigne beaucoup de monde ; mais, un bal gratis et pour les députés d'aujourd'hui, c'est absolument la rue. On fait circuler le bruit d'une translation. On parle de la translation de Mme la duchesse de Berry de Blaye dans une autre place forte mieux située, dans une province moins carliste et surtout moins dispendieuse à garder. Il me semble que l'illustre prisonnière commence à gêner prodigieusement le gouvernement. Les nouvelles de sa santé sont plus rassurantes. L'intérêt qu'on lui témoigne s'accroît jour-

nellement dans toutes les classes ; les malheurs d'une femme qui s'est exposée pour son fils doivent au moins exciter de la pitié. La surveillance du gouvernement exercée sur sa personne est si forte que les lettres les plus insignifiantes de son entourage sont lues, retenues pendant des semaines, puis passées et repassées dans toutes espèces de liquides pour s'assurer qu'elles ne contiennent pas, sous leur écriture apparente, des messages secrets. Elles arrivent en guenilles et dans un état qui les rend à peine déchiffrables.

21 janvier.

Le général Pozzo di Borgo prolonge de plus en plus son séjour à Londres ; il n'y a pas été très bien reçu par les ministres ni par la cour ; malgré cela, il est fort content de son séjour et dans l'admiration des progrès que ce pays a faits depuis son dernier voyage en Angleterre. La cour et les ministres de France comptent bien lui faire sentir son départ si peu aimable ; je suis curieux de savoir comment on s'y prendra, et tel que je connais Pozzo, il les payera de retour, d'insolence et d'impolitesse. Sous ce rapport il ne le cède à personne, et je prévois que la cour et les ministres seront encore obligés de faire toutes sortes d'avances pour ramener à eux ce boudeur insolent.

J'avoue que je suis assez mauvais pour m'amuser de tout cela. Le rôle de Pozzo, depuis qu'il n'espère, qu'il ne veut plus rien de la France, ni la pairie qu'il briguait autrefois, ni le titre de duc, est la chose la plus simple

du monde. Corse de naissance et ambassadeur, représentant de l'empereur de Russie, voulant conserver sa place, il doit se placer vis-à-vis du gouvernement français dans une attitude encore plus hostile que ne se mettrait un Russe, le tout pour plaire à l'empereur Nicolas.

23 janvier.

J'ai passé une partie de ma soirée d'aujourd'hui dans le salon de la reine. Il y avait très peu de monde et seulement quelques personnes du corps diplomatique, lady Granville, Mme de Werther, le prince Soutzo, M. et Mme de Kielmanseg et Médem. Après avoir fait une révérence à la reine et aux princesses, je suis allé avec Médem dans la salle de billard. Le roi et Madame Adélaïde étaient à faire leur partie. Il n'y avait que deux aides de camp qui s'y trouvaient pour placer les billes. Sa Majesté, en nous voyant entrer, vint à nous pour nous saluer, toujours en nous appelant par nos noms respectifs ; puis il continua sa partie qui fut bientôt achevée, Madame Adélaïde étant battue ; elle remit sa queue à l'aide de camp de service, puis elle vint avec le roi de notre côté.

— Bonjour comte Médem, bonjour comte Apponyi, nous dit-elle ; comment allez-vous, messieurs, par ce temps de rhumes?

— Je ne suis pas trop sujet à m'enrhumer, répondis-je, mais je suis le seul de la famille qui ne soit pas avec un nez gonflé à me moucher du matin au soir. Je vois avec

plaisir, continuai-je, que Votre Altesse Royale, malgré les fatigues du voyage, n'est pas souffrante.

— Merci, comte Rodolphe, je me porte très bien, ainsi que le roi, la reine et les enfants. Notre voyage a été des plus heureux, des plus satisfaisants.

Médem, à ce propos, prit la parole accompagnée de toutes sortes de petites mines, tantôt exprimant une admiration profonde, tantôt une émotion très vive produite par le récit troublant de Madame Adélaïde sur les témoignages d'affection et d'attachement de ce cher peuple qui attendait son souverain, placé en foule sur la route, rien que pour le voir et lui exprimer son amour.

— C'était vraiment touchant, continua Son Altesse Royale, en s'adressant à moi, qui lui paraissais moins pénétré que Médem de la vérité de cet enthousiasme sans exemple, c'était vraiment bien touchant, comte Rodolphe, de voir ces populations nuit et jour sur la grande route à nous saluer de leurs cris pour le roi.

— Ces témoignages de l'amour du peuple devaient cependant être bien fatigants pour le roi, la reine et Vos Altesses Royales.

— Certainement, ce serait bien fatigant si le plaisir d'être aimé à ce point, la satisfaction de se voir l'objet de l'idolâtrie d'un peuple grand et généreux, ne soutenaient point les facultés de l'âme qui ont tant d'influence sur notre corps si aisément fatigué d'ailleurs.

Le roi me parla de son voyage avec un peu plus de mesure, mais à peu près dans le même sens. La reine était d'une gaieté, d'un contentement que je ne lui avais pas vus depuis longtemps. Elle appuya surtout sur le prochain bonheur de revoir à Paris la reine des Belges, « cette chère Louise », me disait Sa Majesté en regardant le por-

trait de cette princesse si parfaitement ressemblant, si bien exécuté par Ary Scheffer et placé dans son salon.

— Nous attendons avec impatience, continua-t-elle, l'heureux moment de nous trouver tous réunis, ainsi que nous l'étions autrefois et enrichis d'un fils de plus. Le roi des Belges est si parfait pour sa bonne Louise et pour nous que nous le mettons sur la même ligne que nos autres enfants. Il n'est pas comme tant d'autres maris qui sont jaloux de l'amour que leur femme professe pour sa famille et qui emploient tous les moyens pour lui faire oublier la maison paternelle. Le roi des Belges, tout au contraire, tâche autant qu'il dépend de lui de rappeler à notre chère Louise ses parents, ses frères. Elle a conservé ses habitudes : la même distribution des heures de sa journée, les mêmes occupations le matin et jusqu'aux meubles de sa chambre qui lui rappellent ceux du Palais-Royal. En un mot, le roi est pour elle d'une bonté sans pareille.

Le roi des Français s'informa devant moi auprès du comte Médem de la santé et des plaisirs du comte Pozzo à Londres et de la date de son retour. Médem donna au roi les nouvelles les plus satisfaisantes de son chef et lui dit combien celui-ci est enchanté de son séjour en Angleterre, mais qu'il comptait cependant s'arracher à ce séjour le mois prochain pour revenir à Paris. Cette fausseté si inutile de la part du roi Louis-Philippe m'a bien amusé. A quoi bon demander tout cela au comte Médem qui sait autant que moi combien Sa Majesté est blessée de la manière dont l'ambassadeur de Russie l'a traitée, non seulement en partant pour Londres l'avant-veille du jour de l'An où il aurait dû faire le compliment d'usage, mais aussi en ne prenant pas même

congé, manque de procédé vraiment inouï de la part d'un ambassadeur vis-à-vis du souverain auprès duquel il est accrédité.

26 janvier.

La princesse de Craon, fille de Mme du Cayla, vient de publier un roman historique dans le genre de ceux de Walter Scott. Le sujet est l'histoire du mariage de Henri VIII, roi d'Angleterre, avec Anne de Boleyn et sa séparation avec Catherine d'Aragon. Les deux volumes sont écrits avec beaucoup d'esprit, de l'âme et une exactitude historique vraiment remarquable. Le but principal de ce livre est de prouver les avantages de l'Église catholique sur les autres sectes qui s'en sont séparées ; les citations de la Bible sont parfaitement bien placées et les controverses auxquelles cette séparation de Catherine d'Aragon a donné lieu, y sont rendues avec autant d'exactitude que de verve.

La princesse de Craon a l'esprit le plus original qu'on puisse rencontrer ; dans cette circonstance comme dans toute autre, cette originalité ne s'est point démentie. Elle s'était proposé d'écrire cet ouvrage pour soutenir une malheureuse famille avec l'argent qu'elle comptait en retirer, mais afin qu'on ne dise pas que son livre a été refait par un auteur quelconque, elle n'a donné à lire son manuscrit à personne, pas même à son mari qui ne l'a pas lu autrement qu'imprimé. C'est de lui que je le tiens.

28 janvier.

M. de M... est l'homme le plus roué, le plus méchant de Paris ; il est spirituel et entreprenant ; avec ces qualités on réussit toujours auprès des femmes, même quand on n'est pas trop bien de figure et que l'on n'a pas une taille athlétique. Il leur fait peur, elles peuvent résister aux charmes, mais elles ne résistent guère à la peur. Mme de C... est fort jolie, très agréable, remplie de talent, d'une conversation charmante, mais fort coquette. Les Français ne l'aiment pas parce qu'elle fait plus de frais pour les étrangers que pour eux. Lord R... est très beau de figure et d'une tournure charmante, mais il est un peu bête et ne sait pas profiter de l'avantage dans lequel tout homme se trouve placé vis-à-vis d'une femme coquette. M. V... est un jeune Anglais, ami de lord R..., beaucoup moins joli, mais très spirituel, fin même, ne laissant échapper aucun avantage, serrant de près l'ennemi sans l'effaroucher, cachant très bien ses intentions, marchant doucement, toujours en avant, ne brusquant rien ; il arrive à ses fins sans qu'on s'en doute. Mme de C... se mit d'abord en frais de coquetterie pour lui ; puis elle le traita sans conséquence. V... laissa faire, il fut même le confident du sentiment de son ami pour la marquise, maints billets de R... passèrent par ses mains ; il en rédigea même à ce qu'on dit pour son ami et les réponses lui furent remises de même. Ainsi parvenu dans l'intimité de cette jolie femme, il arriva au point où elle se trouva tout à coup sans défense, surprise par l'amour

contre lequel elle n'avait pas songé à prendre des précautions. V..., une fois en possession du trésor, ne voulut plus le perdre. Connaissant le sentiment que R... avait inspiré à la marquise, il résolut de faire rompre ces liens, sans éclat pourtant. Dans ce but il demanda à la marquise de marier R... à Mlle Suzanne, fille aînée de lady G.... La marquise, qui aimait un peu lord R..., qui, au moins, le trouve fort bien, hésitait à se détacher sans retour. Mais V... insista.

— C'est la seule garantie, dit-il, que vous puissiez me donner, ce n'est qu'ainsi que je puis compter sur vous; c'est un sacrifice que je vous demande, je le sais, exigez-en un de moi, rien ne me coûtera pour vous prouver mon amour.

Le pacte fut conclu; on se mit à l'œuvre, et quatre semaines suffirent pour décider le mariage de R... avec Suzanne G...

Cependant les arrangements domestiques, les habitudes d'intérieur d'un ménage français et la construction des grands hôtels où, pour arriver chez Madame, il faut toujours passer par une grande cour dans laquelle donnent la plupart des appartements, sont peu propices aux mystères de l'amour. On est donc obligé de se donner rendez-vous dans des maisons telles qu'il en existe dans les quartiers commerçants de Paris, la chaussée d'Antin et autres. Un dimanche, à huit heures du matin, M. de M... descend de fiacre devant le numéro 8, rue du Helder; il se place à la porte cochère de l'hôtel, guettant du côté des boulevards; il paraît impatient, regardant sans cesse à sa montre; puis, il se promène de long en large; il a l'air soucieux et commence à craindre qu'on n'ait pu tenir parole ou que, pis est, on n'ait pas voulu la tenir

cette parole, arrachée de force peut-être. Ainsi absorbé dans ses tristes méditations, il entend le pas léger d'une femme qui descend les escaliers. L'espoir le ranime, il se précipite, mais il s'est trompé ; ce n'est pas celle qu'il attendait ; c'est une autre, et un monsieur la suit de près ; elle a un double voile qui cache ses traits ; mais un léger cri fait supposer à M... qu'elle le connaît, et il se promet d'en avoir le cœur net.

Une semaine se passe pour lui en suppositions plus ou moins fondées et, le dimanche suivant à la même heure, il se trouve au même endroit, mais, cette fois-ci, il ne guette plus du côté du boulevard ; il n'a plus l'air rêveur, ni soucieux. Sa figure est animée par un sourire malicieux ; son regard surveille les marches de l'escalier ; son plan est tracé ; il calcule d'avance tous les avantages que ce moment lui procurera dans un très prochain avenir. Tout à coup, le monsieur et la dame voilée lui apparaissent sur le palier ; madame, toute confiante, parle sans même déguiser sa voix. M... se précipite sur la dame, en lui disant :

— Inutile de cacher vos traits, je vous ai reconnue. Vous êtes la marquise de C...

A cette phrase si brusquement prononcée, la dame jette un cri et tombe évanouie dans les bras de V..., car c'est lui qui l'accompagnait. Cependant, elle revient à elle ; elle conjure M... en pleurant de ne pas la perdre, et lui demande de jurer, sur son honneur, sur tout ce qu'il a de plus sacré, qu'il ne parlera, à qui que ce soit, de son aventure.

— Je ne puis prendre un tel engagement devant monsieur, lui répond-il à voix basse ; ce n'est qu'en tête à tête avec vous que je peux le prendre.

Force a été à la marquise de subir cette loi, car elle avait tout à craindre de la jalousie de V... et de l'emportement de M..., qui, également fort à l'épée et au pistolet, recherche bien plus qu'il ne les évite les occasions de se battre.

On vient d'apprendre qu'après six ans de mariage la marquise est grosse pour la première fois, ce qui met le comble au bonheur du ménage. Le marquis, absent de Paris depuis quelques semaines, a reçu cette nouvelle avec une joie que rien n'égale. Il a écrit à sa femme, à cette occasion, la lettre la plus touchante.

31 janvier.

Le grand bal aux Tuileries, hier, a été une des plus belles fêtes que j'aie jamais vues. La nouvelle galerie, dite « Louis-Philippe », est non seulement la plus vaste, la plus belle galerie du château, mais elle a encore le grand avantage de réunir l'appartement de réception de Charles X, la grande salle des maréchaux et la galerie de Diane, etc., aux anciens appartements de Mme la duchesse de Berry, puis à la galerie de la chapelle, à celle des colonnes et enfin à la salle de spectacle. Toute cette suite de salles et de galeries meublées avec magnificence, était éclairée d'une manière éblouissante. Il y avait tant de lustres les uns à côté des autres, qu'ils cachaient les plafonds. On a conservé ceux qui étaient du temps de Napoléon et de Charles X, déjà en assez grand nombre, et on y a ajouté tous ceux qui se trouvaient au garde-meuble et qui ont servi à éclairer, pour le sacre

de Charles X, la cathédrale de Reims. Mais ce qui a surpassé mon attente c'est l'arrangement du souper. On l'a servi dans la salle de spectacle, superbe pièce ovale entourée d'une double rangée de colonnes avec chapiteaux et socles dorés. Ces colonnes, avec leurs entablements et architraves, supportent deux larges voûtes qui partagent le plafond en deux parties égales et sur chacun de ces carrés de voûtes s'élève un dôme d'une forme régulière et élégante. Le plancher du parterre, élevé au niveau de la scène, ne se trouvait que de quelques gradins plus bas que les premiers rangs de loges, dont on avait enlevé les séparations, de sorte qu'elles formaient une galerie circulaire. Les tables étaient rangées à perte de vue, longues et étroites, parfaitement décorées, éclairées par une quantité prodigieuse de bougies. On n'y était assis que d'un côté, de manière à faire face à la salle, et de jouir de l'aspect féerique qu'elle présentait.

Des dames de la haute société française qui allaient aux Tuileries l'année dernière, pas une ne s'est rendue à l'invitation de la cour, la comtesse de Saint-Priest exceptée, et celle-ci de fort mauvaise humeur, pour avoir été forcée de s'y rendre par monsieur son mari ; elle est venue en chapeau et robe de velours, afin de ne pas danser et de ne pas être invitée par le duc d'Orléans. Manquaient la duchesse de Valençay, la famille de Crillon, Mmes de Chanaleilles, les Gramont, les Pozzo, la famille de Mortemart, les d'Avaray, la famille des princes de Beauvau, le comte et la comtesse de La Ferronnays, la marquise de Caraman et la duchesse Bessières (d'Istrie), les uns par mauvais vouloir, les autres parce qu'ils sont absents de Paris.

Le fâcheux résultat de tout cela a été que des noms

connus français, il n'y avait qu'une seule femme qui dansait, c'était Mme de Flavigny, fille du duc de Fezensac-Montesquiou. Le reste se composait de personnes appartenant au corps diplomatique ou attachées à la cour, puis des étrangers et enfin toute la foule immense de gens d'une autre classe. Le duc d'Orléans était désolé. Pour ma part, ayant prévu que ce bal de trois mille personnes serait à peu près désert pour moi, j'avais prié mes danseuses très clairsemées de se réunir dans la salle des Maréchaux, afin de pouvoir nous retrouver. Il y avait là Mlles de Laborde, de Germain, Horsford, de Fezensac, nos dames du corps diplomatique et celles de la cour. Je n'ai dansé que la première contredanse dans la galerie Louis-Philippe, et cela parce que la reine m'y a fait appeler pour la danser avec la princesse Clémentine et que la cour s'y trouvait, mais elle a bientôt quitté la galerie pour revenir dans la salle des Maréchaux.

Je ne m'étais engagé pour le cotillon qu'après avoir été invité par le duc d'Orléans à le diriger. Mlle Horsford a bien voulu se sacrifier et me promit de rester. Le duc d'Orléans m'avait dit s'être engagé avec Mlle Fitz-William. Quel n'a donc pas été mon étonnement d'entendre qu'il le danserait avec Mme Charles Laffitte! Mme Fitz-William était furieuse, et le prince bien embarrassé et tout contrit, comme il me l'a dit, d'avoir oublié un engagement antérieur pris envers Mme Charles Laffitte, chez la duchesse de Massa, et qu'elle lui a rappelé. Il n'a pu que se confondre en excuses.

Au souper des hommes, on a porté la santé du roi et de la famille royale. J'ai bu de bien bon cœur à la santé de cette aimable famille, car je lui désire, à elle individuellement, toutes sortes de bonheur et, avant tout,

celui de se retrouver, si faire se pourra, à son ancienne place, comme premiers princes du sang. Mais lorsque, après le toast, l'orchestre a joué *la Marseillaise,* j'ai dit au prince de Craon et à M. de Werther, qui se trouvaient à côté de moi :

— Il me semble que c'est le moment, pour nous autres diplomates, de gagner la porte.

J'ai pris mon calpak et suis parti avec eux.

— Il faut avouer, me dit Craon, que ce que l'orchestre a fait là est de bien mauvais goût.

— C'est vrai, dis-je en souriant, c'est une chose fort inconvenante, car lorsque le roi invite les représentants de toutes les puissances dans son palais, ce n'est certainement pas pour les insulter.

6 février.

Depuis quelques jours il n'est question que de duels qui ont eu lieu ou qui doivent avoir lieu entre les royalistes et les républicains. Le républicain Carrel et le carliste Laborie, tous deux blessés grièvement, viennent d'échapper à la mort par miracle, et pourtant de nouveaux défis se succèdent journellement. Déjà cent quarante-cinq carlistes se trouvent inscrits sur la liste des défenseurs de cette cause parmi les noms les plus illustres de la jeunesse française, et autant et plus sur celle des républicains. On a poussé la folie jusqu'à proposer de se battre cent contre cent ; ce n'eût plus été un duel, mais bien une bataille. Cette considération ne les aurait pas effrayés, mais bien l'impossibilité d'exécuter pareilles

rencontres sans une intervention à main armée de la police. Il a donc été décidé qu'on tirerait au sort et que trois individus se battraient contre trois de leurs adversaires, les uns après les autres, en combat singulier et à l'épée. Mais comme les témoins des uns, loin de calmer les combattants, cherchent noise aux témoins des autres, il n'y a pas de raison pour que ces combats finissent, car chaque duel donne lieu à cinq ou six autres, et ainsi de suite.

Le gouvernement profite de cette circonstance pour arrêter des deux partis ceux qui lui sont les plus hostiles, toujours sous prétexte d'empêcher les rencontres. On vient d'arrêter plusieurs jeunes gens, signataires de la liste des douze qui devaient se battre contre les républicains. A l'un d'eux, on avait envoyé de *la Tribune*, journal républicain, deux individus qui se sont présentés chez lui, dès le lendemain du jour où il avait signé, en lui offrant le choix des armes. C'étaient de véritables gueux, mal vêtus et de si mauvaise mine, que le jeune gentilhomme les a fait chasser par ses domestiques à coups de poing et de bâton. Hier matin, ils se sont, de nouveau, présentés accompagnés de dix autres, mais notre jeune homme ayant été arrêté la veille par les ordres du gouvernement, échappa fort heureusement à leurs insultes.

Des piquets nombreux parcourent les environs des bureaux de *la Quotidienne*, l'armée républicaine ayant fait mine d'en briser les presses.

Le parti républicain est, en ce moment, le seul qui soit organisé et qui ait un but qu'il poursuit avec persévérance ; il est divisé en sections, chaque section se compose de vingt individus et d'un chef. La loi défend une

association quelconque qui dépasse ce nombre, c'est ce qui a donné lieu à cette organisation, qui tend évidemment à se mettre à l'abri des poursuites de la part du gouvernement. Ces sections, à Paris, s'élèvent à plusieurs milliers et sont armées. Elles peuvent s'adjoindre dix-huit cents sous-officiers en congé à Paris ou de la garnison.

L'aspect de Paris commence de nouveau à paraître sinistre. La position du gouvernement pourrait devenir fort critique, s'il ne parvient pas à réprimer la conspiration ourdie contre lui. Comment s'expliquer la tranquillité, le repos qui règne en France en ce moment, la confiance du gouvernement et du commerce, quand toute la noblesse de France est en opposition avec la cour, et le parti républicain en guerre ouverte avec le roi, et quand s'organise toute une armée qui doit, à un signal donné, se soulever contre la royauté de Juillet? Les républicains ne cachent point leurs intentions. C'est assez effrayant et pourtant, ils ne disent pas tout encore; je sais, par exemple, très positivement que tous les sous-officiers et soldats en congé qui affluent depuis quelque temps de tous côtés dans la capitale sont gagnés au fur et à mesure par la république et incorporés dans les cadres de l'armée insurrectionnelle. Ces manœuvres se font presque publiquement; on se gêne si peu, que deux cafés estaminets sont connus, dans tout Paris, comme lieux de rendez-vous pour les enrôlés du parti républicain; il y a jusqu'à des officiers qui s'y font inscrire pour cette cause.

Un décoré de Juillet, frère et compagnon du fils de mon marchand de bas, qui m'a donné les détails qui vont suivre, a dit à son ami qu'il venait de perdre un petit emploi à cause de ses opinions libérales, et qu'il

s'était vengé en servant maintenant Napoléon III. Il reçoit du club dirigeant soixante francs par mois. Lorsqu'il fut enrôlé dans le club, il a dû jurer de tuer Louis-Philippe et tous les membres de sa famille, dès que ses nouveaux chefs l'exigeront de lui. Et lorsque son ami lui a demandé s'il ne craignait pas les soldats du roi qu'on enverrait contre eux, il a répondu qu'il ne les craignait pas, que plusieurs des sous-officiers même étaient dans les mêmes clubs que lui, et que, dans le cas échéant, loin d'obéir aux ordres du roi, ils se tourneront contre lui en faveur de la cause républicaine. Mon pauvre marchand, lorsqu'il me racontait tout cela, était pâle et tremblant ; il me parlait du pillage de sa boutique et n'avait pas, le moins du monde, l'air plus rassuré, après que je lui eus dit qu'un culottier n'avait rien à craindre pour sa marchandise de la part des sans-culottes.

15 février.

Mme de Lobau reçoit tous les jours de trois à six heures. Elle est dame d'honneur de la reine, ce qui fait que tous les gros bonnets du Juste Milieu s'y réunissent, et tous ceux qui aspirent à quelque place ou bien ceux qui intriguent pour leurs fils, frères, filles, femme, amis ou amies. Il y a foule, on y parle à tort et à travers, on y débite les histoires de la ville et on en forge à plaisir. Hier, la conversation principale dans ce salon roulait sur la société des femmes qui entourent maintenant le duc d'Orléans, qui s'en sont emparées et qui commencent à le gêner beaucoup.

Il reçoit d'elles, tous les matins, des billets doux qui l'ont amusé dans les commencements et qui l'ennuient fort à l'heure qu'il est.

— Je lui ai dit, avoua Mme de Lobau, qu'il doit absolument finir avec ces petites grisettes qui ne peuvent lui convenir sous aucun rapport. Aussi a-t-il décidé de ne plus leur faire aucune visite le matin, ainsi qu'il le faisait autrefois ; dorénavant il n'ira plus que chez les dames de la reine et des princesses, chez Mme de Flahaut, chez Mme Lehon, femme du ministre belge.

18 février.

Samedi dernier, avant-hier, il y avait petit bal aux Tuileries. A ces réunions il n'y a pas trop de monde : deux à trois cents personnes au plus ; je m'y trouve donc en pays de connaissance. L'année dernière, on ne dansait, à ces petits bals, que jusqu'au souper, que l'on servait à une heure précise ; mais, cette année, la reine les fait durer même après. Samedi, les princesses dansèrent jusqu'à deux heures, ce ne fut que lorsque le cotillon allait commencer que la cour se retira, excepté le duc d'Orléans qui reste toujours jusqu'à la fin. Il vint à moi et me dit qu'il était forcé de danser le cotillon avec Mme de Cambacérès à laquelle, pour lui dire quelque chose, il avait demandé si elle était engagée pour le cotillon. L'ayant mal compris ou voulant le mal comprendre, elle se lève et lui dit :

— Je ne m'attendais pas, Monseigneur, à pareille faveur.

Le prince ne pouvant se reprendre me conjura d'arranger mes figures en sorte qu'il soit obligé de danser le moins possible avec sa dame. Je le lui promis, et nous voilà au cotillon. J'avais beau enlever au duc d'Orléans Mme de Cambacérès, les autres jeunes gens n'étant pas initiés comme moi au secret du prince et croyant qu'elle lui était agréable, puisqu'il l'avait choisie pour danseuse, la lui ramenaient sans cesse, de sorte que la pauvre femme se trouvait toujours en l'air et a dû se persuader que de danser avec un prince était chose éreintante.

Ce même soir m'est arrivé un accident dont on a parlé, trop parlé dans le monde. Pour finir le cotillon, j'ordonne un galop. Nous étions une quinzaine d'hommes tournant de plus en plus vite. J'étais placé entre le duc d'Orléans et le comte de Morny. Ces deux messieurs, ne pouvant plus me tenir, me lâchent, et me voilà lancé comme par une fronde, d'un bout de la galerie à l'autre, jusque sous une banquette. Ma chute fit un bruit épouvantable ainsi que les cris de toutes les dames qui me voyant lancé avec une incroyable force croyaient que ma tête, mes bras et jambes étaient fracassés. Heureusement, ma chute a fait plus de bruit que de mal. Je m'étais relevé si vite que le rond se trouvait encore dans l'attitude où je l'avais laissé. Tout le monde m'entoura ; on me questionna ; le duc d'Orléans me fit mille et mille excuses ; mais n'éprouvant pas le moindre mal, je fis continuer le galop.

Le lendemain, ce fut des visites à n'en plus finir. Le duc d'Orléans, le roi et la reine envoyèrent leurs équipages avec un valet de pied, comme c'était autrefois l'étiquette lorsqu'une ambassadrice ou duchesse était en couches, pour s'informer de l'état de ma santé. Il était

excellent et j'étais sorti. Mais, comme le valet de pied envoyé par le roi en équipage doit être reçu, l'ambassadeur a été obligé de le recevoir pour moi et de le charger de remercier et de rassurer le roi.

Ce qui m'ennuie le plus, c'est que partout, dans tous les salons, on ne parle que de ma chute, et je suis obligé de recommencer toujours le même récit et d'affirmer que je suis indemne.

— C'est égal, vous devriez vous faire mettre des sangsues, dit l'un.

— Non, une saignée vaudrait mieux, dit l'autre.

— Une purge serait plus efficace, dit un troisième, et ainsi de suite ; c'était hier partout la même chose : chez Mme de Nadaillac et chez Mme de Flahaut, où j'ai trouvé le duc d'Orléans.

20 février.

Lundi dernier, au bal de la cour, on m'avait invité à un bal masqué qui devait avoir lieu le lendemain chez Mme de Télusson. Mlle Fitz-William m'avait prié de vouloir bien me mettre en costume de marquis pour lui donner le bras, parce qu'elle serait en marquise. Béranger s'était aussi engagé avec une autre dame, et nous sommes convenus d'être de même. Cela réglé, nous nous sommes donné rendez-vous chez Babin, costumier de la cour, rue de Richelieu. Tout le bal s'y trouvait réuni, femmes, hommes, jeunes ou vieux ; chacun, tout occupé à choisir son costume, se perdait et se retrouvait dans cet immense magasin. Béranger et moi, sachant ce que nous vou-

lions, nous nous sommes arrêtés dans la pièce des marquis. Il y en avait de toutes les formes et de toutes les grandeurs, en velours uni ou broché, en satin, puis en autres étoffes, brodés et non brodés, en soie unie, en or et argent fin, demi-fin, vrais ou faux. Il y en avait qui avaient servi sous Louis XV ou brillé dans les salons de Marie-Antoinette ou de la Pompadour. Je me suis enfin décidé pour un habit vert pomme brodé en soie de toutes les couleurs, qui allait admirablement avec le costume de Mlle Fitz-William, auquel on était en train de mettre la dernière main. L'habit une fois décidé, tout le reste fut bientôt assorti, tels que pantalon vert pomme, gilet en satin blanc avec la broderie analogue à l'habit, manchettes, jabot en dentelles, épée d'acier, boucles en strass, chapeau à trois cornes et à plumes blanches. Au rez-de-chaussée, chez le perruquier, j'ai commandé une perruque bien poudrée, à deux queues avec une bourse en satin noir. Rodolphe II n'avait pas voulu venir, étant fatigué. Jules, au contraire, s'en faisait une véritable fête et prit le costume d'une jeune personne. Je m'étais invité à dîner chez les Fitz-William pour pouvoir faire notre toilette aussitôt après. Jules fit venir une robe de sa mère ; on lui mit un corset de Mlle Catherine Fitz-William ; on lui rembourra ce qu'il y avait à rembourrer, et il était charmant, quoiqu'un peu grand. Ses mouvements, loin d'être gauches comme cela arrive à la plupart des garçons, étaient modestes et gracieux ; il ressemblait de tournure à sa mère et à Mlle Codrington, qui est tout aussi grande que lui.

M. Fitz-William avait un costume de poissarde, incroyable de taille et de figure ; l'une de ses filles était en Cauchoise, l'autre en paysanne des environs de Nantes

et Mlle Catherine en marquise, coiffée à merveille, bien poudrée, avec une guirlande de roses dans les cheveux. Ainsi costumés nous avons fait notre visite à Mme de Komar qui habite le rez-de-chaussée de la maison. Je lui ai présenté Jules comme une jeune Anglaise et elle le prit pour telle. Le petit bal a été fort amusant, on y a représenté plusieurs scènes de comédie, entre autres celle de *l'Ours et le Pacha,* où l'ours noir change de tête avec l'ours blanc, ce qui n'a pas manqué de faire son effet accoutumé.

22 février.

M. de Sainte-Aulaire remplace le maréchal Maison à Vienne. Je connais M. de Sainte-Aulaire depuis que je suis à Paris, sans avoir cependant fréquenté son salon, qui sous Charles X était un centre d'opposition libérale. Je le voyais cependant souvent, lui et sa femme, chez la princesse de Vaudémont, où l'on rencontrait des gens de toutes les opinions. Sa première femme était une princesse d'Allemagne, proche parente de la maison de Brunswick ; il n'eut avec elle qu'une fille, c'est la duchesse Decazes d'aujourd'hui, personne fort spirituelle. Après la mort de sa première femme, il épousa une Française doctrinaire comme lui, libérale, très instruite, avec de bonnes manières. Ses deux filles ont prodigieusement d'instruction et de mémoire ; elles savent tout, ce sont de véritables dictionnaires vivants qu'on n'a qu'à consulter. Le marquis, leur frère, est également très instruit, d'une conversation très agréable.

23 février.

L'ambassade d'Angleterre se trouve depuis quelque temps passablement délaissée par toute la bonne compagnie. Cela devait être dès que lady Granville recevait La Fayette et compagnie. Nos salons, tout au contraire, ne peuvent plus contenir tout ce monde carliste qui s'y presse en foule, ne fût-ce que pour marquer la différence qu'il fait entre notre gouvernement et celui de la Grande-Bretagne. Un des grands inconvénients auxquels sont exposés les ambassadeurs en France, c'est que la société leur prête telle ou telle couleur ; les libéraux envahiront les salons d'un ambassadeur d'Angleterre, tandis que tous les lettrés se précipiteront toujours à l'hôtel de l'ambassadeur d'Autriche. A part le désagrément que doit nécessairement éprouver un ambassadeur de se trouver lancé dans un parti quelconque, cela l'empêche en même temps de rendre sa maison aussi agréable qu'il le désirerait.

Lady Granville, par cette même raison, ne nous a donné qu'un seul bal, et chez nous, il n'y en a pas eu du tout. Je ne sais comment il se pourra faire que nous en donnions plus tard, car la raison restera toujours la même, celle de ne pouvoir inviter le duc d'Orléans avec une société qu'il ne voit plus, avec laquelle, à tort sans doute, il a rompu entièrement. Je conçois son aversion de se trouver dans un même appartement avec un monde qui le déteste et, qui pis est, le tourne en ridicule. Malgré cela, je crois qu'il aurait mieux fait dans son propre

intérêt de faire un effort et de combler de politesses les gens contraires aux idées du gouvernement ; il les aurait bien embarrassés et tout le tort eût été de leur côté. S'il pouvait prendre sur lui de vaincre son ressentiment, il aurait dû mettre toute la société sur la même ligne, c'est-à-dire n'aller nulle part, dans aucun bal, à aucune soirée, ni chez les ambassadeurs, ni chez les personnes du pays, mais se borner simplement à passer ses soirées aux spectacles ou dans le salon de la reine. Malheureusement, ce salon n'est pas très gai et Monseigneur est de cet avis

25 février.

Mme de Flahaut m'avait prié avant-hier de passer chez elle aujourd'hui, afin d'arranger et de régler la liste de danseurs et de jeunes personnes pour son bal de jeudi prochain ; je m'y suis donc rendu à quatre heures. A peine y étais-je un peu établi que M. de Caumont vint nous interrompre. J'ai vu, par un certain mouvement de pied, que Mme de Flahaut était fort contrariée de cette visite. Caumont a dû s'en apercevoir comme moi ; il en fut même un peu embarrassé ; mais, comme il n'est pas timide de son naturel, il releva bientôt le fil de la conversation et s'y établit comme s'il ne voulait plus nous quitter. D'abord il nous donna des nouvelles de la santé de M. de Montrond qui vient d'arriver d'Angleterre tout malade. Ce Montrond est un des plus fameux intrigants de l'époque. Pendant de longues années il fut ami intime et confident du prince de Talleyrand. Sans fortune ostensible, il vivait toujours comme s'il avait trois cent mille

livres de rentes ; il a un esprit fin et délié. Autrefois roué et séducteur, il prend aujourd'hui un air ingénu et bon enfant par lequel il trompe son monde, bien que sa réputation soit généralement établie.

Caumont nous parla ensuite de l'affaire hollando-belge, des protocoles, du roi Louis-Philippe, du roi d'Angleterre, des puissances, du prince de Talleyrand, de la conférence, de la prise d'Anvers et après avoir jeté tout cela pêle-mêle, il finit par en conclure que M. de Talleyrand n'avait plus la tête qu'il avait eue autrefois et qu'il y aurait une troisième expédition très prochaine des Français contre le roi de Hollande. Mme de Flahaut répondit sur tout cela avec esprit et, ce qui m'étonna, avec mesure. Pour moi, je n'ai fait autre chose que défendre ces messieurs de la Conférence, que Caumont se plaisait à attaquer.

Il partit enfin, et Mme Flahaut me dit en souriant :

— Je vous ai prié de passer chez moi pour arranger un ballet : nous voilà à parler politique depuis une demi-heure ; mais je vais me mettre à l'œuvre.

Elle se leva et prit sur son bureau la liste des personnes à inviter, elle m'en fit la lecture. J'écoutais avec distraction, car je me doutais qu'elle ne m'avait pas appelé uniquement pour me soumettre sa liste, mais qu'elle voulait me dire encore autre chose.

— Voilà, me dit-elle, les personnes que je compte inviter ; qu'en pensez-vous?

— Je trouve, madame, dis-je, votre liste parfaite ; mais il me semble qu'elle pourrait être complétée par quelques danseurs. J'aurai l'honneur de vous envoyer leurs noms demain.

Je fis un mouvement comme pour m'en aller.

— J'ai encore, me dit la comtesse, quelque chose à vous communiquer ; je parlerai avec franchise, car cette affaire me tient à cœur, mais, pour vous l'exposer, je dois remonter bien haut, c'est-à-dire à l'époque de mon arrivée en France, il y a près de sept ans de cela. C'était au moment de l'affaire des maréchaux qui a fait tant de bruit alors et dont aujourd'hui on ne parle plus. Tout le parti auquel appartenait mon mari était en émoi. M. de Flahaut n'aurait pu aller à l'ambassade d'Autriche sans se brouiller avec ses amis, et moi-même qui venais pour la première fois à Paris et voulais, ayant épousé un Français, me faire accepter comme Française, je ne pouvais agir autrement que lui. Si j'avais eu l'avantage de connaître la comtesse Apponyi avant cette affaire, je n'aurais certainement pas cessé d'y aller ni M. de Flahaut non plus ; mais, n'ayant pas été présentés avant, il n'eût pas été convenable pour notre position de le faire après.

— Personne ne conçoit mieux que nous, dis-je à la comtesse de Flahaut, la ligne de conduite que vous avez adoptée et l'ambassadeur a trouvé tout simple que des personnes qui venaient chez lui avant cette affaire se soient retirées.

— Non, dit Mme de Flahaut, ce n'était pas bien ; le comte et la comtesse les ont comblées de politesses ; elles devaient s'en montrer reconnaissantes.

— Reconnaissants, repris-je, oui, si vous voulez, madame, mais comme ce n'était point des amis, mais de simples relations, nous ne devions pas nous attendre à des sacrifices de leur part, et c'en eût été un pour la majorité de ceux qui nous ont quittés alors ; mais ce que nous avons eu le droit de trouver mauvais, c'est

les impolitesses personnelles de plusieurs d'entre eux.

— Je le crois bien, répliqua Mme de Flahaut, leur conduite ne peut qu'être blâmée. Pour moi, comme mon mari se trouvait alors en opposition avec le gouvernement de Charles X et n'allait pas à la cour, nous ne pouvions espérer que l'ambassadeur d'Autriche fût charmé de nous recevoir.

— Vous vous trompez, madame. L'ambassadrice vous rencontrant sans cesse dans le salon de lady Granville et, qui plus est, vous connaissant personnellement, n'ayant jamais évité l'occasion de vous parler, aurait été charmée de vous accueillir.

— Il est vrai qu'elle m'a toujours traitée avec beaucoup de bonté, et je vous assure que j'aurais bien aimé me rapprocher d'elle, car certes ce n'est que moi qui aurais pu y gagner ; mais, je vous avoue que plus tard, surtout après la révolution de Juillet où mon mari se trouvait tout à coup au mieux avec la nouvelle cour et où il n'y avait vraiment plus d'obstacle pour se présenter dans la maison de l'ambassadeur d'Autriche, ce fut un sentiment de délicatesse qui m'empêcha de faire une démarche que je n'avais pas faite encore ; c'est ce qui fait que je n'ose inviter le comte et la comtesse à mon bal. Mais s'ils voulaient me faire l'honneur d'y venir, je m'en trouverais fort heureuse.

— Je ne manquerai pas, madame, de rendre compte chez moi de tout ce que vous avez bien voulu me dire.

— Et vous pouvez ajouter, monsieur le comte, que je n'attends qu'une occasion favorable pour aller chez Mme Apponyi.

Après m'avoir exprimé son admiration pour notre cousine, elle m'a accompagné jusqu'à la porte du salon.

De retour chez moi, je n'ai pas manqué de rendre compte de ma conversation ; nous en avons beaucoup ri, mais lorsque je finis par dire qu'après de pareilles avances, il fallait prendre un parti définitif, cette affaire commença à m'ennuyer.

Néanmoins, le lendemain, j'ai pu envoyer à Mme de Flahaut la lettre suivante, approuvée par l'ambassadeur et l'ambassadrice.

« Je n'ai pas manqué non plus de rendre compte chez moi de la manière aimable dont vous m'avez témoigné vos regrets de vous être trouvée autrefois dans une position sociale qui vous a rendu impossible d'aller chez l'ambassadeur d'Autriche ; que depuis, vous n'aviez fait, madame, aucune démarche pour y arriver par la seule raison d'un sentiment de délicatesse qui vous a fait envisager, à tort sans doute, une démarche dans ce but de votre part, comme peu agréable à l'ambassadeur et à l'ambassadrice, et que ce même sentiment vous avait empêchée de les prier jusqu'à présent à vos brillantes réunions, mais que vous seriez charmée de les recevoir chez vous, si jamais cela pouvait leur convenir et qu'enfin vous n'attendiez qu'une occasion pour aller vous-même à l'ambassade d'Autriche.

« Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire hier, madame, nous vous rendons tous justice entière sur votre attitude correcte vis-à-vis du représentant de l'empereur d'Autriche, et vous devez vous être aperçue que cette attitude a été respectée et qu'on n'a jamais rien fait qui aurait pu vous gêner le moins du monde sous ce rapport ; mais, comme sous aucun régime il n'aurait pu y avoir aucune difficulté de la part de l'ambassadeur d'Autriche pour recevoir le comte et la comtesse de

Flahaut, l'ambassadeur et l'ambassadrice sont prêts à se rendre à toute invitation que vous, Madame la comtesse et le comte de Flahaut, voudrez bien leur adresser, tout comme ils auraient été et seront de tous temps charmés de vous recevoir chez eux. »

Le lendemain, en recevant les invitations de Mme de Flahaut pour son bal de jeudi pour nous tous, y compris l'ambassadeur et l'ambassadrice, j'ai eu un billet de la comtesse de Flahaut conçu en ces termes :

« Je m'empresse, monsieur le comte, de vous envoyer les invitations que vous m'avez indiquées, comptant que vous voudrez bien avoir la bonté de les faire parvenir à ces messieurs.

« Avec tous mes remerciements pour l'obligeance que vous avez mise dans cette petite affaire, permettez-moi de vous les offrir aussi pour vous être souvenu d'une explication qui m'a permis d'exprimer mon regret de m'être trouvée longtemps privée d'une société qui m'aurait été aussi agréable que celle de Mme la comtesse Apponyi. Il n'a pas dû l'étonner, car M. de Flahaut et moi nous l'avions souvent exprimé à des personnes de ses amis pour qu'il lui fût répété. Ce n'est certainement ni à Madame votre tante, ni au représentant de l'empereur d'Autriche, chez qui nous n'avons pas cru devoir aller, mais par une raison toute simple, que M. de Flahaut, au moment de sa rentrée en France, a trouvé qu'il y aurait mauvaise grâce à se séparer de la ligne suivie par ses anciens camarades surtout n'ayant pas eu jusqu'alors l'honneur d'être connu de M. le comte et de Mme la comtesse Apponyi. C'est à cela que se bornent les motifs de la privation que je m'étais imposée et que je serais charmée de voir cesser. Veuillez bien, monsieur le comte,

agréer l'expression de mes sentiments distingués. — M. DE FLAHAUT-KEITH. »

Lady Granville, chez laquelle notre cousine a été ce matin, lui a dit que Mme de Flahaut, le jour où je suis allé chez elle, avait été à l'ambassade, que lady Granville avait voulu la retenir un peu plus auprès d'elle, mais qu'elle était d'une telle agitation, d'une telle presse de rentrer, que l'ambassadrice lui en a demandé les raisons.

— J'attends, dit Mme de Flahaut, le comte Rodolphe à quatre heures, je ne voudrais pas le manquer pour tout au monde, car je veux absolument que ma position vis-à-vis la comtesse Apponyi change ; cela m'est devenu insupportable, et je vous assure que si je parviens à l'avoir à mon bal de jeudi, ce sera un des plus beaux jours de ma vie.

Elle se laisse toujours aller à son premier mouvement qui est de faire du mal, la réflexion lui arrive ordinairement lorsque le mal est déjà fait. Si elle voulait ne pas toujours agir dans la première minute, si elle voulait attendre trois heures seulement et prendre dans cet intervalle trois verres d'eau sucrée à la fleur d'oranger, elle aurait bien souvent de beaux mouvements ; elle ne manque ni de noblesse, ni de certaine élévation d'âme.

La comtesse de Flahaut a un goût et un talent pour arranger et meubler un appartement qu'on rencontre rarement. Dans son appartement l'on se croit encore sous le règne de Louis XIV. Il est vraiment bien bizarre de voir les personnes qui ont le plus en horreur ce siècle, aimer à s'entourer des objets qui le leur rappellent. C'est jusqu'aux modes de ce temps que les femmes adoptent aujourd'hui ; mêmes petits nœuds le long du corsage, mêmes manches à manchettes, même mantille

en dentelles noires, mêmes robes ouvertes par devant attachées avec nœuds et bouquets de fleurs sur celle en dessous richement garnie de falbalas ; enfin il ne manque plus que les paniers, car la poudre commence déjà à se montrer sur quelques têtes féminines.

26 février.

J'ai dîné chez M. de Werther, dîner uniquement composé de membres du corps diplomatique et de personnes du Juste Milieu. Il y avait Mmes de Boigne, de Dolomieu, de Praslin, de Massa, de Sainte-Aulaire et autres, puis le duc de Broglie, le duc de Massa, l'amiral de Rigny, le comte de Sainte-Aulaire, le baron Pasquier, le comte et la comtesse de Flahaut et enfin des ministres étrangers et ambassadeurs. Il n'a été question que de cette malencontreuse déclaration de Mme la duchesse de Berry dans laquelle elle a dit être mariée secrètement en Italie avec une personne qu'elle ne nomme pas. De tous ces messieurs, Sainte-Aulaire a été celui qui a le moins déguisé sa joie. Le duc de Broglie, tout en déplorant cet événement, parce qu'il causera beaucoup de chagrin à Madame la dauphine, qu'il respecte et qu'il honore, disait qu'il conseillerait maintenant aux carlistes de trouver autre chose que Mme la duchesse de Berry.

Rien de plus heureux ne pouvait arriver au gouvernement de Louis-Philippe. Cet événement couvre de ridicule tout le parti carliste et ouvrira aux malveillants une source inépuisable de commentaires qui jetteront du louche même sur la naissance du duc de Bordeaux. Les

carlistes, dans la première frayeur, dans l'étonnement, dans l'accablement qui s'est emparé d'eux, veulent nier un fait avoué par un acte authentique signé de Mme la duchesse de Berry elle-même et montré, par ordre du gouvernement, à tous ceux qui demandent à le voir aux bureaux du *Moniteur*. Tout cela n'est pas bien généreux de la part de Louis-Philippe, mais ses partisans répliquent à cela que le gouvernement devait se justifier aux yeux de la France puisqu'il a été accusé par les feuilles carlistes de calomnier la princesse.

D'autres prétendent que c'est la duchesse elle-même qui a désiré cette publication. Les femmes qui ne s'exaltent pour aucun parti et qui ne voient dans cette affaire qu'une aventure de femme un peu scandaleuse, me disaient que plutôt que de faire pareille déclaration au général Bugeaud, au gouvernement et enfin à l'Europe entière, elles auraient mieux aimé mourir, et je crois que les exaltées du parti carliste, une fois qu'elles auront été obligées de se persuader de la chose, penseront que puisque Mme la duchesse de Berry n'a pas voulu quitter la France malgré l'état où elle se trouvait, elle aurait dû savoir mourir pour son honneur, pour celui de son fils et pour celui de son parti, qui a répandu tant de sang pour elle.

Je conçois parfaitement qu'une femme, avec un tempérament comme celui de la malheureuse princesse, ne puisse résister à des tentations journellement répétées, mais alors il faut savoir en supporter les conséquences ; elle aurait été grande dans sa chute et personne n'aurait pu supposer qu'elle aurait pu manquer antérieurement à ses devoirs, tandis qu'on le croit maintenant. Ces seules considérations, personnelles à Madame, auraient dû la

faire agir différemment, sans compter l'immense avantage que le parti royaliste aurait pu tirer de son sacrifice. Madame morte dans la prison de Blaye, quel embarras pour Louis-Philippe ! Quelle tache sur son nom ! On aurait dit qu'il avait fait assassiner sa nièce. Quel rôle n'aurait-il pas joué aux yeux de l'Europe ! Comment aurait-il pu se défendre contre les attaques des journaux royalistes? Chaque procès aurait amené de nouveaux scandales ; l'éloquence de Berryer aurait eu un vaste champ pour écraser le Juste Milieu sous le poids de ses plaidoyers, tandis qu'aujourd'hui, au procès de Chateaubriand, il ne saura trop que dire et Chateaubriand lui-même est obligé d'avaler toutes les belles tirades qu'il avait préparées pour aujourd'hui et qui reposaient toutes sur la régence de Mme la duchesse de Berry. Comment Madame, mariée en Italie, pourrait-elle être régente de France, alors que, par son mariage, elle n'est même plus Française? Son expédition n'est donc plus autre chose qu'une mauvaise plaisanterie, qu'une supercherie bien cruelle pour ceux qui ont versé leur sang : elle a trompé son parti, la France entière en se faisant passer pour ce qu'elle n'était pas ; elle n'est plus autre chose qu'une aventurière de bonne maison.

Du reste, ce qui est encore plus cruel pour elle, c'est qu'on ne croit pas qu'elle soit mariée et ce doute est bien pardonnable. Si elle est mariée, pourquoi n'a-t-elle pas désigné son mari? Pourquoi faire une demi-confidence? Pourquoi ne pas nommer son époux s'il est digne d'elle, et s'il ne l'est pas, ce mariage est bien pire qu'un simple écart de femme que les circonstances seules rendent désastreux.

28 février.

M. Dupuy a présidé, le jour où Chateaubriand a paru devant les assises, avec plus d'impartialité et de conscience qu'un certain Dubois (d'Angers), dans le procès de Sosthène de La Rochefoucauld. Les jurés avaient une contenance plus décente, guère plus d'intelligence, mais une sorte d'intérêt pour les mots ! Les discours ici ne signifient rien ; les décisions sont arrêtées d'avance et il n'y a d'intéressant que les débats. M. de Chateaubriand s'est défendu avec beaucoup de simplicité. Le procureur Persil a prononcé un réquisitoire furibond, a fait une distribution d'injures, pressant, priant, conjurant la cour de condamner de dangereux innocents.

Ce monsieur a eu peu de succès, car il répondait à Berryer qui jamais n'a dépensé plus de talent. Son début laissait percer l'émotion d'un homme incertain de sa victoire et qui redoutait les influences occultes. Il s'est étendu sur les vertus et mérites de son client ; il a fait de la France comme un couplet de vaudeville, dans une pièce de circonstance. Je note cette phrase... « Nous savons que de leur côté (la branche aînée) on compte des faiblesses ; de leur côté du moins on ne compte pas de crimes. » M. du Fougerais, rédacteur de *la Mode*, s'est fait applaudir dans une défense hostile et après Berryer. L'avocat de *l'Echo* s'est noyé dans son sujet et n'a trouvé d'autre moyen que de s'évanouir pour sortir d'embarras. On était fatigué, on a peu écouté le reste, mais avant la réplique et les conclusions de Persil, Ber-

ryer lui avait répondu... cette fois avec la confiance dans sa cause et presque l'insolence du succès, car de nouveaux enthousiasmes encourageaient ses espérances.

Le président demanda alors si M. le vicomte de Chateaubriand voulait ajouter à sa défense? Avec sa modestie satirique, il répondit en s'inclinant qu'il serait charmé d'entendre M. l'avocat général. Jamais on n'a été plus emporté, plus absurde, plus « pavé de Juillet » que ce pauvre M. Persil. La contenance de l'auditoire a fini par l'intimider. Il s'est tu, en se voilant le visage comme la pudeur, mais on reconnaissait le dépit, la haine déçue ; ce n'était plus que bouffon. L'absolution était prévue : elle a été prononcée et le bruit des applaudissements, les chants victorieux ont éclaté après la retraite des juges. La jeunesse romantique attendait M. de Chateaubriand ; il a échappé à l'ovation, en s'esquivant par la salle du Conseil.

En ce qui touche l'affaire de Blaye, les royalistes poussent des soupirs à déraciner les arbres, à faire tourner les moulins, des hélas ! les plus lugubres. Ils allèguent qu'on a arrêté la duchesse de Berry pour la perdre, mais qu'on l'a grandie et que ceux qui ont voulu la déshonorer se flétrissent davantage. Ils ajoutent que ce n'est pas aux princes de la branche cadette qu'il appartient de lui reprocher ses faiblesses et que, d'ailleurs, il n'est pas de femme en vue qui n'ait été soupçonnée. Pour moi, j'estime que Madame aurait dû partir au moment où elle s'est sentie grosse ; mais il paraît que ceux de la branche aînée s'en vont lorsqu'ils devraient rester et qu'ils restent lorsqu'ils devraient s'en aller.

Les carlistes disent encore que la déclaration de Madame, si elle n'est pas fausse, a été du moins extor-

quée de la manière la plus cruelle, la plus affreuse, car il n'est pas à supposer qu'une femme puisse se livrer à un tel aveu sans y être forcée ; que ce qui met le comble à l'infamie, c'est la publication dans le *Moniteur.* Enfin, ils n'ont pas de termes assez forts pour exprimer leur indignation. Ils font grand bruit de la voir partagée même par les républicains et d'un article d'Armand Carrel dans le *National* où le gouvernement est traîné dans la boue pour avoir permis l'insertion de la déclaration dans le *Moniteur.* Cet article finit ainsi :

« Il n'y a certainement pas dans Paris une pauvre famille d'ouvriers qui voulût, au prix de son dernier morceau de pain, imprimer publiquement au front d'un de ses membres et de la famille la plus abandonnée, l'ignoble écriteau dont la chancellerie de Louis-Philippe va fièrement grossir ses archives, après en avoir sali la muraille du château de Blaye. Dans nos humbles familles plébéiennes, on ne sait pas livrer à la malignité publique les faiblesses de son sang pour en retirer un grossier profit. Cette protestation d'un genre tout particulier n'est faite que pour les royautés parvenues. Il marque Louis-Philippe au front du signe de Caïn, il l'attache au pilori et le met au niveau des habitants des bagnes. »

3 mars.

Le grand prieur de l'ordre du Temple, de son couvent métropolitain Jean de Saint-Germain, a envoyé à quelqu'un de ma connaissance deux billets d'entrée pour moi sous un nom supposé. Ce grand prieur était pédi-

cure, il y a encore peu de mois. Il eut, je ne sais pourquoi, l'idée de régénérer les Templiers. Quelques autres farceurs se sont joints à lui et, comme c'est un moyen de démolition, ils ont, à ce qu'il paraît, trouvé de l'appui près du comité révolutionnaire qui leur fournit des fonds pour pouvoir soutenir leur mauvaise farce.

Il y a quelque temps, ils ont publié un exposé des principes fondamentaux de leur doctrine dite « des chrétiens catholiques primitifs », suivi de leurs Évangiles, d'un extrait de la table d'or et du rituel cérémoniaire pour le service religieux, précédé du statut sur le gouvernement de l'Église et la hiérarchie lévitique. C'est un assez gros livre orné sur le frontispice du grand sceau du gouvernement de l'Église chrétienne, c'est-à-dire une énorme armoirie ornée d'une couronne impériale, d'un manteau ducal soutenus par deux anges tenant chacun dans la main droite des bannières avec la flamme des Templiers. Ce n'est autre chose qu'une mauvaise parodie du culte catholique.

Aujourd'hui donc, il y avait grande cérémonie en honneur de l'anniversaire de Jacques de Molay brûlé à Paris, en 1313, comme grand maître des Templiers. Le prétendu temple est situé rue et cour Damiette, près de la place du Caire, pas loin de la place des Victoires. Sur la porte d'entrée d'une ancienne boutique de poterie, se trouve un grand écriteau qui donne au vieux magasin le nom pompeux de « Couvent magistral ». Le local était plein ; la personne qui m'a procuré le billet et moi nous fûmes placés vis-à-vis de Mmes les chanoinesses. Mon introducteur me fit remarquer que c'était une attention toute particulière de M. le Grand Bailli, autrefois sergent sous ses ordres.

La chambre était tendue de noir et recouverte des armoiries des anciens chevaliers dont les nouveaux ont emprunté les noms et les titres ; j'ai vu les armoiries de Lorraine, de Lusignan, de Montmorency, de Choiseul et beaucoup d'autres.

L'abbesse du chapitre se trouvait devant nous, assise sur un grand fauteuil, espèce de trône plus élevé que les banquettes de Mmes les chanoinesses. Elle avait une large robe en satin bleu ciel, son col surchargé de colliers et décorations ; elle est grande, bien faite et assez belle ; elle nous lançait des regards qui n'avaient rien de sévère et n'inspiraient pas précisément la vénération, d'autant plus que la plupart des spectateurs devaient se rappeler de l'avoir vue bien souvent, même tous les jours, sur les boulevards, tournant ses grands yeux noirs, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour tâcher de se faire comprendre par les moins experts. Les chanoinesses mises en blanc, dignes de leur abbesse, étaient cependant encore d'un ordre bien inférieur et m'ont paru avoir été recrutées dans le quartier. On ne nous a pas dit qu'elles aient fait vœu de chasteté. Quant aux preuves, bien que le « Couvent magistral » soit tout tapissé d'armoiries, on nous a dit qu'on n'y était pas difficile, ce dont nous étions convaincus d'avance. D'ailleurs cela ne regarde que le grand maître qui extirpe les hérésies et les cors aux pieds.

Les chevaliers sont grotesquement affublés d'un costume qu'on trouve ici sur l'étiquette des bouteilles d'eau de fleur d'oranger dite de Malte. Pour les cérémonies, je n'ai pas vu de parodie plus absurde, plus scandaleuse, plus ridicule, de notre rite catholique que tout ce bavardage incohérent, dégoûtant, grotesque. La musique est assou-

pissante : c'est le miaulement monotone d'un orgue criard et faux, qui roucoule languissamment pendant tout le temps de la bénédiction et autres.

Trois longs discours, où il a été peu question de Jacques de Molay dont on a célébré le cinq cent dix-neuvième anniversaire, nous ont appris que depuis la réorganisation de l'ordre, un schisme en menace l'unité et qu'il faut s'y résigner. Une phrase surtout a attiré mon attention, celle où le grand prieur, en réclamant l'indulgence pour toutes les sectes, ce qui n'entre pas trop dans l'esprit de la première institution des Templiers, a blâmé l'autorité qui n'avait pu préserver la plus ancienne église de Paris d'être pillée et profanée (allusion très claire à l'affaire de Saint-Germain-l'Auxerrois). Après lui et à propos du supplice de Jacques de Molay, le chevalier Borginet a fait le portrait du roi Philippe le Bel. Lorsqu'il a dit que ce souverain « bassement soumis au pape » fut « cupide, cruel et lâche », il y a eu une explosion de bravos et d'applaudissements. On riait, on s'embrassait, on trépignait. J'ai profité de ce vacarme pour m'esquiver.

4 mars.

Mme de Flahaut et quelques autres dames du Juste Milieu nous donnent de très petites soirées avec le duc d'Orléans. Elles n'invitent alors que le peu de dames de la haute société qui vont à la cour. Mmes d'Oudenarde, de Caraman, Decazes, de Saint-Priest, de Massa, de Vallambrosa et quelques dames les plus élégantes du corps diplomatique. En fait d'étrangères, je n'y vois que

la comtesse Walewska. Le duc d'Orléans a pris la mauvaise habitude de ne jamais faire une conversation générale, mais de parler très bas à l'oreille de chacune des femmes qu'il approche et cela à tour de rôle et avec un si admirable calcul qu'à une heure du matin il se trouve précisément à sa dernière conversation et puis il s'en va. Il arrive donc que quelquefois celle auprès de laquelle il arrive à la fin de la soirée, l'attend comme son messie pour pouvoir s'en aller, car elle n'oserait jamais se retirer avant qu'elle n'eût parlé avec le duc. Mme de Flahaut se trouvant à la porte, suivant des yeux sans relâche le duc d'Orléans, voit si Monseigneur a expédié une dame ou non et, dans ce dernier cas, elle se précipite pour empêcher de sortir celle à qui il n'a pas parlé.

Cette manière d'être rend ces soirées intolérables et le duc d'Orléans lui-même s'en est plaint l'autre jour en disant qu'il ne concevait pas pourquoi dans le monde, lorsqu'il approche d'une des dames, les autres s'éloignent. C'est cependant par la raison la plus simple et parce qu'il a l'air de confier un secret ; il parle d'une voix toute basse à peine intelligible pour la dame même à laquelle il adresse son discours.

Je n'ai jamais vu un homme sentir davantage la fausse position dans laquelle il se trouve ; il ne sait plus où il en est et il n'a pas assez d'esprit pour se mettre au-dessus de tout cela. Il en résulte de singulières inconséquences de sa part. C'est ainsi qu'il ne parle jamais à la comtesse de Saint-Priest, bien qu'elle aille à la cour. La comtesse et toute sa famille sont à la vérité très fort en opposition avec le gouvernement et la comtesse n'irait certainement pas aux Tuileries si son mari ne servait pas dans la diplomatie. Mais, de fait, elle va à la cour et je trouve

qu'il serait dans les intérêts du prince royal de se rendre au moins plus agréable à ces dames qui, en allant dans leur coterie carliste, lui feraient une bonne réputation en fait d'amabilité et d'esprit. Au lieu de cela, il semble vouloir leur faire regretter la pénible nécessité où elles sont d'aller à la cour avec leur mari. Mais ce qui m'étonne plus encore, c'est la manière inconcevable dont le duc d'Orléans traite la duchesse de Vallombrosa, charmante femme de caractère et d'esprit, belle comme les astres. Ayant épousé un duc étranger, elle n'appartient à aucun parti ; de plus, sa sœur Mme de Caraman et tout ce qui porte ce nom va à la cour ; je ne conçois donc pas ce qui fait que le duc non seulement ne lui parle jamais, mais ne la salue même pas.

La duchesse me dit avec sa douceur ordinaire :

— Que voulez-vous, c'est une habitude.

12 mars.

J'ai eu l'agréable surprise de voir arriver mon collègue et ami N..., venu en courrier diplomatique. Contemporains, nous nous sommes quittés presque enfants et nous nous retrouvons, dans la force de l'âge, dans ce Paris, si attrayant sous tous les rapports, offrant tout et pour tous les goûts. Le long séjour que j'y ai déjà fait m'a mis à même de tout connaître et, pour qui ne le connaît pas, j'y peux être un guide excellent. C'est ce rôle que N... m'a demandé de remplir à son profit, ce à quoi je me suis prêté avec plaisir.

Pour commencer, je l'ai conduit chez Mme Alfred de

Noailles. Elle nous a reçus avec sa grâce et son amabilité accoutumées. Elle avait eu la fièvre pendant la nuit ; elle était donc couchée sur un magnifique lit de repos recouvert d'un satin blanc superbe, brodé aux Indes en soie plate de toutes les couleurs. Elle a été encore plus aimable que de coutume, comme si elle avait voulu nous dédommager de ne pouvoir aller et venir dans son joli appartement et animer par son esprit et ses saillies les groupes qui se formaient dans les deux salons. Dans l'un, sa fille, Mlle Cécile, prépare et sert le thé avec gaieté et politesse ; c'est à quatre heures après midi, par conséquent entre le déjeuner et le dîner. On n'en prendrait donc certainement pas si un valet de chambre vous l'offrait. Mais comment résister au joli sourire de Mlle Cécile? Comment lui dire un non, fût-il le plus poli du monde, lorsqu'elle vous dit :

— Voulez-vous goûter de mon thé, je n'ai pas mis plus de trois morceaux de sucre et un petit nuage de crème. Je crois n'avoir rien négligé pour préparer cette tasse à votre goût.

Outre la table à thé, chargée de gâteaux à profusion, il y a encore, dans tous les coins des deux salons, des trépieds en bronze supportant de larges jattes en porcelaine du Japon, toutes remplies de bonbons. Les amateurs peuvent se régaler à satiété et, par surcroît de recherche, j'ai trouvé la dernière fois, adossée à des tablettes de chocolat, une charmante petite édition des lettres de Mme de Sévigné avec portraits des personnes qui y figurent et autres jolis souvenirs du siècle de Louis XIV.

La duchesse de La Trémoille nous fit entendre quelques romances. M. de Bongars nous joua des morceaux d'opéra

sur le piano et M. de Montaigu chanta d'une voix charmante tout ce qu'on lui demandait ; il y mit beaucoup de complaisance et pas la moindre prétention, deux qualités aussi rares qu'aimables. N... s'y amusa parfaitement. La duchesse de Maillé le charma par son esprit et son amabilité, il écouta avec admiration un assaut d'esprit qui s'engagea entre la marquise de Jumilhac, la comtesse de Girardin, Mme Alfred de Noailles et M. de Salvandy qui, avec tout son savoir et son talent, eut peine à n'être pas battu par l'esprit fin et prompt de ces dames, ce caquet si facile, si agréable, ces saillies, ce langage si élégant, si naturel, qui me charment chaque fois et qui doivent émerveiller tout homme de goût.

Mlle Cécile n'était point disposée pour le chant : elle venait de recevoir la triste nouvelle de la mort prématurée et violente de son petit chien Love, qui, étant au château du Val, chez la princesse de Poix, dans la forêt de Saint-Germain, a été étranglé par un rival qui lui disputait les bonnes grâces de Mlle Lowly, charmante petite compagne éblouissante de blancheur et de beauté, digne, sous tous les rapports, d'une alliance avec cet aimable Parisien.

Mlle Cécile pleurait à chaudes larmes en nous donnant les détails de ce drame et ne se remit un peu que lorsque ses amies Mlles Auriane de Fezensac et Greffulhe étant venues nous rejoindre, on parla d'autre chose.

En sortant de chez Mme de Noailles, nous avons fait encore quelques visites ; puis j'invitai N... à dîner chez nous, après quoi je lui proposai d'aller à la Porte Saint-Martin voir *Lucrèce Borgia.* Il écouta les premiers actes de cette tragédie assez froidement, trouva les caractères sans coloris et les effets dramatiques bien outrés ; mais

lorsqu'il vit paraître Mlle Juliette (1) si jolie, si gracieuse, il suivit sa diction, ses gestes, avec une attention marquée, il admira en elle tout ce qu'il y a à admirer et même ce qui ne l'était pas, c'est-à-dire la prose de Victor Hugo. Il m'avoua tout à coup qu'il était amoureux fou de cette jolie comédienne et tel fut son langage que je renonçai à lui faire de la morale, ce qui n'eût servi à rien.

A la fin du spectacle j'ai pris congé de lui et lui ai donné rendez-vous pour le lendemain à deux heures après midi. C'est l'heure où, s'il n'y a pas quelque courrier extraordinaire, j'ai ordinairement fini mes affaires.

Chez la duchesse de Rauzan, où je suis encore allé après la Porte-Saint-Martin, j'ai trouvé la coterie réunie et puis Mme de Castelbajac, que je n'avais pas vue depuis les Glorieuses. Elle a passé ces années à la campagne ; nous avions donc beaucoup à nous dire du bon vieux temps et du présent dont elle m'a demandé mille détails.

Mon ami, le lendemain, ne fut que trop exact à mon rendez-vous.

— Prenons connaissance avant tout de ces billets qu'on vient de me remettre et que je n'ai pas encore eu le temps de parcourir, lui dis-je.

— En voilà un, sur du papier satiné, qui doit être bien intéressant, fit-il curieusement.

— Ouvrons-le et voyons ce que c'est.

Je lus : « Si vous n'avez déjà souscrit, monsieur le comte, pour le bal... »

— C'est une quête signée Sainte-Aulaire, duchesse Decazes... Tu vois que je donne dans les œuvres de charité ; prenons celui-ci qui a l'air un peu moins élégant,

(1) Juliette Drouet, moins célèbre par son talent que par sa longue liaison avec Victor Hugo.

peut-être sera-t-il d'un contenu plus agréable, lisons : « Madame la comtesse de Vallin chargée cette année de la quête des prisonniers pour dettes... » Voilà encore une épître digne du carême ; j'y répondrai pourtant affirmativement, car si cela va de ce train, je me trouverai bientôt à Sainte-Pélagie et j'aurai alors besoin des secours de Mme de Vallin. Mais continuons. Je n'ouvrirai pas ces trois-là, j'en connais l'écriture et à peu près leur contenu, mais voilà une petite lettre avec un amou endormi sur le cachet et cette devise : « Ne le réveillons pas. » Cela ne promet pas beaucoup, voyons toujours : « Monsieur, mon cher monsieur, je vous ai rencontré à plusieurs bals cet hiver, vous rappelez-vous du domino noir qui vous a donné un bouquet de violettes ; j'ai des reproches à vous faire !... je le devrais, mais le pourrai-je, en vous voyant là près de moi avec votre doux... » C'est très bien écrit, mais ce serait trop long à écouter pour toi, voyons plutôt la signature... Mme Drouet. Drouet ! c'est drôle, je n'y suis pas du tout, je me rappelle bien le domino noir, mais je vois à présent que j'étais dans l'erreur, je l'ai pris pour une tout autre personne ; mais qu'est-ce alors que cette Mme Drouet ? Elle est très spirituelle, voilà tout ce que j'en sais. Elle me donne son adresse, boulevard Saint-Martin, allons-y, si tu veux.

Nous voilà partis. Arrivés au boulevard, nous n'avons pas tardé à trouver le numéro indiqué sur le billet. La maison qui le porte est propre, nouvellement construite et pas très éloignée du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Par un petit escalier, fort bien tenu, nous gagnons une antichambre où un petit garçon en livrée noire, avec des aiguillettes sur l'épaule, nous demanda notre nom et nous dit en nous introduisant dans un très joli salon,

meublé avec beaucoup de recherche, qu'il va prévenir sa maîtresse. Elle ne tarde pas à paraître et c'est alors un véritable coup de théâtre, car Mme Drouet n'est ni plus ni moins que Mlle Juliette de la Porte-Saint-Martin.

Mon ami me parut en être un peu contrarié, et pour cause. Il voyait en moi un rival et un rival bien sûr de son fait, puisque c'est moi-même qui l'avais conduit. Je lui devais une explication ; ne pouvant cependant la lui donner en présence de la dame, je tâchai de lui faire comprendre ma position vis-à-vis d'elle par une conversation que j'entamai avec elle à peu près en ces termes :

— Vous voyez en nous, madame, deux personnes également surprises ; Monsieur que voilà est un de mes amis arrivé depuis peu à Paris ; il vous a vue hier dans *Lucrèce Borgia* et il a éprouvé ce que tout homme de bon goût doit éprouver en vous voyant, une admiration, un enthousiasme pour vos charmes, pour votre talent.

— Vous saviez donc en recevant mon billet qui j'étais, monsieur, et vous avez la hardiesse de m'amener une autre personne ! Elle est très aimable, je n'en doute pas, mais lorsqu'on vous donne, monsieur, un rendez-vous, c'est pour vous, pour vous seul.

— Ne vous fâchez pas, madame, laissez-moi vous expliquer la situation, vous verrez que je n'ai pas voulu vous manquer. En recevant, ce matin, votre aimable billet, je ne me doutais pas que ce fût vous, madame, qui m'aviez si spirituellement intrigué au bal masqué ; j'avais des soupçons sur une tout autre personne ; votre lettre et l'adresse surtout que vous me donniez m'ont prouvé mon erreur et j'ai proposé à Monsieur de courir avec moi les chances d'une nouvelle connaissance.

— Je veux bien vous croire ; je sais qu'il y a beaucoup

d'aventurières à Paris et il me paraît probable que ces femmes vous obsèdent de leurs lettres ; mais, ce dont je m'étonne, monsieur, c'est qu'avec votre expérience (car vous en avez, je le sais), vous ne sachiez pas encore discerner si la lettre que vous recevez est d'une personne distinguée ou d'une autre. Le papier velouté, satiné et parfumé, non compté ma charmante écriture et beaucoup plus encore la tournure de mes phrases, auraient dû vous éclairer. Mais donnez-moi mon billet, je vous prie.

— Je ne l'ai pas sur moi, madame.

— Comment ! vous avez laissé chez vous le billet que je vous ai adressé? Je suis de plus en plus surprise, monsieur. Ne savez-vous donc pas qu'une pareille lettre sert de passeport pour arriver à une jolie femme?

— Mais, madame, ma présence vous prouve qu'on n'en a pas toujours besoin.

— C'est un hasard, monsieur, un pur hasard. Si mon domestique vous avait dit que j'étais souffrante, que je n'étais pas chez moi, qu'auriez-vous fait?

— Il me semble que j'aurais redescendu l'escalier pour aller ailleurs.

— Mais, monsieur, d'où venez-vous? Avez-vous dormi pendant votre long séjour à Paris? Qu'avez-vous fait? Je n'y comprends rien ; je vois bien que je dois entreprendre votre éducation.

— Je ne pourrais être en de meilleures mains, plus expertes et surtout plus habiles.

— Savez-vous que ce que vous me dites est bien impertinent ! Vous donnez là un singulier exemple de politesse à Monsieur qui vient d'arriver. Il n'aura pas une bonne idée des manières des messieurs du grand monde en vous écoutant, vous qui êtes un des plus fameux,

qui êtes toujours avec les duchesses du faubourg Saint-Germain.

— Vous avez bien raison, madame ; mais, heureusement pour Monsieur, loin d'avoir besoin qu'on l'instruise en matière de galanterie, il excelle ; il connaît mieux que personne l'art d'aimer et de se faire aimer ; il sait qu'il faut avant tout être magnifique et constant ; il est l'un et l'autre par principe et par goût, avec cela il est discret et modeste. Que voulez-vous de plus?

— Rien, monsieur, rien, surtout lorsque tant de distinctions se trouvent réunies à de la beauté et de la jeunesse !

Ce compliment, accompagné du plus joli, du plus gracieux sourire du monde, suffit pour tourner la tête à mon ami. Je tirai ma montre et dis à la belle dame :

— Je vois qu'il est temps pour moi de m'en aller.

— Mais vous reviendrez, n'est-ce pas?

Je ris beaucoup de cette manière de me congédier. Je pris donc mon chapeau avec la ferme intention de ne plus jamais revenir, car on ne peut guère revoir une femme qu'on a cédée à un autre.

15 mars.

J'ai conduit mon ami à une soirée littéraire chez la marquise de La Bourdonnaye qui réunit dans son salon beaucoup de gens d'esprit, hommes et femmes, et qui doit à ces fréquentations, non sans raison d'ailleurs, sa réputation de personne intellectuellement très distinguée.

Mon ami a été enchanté de ce que, grâce à moi, il a vu, et dont voici le tableau résumé.

Examinons quelques-uns des invités que je lui ai nommés. Cette femme très brune, au nez légèrement busqué, aux mouvements brusques, sans prétention à la beauté, excepté pour son petit pied, ce qui fait qu'elle porte les jupons très courts, c'est la comtesse de Chastellux. Elle est la fille de feu le duc Charles de Damas. La duchesse Charles, mariée une première fois au comte de Vogüé, était une des personnes les plus spirituelles de Paris. De son premier mariage, elle eut deux fils que voilà. L'un d'eux a épousé Mlle de Mackau qui est là, assise dans ce fauteuil gothique, à causer avec Mme de Fitz-James, sa cousine. La comtesse de Chastellux est très instruite. Sa conversation est forte et peut-être pour cela moins agréable que celle de Mme Alfred de Noailles, qui est toute gracieuse, toute charmante, si légère, si gaie et pourtant si prodigieusement spirituelle ; elle est à côté de la marquise de Jumilhac qui a presque autant d'esprit que Mme de Noailles, mais elle est moins douce.

Voici, non loin de ces dames, Mme Émile de Girardin, née Delphine Gay. Elle et sa mère causent avec la duchesse de Rauzan, fille de la célèbre Mme de Duras, dont elle n'a pas tout l'esprit, encore qu'elle soit savante et très versée dans les langues étrangères.

La comtesse Charles d'Agout (1) a bien plus d'instruction que d'esprit ; elle a surtout grande prétention de réunir autour d'elle tous les savants et artistes. La voilà, cette femme, grande, maigre, pâle, très blanche, à cheveux blonds.

(1) On sait qu'elle existe dans les lettres, sous le nom de Daniel Stern.

Ce gros bonhomme de tournure et figure communes, c'est Balzac, et l'autre, pas plus grand que lui, à cheveux châtains avec une assez bonne figure ronde et fraîche, c'est Jules Janin. Celui qui parle avec la maîtresse de maison, de taille moyenne, à figure bouffie, qui ne sait trop que faire de ses bras et de ses jambes qui ont l'air de lui être de trop, c'est Victor Hugo. Cet autre, à figure très rouge avec les cheveux en l'air, qui semble un élégant manqué, qui parle trop haut et rit beaucoup de ses saillies, c'est M. de Salvandy ; il est en conversation en ce moment avec Eugène Sue qui n'est pas mal de figure avec sa barbe en collier et ses cheveux très noirs. Il a bonne façon, se mettant bien et ne parlant pas aussi haut que Salvandy. Ce personnage au teint blême, avec ailes de pigeons et qui a l'air d'un déterré, en dépit de sa physionomie spirituelle animée par des yeux perçants, c'est l'abbé de Pradt ; il est en conversation avec M. de Rességuier. M. de Girardin, ce blond que vous voyez là, est le mari de Delphine Gay ; c'est le même qui publie le *Journal des connaissances utiles*, dont l'abonnement est de sept francs par an. Il m'a dit dernièrement qu'il ne publiait ce journal que dans l'intérêt du pays et que, par conséquent, il n'était pas trop sûr d'en tirer des bénéfices. Depuis j'ai su, de très bonne part, que les frais de publication et autres montaient à près de deux cent mille francs par an et la recette à près de quatre cent mille francs, ce qui donne à M. de Girardin un revenu net de deux cent mille francs.

Cette espèce de girafe qui, en deux enjambées, passe d'un bout du salon à l'autre, avec sa petite voix si douce, c'est M. de Valéry. Il feuillette un manuscrit, c'est le cinquième volume de son voyage en Italie qui va paraître

la semaine prochaine. Il m'a dit qu'il nous en lirait quelques pages aujourd'hui. Il me semble que déjà il s'apprête à nous faire sa lecture. Approchons-nous donc de ce géant, car il a une bien petite voix, et à la distance où nous sommes, nous en perdrions la moitié.

M. de Valéry nous lut quelques pages sur Rome.

— Il me semble, me dit la duchesse de Maillé, après qu'il eut fini, que sa manière d'écrire est aussi douce que sa voix. Je vous avoue qu'après tout ce que ces messieurs nous lisent ordinairement, ceci me paraît d'une simplicité, d'une naïveté étonnantes.

Cependant M. de Valéry, après avoir quitté sa place, reçut les compliments de tout le monde ; moi aussi je lui dis ma phrase et il me répondit que si son ouvrage a quelque mérite sous le rapport de l'exactitude, il la devait, en grande partie, aux bontés de Mme la comtesse Apponyi qui a bien voulu lui procurer, par sa puissante entremise, les renseignements les plus précieux.

Pendant que nous parlions, toutes les dames entouraient M. de Balzac pour le prier de leur raconter une petite histoire. Il avait beau dire qu'il n'en avait point l'habitude, qu'il n'était point préparé, que toutes ces dames, tous ces hommes lettrés et spirituels lui en imposaient, tout cela fut inutile ; on lui fit prendre place à la cheminée. Jules Janin se plaça vis-à-vis du narrateur et fit, pendant que l'autre contait, le feuilleton, en critique de l'histoire, de la manière la plus spirituelle, la plus impitoyable pour notre pauvre Balzac, qui se fâcha tout rouge. Dans son histoire, il y avait deux amants échoués sur une île déserte ; ils sont près de mourir de faim ; l'amour seul les soutient et leur fait découvrir un couvent. Dans ce couvent, ils trouvent de quoi manger

à satiété. Ceci fut une véritable bonne fortune pour Jules Janin qui railla spirituellement ce bon dîner servi dans une île déserte, ces moines bien nourris sur un roc escarpé sans arbres, sans végétation quelconque, et tout cela placé là pour recevoir les amants de M. de Balzac qui, sans ce secours, auraient dû impitoyablement mourir de faim.

La marquise de La Bourdonnaye, en femme d'esprit, ne se mêla point de la discussion. Elle fit mieux : pour rétablir la bonne harmonie parmi ces beaux esprits, elle les engagea à passer dans la salle à manger où le souper le plus délicat les attendait.

Je suppose pourtant que le lacryma, le bordeaux, le vin de Champagne n'ont pas entièrement étouffé tout sentiment de vengeance dans Balzac, et qu'il voudra bien, ne fût-ce que pour nous faire plaisir, prendre sa revanche avec Jules Janin.

Quoi qu'il en soit, la soirée finie, mon ami était enchanté.

19 mars.

Bergeron, qui avait tiré sur le roi, a comparu devant la cour d'assises. Cette affaire a été conduite bien maladroitement par Persil. Les débats prouvaient suffisamment la culpabilité de Bergeron. Je n'en ai pas douté après avoir pris connaissance des charges qui se dressaient contre lui, mais, depuis quelques jours, je suis sûr qu'il est l'auteur de l'attentat. Je le tiens d'une personne à laquelle il l'a avoué avant le procès, et à qui, au moment de se rendre au pont Royal, il avait dit :

— Je vais, de ce pas, tuer ce misérable Louis-Philippe.

Après avoir manqué son coup, il vint trouver le même individu :

— Je compte sur votre discrétion, lui dit-il. Ne parlez de ce que je vous ai confessé qu'après mon acquittement aux assises ; j'y paraîtrai, j'en suis sûr ; mais je suis sûr aussi d'être acquitté, et alors vous pourrez citer mon propos à qui vous voudrez.

Les ministres étaient tellement sûrs que Bergeron serait condamné, que, dans un conseil entre eux, ils ont discuté sur le point de savoir si la sentence devait s'exécuter ou non. Ils décidèrent qu'elle le serait, mais ils prévoyaient qu'ils ne parviendraient pas à décider le roi à signer l'arrêt. Il n'y a donc aucun doute sur le fait ; il est sûr que l'attentat a été commis, et pourtant, grâce à l'institution du jury, grâce à la liberté de la presse qui, d'avance, influençait l'opinion des jurés, enfin, grâce à la publicité des débats, non seulement le coupable a été acquitté, mais encore le gouvernement paraît sous un jour vraiment odieux. Des faux témoins, des agents provocateurs y paraissent en foule et sont ignominieusement démasqués et livrés au mépris public (1).

(1) Il y a ici une longue interruption dans le *Journal* du comte Rodolphe. Au mois d'avril, il demanda à être envoyé en courrier à Madrid, ce qui lui donnait l'occasion de visiter l'Espagne. A son retour, il partit pour Vienne avec l'ambassadeur et l'ambassadrice bénéficiant ainsi d'un congé de plusieurs mois, qu'il passa en partie dans sa famille, en Hongrie, et en partie dans la capitale autrichienne. Il ne rentra à Paris et ne reprit son *Journal* qu'au mois de janvier.



RODOLPHE ET JULES APPONYI

FILS DU COMTE ANTOINE APPONYI

en 1826

ANNÉE 1834

SOMMAIRE RÉSUMÉ : Départ de Vienne et retour à Paris. — Rage de plaisirs. — Les fêtes de la cour. — Intrigues mondaines. — Le duc d'Orléans en quête d'une danseuse. — Le duel Bugeaud-Dulong. — Les Mémoires de la maréchale de Créquy. — Au Café de Paris. — Encore des attroupements. — La guerre civile en Espagne. — Un mot de Jules Janin. — Un souvenir de Lally-Tollendal. — Un domestique assassin. — Sermons et conférences. — Un salon interlope. — Les insurrections d'avril à Lyon et à Paris. — Détails tragiques. — En Espagne et en Portugal. — La Mennais et les *Paroles d'un croyant.* — Balzac magnétiseur. — La première communion de Marie Apponyi. — Mort de La Fayette. — Un déjeuner dansant chez la duchesse de Montmorency. — Les susceptibilités de lady Granville. — L'expédition de Don Carlos en Espagne. — Une fête à Bellevue. — A propos du duc d'Orléans. — Descente de police chez le marquis de Bartillat. — Une visite à Chantilly. — Une conversation avec la duchesse de Périgord. — Réception au palais de Fontainebleau. — Christine de Suède et le meurtre de Monaldeschi. — Crise ministérielle.

7 janvier.

Me revoilà donc dans Paris, dans ma chambre, à mon bureau, comme si je n'avais jamais quitté tout cela ; je suis arrivé hier dans la nuit ; les mauvais chemins, le

mauvais temps et un petit accident à ma voiture m'ont fait arriver un jour trop tard pour un superbe bal que l'ambassadeur a donné et qui a eu un succès incroyable. Demain je ferai mes cent mille visites ; aujourd'hui je ne sortirai que le soir pour aller aux Tuileries, où il y a un bal insensé. J'y rencontrerai le corps diplomatique et quelques personnes de ma connaissance. Après le paisible séjour de Vienne, il me paraîtra tout singulier de me voir à un bal de quatre mille personnes.

Le dernier jour que j'ai passé à Vienne a été bien fatigant pour moi. Il fallait faire mille visites, recevoir et écrire mille billets, et puis des commissions sans fin pour Paris et des paquets, grands et petits, à emporter ; puis quantité de visites à faire. A cinq heures, je suis allé dîner chez le prince de Metternich ; il n'y avait que le prince, la princesse, leurs deux filles, les princesses Léontine et Herminie, Mlle Tardiveau, leur gouvernante, et moi. Je ne saurais assez dire combien je suis touché et pénétré de la manière dont j'ai été traité dans la maison Metternich ; on m'a vraiment comblé de bontés.

Après dîner, j'ai passé chez la comtesse Molly, aussi une de mes grandes protectrices, et dont j'ai eu de nouvelles preuves de bonté, qui m'ont, plus que jamais, fortifié dans la haute opinion que j'ai de son caractère et de ses sentiments nobles, généreux.

De chez Mme Molly, je suis allé chez la comtesse Cajetan Batthyany. C'est encore une de ces personnes qui sont tout cœur, toutes remplies de sensibilité. A dix heures, j'ai quitté ce salon pour me rendre à la chancellerie d'État pour voir si mon expédition était prête ; je n'ai trouvé dans les bureaux que M. Raymond, qui était en train de cacheter les dépêches et autres paquets. Il m'a

dit qu'il avait encore quelques heures à travailler avant de finir tout cela ; je l'ai prié de me faire avertir chez la princesse, lorsque tout serait arrangé. Je me suis rendu dans ce salon, où j'ai passé tant d'heures agréables ; je me suis assis à ma petite place comme à l'ordinaire, à côté de la princesse Léontine, à la table de thé. Ce ne fut cependant pas avec la même gaieté que j'y apportais ordinairement, car l'idée de m'y trouver pour la dernière fois et de quitter cette bonne petite place pour me mettre en voiture, tout cela attristait mon esprit. La princesse Mimi Liechtenstein, qui se trouvait à la même table, me dit qu'elle était persuadée que j'avais hâte de partir.

— Vous vous trompez bien, princesse, lui dis-je, je quitte Vienne avec beaucoup de regrets.

Cependant, le prince m'appela pour me donner encore quelques ordres pour les bureaux ; je m'y suis donc, de nouveau, transporté, et je n'avais pas atteint la porte de la seconde chambre, que la princesse Mélanie courut après moi pour me remettre un souvenir : le plus bel encrier qu'on puisse voir ! J'ai exprimé ma reconnaissance en embrassant sa main.

28 janvier.

On n'a aucune idée de ce qu'est Paris en ce moment ; c'est une folie qui s'est emparée de tout le monde ; c'est une rage de s'amuser. On court du matin au soir, on se dispute les jours, ce sont des bals à n'en plus finir ; je n'ai pas encore eu le temps de me reposer de mon voyage. Si j'avais seulement le temps de dormir dans la matinée,

il me serait peut-être possible de reprendre un peu de forces ; mais je me lève à huit heures et demie ! Quelle vie que d'être toujours pressé, de n'avoir jamais une minute pour soi ! Je regrette véritablement Vienne sous ce rapport ; on a au moins le temps de voir les personnes qu'on aime ; ici, l'on tourbillonne. Si l'on veut causer avec une femme, si l'on se place à côté d'elle, un importun vient interrompre votre conversation pour vous dire un rien, une phrase, très bien tournée, à la vérité, mais qui ne signifie rien, absolument rien.

A la cour, il y a des fêtes superbes ; une ou deux par semaine. Le roi et la famille royale m'ont reçu on ne peut mieux. Le roi m'a rendu attentif à tous les embellissements qu'il a fait faire depuis mon absence ; je lui ai dit ce que j'en pense, c'est-à-dire que je trouvais l'escalier et la salle des Maréchaux, décorés comme ils sont, admirablement beaux.

— Vous me faites, comte Rodolphe, me dit le roi, un véritable plaisir en vous exprimant de cette manière, car je tiens beaucoup à votre opinion, vous qui avez vu de si belles choses et qui avez si bon goût.

Le duc d'Orléans n'a pas assisté à ce premier bal qui ent lieu le lendemain de mon arrivée ; il venait de partir pour Bruxelles.

Mme de Massa, chez laquelle nous n'allons pas et qui ne vient pas chez nous, à cause du titre qu'on lui conteste, a pris pour son jour de réception le lundi, jour où un bal devait avoir lieu à l'ambassade. Cette dame, d'ailleurs très aimable, a la faiblesse de croire que tout le monde, du matin au soir, s'occupe de ce qu'elle fait. Elle s'est donc imaginé que nous avions pris le lundi uniquement pour faire tort à ses réunions et cependant

nous n'y avions pas plus pensé qu'aux réceptions du Grand Mogol. N'empêche qu'elle se met en mouvement, qu'elle crie à tue-tête, qu'elle ameute la cour et excite contre nous le duc d'Orléans. Il crie à son tour :

— C'est épouvantable : le comte Apponyi donne son bal le lundi, parce qu'il sait que je vais, ce jour-là, chez Mme de Massa ; il est donc clair qu'il ne veut pas de moi et qu'il ne veut voir que des carlistes chez lui.

En débitant toutes ces bêtises à sa cour et à tout le monde de sa société, il insiste auprès de Mme de Massa pour qu'elle ne cède pas son jour, et il déclare qu'il ne mettra jamais plus les pieds dans la maison de l'ambassadeur d'Autriche.

Ce commérage étant parvenu aux oreilles de l'ambassadeur il s'en est d'abord impatienté, mais son parti a été bientôt pris.

— Je ne veux point me mêler à toutes ces petitesses, dit-il à sa chère Thérèse, et y mettre plus d'importance que cela n'en mérite. Je vous prie d'aller chez Mme de Dolomieu et de lui dire qu'en voyant que Mme de Massa tient à son lundi, nous changerions de jour et que, la prochaine fois, je ferai danser le samedi.

Cette prompte résolution eut son effet. Le duc d'Orléans et Mme de Massa avaient cru que l'ambassadeur ne céderait pas, et ils avaient bâti tout leur échafaudage de malice et de malveillance sur cette supposition. La décision de l'ambassadeur l'a renversé, et le prince, qui avait déclaré d'avance assez sottement qu'il n'irait pas au bal chez l'ambassadeur, crut se sauver du ridicule en partant pour Bruxelles. Il en est revenu depuis et a fait amende honorable en venant chez nous au dernier bal qui a eu lieu l'avant-dernier samedi. Il a été

ce jour-là on ne peut plus aimable pour nous tous et surtout pour moi.

Il était à causer avec Mme de Valençay, lorsqu'il m'accosta et me dit :

— J'ai un conseil à vous demander, comte Rodolphe, et je veux que vous me parliez franchement. Je voudrais engager Mlle de Béthune à danser avec moi, mais je n'ose pas, dans la crainte que cela ne lui soit désagréable.

— Il me semble, dis-je au duc, que Monseigneur ne rend pas justice, dans ce moment, aux nobles dames du faubourg Saint-Germain, et nommément à Mlle de Béthune qui sera, je n'en doute pas, charmée de valser avec Votre Altesse Royale.

— Le croyez-vous? Est-ce vraiment votre pensée, comte? Espérez-vous que Mlle de Béthune voudra oublier, pendant une valse, la politique et les opinions qui nous séparent?

— Je n'en ai aucun doute, et je suis persuadé que Monseigneur pense de même, et qu'il fait semblant d'en douter pour rire un peu aux dépens de ces dames.

— Non, je vous assure que non ; je crains positivement de ne pas être bien reçu.

— Ne craignez rien, lui dit Mme de Valençay, du courage, Monseigneur ! Ce n'est que le premier pas qui coûte.

Cependant, j'ai quitté le bras de la duchesse pour prévenir la princesse Léonie, afin qu'elle ne fût pas prise à l'improviste, et que, dans sa frayeur, elle ne fît, par embarras, quelque chose qui ne serait pas tout à fait bien. Effectivement, ma nouvelle la surprit un peu, mais elle me dit cependant qu'elle serait charmée de danser avec le duc d'Orléans, puisqu'il restait, malgré

tous les événements passés, toujours un prince du sang et qu'elle était assez bien élevée pour savoir ce qu'elle lui devait à ce titre. J'ai rapporté cette réponse à Mme de Valençay qui parlait encore au prince sur le même sujet sans pouvoir le décider.

— Maintenant, Monseigneur, il n'y a plus moyen pour vous de reculer, lui a-t-elle dit ; Mlle de Béthune a été prévenue par le comte Rodolphe, et elle lui a dit qu'elle serait charmée de valser avec vous.

Alors, le duc se tourna de mon côté et me dit :

— Puisque vous m'avez préparé si bien la voie, je n'ai qu'à la suivre.

Et il alla inviter Mlle de Béthune. Celle-ci, non seulement accepta l'invitation du prince mais de plus a été parfaitement aimable avec lui.

Le lendemain, il y a eu bal dans son appartement aux Tuileries, c'est celui que Madame avait occupé avant la révolution de Juillet. Depuis cette époque, je n'y étais plus venu. De revoir ces salles, de m'y trouver dansant et de voir arriver Louis-Philippe, après que les huissiers eurent frappé avec leur canne en prononçant à haute voix ces mots : « Le Roi ! » ; tout cela m'a fait un singulier effet. Il me semblait impossible de ne point rencontrer Madame dans cet appartement, de ne pas danser avec elle, de ne pas la voir courir d'une chambre à l'autre, puis sauter, puis rire et danser avec le duc de Chartres et faire les honneurs de son bal en soignant son oncle et sa tante d'Orléans et ses cousines, les princesses Louise et Marie. Je la voyais, entourée de ces princesses, recevant leurs remerciements pour telle ou telle robe, telle ou telle autre parure qu'elle avait l'habitude de leur offrir le matin du jour où il y avait bal chez elle. Quel change-

ment ! Le duc d'Orléans va à la rencontre de sa mère, — c'est la reine ! — On annonce le roi, — c'est Louis-Philippe ! C'est donc une autre cour ; c'est une autre société, et pourtant l'on danse de même ; c'est la même gaieté, parfois de commande, c'est le même langage de cour, c'est la même vanité si désireuse de rencontrer un regard des têtes couronnées.

Une seule chose a changé, c'est l'ameublement. Le duc d'Orléans a fait enlever les anciennes tentures pour les renouveler par de plus anciennes encore, mais de plus magnifiques. Le garde-meuble les a fournies ; elles s'y sont reposées depuis Louis XIV. De même les étoffes dont les canapés et fauteuils et chaises sont recouverts ; ce sont de lourds brocarts d'or tout raides à force d'y avoir employé de ce précieux métal ; ce sont des velours écarlates tissés d'or, ce sont des satins brodés de toutes les couleurs parsemés d'or et d'argent ; le reste correspond à toute cette magnificence : les parquets, faits par des menuisiers de Bruxelles, sont d'une beauté remarquable, les meubles de Boule, les vases du Japon et autres qui ont orné les salons et boudoirs de Louis XIV, de Louis XV et enfin un bureau magnifique qui avait servi au malheureux roi Louis XVI et qui se trouve maintenant dans l'appartement du petit-fils d'Égalité ! Voici un vaste champ de réflexions et certainement on les ferait dans tout autre pays, mais à Paris, a-t-on le temps de réfléchir? On ne fait qu'agir ou écouter, chaque heure enfante un événement et cent bouches vous le crient à l'oreille chacun à sa manière, selon son opinion ou celle de son parti ou celle de son journal, ou celle de ses amis.

La cour est encore toujours aussi abandonnée par la haute société qu'elle l'était avant mon départ de Paris ;

la reine en souffre, et le duc d'Orléans ne peut plus se voir dans celle qui l'entoure, et puisque celle-ci, qu'il voyait autrefois, ne vient plus chez lui, il veut aller la chercher chez elle ; il veut la voir ; il veut parler à ces dames, si ce n'est à la cour, au moins ailleurs ; c'est ce qui l'a engagé à danser avec Mlle de Béthune, et je suis chargé de sonder les duchesses de Rauzan et de La Trémoille, afin de savoir si elles voudront suivre l'exemple de la princesse Léonie.

J'ai répondu que je voulais bien me charger de cette commission, mais que je croyais que pour réussir il ne fallait pas laisser le temps à ces dames de se voir et de discuter sur ma proposition et que, par conséquent, je ne leur en parlerais qu'au moment même, ainsi que je l'avais fait avec Mlle de Béthune. On est tombé à ce sujet d'accord avec moi, et il ne s'agit, maintenant, que de décider en quel lieu le duc d'Orléans pourra se rencontrer avec les dames du faubourg Saint-Germain.

Il n'y aura plus de bal chez nous ; il y a eu la dernière fois huit cents personnes ; la prochaine il y en aurait douze cents, et notre appartement ne pourrait les contenir. La princesse Charles de Beauvau donne bien un bal vendredi prochain ; son mari va à la cour et pourtant elle veut tout employer pour que le prince royal ne lui fasse pas l'honneur de venir chez elle. Les Périgord, les Chalais et tout le reste du faubourg Saint-Germain ne l'invitent pas à leurs fêtes et toutes ces dames ne vont point chez les personnes du Juste Milieu. Une seule maison me reste encore, c'est celle du baron Delmar ; mais il a fait dernièrement une gaucherie en invitant le prince tout seul et en lui envoyant deux invitations en blanc pour deux aides de camp. Le duc lui

a fait dire qu'il ne pouvait assister à ce bal, vu qu'il ne trouverait personne de sa société. Je ne sais donc comment la fusion pourrait s'opérer.

Cette fusion est la marotte du Juste Milieu en ce moment.

— Elle doit se faire, dit-il ; il faut qu'elle se fasse à tout prix.

Elle ne s'est point encore opérée jusqu'à présent, et les deux sociétés ne s'arrangent pas plus entre elles que le feu et l'eau. Au milieu de tout cela, nous avons un temps admirable ; les amandiers, les pêchers dans notre jardin sont couverts de fleurs ; l'air est embaumé par les violettes ; il y a toujours dix à quinze degrés de chaud, cette température si peu naturelle fait qu'il y a une chaleur étouffante aux bals et qu'on se sent plus fatigué qu'à l'ordinaire.

29 janvier

C'est encore jour de bal à la cour, mais ce ne sera pas une cohue de quatre mille personnes ; il se donne au nom de la reine, et il n'y a d'ordinaire que cinq à six cents invités. La société y est mieux composée qu'aux autres ; mais, cette fois-ci, les seuls grands noms qui vont à la cour et dont on aime à faire parade manqueront par suite du deuil pour le marquis de Mortemart. Il est mort hier matin, et comme il était parent de tout le monde, c'est-à-dire des Montmorency, par sa femme qui est la sœur du duc, puis des Beauvau, du duc de Noailles, du duc de Crillon, etc., etc., il n'y aura pas un beau nom à citer

dans tout le monde qui sera à la cour aujourd'hui. Le duc d'Orléans et la reine en seront très contrariés. Le roi ne pense qu'à ses beaux salons, qu'à l'effet que produisent ses beaux bronzes, lustres, quinquets, etc., etc. ; le monde qui se réunit dans ses appartements n'est pour lui que l'accessoire des fêtes qu'il donne.

30 janvier.

Hier au bal, j'ai parlé à M. de Rumigny du duel qui a eu lieu hier matin entre le général Bugeaud et M. Dulong, député de l'opposition. M. de Rumigny était un des témoins et le soir semblait encore assez ému de la scène qui s'était passée sous ses yeux. Le général Bugeaud s'était bien proposé de tuer son adversaire ; l'un et l'autre des combattants tiraient fort bien au pistolet. Le général, qui était instruit de l'habileté de Dulong, prit le parti de ne pas lui laisser le temps de tirer. Au signal donné par les témoins, il a avancé de cinq pas et, en même temps, a tiré et si bien que sa balle est entrée dans la tête de Dulong, un pouce au-dessus de l'œil gauche. Celui-ci tomba sans proférer une parole ; quelques saignées appliquées aux deux bras le firent cependant revenir à lui pour quelques instants, mais, bientôt, il perdit de nouveau connaissance, et bien qu'il ne fût pas mort encore à onze heures du soir, son état était tel que les médecins n'avaient aucun espoir de le sauver.

Le Juste Milieu est enchanté de la leçon que viennent de recevoir les députés républicains, et il espère, non sans fondement, il me semble, qu'une autre fois, ces mes-

sieurs s'énonceront avec plus de mesure dans la Chambre. Bien des personnes croient qu'à l'occasion de l'enterrement de Dulong, il y aura du train ; je ne le pense pas ; le parti républicain n'est pas assez fort pour lutter à main armée contre le gouvernement, et vraisemblablement Armand Carrel, chef de ce parti, repoussera toute espèce de proposition de ce genre que quelques membres du parti ne manqueront pas de lui faire. Si, cependant, il n'avait pas assez de force pour les détourner de leur dessein, c'en serait fait des républicains. Les chefs connaissent trop bien leur position pour attaquer le gouvernement autrement que par la presse. Dès ce matin, le *National* tâche d'impliquer dans cette affaire le roi lui-même et sa cour.

Dulong n'avait pas quarante ans ; il était fils naturel de Dupont de l'Eure, exalté dans ses opinions. Dévoué à son parti, il s'est fait son martyr ; Carrel et Cie le regretteront.

Le duc d'Orléans n'a pas paru au bal hier ; la princesse Marie m'a dit qu'il était très enrhumé et que, ce matin, il a de la fièvre. La reine lui a ordonné de se mettre dans son lit et de se soigner, afin d'être hors d'affaire lundi prochain, jour de son bal, où il est obligé de faire les honneurs et de danser et de veiller beaucoup ; je ne crois donc pas qu'il vienne chez nous à notre raout de samedi prochain.

7 février.

C'est une rage, une folie qui s'est emparée de toutes les têtes, c'est comme si la société s'était donné le mot

pour s'étourdir sur tout ce qui se passe autour de nous, sur tout ce qui s'est passé l'année dernière et sur tout ce qui se passera dans les temps à venir, tant on a la volonté de s'amuser ou au moins d'aller aux fêtes qui se donnent, ou d'en donner si cela est possible.

Notre dernier bal a été un étouffoir, on ne savait où se tourner, où trouver un petit coin contre ce torrent de monde qui inondait nos appartements. Plus il y a de fêtes, plus je suis tourmenté et plus j'ai de billets à écrire et à répondre. Ce sont des listes de bals à faire ; ce sont des personnes à faire prier, ce sont des demandes de présentation ; ce sont des fâcheries et des brouilles en cas de refus ; ce sont des lettres touchantes de remerciements ou des visites passablement ennuyeuses souvent pour m'exprimer leur gratitude. Dans tout autre pays, cela me ferait plaisir peut-être, mais ici où le temps est ce que j'ai de plus précieux, rien ne peut m'être agréable de tout ce qui m'en coûte sans profit quelconque.

Avec les costumes et les meubles de Louis XV, nous sont arrivées les mœurs de la Régence. Les jeunes gens portant les plus grands noms de la France ont fait tous les frais des bals publics de ces derniers jours, en surpassant par leurs répliques tout ce qu'on leur adressait de plus dégoûtant.

C'est ainsi qu'on démolit une société : tout croule autour de nous, jusqu'au dernier prestige, et c'est en démolissant tout, en minant jusqu'aux derniers fondements de la société, qu'on veut préparer les voies à Henri V et à la légitimité ! Avant d'avoir posé la première pierre de ce grand édifice, ils ont déjà détruit tout le matériel dont ils auraient besoin pour l'élever.

Ce n'est pas que, de tout temps, il n'y ait eu des

mauvais sujets, des libertins, mais au moins le respect humain commandait-il qu'on cachât ses désordres. Maintenant, c'est tout le contraire, on s'en vante. Ces messieurs ont quitté les plus beaux, les plus élégants bals du monde en annonçant qu'ils allaient aux Variétés ; qu'ils tâcheraient de trouver tout ce qu'il y avait de plus sale, de plus usé en fait de costume ; qu'ils l'endosseraient et que, pour achever leur toilette, ils iraient par la pluie, dans la boue qu'il fait dans les rues de Paris, par tous les ruisseaux les plus sales, et que, crottés ainsi jusqu'aux genoux, ils feraient leur entrée au bal des Variétés ou ailleurs. Ceci se disait dans les soirées à tout le monde, même aux jeunes personnes. Les femmes en riaient et les plus prudes disaient :

— On conçoit qu'on y aille, mais ce qu'on ne conçoit pas, c'est qu'on s'en vante.

Il a paru le premier volume des Mémoires de la maréchale de Créquy ; il y en aura quatre ; c'était une femme de beaucoup d'esprit et qui avait vécu quarante ans avec le chevalier de La Tremblaye. C'était elle qui répondait à un de ses amis, qui lui faisait compliment de l'esprit et du talent de son fils :

— C'est vrai, mais ce n'est pas encore là l'enfant que j'avais dans la tête.

Ce fils est mort assez tristement, après avoir vécu d'une façon très irrégulière et laissant sa fortune à son valet de chambre. C'était bien être le dernier de son nom.

La marquise prétend être née en 1699, avoir baisé la main de Mme de Maintenon et fait la révérence à Louis XIV ; je conçois qu'on se vante de la révérence. Quant à la main, il n'y avait guère que Villarceaux qui

eût pu en faire trophée ; la femme de Scarron avait alors mieux à donner et ne s'en gênait pas. La marquise de Créquy est morte sous l'Empire ; il est assez curieux d'être née sous l'un des plus grands monarques de France et de se faire enterrer sous le plus grand homme de ce pays. La marquise, dont les biens avaient été séquestrés sous la Révolution, les recouvra un peu plus tard, mais elle craignait si fort de manquer de tout, qu'elle avait cousu elle-même des rouleaux d'or dans tous les fauteuils ; on en a trouvé pour cent mille écus.

Le duc de Mouchy a eu une attaque de paralysie avant-hier, en rentrant d'une promenade à cheval au bois de Boulogne. Il a succombé hier à six heures du matin. La pauvre princesse de Poix, sa mère, n'en sait rien encore. Mme Alfred de Noailles, sa fille, ne sait comment faire pour annoncer un aussi triste événement à une malheureuse femme qui, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, perd un fils.

L'enterrement de Dulong s'est passé très tranquillement, grâce aux trente mille hommes de troupes sous les armes et les canons braqués de tous les côtés. La lettre que Carrel a adressée à M. de Rumigny, en réponse à la sienne publiée dans les *Débats*, est épouvantable. Personne ne doute qu'elle aura pour suite un nouveau duel entre Carrel et le général de Rumigny. Mais ce dernier a quitté Paris pour se rendre aux élections dans le Maine.

Le gouvernement espère qu'à son retour tout sera oublié. En attendant, on rejette publiquement tout le blâme sur l'aide de camp du roi ; les journaux du gouvernement disent que M. de Rumigny a oublié son devoir, qu'étant de semaine aux Tuileries, il n'aurait jamais dû accepter d'être témoin, son service lui

défendant de quitter le château ; on lui reproche encore d'avoir reçu aux Tuileries les autres témoins, d'avoir discuté là les conditions du duel, ce qui a eu pour effet de compromettre le roi. Les feuilles de l'opposition disent à ce sujet que le roi et sa cour, en sacrifiant Rumigny, en lui mettant tout sur le dos, n'en imposent à personne et ne font qu'ajouter une nouvelle lâcheté à tant d'autres. Carrel compte ne point laisser endormir cette affaire ; il veut l'exploiter au détriment du gouvernement.

Cependant, la non-réussite de l'expédition des réfugiés polonais et italiens à Genève met le désespoir dans le parti ; ils avaient tout espéré de cette entreprise. Effectivement, ce fut un moment une menace pour l'Europe, car, si la révolte avait pris en Sardaigne et si les troupes du roi n'avaient pu repousser les insurgés, une intervention de notre part eût été nécessaire ; la France, de son côté, aurait fait marcher un corps d'armée, et la paix aurait été compromise. La non-réussite de l'expédition Ramorino nous met pour longtemps, si ce n'est pour toujours, à l'abri de ce danger. Les membres du comité révolutionnaire crient à la trahison ; ils prétendent que Ramorino avait été acheté ; ils pestent contre la police de la Sainte-Alliance qui a été plus rusée qu'eux. On leur laisse ce plaisir, d'autant plus qu'on n'a nullement l'intention de rendre la police populaire parmi ces messieurs.

15 février.

Rodolphe II est amoureux de Mme la marquise de G..., fille de la comtesse de D... et petite-fille du duc de G...

La marquise est bonne, un peu brusque de manières, rouge de figure avec un nez assez plat, des yeux bleus, un peu enfoncés ou au moins cachés par deux joues aussi grasses que rouges. Elle est grande de taille et assez forte, genre qui plaît infiniment à notre cher Rodolphe II. Comme cela n'est pas le mien, nous sommes sûrs de ne jamais nous rencontrer dans nos affections, ce qui m'est un garant de plus de notre amitié durable.

Le marquis de G... n'est pas à Paris cet hiver ; Madame profite de cet avantage : 1° pour valser (ce dont j'ai lieu de me plaindre, car elle est bien lourde), chose qu'elle n'aurait jamais osé faire en présence de son mari, qui trouve que la valse est tout ce qu'il y a de plus inconvenant ; 2° pour se promener seule le matin ; 3° pour se faire faire la cour. Rodolphe II et M. de M... sont très bien accueillis, et s'il se présentait encore quelques autres adorateurs, elle s'en arrangerait fort bien. Elle aime, avant tout, à s'amuser, à danser, mais pas le galop qui la met en nage. C'est au total une bonne femme, mais ce serait surtout un bien bon garçon si le bon Dieu avait voulu la faire naître comme tel ; c'est sa condition de femme qui lui pèse ; avec cela, elle est étourdie, irréfléchie ; elle se laisse facilement entraîner, pas au mal précisément, mais à des inconséquences. Quant à ses devoirs de femme et de mère, elle les observe rigoureusement ; elle est d'une vertu à toute épreuve, ce qui rend plus extraordinaire la piquante aventure que voici :

Dernièrement, une petite partie s'était arrangée entre elle, Mme d'A... et Mme de M... pour aller au bal masqué de l'Opéra. Rodolphe II et M. de M... devaient accompagner ces dames. On s'amusa à merveille, Mme de M... intrigua et la marquise aussi, tantôt à droite, tantôt à

gauche, ce qui eut pour résultat que, tout à coup, la marquise se trouva seule, séparée des deux dames, ses amies. Elle les cherche partout, mais comment les retrouver parmi tant de monde? Après avoir cherché longtemps, elle rencontre le comte de Flamarens ; elle le conjure de lui donner le bras et de la ramener à la maison.

— Je ne demanderais pas mieux, répond celui-ci, mais il y a deux dames et quelques jeunes gens qui m'attendent à souper au Café de Paris. Ce sont Mmes de M... et d'A...

— Mais c'est précisément les dames que je cherche, lui dit la marquise ; allons-y donc ensemble.

On se met en route pour le Café de Paris ; on entre dans la grande salle, mais ces dames n'y sont point. MM. d'Alton, Rodolphe II et quelques autres jeunes gens se trouvaient assis autour d'une table ; mais les dames, non ; on les attendait. Mme de G..., sans se démasquer, se place avec son chevalier à cette table, puis on cause, et l'on devient fort gai. Ces messieurs désirent savoir le nom du domino qui, tout le temps, parlait très peu et regardait souvent à la porte, d'un air inquiet. La société devint, de quart d'heure en quart d'heure, toujours plus bruyante ; on lâcha quelques petits propos, puis d'autres et encore d'autres, jusqu'à ce qu'enfin la pauvre Mme de G..., n'y tenant plus, perd la tête au point de se démasquer. Grand fut son embarras et aussi grand l'étonnement de ces messieurs qui croyaient avoir affaire à une femme d'une tout autre espèce.

Cependant, la marquise, une fois lancée dans un chemin de côté, prend son parti avec gaieté.

— Puisque m'y voilà, s'écrie-t-elle, soyons au moins gais, et en comptant sur votre discrétion, messieurs,

je veux rester encore quelques instants avec vous.

On est rentré à neuf heures du matin.

24 février.

Hier, dans les rues de Paris, la police a rossé tout le monde, tout ce qui lui tombait sous la main. Les mouchards s'étant mis dans la foule faisaient des croix avec de la craie blanche sur les habits de tous les crieurs ; et les sergents de ville, qui en étaient instruits, poursuivaient ceux-ci en les rossant d'importance. Les sergents, la police, la troupe, une fois lancés, y ont pris goût, à ce qu'il paraît, et voilà qu'on battait, qu'on assommait des femmes et des enfants ; c'est jusqu'à l'apothicaire du château qui, malgré ses protestations, a été tellement meurtri de coups, qu'il en est au lit pour plusieurs semaines.

Cependant, le peuple souverain avait déjà enfoncé la boutique d'un armurier qui demeure sous le théâtre de l'Ambigu-Comique et se disposait à s'emparer des armes lorsque la garde municipale est venue et l'a empêché de continuer. Le mannequin dont parlent les journaux ressemblait à Louis-Philippe ; la police s'en est emparée avant son supplice, car on allait le brûler au coin de la rue Neuve-Vivienne. Hélas ! son sort n'a pas été meilleur ; il n'a échappé aux flammes que pour être sabré par les dragons réunis à un piquet de service. Les sous-officiers lui ont, à plusieurs reprises, fourré l'épée dans le ventre jusqu'à la garde ; on battait des mains ; on riait, comme de raison, on prétend même qu'on a distribué du vin et de l'argent à la troupe qui a bien voulu donner cette petite comédie.

Il y a, tous les soirs, un attroupement assez fort qui se forme à la Porte-Saint-Martin. Dernièrement, en allant chez Mme Merlin, notre voiture et les autres qui ont dû passer au milieu du rassemblement pour arriver à ce concert, ont été huées, et le comte de Calvière me dit qu'on l'avait menacé de dételer son cheval, disant qu'il écrasait le peuple souverain. Cette émeute, qui se répète tous les jours, reste, à quelques exclamations républicaines près, très tranquille. A minuit, arrivent les lanciers ; à cette vue, la république prend la fuite à toutes jambes, pour y revenir le lendemain.

Les chefs du parti républicain ont pris ce système d'émeutes inertes pour fatiguer la troupe et la garde nationale, qui sont ainsi continuellement sur pied. Tout cela n'est que préparatifs pour la grande entreprise qu'on veut tenter lors du décès du général La Fayette. Le gouvernement s'y prépare aussi ; nous verrons comment tout cela se terminera.

Il n'y a sortes de plaisanteries qu'on ne dise maintenant sur la bastonnade donnée par le gouvernement aux Parisiens. L'on dit que ce gouvernement était le plus assommant qu'on connaissait ; que l'empereur Nicolas avait envoyé au roi Louis-Philippe un knout d'honneur, etc.

1er mars.

Cabet (1) a été condamné à deux années de prison ; c'est un événement qui a surpris tout le monde, jusqu'aux

(1) L'un des partisans les plus ardents du communisme dont il exposait et défendait les doctrines dans *le Populaire*, journal à la fon-

ministres, qui ne s'étaient jamais flattés d'emporter ce grand triomphe. On dit que Cabet prendra la fuite. Tant mieux, le gouvernement en sera ainsi délivré pour cinq ans, car ce n'est qu'après cinq ans qu'il y a prescription ; aussi ne fera-t-il rien pour empêcher que M. Cabet disparaisse. On a tout fait pour intimider le jury ; on avait dessiné des têtes de mort sur la porte des maisons des jurés ; on leur avait écrit grand nombre de lettres anonymes remplies de menaces de toutes espèces ; malgré cela, ils ont tenu bon.

Mercredi prochain, nous avons, en fait de fêtes, un concert à la cour, un bal de deux mille personnes chez le père de la comtesse de Maillé et dix soirées et raouts ; tous les jours de la semaine sont ainsi surchargés de plaisirs ; on est donc à courir d'un salon à l'autre, car, à moins d'en faire quatre à cinq tous les soirs, on ne peut répondre à toutes les politesses. Aussi est-on dans une presse continuelle, toujours la montre à la main, et malgré cela, on arrive à la dernière réunion à une heure de la nuit.

Le matin, c'est la même chose ; ce sont encore des concerts, des raouts de jour, car il n'y a pas une de toutes ces dames, qui n'ait son petit ou son grand jour ; c'est donc continuellement qu'on vous dit :

— Vous n'oublierez pas mon mardi, ou mon samedi, ou mon jeudi.

Puis, ce sont encore des heures différentes qu'on doit retenir :

— Je reste chez moi de deux à quatre heures.

dation duquel il avait contribué. C'est dans cette feuille qu'il écrivit les articles en raison desquels il était poursuivi pour offense au roi. On sait qu'il fut le créateur de la fameuse secte des *Icariens*.

— Et moi, trois heures et demie à six.

— Et moi, de quatre à cinq.

— Et moi, de cinq à sept. Ah! c'est un véritable désespoir, moi qui connais tant et tant de monde, je me trouve toujours accablé de reproches, car, malgré ma bonne volonté d'être poli pour tout le monde, il m'est impossible d'être à quatre endroits à la fois.

Le duc d'Orléans est rétabli, mais son rhume lui a laissé une irritation à la poitrine qui lui revient plus fort lorsqu'il parle ou qu'il se trouve dans un appartement chaud, il doit donc se soigner beaucoup et éviter avant tout de se refroidir.

Nous attendons d'un jour à l'autre le duc de Frias comme ambassadeur d'Espagne à Paris. Je ne crois pas que ce soit une bien grande acquisition pour la société; il est très fier et très capricieux; ce sont deux bien mauvaises qualités pour réussir à Paris. Il est très petit, très noir, très laid, et comme il portait, pendant qu'il était ambassadeur à Londres, un uniforme jaune, on l'appelait le Nain jaune.

Nous attendons encore un autre ambassadeur, celui de Naples, le prince Partana; pour celui-là, il a, au moins, de bonnes intentions pour nous donner des fêtes. Il se marie tout exprès pour cela à Naples avec la riche Mme Polié, que j'ai beaucoup connue ici comme comtesse Schouwaloff. Elle est née princese Galitzine et nous a donné de charmants bals, il y a sept ans de cela; puis elle a épousé en secondes noces un Suisse, nommé Polié, que l'empereur de Russie, à la suite de son mariage avec Mme de Schouwaloff, a fait comte. Cependant, le mariage et surtout le climat de Saint-Pétersbourg lui ont fait tant de mal qu'il est mort une année après son heu-

reux hyménée. Depuis ce temps, la veuve inconsolable voyage pour se distraire, et c'est probablement par distraction qu'elle épouse un ambassadeur après avoir été la femme d'un précepteur qui donnait des leçons à tant par heure. Au reste, c'est une bonne femme et je suis bien aise de la revoir.

18 mars.

Les nouvelles d'Espagne sont bonnes ; le parti carliste se fortifie, se propage, s'affermit ; l'Aragon se met en mouvement ; Merino (1) agite les deux Castilles ; Valence recommence, et la Catalogne est disposée à s'entre-battre dans les deux opinions qui la divisent. Zavala a adopté, par une proclamation vigoureuse, le système des représailles. Les carlistes ont brûlé deux manufactures ; c'est servir les Anglais, mais c'est un moyen de dompter l'industriel, cette partie lâche de toutes les nations ayant le cœur dans la bourse, aussi les industriels sont-ils à tous les gouvernements de fait, à toutes les révolutions, pourvu qu'il y ait cinq sous à gagner et l'espoir de ne pas perdre. Honneur à eux qui savent s'appuyer sur la propriété, qui la partagent ; qui savent tenir l'industrie en bride.

Le poète Martinez est plus heureux en faisant des vers qu'en gouvernant son pays. Je suis fâché de lui voir faire

(1) Partisan de Don Carlos, très populaire en Espagne. Sa popularité datait de 1808 où, de simple curé de village, il était devenu chef de guerillas et avait résisté aux armées de Napoléon. En reconnaissance de ses services, Ferdinand VII l'avait nommé général.

tant de bêtises ; il m'avait charmé pendant mon séjour en Espagne, par son agréable conversation et ses élégantes manières. M. de Brunetti l'aimait beaucoup.

Le duc d'Orléans disait dernièrement à une dame de ma connaissance qui m'a répété le propos, que les apparences annonçaient le renvoi prochain de la reine Christine à Naples. Le gouvernement d'ici se fait déjà à l'idée de la chute de celui d'Espagne, mais il ne sait trop comment faire pour se rallier à celui qui succédera, sans trop se compromettre vis-à-vis de l'opposition.

Le Portugal prend aussi une meilleure tournure ; ce serait une base solide que le rétablissement de la légitimité dans la péninsule ; je ne crois pas, comme beaucoup d'autres et peut-être Charles X lui-même, que Louis-Philippe traitera avec lui de gré à gré, mais il est telle situation donnée où cette chance deviendrait possible. Au reste, il me semble qu'il faut regarder les noms comme la monnaie, c'est un signe représentatif ; il a bien une valeur intrinsèque quelquefois, mais plus souvent, il a une valeur de convention. En France, il faudrait reprendre le trône et la société en sous-œuvre, si l'on veut fonder un État durable.

Le gouvernement de Juillet comprend très bien sa position vis-à-vis des puissances. Le duc d'Orléans, dans sa conversation précitée avec la dame que je ne puis nommer, lui parla des affaires de la France, et lorsque cette dame lui conseilla de réunir autour du trône de son père la noblesse, les grands noms du pays, il lui dit que dans ce moment cela était absolument impossible.

— Mais alors, Monseigneur, reprit la dame, votre gouvernement finira aussi par devenir impossible.

— Que voulez-vous, madame, répliqua le prince, je

dirai avec Royer-Collard : « Cela marche, mais c'est impossible, » et cela le sera bien plus pour moi que pour mon père, car je suis persuadé que les cours étrangères sont bien plus pour le duc de Bordeaux que pour moi. Elles tolèrent mon père parce qu'elles ne peuvent faire autrement, mais moi, si jamais j'arrive à monter sur le trône, aurai-je les mêmes chances favorables? Ce principe, si difficile à soutenir déjà à présent, ne sera-t-il pas usé?

Jules Janin devient de jour en jour plus fou ; c'est un homme qui a de l'imagination, qui écrit de belles pages, mais ses ouvrages ne sont point cousus ensemble. Il excite des émotions, parce qu'il y vise et qu'il aime à en éprouver lui-même, mais rien de ce qu'il a écrit jusqu'à présent ne restera, il le sent lui-même. L'année dernière, où il fut bien plus en vogue que cette année-ci, au moins dans notre société, et où c'était à qui en obtiendrait un article « élogieux », on le payait ce qu'il voulait. Un jour qu'il avait enchéri sur lui-même en formulant des exigences qu'on trouvait excessives, comme on se récriait :

— Monsieur, dit-il, je suis comme les femmes entretenues, je suis à la mode ; il faut que j'exploite la folie ; dans un an, je serai peut-être à cent sous.

Et on lui donna mille francs.

Cet homme est si avide d'émotions qu'il a voulu dîner en tiers avec Vidocq et le bourreau Sanson ; je ne conçois pas trop ce que le romantisme peut gagner dans cette compagnie. Cela me rappelle un trait qu'on m'a conté de la jeunesse de Lally-Tollendal, le père de celui que j'ai connu et qu'on appelait le plus gras des hommes sensibles. A la suite d'un souper fort gai, se retirant très en gaieté avec un ami, ils entendirent des violons vers

la place de Grève. Ils frappèrent à la porte de la maison ; on ouvre ; ils entrent, et voilà ces extravagants en danse. Un homme s'approche de M. Lally-Tollendal.

— Savez-vous où vous êtes, comte?

— Non, mais cette soirée me paraît très joyeuse.

— Monsieur, je suis le bourreau, et vous comprenez combien vous êtes ici déplacé ! Puis il reconduit très poliment les jeunes gens à la porte. Et s'adressant à M. de Lally : Et tout ce que je désire, monsieur le comte, c'est de ne jamais vous revoir.

Ce fut ce même Sanson qui lui coupa la tête quelque vingt ans après, à la suite de son procès de l'Inde (1).

J'ai vu dernièrement un portrait du duc de Bordeaux, il ne ressemble plus à sa mère, il a pris la figure et le nez aquilin des Bourbons ; c'est Louis XV dans sa jeunesse, dont Mme de Puisieux parlait en répondant un jour à ce roi :

— C'est vous, Sire, qui étiez beau, alors, beau comme l'espérance.

Il est bien, fort, agile, hardi et spirituel ; ce n'est pas un enfant ordinaire, on devrait lui faire quitter sa famille, le faire voyager.

(1) Gouverneur des possessions françaises dans l'Inde, le comte Lally-Tollendal avait fait la guerre aux Anglais et d'abord avec succès. Vaincu ultérieurement, fait prisonnier et transféré à Londres, il obtint sa liberté sur parole pour aller se défendre en France contre les accusateurs que lui avaient suscités ses défaites. Arrêté à Paris l'année suivante, il fut traduit devant le Parlement comme coupable d'avoir trahi les intérêts du roi. Après une longue et inique procédure, il fut condamné à mort et décapité le 9 mai 1766. Ultérieurement, à la suite d'une très active campagne conduite par son fils et à laquelle Voltaire contribua, l'arrêt de condamnation fut déclaré nul et la revision du procès ordonnée. Quoiqu'elle n'ait pas été menée à bonne fin, il est resté établi que Lally-Tollendal avait été condamné injustement.

19 mars.

Chateaubriand vient d'annoncer ses *Mémoires d'outre-tombe*, en publiant sa préface testamentaire. Outre le mauvais goût de ces deux titres, il est impossible de réunir en quatre pages plus de fatuité, d'insolence et de présomption ; Louis XIV et Napoléon n'auraient osé écrire un pareil morceau de vanité. Il ne pouvait sortir que de la plume d'un poète en démence.

L'archevêque a fait continuer les conférences à Notre-Dame ; elles sont fort suivies. Il y a assisté lui-même dimanche dernier. L'auditoire de treize cents personnes, dont mille jeunes gens, écouta avec attention et silence. Le sujet du discours était la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la considération dont il jouissait parmi les anciens. L'orateur ecclésiastique a un organe et une diction purs ; il a fort bien rempli son texte.

Le comte de Thiars, connu par son libéralisme despotique, recevait il y a quelques jours une députation de la garde nationale de Châlons ; on lui rendait compte de la nomination des officiers.

— Nous avons choisi d'abord tout ce qu'il y avait de plus républicain.

— Bon, après?

— Nous avons complété avec des Juste Milieu.

— Imbéciles, il fallait prendre des carlistes !

Puis se retournant vers une visite qui faisait galerie :

— On ne peut leur faire comprendre cela ! Il nous faut soixante carlistes aux prochaines élections ; ce sont des

imbéciles dont nous nous déferons après le renversement de Louis-Philippe.

Mme de G... avait rêvé de se faire épouser ; elle voulait devenir la Maintenon de Charles X, tout vieux, tout dépouillé qu'il est. Il a eu le bon sens de ne pas ajouter cette tribulation à ses infortunes.

M. de Chateaubriand a vendu ses *Mémoires d'outre-tombe;* il les revend en détail aux journaux quotidiens et périodiques ; il cherche maintenant un nouvel acquéreur en gros ; il demande douze mille francs de rentes viagères, cent mille écus comptant et qu'on paye ses dettes.

Voici le cancan qu'on colporte à la suite du dernier voyage de la reine des Français à Bruxelles. La reine des Belges est fort dévote, de plus, Mmes de Mérode et Vilain XIV lui ont mis dans la tête de convertir le roi Léopold à la foi romaine. Après une scène théologique entre les deux époux, la reine a voulu terminer dramatiquement ; elle s'est jetée à genoux. S. M. Léopold, à la fin, ennuyé, a fini par un : « Laissez-moi tranquille. »

20 mars.

Je viens de lire une lettre du comte de Villemur à son fils. La reine Christine avait exilé le lieutenant général à Saragosse ; il avait acheté une maison et quelques terres près de la ville et semblait n'être occupé que de travaux d'agriculture ; cependant, il préparait un mouvement, que devait soutenir l'Aragon le 27 février. Le 26, il apprit qu'il était dénoncé, que l'ordre était donné de l'arrêter et de le passer immédiatement par les armes. A l'aide

d'un brave soldat, il trouva le moyen de se sauver au travers de mille dangers et des plus grandes fatigues. Il est arrivé à Elissondo, où il a été nommé président de la junte de Navarre, et son sauveur eut la promesse d'être fait officier. Sa lettre du 11 mars est pleine d'espérance; il annonce que partout les Christinos fuient devant les Carlistes; il ajoute qu'il apprend au même instant que le levain qu'il avait pétri commençait à faire du bon pain; il croit qu'il sera bientôt appelé pour commander les troupes de l'insurrection aragonaise. Cette lettre d'un vieillard de soixante-douze ans est pleine de vigueur, d'âme et d'honneur. Rien n'est perdu dans un pays qui conserve de tels hommes.

Les nouvelles du Portugal arrivées ces jours derniers sont très favorables à Dom Miguel; il rapproche une de ses divisions par la rive gauche du Tage, de manière à envelopper Lisbonne par un mouvement coïncident qu'il projette. Le découragement et l'indiscipline augmentent journellement parmi les aventuriers de Dom Pedro.

Les libéraux espagnols se rapprochent, à ce qu'il paraît, de Don Carlos : les désordres de la reine Christine compromettant sa réputation politique. Don Carlos est un très honnête homme, sa parole est sacrée; on lui demande, m'assure-t-on, les anciennes Cortès, les vieilles franchises des provinces, de choisir autant que possible le mérite pour les emplois, une amnistie; on insinue une réforme dans le clergé, mais sans en faire une condition. Si l'on s'en tient à ces propositions raisonnables, c'est restaurer la monarchie dans le pays et je regarderais les malheurs et les folies de la régence comme un bienfait pour l'Espagne. Ce récit m'expliquerait la volte-face du gouvernement de Juillet sur les affaires de la Péninsule et la

croyance où il est, si vainement exprimée par le duc d'Orléans, que la reine Christine reprendrait bientôt la route de Naples.

30 mars.

Depuis quelques jours, l'on ne parle que d'assassinats : ce sont des domestiques qui volent, qui assassinent leurs maîtres. C'est épouvantable ! Ce pauvre M. de Lagarde vient de mourir tragiquement. Je l'avais vu, il y a très peu de jours, chez la marquise de Bellissen. Il nous dit qu'il allait à la campagne pour surveiller des travaux qu'il faisait faire dans son château et dans son parc. Il ne se doutait pas que ce serait pour y être assassiné par un jeune homme qu'il avait élevé et dont les parents et frères et sœurs étaient à son service.

Ce jeune homme avait commencé par voler des bijoux de Mme de Lagarde ; il servait comme valet de pied et était chargé de soigner les appartements de la comtesse, ce qui lui rendait ce vol très facile. On avait la plus grande confiance en lui, à ce point qu'on refusa de croire aux soupçons que les autres domestiques avaient conçus contre lui, jusqu'à ce qu'enfin sa culpabilité eût été constatée par des preuves irrécusables. C'eût été un homme perdu, on l'aurait envoyé au bagne si M. de Lagarde l'avait fait arrêter. Le comte se contenta de le renvoyer à la campagne auprès de ses parents, mais en lui refusant un certificat de bonne conduite que ce misérable avait eu l'audace de lui demander.

Irrité de ce refus, le valet congédié, profitant de

l'arrivée du comte au château, réitéra sa demande, et comme M. de Lagarde lui faisait la même réponse, il le suivit au jardin et lui tira un coup de pistolet par derrière. La balle atteignit M. de Lagarde au cou et le renversa. L'assassin était au moment de tirer une seconde fois, lorsque les gens, accourus aux cris de leur maître, l'en empêchèrent. Se voyant au moment d'être pris, il se fit sauter la cervelle. On transporta M. de Lagarde à Paris ; les médecins et chirurgiens qu'on appela déclarèrent que la plaie n'était pas grave ; lui-même n'en éprouvait que très peu de douleurs. Mais, quelques jours après, une fièvre violente se déclara, puis le tétanos, et le comte est mort ce matin.

On n'a jamais rien vu de plus extraordinaire, en fait de tournure et de manières, que le comte de Sabran. Il a la figure d'une vieille femme, des cheveux très clairs et qui lui cachent la moitié du visage ; ses habits lui sont ou trop larges ou trop étroits ; il n'y voit pas, se fait très rarement la barbe et ne se lave les mains que le jour où il lit la Passion de Notre-Seigneur, à propos de Ponce-Pilate. Il se rappelle alors que cet usage s'est perpétué jusqu'à nos jours, et, comme il a la prétention de faire comme tout le monde, il se fait apporter de l'eau et du savon. C'est l'homme le plus distrait qui existe : il ne sait jamais quelle heure il est, et s'il n'était pas dans une maison amie où on le soigne, où on lui apporte son déjeuner et son dîner, il mourrait de faim.

Cet être si singulier a beaucoup de sensibilité, beaucoup d'esprit, et qui plus est, une conversation charmante, remplie de grâce et d'un goût exquis. Il fait des vers admirables ; ses lettres sont d'une élégance de style, d'une richesse de jolies pensées et d'une gaieté incom-

parables. Il a l'air d'avoir soixante ans, mais il en a à peine cinquante ; il a des connaissances profondes et une naïveté d'enfant, le cœur le plus aimant, les sentiments les plus nobles et une constance dans ses affections que ni le temps ni les événements n'altèrent jamais.

La mémoire de ses parents, bien qu'il ait eu le malheur de les perdre bien jeune, lui est sacrée ; il en parle toujours les larmes aux yeux ; c'est comme s'il les avait perdus hier. L'anniversaire de leur décès est pour lui une semaine de deuil ; il passe alors les nuits à pleurer sur leur tombeau au Père-Lachaise. Après y avoir bien pleuré, bien prié, il tire de ses poches toutes sortes de boîtes ; il les met les unes sur les autres, puis il verse de l'eau dans une bouilloire à l'esprit de vin et enfin il se prépare quelques tasses de thé. En attendant, le soleil s'est levé, il fait grand jour, et voilà qu'il se met à la recherche d'une âme aussi triste que la sienne qui, comme lui, pleure la perte d'un père, d'une mère chéris ; s'il en trouve, il pleure avec ces malheureux ; il partage leur chagrin, et enfin, il les invite à déjeuner.

Il y a quelques jours, il se trouvait dans son lit, un madras autour du cou, un bonnet de nuit à pointe sur la tête, orné d'un large ruban bleu avec un beau nœud par devant. Sa bonne venait de le lui acheter à la place d'un autre qui, à force d'être porté, était devenu tout fripé et tout sale. Un petit miroir à la main, il se contemplait, lui, son bonnet de nuit tout blanc, et le beau ruban surtout avec une véritable satisfaction, n'ayant pas vu depuis longtemps un ensemble aussi parfaitement propre et élégant sur sa tête. Tout malpropre, tout mal peigné qu'il soit, il aimerait assez à être propre et même élégant, mais, pour cela, il faut y penser tous les jours, et voilà

ce qui lui est absolument impossible. Cependant un bruit inaccoutumé, des cris épouvantables se font entendre, et la bonne se précipite dans la chambre du comte en poussant avec violence la porte derrière elle. Elle arrache M. de Sabran à sa douce rêverie. Pâle, tremblante, hors d'haleine, elle ne peut s'expliquer, tant elle a peur. M. de Sabran ouvre la porte pour voir ce qui arrive. Mais voilà que son domestique se présente, un couteau à la main, se précipite sur lui, le terrasse, lui taillade les mains et la figure et lui frappe la tête à coups redoublés ; heureusement, on vient à son secours et on l'arrache aux mains du furieux, qui n'était pas un malfaiteur, mais qui était devenu fou subitement. Le pauvre M. de Sabran a été entre la vie et la mort ; il n'y a que peu de jours que les médecins répondent de sa vie.

Mme de Nansouty éprouvant dernièrement, dans la nuit, un violent malaise, voulut se lever pour prendre une tasse de thé. Mais la lampe de nuit se trouvait éteinte ; elle sonne sa femme de chambre. Celle-ci ne venant pas, elle commence à se troubler ; elle saute en bas de son lit, cherche un briquet pour allumer sa bougie qui d'ordinaire se trouvait sur sa table de nuit dans un bougeoir, mais la bougie avait disparu. Alors, dans l'obscurité, elle croit apercevoir un gros mollet, celui d'un voleur, pense-t-elle. Et la voilà à pousser des cris affreux, à tirer tous les cordons de sonnette. Bientôt, tout l'hôtel est en alarme ; on accourt de tous côtés dans des costumes inconcevables. M. de Nansouty arrive aussi, criant comme un sourd :

— Qui est-ce qui en veut à ma femme? Où est-il l'assassin?

Il avait perdu une de ses pantoufles et paraissait ne

plus pouvoir perdre grand'chose, tant il s'était hâté de venir au secours de sa femme. Celle-ci, loin d'en être touchée, se met à rire comme une folle, car son mari avait pour tout vêtement une robe de chambre, mais il la portait sous son bras.

— Vous riez, madame, dit-il tout fâché, voyant que tout le monde qui l'entourait en faisant autant. Vous riez, c'est bien, si tel est votre bon plaisir, mais qu'est-ce qui vous prend de nous éveiller au milieu de la nuit et sans motif aucun?

Alors, madame raconte son histoire de la bougie qui, effectivement, n'était pas dans le bougeoir, et puis l'affaire du mollet.

On découvre aussi que ce qu'elle avait pris dans sa frayeur pour un mollet n'était autre qu'un gigot de sa robe qui s'en était détaché et qui gisait par terre à côté de la table. Cependant, surprise de ne pas voir sa femme de chambre, Mme de Nansouty l'envoie quérir. On y va, on trouve la chambre vide ; mademoiselle s'est absentée pour la nuit.

— C'est un peu son habitude, dit un des domestiques.

Enfin, à force de perquisitions, on découvre qu'elle avait volé une chaîne en or et autres petits bijoux. Elle a été renvoyée. Mme de Nansouty prétend que cette femme voulait l'assassiner et qu'elle en avait été avertie par un « pressentiment » ; elle appelle ainsi la vue de ce prétendu mollet, l'événement de la lampe éteinte et celui de la bougie qui manquait à son bougeoir.

2 avril.

L'abbé Lacordaire prêchait et prêche encore au collège Stanislas ; il y a une telle foule qu'on a beaucoup de peine à trouver une place. Il parle dans le genre de l'abbé de La Mennais et pour les hommes surtout. C'est de la philosophie, de la morale parfois, mais toujours de l'éloquence. Il veut prouver avant tout que la religion catholique est tout particulièrement compatible avec les principes républicains.

Les conférences de notre curé, M. Landrieu, ont pris fin et n'ont pas cessé d'être fort suivies par beaucoup de nos belles dames. Un jour, M. Landrieu a parlé sur le danger des bals masqués et a dit combien c'était mal d'y aller. Il a développé ce sujet avec beaucoup d'esprit et d'une manière fort intéressante. Or, il y avait dans l'auditoire force belles dames qui les ont beaucoup fréquentés cet hiver, sans trop en convenir toutefois. Leur figure devint couleur pourpre, tant elles se trouvaient embarrassées, ce qui fit le bonheur de celles qui auraient bien voulu y aller, mais à qui leur mari l'avait défendu.

Le jour des morts, l'abbé Landrieu a si bien dit tout ce qu'il y a à dire sur ce triste sujet que la pauvre Mme de Dolomieu, qui a perdu sa fille l'année dernière, et M. de Saint-Maurice, son gendre, ont tant pleuré, qu'ils ont fait pleurer tous ceux qui étaient autour d'eux ; bientôt tout le monde pleurait dans notre petite paroisse et l'abbé Landrieu lui-même au point qu'il a dû quitter la chaire.

Hier, nous avons eu un grand bal par souscriptions pour les malheureux de la liste civile de Charles X, c'est-à-dire ceux qui avaient des places dans la maison du roi et qui, par les événements de Juillet, ont été réduits à la mendicité. Le Juste Milieu a été de très bon goût dans cette occasion. Le gouvernement a fourni toutes sortes de choses pour ce bal, tels que des banquettes, des troupes, en cas de besoin, des gardes municipaux, etc. M. de Rambuteau, préfet de la Seine et autres personnes du Juste Milieu ont paru à ce bal ; toute la société du faubourg y avait été en force. M. de Balincourt s'est chargé de la décoration des salons ; M. de La Marre a prêté le rez-de-chaussée de sa maison, la grande galerie et un ou plusieurs salons. Il y avait une foule superbe pour la recette mais insupportable pour les assistants ; une chaleur étouffante, aussi n'ai-je dansé qu'une seule valse, n'étant arrivé que fort tard après avoir été à plusieurs autres soirées. J'ai passé le reste de mon temps à aller d'une salle à l'autre, à promener, çà et là, des dames de ma connaissance, et j'ai fini par accepter un petit souper que M. de Contades devait arranger.

Nous nous sommes mis à table à trois heures environ. Mmes de Guichen, de Contades, de Jobal et MM. d'Offémont, de Villeneuve, d'Alton, Berryer et moi. Le prince de Hénin soupait à une autre table au bout de la nôtre avec quelques petits jeunes gens qui ont commencé à boire à la santé de Henri V. Contades, un des commissaires du bal, leur imposa vivement silence en leur disant qu'on ne devait point manifester, que ce n'était nullement convenable dans ce moment et dans ce lieu. Nous avons été fort reconnaissants tous à M. de Contades qu'il soit parvenu à calmer ces jeunes gens. M. Berryer

et moi surtout, lui comme député et moi comme appartenant au corps diplomatique, nous aurions joué un fort triste rôle.

Ce matin enfin, le Conseil nous a annoncé le résultat de ses couches laborieuses. Voilà donc Rigny aux affaires étrangères et Tanneguy-Duchâtel dans le ministère ; on m'a dit que ce dernier avait bien des connaissances, des doctrines, mais aucun esprit pratique ; je ne le connais que pour l'avoir rencontré dans le monde et pour lui avoir dit bonsoir. Ses amis regrettent qu'il n'ait pas attendu un peu pour avoir le portefeuille des finances : voilà son métier, mais maintenant, ils ont peur de le voir usé avant qu'il n'y arrive.

8 avril.

Cette nuit, vers deux heures, j'ai quitté le bal Chellincourt pour me rendre à une invitation du prince Tufiakin chez sa belle, Mme Durand. En fait d'hommes, il y avait la meilleure compagnie de Paris, les Blancmenil, les Noailles, les Jumilhac, les Richelieu, les Larochefoucauld, les Lagrange, et puis tous mes collègues de Russie, d'Angleterre, de Bavière, de Suède, de Danemark, de Wurtemberg, etc., etc.

Il y avait de fort jolies, de très aimables femmes, très bien mises et imitant à ravir les manières et le bon ton de nos dames les plus distinguées, les plus nobles du noble faubourg. Le pauvre vieux marquis de L... n'en pouvait plus ; il dormait debout, et une fois assis tenant le gros bouquet, le châle et le boa de sa belle à la main,

il s'endormit tout de bon. Ces dames se moquaient de ce malheureux ; j'en aurais eu pitié s'il n'y avait pas quelque chose de bien dégoûtant à voir un homme d'un âge aussi avancé se donner en spectacle, voulant se parer des attirails du vice, lorsque le vice lui-même l'a déjà abandonné, faute d'y trouver nourriture. Au moment où ces messieurs et leurs dames me demandaient de diriger le cotillon, je me suis échappé par une petite porte dérobée. Lyonel de Bonneval voyant ma retraite assurée entra dans la salle, déclara à haute voix mon départ et fit mes excuses.

J'ai été ce matin chez la duchesse de Poix, où j'ai trouvé Mme de Davidoff ; il y a trois ans que je ne l'avais vue ; elle n'a pas changé d'un jour ; c'est encore cette belle taille, cette jolie petite figure ronde et fraîche ; elle a l'air plus jeune que sa fille, Mme de Gabriac. Je lui ai demandé, ainsi que Mme de Poix, si elle recevait déjà les compliments.

— Non, pas encore, nous dit-elle, mais l'affaire marche.

Elle va donc devenir la femme de M. Sébastiani, ambassadeur futur à Naples ; les bans ne se publieront pas ici, la fille du général étant contraire à ce mariage. C'est toujours désagréable pour une fille de voir son vieux père se marier, mais au moins trouvera-t-il en Mme de Davidoff une femme bien bonne, bien douce qui le soignera comme une sœur grise. Au reste, M. Sébastiani a fort bonne mine à présent. On prétend que c'est depuis qu'il s'est jeté dans le parti doctrinaire, car il se nourrit de la doctrine, et cette nourriture, dit-on, produit absolument le même effet que le lait d'ânesse.

Pour moi, je me déclare en faveur du lait d'ânesse ; je vois tous les jours de nouvelles preuves de l'efficacité

de ce moyen pour reprendre des forces. Mlle S..., mourante, abandonnée par tous les médecins, que je croyais même déjà morte et enterrée, nous arrive hier soir en visite, toute pimpante, toute joyeuse, après avoir souffert pendant plusieurs années mort et martyre, des douleurs, des faiblesses épouvantables, une humeur de chien, ne vivant que de remèdes que les médecins lui administraient par toutes les voies possibles, puis des expériences sans fin, des moxas, des sinapismes d'une force à tuer un bœuf, du calomel, du je ne sais quoi, tout cela pour donner du ton ; mais rien dans la malade n'annonçait ce résultat. Enfin on renvoya médecins et remèdes et on alla chercher une ânesse. Mlle S... ne se nourrit que de ce lait, mais en grande quantité, et depuis, plus de douleurs, plus de langueur, rien de tout cela.

14 avril.

Le *Moniteur* nous a appris hier que tout est terminé à Lyon (1). Mais comme cet article et la nouvelle télégraphique se trouvent datés de Villefranche, ville située à plusieurs postes de Lyon, on doute de l'authenticité de la nouvelle, et ce qui confirme les incrédules dans leur opinion, c'est que la malle n'est point arrivée et que, par conséquent, nous sommes sans lettres particulières.

Le roi a passé hier une revue sur la place du Carrousel.

(1) Le 9 avril, une tentative insurrectionnelle préparée de longue main avait éclaté à Lyon précédant de quelques jours seulement l'insurrection qui eut lieu à Paris les 13 et 14 du même mois. Dans les deux villes, la victoire resta au gouverneur, grâce à la vigueur de la répression. Ce terrible drame eut son dénouement en février 1835 à la Cour des pairs, devant laquelle les conspirateurs avaient été traduits.

Il en a gardé deux régiments et une grande quantité de pièces d'artillerie nécessaires pour la défense du château ; il avait été averti que l'émeute annoncée depuis plusieurs jours allait effectivement avoir lieu. A cinq heures, en effet, on commença à construire des barricades comme cela se pratique dans ces occasions. Il y avait eu avant des coups de fusil dans la rue Saint-Denis et autres. Après notre dîner, j'ai parcouru à pied avec Rodolphe II et Georges tous les boulevards. Il y avait quantité de troupes sur pied ; c'étaient des marches et des contremarches de cavalerie, d'infanterie et de gardes nationaux, mais il n'y avait plus de rassemblements, si ce n'est de curieux qui se racontaient ce qui arrivait dans le quartier Latin et à la Bastille.

— Je n'ai pas vu *la Tribune*, ce soir, disait l'un.

— Je le crois bien, lui répond un petit garçon de sept à huit ans, on l'a saisie ce matin ; j'ai vu enlever les presses par pièces et morceaux.

— Je viens du côté du quartier Latin, dit un autre ; j'ai monté au troisième, chez un de mes amis ; nous avons distinctement entendu des coups de fusil.

Hier soir et pendant toute la nuit, il y a eu beaucoup de troupes sur les quais et nommément du côté de la Chambre des députés, puis sur la place Bourbon et aux coins de notre rue et de la rue de Bourgogne. Sur la place Bellechasse, il y avait un grand bivouac qui faisait passablement peur aux personnes qui allaient chez Mme de Bellissen ; elle reçoit les dimanches ; elle-même en a eu une frayeur terrible, d'autant plus que l'officier qui commandait ce détachement est entré chez elle et lui a demandé la permission de faire une reconnaissance dans la cour et dans le jardin.

— En cas de retraite, lui a-t-il dit, je compte me jeter avec ma troupe dans votre hôtel, madame la marquise, car il me paraît le plus propice à une défense vigoureuse.

Le soir, la marquise a fait fermer sa grille ; les dames qui allaient la voir étaient obligées de descendre et de traverser la cour à pied.

— C'est pour avoir de la place pour les soldats, nous a dit la marquise avec inquiétude.

Le marquis était en bottes, avec un pantalon gris, espèce de costume de voyage ; cela nous a fait rire et nous nous disions qu'il était en petit costume d'émeute. Au surplus, on n'avait, pour nous recevoir, ouvert qu'un seul salon, où il y avait une telle cohue, une telle presse, une si forte chaleur que c'était à n'y pas tenir.

Ce matin, j'ai parlé à quelqu'un qui venait précisément du théâtre de la guerre. On tirait beaucoup, mais seulement avec des fusils. Les soldats du roi fusillaient tous ceux qu'ils prenaient. Un insurgé qui venait de blesser un garde national a été poursuivi par un détachement de la ligne. Il courait du côté du pont Notre-Dame ; se voyant cerné de près, il se précipita dans la Seine pour se sauver à la nage, mais il y trouva la mort : on a tiré sur lui plus de soixante coups de fusil. Enfin, il disparut, atteint de plusieurs balles. Cette scène irrita un tant soit peu ceux qui en furent les spectateurs, et des protestations se firent entendre contre le gouvernement.

— Est-ce ainsi qu'on juge les délits politiques?

— Est-ce là la justice du roi citoyen?

A l'heure qu'il est, on se bat encore. Le roi est à l'Hôtel de Ville. On ne sait trop ce qu'il compte y faire. Si c'est un nouveau programme, il sera conçu dans d'autres termes que le premier. On a tiré dans la rue

Saint-Denis sur le prince royal. On prétend que des agents de police avaient été payés pour cela et qu'on n'a tiré sur lui qu'avec de la poudre. On a visité de la cave au grenier la maison d'où, disait-on, les coups étaient partis, mais on n'y a trouvé personne de suspect, ce qui n'a pas empêché d'y sabrer ferme.

Il est une heure et l'on vient de me dire que le roi passait en revue ses troupes sur la place Louis XV, après une victoire complète qu'elles ont remportée sur quinze cents malheureux républicains qui ont bien voulu se faire assommer, fusiller pour le bon plaisir de leurs chefs. Il y a eu plus de soixante mille hommes sur pied dans Paris et, encore ce matin, on faisait venir des renforts de tous les côtés, entre autres tout le parc d'artillerie de Versailles, qui est arrivé ici vers six heures.

Les chefs républicains ont dit qu'ils savaient très bien qu'ils ne pouvaient réussir, mais qu'il leur suffisait de forcer Louis-Philippe à baigner sa couronne dans le sang. C'est bel et bon pour les chefs qui ne prêtent pas le leur, mais pour les malheureux qu'ils font immoler, c'est tout différent ; aussi n'ont-ils pu réunir que quinze cents individus de bonne volonté, et encore est-ce à force d'argent et de promesses.

Paris est tellement gardé, que tout ce que la République peut tenter ici est et sera en pure perte. Ces jours derniers, en empoignant plusieurs des rédacteurs de *la Tribune*, on a trouvé un gouvernement provisoire tout arrangé. Cabet, Marrast, Carrel et Cie y figurent, ce qui n'a étonné personne ; mais ce dont quelques personnes se sont indignées, c'est d'y trouver le nom de M. de Chateaubriand ; indignation sans cause, du reste, car c'est assurément sans son aveu qu'on l'a fait figurer sur cette

liste. Quoi qu'il en soit, toujours fait-on mieux ici qu'à Bruxelles, où le roi Léopold n'a pu empêcher le pillage des hôtels qui avoisinent sa résidence. Le ministre de Prusse, M. de Werther, disait l'autre jour, en ma présence, à M. Lehon, qui tâchait de justifier son souverain :

— Vous avez raison ; tout ce que vous dites est fort juste, mais ne vous faites pas illusion, votre gouvernement aura bien du mal à se relever vis-à-vis de l'Europe du coup qu'il s'est porté en laissant voir sa faiblesse.

Lord Durham est toujours ici ; il partira prochainement. Il a une assez belle figure, mais elle est gâtée par une très mauvaise expression de fausseté et de dureté. La marquise de Caraman, qui aime à recevoir tous les arrivants, vieux ou jeunes, ne le lâche plus. Il se laisse faire et n'a pas l'air de s'en soucier.

Vendredi dernier, au bal de lady Granville, j'ai revu le duc de Devonshire ; il n'a pas changé à son avantage. Sous son grand nez très rouge, il porte de grosses moustaches, ce qui ne lui va pas du tout. De plus, il est sourd comme un pot, et comme je n'ai pas la voix très forte, il ne comprend que la moitié de ce que je lui dis. Sa toilette était singulière : il avait un gilet blanc parsemé de bouquets en or, des boutons en diamant à la chemise, et le ruban de l'ordre de la Jarretière sous le genou, aussi en diamant ; tout cela m'a paru bien drôle pour un wigh aussi prononcé que lui.

18 avril.

Nous sommes allés hier soir porter nos félicitations à la reine et au roi ; il y avait beaucoup de monde : Mmes de

Rambuteau, de Lobau, de Marmier, de Boigne, de Valençay, de Werther, lady Granville, plusieurs membres du corps diplomatique, puis le duc de Devonshire, qui ne comprenait pas un mot de ce que l'on disait. La reine lui demanda en criant de toutes ses forces s'il venait de la Sicile, et il répondit qu'il ne pouvait rester longtemps à Paris. Moi aussi, j'ai tenté une petite phrase, mais comme on ne peut crier dans le salon de la reine, je ne suis pas parvenu à me faire entendre. J'ai eu pour réponse un sourire gracieux et un *shake hand* par-dessus le marché.

Parmi les personnes notables, il y avait encore M. Pasquier, président de la Chambre des pairs, qui, bientôt, va jouer un grand rôle : on a décidé dans le Conseil que cette Chambre sera érigée en cour de justice, devant laquelle seront traduits les provocateurs des derniers désordres. M. Gisquet, préfet de police, m'a dit qu'on avait arrêté ces jours derniers cent quarante chefs de sections révolutionnaires et saisi les archives de ces sections, que MM. Laffitte, Odilon Barrot, La Fayette, Garnier-Pagès étaient fortement compromis, qu'il avait proposé d'arrêter Laffitte et La Fayette, mais que le Conseil avait rejeté sa proposition. Il m'a dit aussi que Garnier-Pagès avait provoqué et dirigé l'affaire de Lyon.

La reine avait l'air bien content, bien heureux ; elle se flatte que de semblables scènes ne se renouvelleront plus. Elle a horriblement souffert de voir ses fils mêlés à ces sanglants épisodes de guerre civile dans les rues étroites et tortueuses. On raconte, mais je ne sais si c'est vrai, qu'elle a tout fait pour les empêcher de s'éloigner d'elle.

— Il faut avoir vécu de telles heures, me disait-elle,

pour juger de ce qu'elles ont d'affreux pour une mère. Ah ! que de cruelles heures j'ai passées jusqu'au retour de mes fils. Chartres m'est revenu couvert de gloire ; il a été si courageux ; tout le monde le proclame ; il se porte bien et je ne pense plus à mes angoisses.

Madame Adélaïde avait les yeux battus. Elle n'a cessé de s'entretenir avec Mme de Boigne ; je n'ai donc pu lui parler. Mme de Lobau, qui réside au château et dont les croisées donnent sur la place du Carrousel, n'a pas fermé l'œil de toute la nuit ; le maréchal entrait et sortait à tout moment ; c'était des ordres à donner, des ordres à recevoir de la part du roi, etc. Chez Mme de Rambuteau, c'était pire ; elle loge avec son mari, le préfet de la Seine, à l'Hôtel de Ville, c'est-à-dire tout près du champ de bataille. De chez elle, on entendait les fusillades ; on y apportait des blessés auxquels, aidée de ses filles, elle prodiguait des soins. Parmi ces victimes de la guerre civile, il y avait aussi des insurgés que la troupe et les gardes nationaux, dans leur exaspération, voulaient achever. Mme de Rambuteau m'a dit qu'il a falluses supplications, celles de ses filles et toute l'éloquence de son mari pour sauver ces malheureux, jeunes gens de quinze à dix-huit ans pour la plupart, ayant sous leurs blouses en lambeaux du linge très fin qui prouvait, ainsi que la blancheur de leurs mains et leur manière de s'exprimer, qu'ils n'étaient pas des ouvriers.

Le roi m'a demandé si j'avais assisté à toutes ces épouvantables scènes ; je lui ai répondu que je n'avais été que sur les boulevards jusqu'à la porte Saint-Martin, et que je n'avais pas poussé la curiosité jusqu'à m'embarquer dans les petites rues.

— Je n'ai pas suivi l'exemple de Votre Majesté, ai-je

ajouté, et surtout pas celui du duc d'Orléans. A mon avis, Son Altesse Royale a été un peu trop loin.

— Vous avez raison, comte Rodolphe ; je trouve moi-même que son courage l'a entraîné au delà de ce qui était nécessaire.

— C'est un brillant défaut pour un prince que d'avoir trop de courage.

— Oui, reprit le roi, mais cela n'est pas moins un défaut.

Sa Majesté a bien voulu me dire encore qu'Elle venait de recevoir des nouvelles de Lyon qui lui apprenaient que finalement tout était terminé et que la prise du dernier retranchement de l'insurrection avait été bien moins sanglante que tout ce qui l'avait précédée. C'était comme au siège de Saragosse, chaque maison était transformée en forteresse ; les républicains occupaient les croisées et les toits et comme les maisons à Lyon sont de six à sept étages, aucun fusil ne portait jusque-là. Les soldats ont été obligés de monter sur les toits, qui sont devenus ainsi le théâtre de combats sanglants. Il est même arrivé que les soldats, en voulant précipiter leurs ennemis du haut des combles, tombaient en même temps avec eux.

Ce qui s'est passé dans les églises fait frémir ; la troupe en a pris quatre d'assaut. Il y a eu des tués en grand nombre, voire des femmes et des enfants. Derrière les autels, dans les confessionnaux, le sang ruisselait ; tout fut détruit, renversé ; çà et là gisaient pêle-mêle des candélabres, des calices ; la lampe éternelle fut brisée, et l'huile se mêlait au sang des victimes. Les cadavres étaient ensevelis sous les décombres de colonnes et de statues brisées et sous le tas des aubes et autres ornements d'église déchirés et ensanglantés. Il a fallu déchirer les surplis

pour en faire des bandages pour panser les blessés. Qu'on ajoute à ce tableau les cris de détresse et de vengeance, le son du tocsin, le bruit des canons et des fusils, les gémissements des blessés, le râle des mourants, et il sera complet.

A notre petite émeute à Paris, le même acharnement, la même cruauté se sont manifestés ; on tuait des deux côtés autant qu'on pouvait. Le général de Rumigny, qui avait son commandement à la Bastille, m'a donné cet épouvantable détail : un soldat de sa troupe venait d'être atteint au bras par une balle qui le lui fracassa ; le malheureux tomba évanoui. Pendant que M. de Rumigny donnait des ordres pour le faire transporter dans un hôpital, un petit monstre de quinze ans vint lui couper la tête et s'enfuit après.

— J'ai vu cette tête détachée du corps rouler dans le ruisseau, m'a dit M. de Rumigny.

Et sa figure exprimait toute l'horreur qu'il éprouvait encore en se rappelant cette scène. On a trouvé des poignards à barbes qui, en les retirant de la plaie, déchiraient tellement les chairs, que ces blessures étaient presque toujours mortelles. M. de Merey m'a dit qu'on lui avait montré une maison où l'un des malheureux habitants, entendant du bruit dans la rue, mit sa tête en dehors par une petite lucarne pour voir ce qui se passait. Ne voilà-t-il pas qu'un des gardes nationaux lui tire un coup de mousquet sous le menton de si près qu'il lui enlève et fracasse toute la tête et que le sang du malheureux coule de la lucarne comme d'une fontaine, en faisant un large sillon de sang du haut en bas de la maison ; tout le monde se le montrait hier matin. Voilà assez d'horreurs ; qu'il n'en soit plus question, et tâchons de les oublier, s'il est possible.

Le maréchal Soult est dans la joie de son âme. Il espère que les Chambres lui voteront les trente mille hommes pour l'augmentation de l'armée ; il ne les mettra pas tous sur pied ; mais il lui faudra une augmentation à son budget, sans quoi il ne saurait comment couvrir le déficit qui devient de jour en jour plus grand.

Le gouvernement profite autant qu'il peut de ce moment d'exaspération pour arrêter tous les individus suspects ou qu'il présume dangereux. On dit que s'il avait pris plus tôt cette mesure, il aurait empêché les troubles à Paris. S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il a cru que ces événements lui seraient utiles pour assurer son autorité.

M. Berryer s'est approché hier, à la Chambre de M. Laffitte, et lui a demandé, avec un air de malice, s'il ne ressentait plus rien de la foulure qu'il s'est faite aux barricades de 1830.

Je n'ai pas encore vu mon connétable de Castille, ce nouvel ambassadeur d'Espagne, chevalier de la Toison d'or, trois fois duc et six fois comte pour le moins, duc de Trias enfin, qui a eu tant d'obligeance pour moi pendant mon séjour à Madrid. C'est lui qui me fit, avec tant de politesse, les honneurs du Palais, qui me montra les gardes et me présenta, de concert avec le duc de Villahermosa que j'avais connu à Paris, toutes les personnes de la cour qui se trouvaient réunies dans la Camera, puis aux grands d'Espagne et, entre autres, au général Palafox, si fameux par sa défense de Saragosse. Je n'ai pas oublié ses bienfaits et certainement ce n'est pas de ma faute si je n'ai pu encore, depuis son arrivée à Paris, lui exprimer ma reconnaissance ; c'est de la sienne ; il est introuvable chez lui et invisible ailleurs. J'ai passé maintes

fois à sa porte sans le rencontrer, et comme il ne va pas dans le monde, je suis déjà tout résigné à ne le revoir qu'à la fête du roi Louis-Philippe. Il se trouvera placé au cercle précisément à côté de lord Granville, un des plus grands de tout le corps diplomatique. Mon pauvre duc ! Quelle mine il aura, avec sa petite taille, sa grosse tête noire et sa figure toute jaune ! Sa fille et sa belle-sœur sont avec lui. Comme elles s'ennuieront à Paris ! Si encore le duc donnait des fêtes, mais son gouvernement le paie bien mal, ce qui le mettra dans l'impossibilité de tenir maison. Du reste, il est indignement logé et dans la rue Taitbout, par-dessus le marché.

Le jour où il a présenté ses lettres de créance, le roi l'a envoyé chercher dans ses équipages avec deux voitures à huit chevaux, ainsi que cela se faisait sous Charles X. M. Lehon, ministre plénipotentiaire de S. M. le roi Léopold, s'en est excessivement formalisé, trouvant cela d'un ridicule achevé, parce qu'on n'a pas fait la même chose pour lui qui se croit, de bonne foi, ambassadeur de famille.

2 mai.

Depuis qu'il a été question d'une alliance plus étroite entre les puissances du Nord, M. de Talleyrand n'a cessé de représenter à son cabinet combien il serait nécessaire, afin de contre-balancer l'influence de ces puissances sur la destinée de l'Europe, de tâcher d'en former une entre les États qui sympathiseraient avec les principes démocratiques de la France et de l'Angleterre. Le Cabinet

français donna dans ce but des instructions à tous ses représentants accrédités auprès des petites cours d'Allemagne et nommément à M. de Bouillé, son ministre à Karlsruhe, pour essayer de détacher ces petits princes des intérêts généraux de l'Allemagne et de les soustraire à l'influence de l'Autriche et de la Prusse. M. de Bouillé, de bonne maison d'ailleurs, a professé de tout temps les plus détestables principes ; on l'a vu mêlé aux héros de Juillet, combattre dans leurs rangs et faire valoir ses exploits auprès du gouvernement.

Il en a été récompensé par le poste de ministre plénipotentiaire auprès du grand-duc de Bade. Là, il s'est cru le plus fin, le plus roué des diplomates, se flattant de tout savoir et d'exercer une influence irrésistible sur l'esprit du grand-duc et sur ses ministres. Dans ses rapports à Paris, il assurait que tout irait au gré de son gouvernement, qu'il en répondait et qu'il ne doutait nullement du mauvais tour qu'il allait jouer à l'Autriche. Mais, quel n'a pas été son étonnement lorsque, dix jours après, il s'aperçut qu'il avait été joué lui-même, et que toute l'Allemagne, par sa déclaration, se trouvait solennellement engagée contre les principes que professait la France.

Une telle méprise et une correspondance que M. de Bouillé entretenait avec le comité révolutionnaire et qu'on a fini par découvrir, ont eu pour suite son rappel. Cependant, le gouvernement français, voyant qu'il n'y avait plus d'espoir pour l'Allemagne, tourna ses regards d'un autre côté, du côté de l'Espagne et du Portugal. Ce fut au printemps dernier, lors de mon voyage en Espagne. Louis de Noailles, attaché à la mission de M. de Talleyrand à Londres, m'a dit que son ambassadeur

avait rendu son gouvernement attentif, par une très belle note toute remplie de suppositions sur ma prétendue mission auprès du gouvernement espagnol, et que le prince avait été fort inquiet quant aux suites funestes que mon voyage pourrait avoir sur son projet d'alliance entre l'Angleterre, la France, l'Espagne et le Portugal. Effectivement, Stralford Canning, qui y avait été envoyé par l'Angleterre dans le même but, échoua dans sa mission, non pas par mes intrigues, puisque je n'en ai pas fait, ni même par mes conversations avec M. Zéa, puisque je n'ai été chargé d'aucune communication pour ce ministre, qui eût trait au susdit traité, mais bien par la manière gauche dont cet ambassadeur s'y était pris et peut-être par l'ordre des choses alors existant.

Quoi qu'il en soit, l'Espagne a subi depuis ce temps de grands changements ; sa politique a dû changer avec sa position. Si, de mon temps, une armée se trouvait prête pour aller au secours de Dom Miguel, maintenant, il y en a une qui a pénétré en Portugal pour en chasser Don Carlos, qui y avait pris position contre l'Espagne. La présence de Don Carlos a depuis servi de prétexte à l'Angleterre pour rompre la neutralité qu'elle avait gardée jusqu'à présent, au moins directement et ostensiblement vis-à-vis du Portugal, en proclamant ce ridicule principe de non-intervention. Mais, aujourd'hui, elle dit avoir un droit incontestable d'intervenir en faveur de Dom Pedro, puisque Don Carlos se trouvait avec une armée espagnole sur le sol portugais et défendant la cause de Dom Miguel.

De plus, l'Angleterre, la France, l'Espagne et le Portugal ont toujours basé sur cette présence de Don Carlos en Portugal et sur l'entrée de l'armée espagnole dans ce pays, leur droit de former une quadruple alliance dans

le but de pacifier la péninsule et de la préserver des horreurs de la guerre civile, guerre désastreuse pour ce pays autant qu'elle peut devenir dangereuse au maintien de l'ordre et de la tranquillité en France et même au maintien de la paix générale si désirable pour toute l'Europe.

Si Don Carlos avait plus d'énergie, il devrait entrer en Espagne ; il a pour lui presque toute la nation et il lui serait facile de culbuter le gouvernement de la régente. Un pareil événement changerait toute la question et mettrait dans un cruel embarras la France et l'Angleterre. Le parti carliste en France fait passer beaucoup d'argent en Angleterre pour faire arriver du secours par mer à Don Carlos. Si le bateau qu'il a frété à cet effet pouvait se mettre en route avant la ratification du traité de la quadruple alliance, il pourrait encore arriver à temps à Don Carlos, sans quoi il tombera infailliblement entre les mains de la flotte anglaise qui va au secours de Dom Pedro. Il était réservé à la gloire de l'Angleterre, à la gloire d'un gouvernement libéral d'imposer à un pays un souverain dont il ne veut pas et des principes de gouvernement qui ne conviennent ni aux mœurs, ni aux institutions, ni à l'esprit de ce pays. C'est ainsi que les gouvernements représentatifs entendent la liberté des peuples ; ils la leur donnent à coups de sabre et de baïonnette. Tout cela finira par la défaite de Dom Miguel et, ce qui sera très plaisant, par le renvoi de Dom Pedro, car il me paraît impossible qu'on laisse la régence entre les mains d'un semblable brouillon.

Ceci fait, il surgira encore une autre difficulté ; ce sera celle de trouver un mari à la jeune reine. Si les Portugais n'avaient pas une aussi grande répugnance à être gouvernés par un étranger, Louis-Philippe serait tout prêt à

leur fournir un roi dans la personne d'un de ses fils. Rien ne serait plus cruel pour Dom Pedro qui s'est donné tant de peine pour avoir une pauvre petite couronne, et qui, au moment où il croit la tenir, la verrait adjugée au duc de Nemours qui, pendant que lui (Dom Pedro) s'est battu, a passé son temps entre le pavillon de Marsan et Saint-Cloud, et Neuilly. Je permets à la Majesté de Bragance de s'en fâcher tout rouge, il y a de quoi ; mais qu'elle me permette de rire de tout mon cœur du tour qu'on lui aura joué et qui sera la seule satisfaction que j'aurai pour tout le mal qu'il aura fait à l'Europe.

3 mai.

Il y a deux jours que l'abbé de La Mennais nous a régalés d'un ouvrage de sa façon ; il est écrit avec une élégance, une élévation de style comparable à Bossuet, mais les principes qu'il y énonce, qu'il y professe, sont le républicanisme le plus affreux, le régicide, le renversement de tous les principes existants, au point qu'un de ses éditeurs du *National* disait à Renduel, éditeur de l'ouvrage :

— Vous publiez un livre de M. de La Mennais, dont, à ce qu'on prétend, les lettres brûlent les doigts de vos imprimeurs.

— Oui, monsieur, lui répondit Eugène Renduel, ils bondissent de joie en plaçant l'une après l'autre les lettres d'un livre qui fera trembler les souverains sur leurs trônes ébranlés.

Le duc de Noailles arriva avant-hier à l'Abbaye-au-

Bois, chez Mme Récamier ; il avait dans sa poche ce livre intitulé : *les Paroles d'un croyant*, et comme il fut question de M. de La Mennais, M. de Noailles fit lecture de plusieurs chapitres. Le vicomte de Chateaubriand et le duc de Laval écoutaient avec attention ; les deux ducs et Mme Récamier se récrièrent sur l'épouvantable tendance de ce livre ; Chateaubriand n'en paraissait pas trop mécontent et se contenta de dire :

— C'est pourtant encore bien plus fort que tout ce que j'ai dit dans mon *Avenir*.

— Oui, certes, lui répondit M. de Laval, c'est bien plus fort encore ; mais permettez-moi de vous faire observer, cher vicomte, que M. de La Mennais n'a pas été, comme vous, ministre et ambassadeur, chargé, sous Louis XVIII et sous Charles X, de maintenir les droits de la couronne de saint Louis, et telle est la confiance qu'on a en vous et en vos principes monarchiques, que vous vous trouvez, à l'heure qu'il est, chargé, de la part de Charles X et de la part de la duchesse de Berry, de veiller aux progrès du parti de Henri V en France et de donner aux affaires de ce parti la direction la plus avantageuse, afin d'effectuer le retour de ce jeune prince dans sa patrie et de le rétablir dans ses droits par la grâce de Dieu.

— C'est vrai, c'est vrai, lui répondit M. de Chateaubriand.

Et la conversation en resta là.

Les deux grands démolisseurs de l'ordre social, La Mennais et Chateaubriand, se sont parfaitement rencontrés dans leurs principes ; ils ne diffèrent que par la manière dont ils les ont énoncés. Chateaubriand fait le prophète ; il nous dit que les trônes seront renversés ;

que beaucoup de sang sera répandu, et il déplore ce qui se fera. La Mennais, au contraire, conseille le renversement des trônes et représente l'ordre social d'aujourd'hui comme intolérable, injuste et impossible à supporter par le peuple et surtout contraire à la religion catholique et au christianisme en général qui en souffre et qui gémit sous cette oppression tyrannique autant et plus que le peuple lui-même.

M. de La Mennais commence sa brochure : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen. » D'un bout à l'autre, il imite le style de l'Écriture sainte : « Vous êtes, dit-il dans son quatrième chapitre, fils d'un même père, et la même mère vous a allaités ; pourquoi ne vous aimez-vous pas les uns les autres comme des frères? Et pourquoi vous traitez-vous bien plutôt en ennemis? »

C'est à M. de La Mennais à répondre à cette question et à nous apprendre, à nous tous, aux hommes de notre siècle, si éminemment égoïstes, à nous aimer comme des frères, et c'est cependant sur cette supposition que se trouve basée l'argumentation de tout son livre. Un homme d'esprit, prenant une semblable utopie pour point de départ de tous ses raisonnements, peut être accusé, avec justice, de mauvaise foi ou de folie.

8 mai.

Hier soir, il était question chez nous des progrès que fait le magnétisme et des résultats inconcevables qu'on en obtenait. Le duc de Laval, qui aime à faire l'esprit fort, nia tout ce qu'on disait là-dessus et soutint qu'il n'en était rien.

— Il y a deux ans que je pensais exactement comme M. le duc, observa M. de Balzac qui était là ; il m'aurait fallu toutes sortes de preuves évidentes pour me résoudre à croire à une chose dont on voit les résultats sans qu'il soit humainement possible de les expliquer. Je me trouvais à la campagne, poursuivit-il, avec quelques-uns de mes amis. Le soir, on parla de magnétisme ainsi que nous en parlons en ce moment. Je m'énonçais contre, dans le même sens que M. le duc. Il se trouvait parmi nous un médecin qui soutint avec force que le pouvoir du magnétisme existait réellement et qu'il ne tenait qu'à moi ou à une autre personne de bonne volonté de lui donner le moyen de prouver la vérité de son assertion. Une des dames qui se trouvaient comme nous en visite dans ce château fut déclarée par lui comme très sensible au magnétisme. Il fallut quelque temps et mille promesses et assurances de notre part et de son amie, la maîtresse de maison, avant que cette dame consentît à se prêter à cette expérience. Le médecin commença donc à la magnétiser ; il ne lui fallut que quelques minutes pour l'endormir. Elle répondit alors à toutes nos questions exactement comme si elle était éveillée ; elle nous reconnut sans ouvrir les yeux ; elle nous dit toutes les cartes que je lui présentais, tout cela ne me suffit pas encore ; je voulus que la voyante me dît des choses qu'elle n'aurait pu nous dire dans son état naturel. Je tirai donc cinq cartes au hasard, sans les regarder ni les montrer à personne ; je les mis dans ma poche, puis je demandai à la somnambule quelles cartes j'avais. Sans trop hésiter, elle me les nomma toutes. J'allai ensuite dans la chambre voisine, je tirai une carte après l'autre et elle les nomma toutes.

— Maintenant, me dit le médecin, touchez-la et demandez-lui des renseignements, quelques détails sur ce qui se passe dans l'intérieur de la maison et une personne qui se trouve en ce moment à Paris et dont vous désirez avoir des nouvelles.

Sur ma prière, tout le monde se retira, excepté la maîtresse de maison, qui, selon la volonté de la voyante, devait rester auprès d'elle. Lorsque nous fûmes seuls, je la priai de me dire ce qui se passait en ce moment dans le salon d'une dame de mes amies, à Paris. Elle me répondit qu'il y avait plus de monde que de coutume ; elle me nomma toutes les personnes. Comme il s'en trouvait dans le nombre que mon amie ne voyait pas habituellement, je crus que la voyante se trompait ; je le lui dis, ce qui parut la fâcher, et lorsque je lui demandai pourquoi tout ce monde était réuni, elle me répondit qu'on venait de demander la fille de mon amie en mariage, que les personnes que je paraissais ne pas connaître étaient le futur et ses parents. Ceci me parut une mauvaise plaisanterie, je savais positivement qu'il n'était point question de marier la jeune personne et que si cela avait été, on m'en eût certainement prévenu. Le médecin rentra sur mon invitation ainsi que toutes les autres personnes. Je lui dis ce qui venait de m'être raconté et que pour le coup, cette fois-ci, le magnétisme était en défaut. Le médecin m'assura qu'il était persuadé du contraire et que je ne devais porter aucun jugement avant de m'être renseigné. Son air d'assurance me piqua si vivement, que je pris sur-le-champ une chaise de poste et me rendis à Paris. Jugez de mon étonnement et de celui de mon amie lorsque je lui détaillai tout ce qui s'était passé chez elle la veille et qu'elle me dit que tout avait été exactement ainsi,

que le mariage de sa fille avec ce jeune homme était chose décidée, quoique inattendue et qu'au moment où j'arrivais, elle m'écrivait pour me donner cette heureuse nouvelle. Depuis ce jour, il m'est impossible de douter de l'existence de la force surprenante du magnétisme, et une fois convaincu, je suis devenu un des plus zélés défenseurs. Je suis donc magnétiseur moi-même et j'ai une telle force qu'il y a bien peu de personnes qui me résistent, puisque toutes deviennent chez moi somnambules, pas toujours à la première séance, mais infailliblement après les avoir renouvelées plusieurs fois de suite. En mettant une personne en rapport avec ma somnambule, je lui ferai dire par elle jusqu'à ses pensées les plus secrètes.

— Mais, dit M. de Laval, s'il en est ainsi, il me semble que, pendant les années où j'ai été ambassadeur en Espagne, à Rome, à Vienne, à Londres, j'aurais beaucoup mieux fait de me procurer à la place de tous mes secrétaires une bonne somnambule de votre façon, mon cher Balzac, et je le conseillerai beaucoup à M. l'ambassadeur d'Autriche ici présent.

Nous nous mîmes tous à rire de cette phrase de M. de Laval. Balzac nous donna encore une foule d'autres exemples dans le genre précité, tous également étonnants. Mais ce qui me déplaît surtout, c'est cette influence que conserve le magnétiseur sur la personne magnétisée ; elle est son esclave ; il la force à se soumettre à sa volonté ; point de temps, point de distance ne détruit cette influence qu'il a sur vous. Vous restez son esclave, lui à Saint-Pétersbourg et vous en Amérique ; il vous forcera, par sa seule volonté, à penser à lui dans le moment où il l'exigera de vous.

M. de Balzac nous a dit qu'il avait bien souvent fait

cette expérience ; qu'il avait, par exemple, fortement désiré que la personne qui se trouvait sous son influence magnétique, et absente en Angleterre ou partout ailleurs, pensât à lui au moment même, et qu'elle le lui prouvait en lui écrivant et en lui donnant de ses nouvelles.

— J'inscrivais, continua-t-il, la date du jour dans mes tablettes, et je ne manquais jamais de recevoir la lettre voulue et portant la date que j'avais inscrite. C'est une expérience très facile, très licite et que je me suis permise souvent pour convaincre les personnes qui ne voulaient pas croire à mes assertions.

10 mai.

La propagande dans les régiments fait un désastreux progrès parmi les sous-officiers surtout ! Ce corps, travaillé pendnat la Restauration, est attaqué profondément. On va essayer d'enrayer le mal, mais si une refonte de l'armée n'en change le système et l'esprit, on jouera un va-tout très problématique, et encore n'aura-t-on fait qu'ajourner la crise. Plusieurs m'assurent qu'on prépare, pour la session prochaine, un projet de réforme se rapprochant de mes idées ; mais sur l'aperçu qu'on m'en donne, il me paraît mal dirigé, incomplet et d'une dangereuse exécution. On mêlerait le privilège et la révolution, idées incompatibles.

L'armée, dans l'état où elle est, nous menace peut-être d'une défection impromptue ; à Lyon, les premiers cinquante hommes postés en face des ouvriers remirent la baïonnette au fourreau et retournèrent les crosses. Le

bataillon, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, avait fraternisé et bu avec les mécontents ; ces troupes ne voulaient pas engager l'action, et les officiers restaient forcément spectateurs de cette lutte muette ; ils attendaient tout du hasard, parce qu'ils doutaient de leur influence. On distribua de l'eau-de-vie, mais le soldat, ne trouvant pas la distribution assez abondante, s'exaspérait contre les autorités siégeant à l'Hôtel de Ville, menaçait de les jeter par les fenêtres ; déjà, il se disposait à enfoncer les portes pour exécuter ce beau projet, lorsque les ouvriers attaquèrent dans les rues adjacentes ; quelques balles perdues vinrent blesser des hommes du bataillon. On apporta de l'eau-de-vie à discrétion, et montées par la poudre et les liqueurs, les troupes combattirent, malgré leur première résolution. Le gouvernement a échappé à cette échauffourée, mais elle est une des plaies de son origine. Sous une forme ou sous une autre, elle accompagnera constamment la royauté des barricades jusqu'à sa catastrophe, si cette royauté ne se sépare pas de ses serviteurs actuels et n'entre pas dans une voie monarchique en reniant son origine et en prenant une robe virile d'aristocratie.

Maintenant, voici les élections. Chateaubriand et le duc de Fitz-James sont, à ce qu'on dit, sûrs d'être députés ; ils veulent, l'un et l'autre, avant de prêter serment, le motiver par un discours très incisif contre le système actuel. La Chambre se propose de leur imposer silence, en les forçant à prêter serment et en ne leur permettant de parler que lorsqu'ils se seront soumis à cette formalité indispensable pour devenir député.

14 mai.

Notre déjeuner dansant, qui aurait dû avoir lieu hier, a été remis à aujourd'hui, à cause du mauvais temps. C'est très contrariant pour l'ambassadrice ; ces fêtes la fatiguent horriblement, se trouvant sur ses jambes depuis deux heures jusqu'à huit, et demain, elle est obligée de se lever à six heures du matin, à cause de la première communion de Marie (1), qui aura lieu à Saint-Thomas d'Aquin, à sept heures. Notre pauvre Marie n'assistera donc point au déjeuner comme bien vous le pensez, mais elle ira chez l'abbé Landrieu, curé de Sainte-Valérie, pour ne point être distraite par le bruit, la musique, la danse, les fleurs et tout cet attirail de frivolité ; sa mère est bien fâchée de ne pas pouvoir être avec elle, lui parler du grand acte qu'elle va faire et exalter sa bonne petite âme par ce feu religieux qui anime ce cœur si pur, cet esprit si juste, si orné.

15 mai.

J'ai assisté ce matin, avec l'ambassadeur et l'ambassadrice, à la première communion de notre chère Marie. Mme de Vignolles nous avait cédé, pour ce jour, sa jolie petite tribune à Saint-Thomas d'Aquin. Rien n'est plus

(1) Sa fille, Marie Apponyi.

confortable que cette tribune ; il y a de bonnes chaises avec de bons coussins, puis des prie-Dieu et toute une collection de livres de prières pour toutes les heures de la journée. Je n'en ai pas ouvert un seul, et pourtant j'ai été dans cette tribune depuis huit heures jusqu'à dix heures et demie ; mais c'est que j'ai été si occupé à voir tout ce qui se passait.

Tout cela est très touchant et fort bien imaginé pour faire de l'impression sur ces âmes si tendres, si faciles à émouvoir, si impressionnables, mais, en même temps, si promptes à oublier les impressions reçues, à moins qu'elles soient bien fortes.

Notre déjeuner dansant a très bien réussi. Il faisait fort beau ; tout le monde avait l'air en train, même le duc d'Orléans, malgré la mort de Mme Walewska et malgré son état de santé qui l'avait inquiété un tant soit peu. Il a même valsé deux fois avec la duchesse de La Trémoille et la comtesse de Meyendorff. Il m'a dit que la retraite forcée qu'il avait faite, de près de quatre mois, avait produit sur lui cet effet qu'il trouvait le monde bien plus agréable qu'autrefois. Lorsqu'il a su que c'était le dernier déjeuner, il m'a conseillé de composer une figure de cotillon, où l'on verrait tout le monde venir chez l'ambassadrice pour lui demander en grâce d'en donner encore un.

20 mai.

Aujourd'hui, à cinq heures du matin, est mort le héros des deux mondes, le général de La Fayette. Pour finir

dignement, il a refusé tout secours religieux, ce qui met sa famille, sa fille de Lasteyrie et ses petits-enfants et arrière-petits-enfants dans un grand désespoir. Ce renégat de marquis était passionnément aimé par sa famille. Lorsqu'il s'est senti mourir, il s'est fait apporter de sa terre de la Grange une certaine quantité d'une terre conservée dans un tonneau depuis qu'il l'avait rapportée d'Amérique. Voulant, a-t-il dit, mourir en terre libre, il en répandit sur son lit et se coucha dessus ; il s'en était mis aussi sur le ventre. Voilà une bonne farce ; il mourut comme il a vécu, c'est-à-dire en comédien.

Le Juste Milieu, qui n'a peur de ses ennemis qu'aussi longtemps qu'ils sont en vie, fera inaugurer au plus vite le buste du héros des deux mondes, qui se trouve sur notre esplanade ; on remplacera le plâtre par du bronze et l'on expédiera de cette manière le cher homme dans l'éternité. Carrel et Cie sont au désespoir que les médecins ne soient pas parvenus à traîner cette interminable vie de leur grand homme encore quelques mois, c'est-à-dire jusqu'aux anniversaires des Glorieuses, par exemple, afin de pouvoir tenter un bon petit mouvement révolutionnaire ; mais aujourd'hui, il n'y a pas moyen, d'autant plus que, d'après la volonté du défunt, ses restes doivent être déposés auprès de ceux de Mme de La Fayette, au cimetière de Picpus, et que, dans ce cimetière, discours et manifestations sont formellement interdits.

25 mai

L'ambassadrice est partie pour sa campagne de Bellevue, jeudi dernier, à trois heures, avec Marie. L'ambassa-

deur les a accompagnées pour les y installer ; il y a passé la nuit et n'est rentré que vendredi matin. Les nouvelles qui nous sont arrivées hier de Bellevue sont fort satisfaisantes ; tout le monde, les maîtres et les serviteurs sont enchantés de la maison, du jardin et de la position ravissante de cette demeure.

Jules (1) est parti hier soir pour aller voir sa mère, et ne reviendra que demain soir. J'y serais allé aussi, mais l'ambassadeur désire que je l'accompagne aujourd'hui à Neuilly pour faire notre cour au roi et à la reine. Je ne puis donc faire ma visite à l'ambassadrice que demain, son jour de réception ; il y aura beaucoup de monde. J'habite maintenant l'appartement de notre chère cousine ; elle a eu l'extrême bonté de me l'offrir, craignant que j'eusse trop chaud dans ma chambre par un été qui s'annonce excessif. Je suis donc logé comme un prince ; je dors dans la chambre à coucher, et le jour je me tiens dans cette charmante bibliothèque. Rodolphe II a pris l'appartement de sa sœur et se tiendra, pendant le jour, avec moi, dans la bibliothèque.

Le déjeuner dansant que Mme de Montmorency nous a donné à Auteuil a été ravissant ; elle a fait construire une tente sous d'énormes platanes qui la perçaient en différents endroits ; autour de ces arbres, il y avait de grandes touffes de fleurs ; du côté où la tente touchait à la maison, les portes étaient décorées en sorte qu'on croyait entrer et sortir d'un bosquet tout fleuri. Sous cette tente avait été dressé le déjeuner le plus exquis, le plus abondant.

Il y avait deux énormes tables et six à huit petites

(1) Jules Apponyi, le second fils de l'ambassadeur.

de douze personnes chacune. La duchesse de Montmorency et la princesse de Bauffremont, sa fille, présidaient chacune l'une des grandes tables ; elles y avaient invité les dames qu'elles voulaient distinguer. Les petites tables étaient livrées aux soins de la seconde fille de la duchesse, la duchesse de Valençay ; elle avait son père, ses deux beaux-frères et son mari pour aides de camp. Néanmoins, elle a été tout le temps sur ses jambes, à aller d'une table à l'autre pour voir si toutes les dames étaient bien servies.

Le déjeuner des dames a été suivi de celui des hommes confiés aux soins des ducs de Valençay et de Montmorency, du prince de Bauffremont et du premier baron de la chrétienté. La direction de la danse et de l'orchestre m'avait été confiée ; on a dansé dans toutes les pièces. Au cotillon et pendant le galop, nous avons parcouru non seulement les appartements, mais aussi les grandes pelouses qui environnent la maison et où était placée l'excellente fanfare du 2e lanciers. Nous avons dansé jusqu'à huit heures et demie.

Demain, en allant à Bellevue, je passerai par Auteuil pour décider la duchesse de Montmorency à nous donner un autre déjeuner dansant jeudi prochain. Comme j'ai Mmes de Valençay et de Bauffremont pour moi, j'espère que ma mission réussira. Je ferai encore une autre visite, dans un genre bien différent, chez la princesse de Beauvau. La pauvre princesse est mourante. Hier, le prince Charles, son mari, croyait qu'elle ne passerait point la journée ; elle est cependant encore revenue à elle et m'a fait dire d'aller la voir ; elle ne peut presque plus parler, mais elle aime à écouter la conversation des autres et les détails de ce qui se passe dans le monde

qu'elle ne reverra plus. Elle ne se fait aucune illusion sur son état. Comme elle a beaucoup de peine à respirer dans ses appartements, elle s'est établie dans son jardin, entourée de fleurs, sur un beau gazon, soignée par un mari qui l'adore et deux fils qui lui témoignent une tendresse, un respect qu'elle mérite à tous égards.

27 mai.

J'ai été hier chez Mme de Montmorency, qui a bien voulu agréer ma demande et m'a chargé de la rapporter à ces dames. J'ai eu le plaisir d'y rencontrer Mme de Tourzel et sa fille, la duchesse d'Escars et son frère, le duc de Tourzel ; je ne les avais pas vus depuis les journées de Juillet. Ce fut donc une grande joie de nous revoir. La duchesse d'Escars et ses sœurs de Lorges et d'Hunolstein étaient mes meilleures danseuses, celles que j'invitais chaque fois que je les rencontrais. Ces dames ont passé tout leur temps en voyage ou à la campagne ; elles ne sont ici que pour peu de jours ; elles retournent à la campagne et ne sont pas bien sûres de passer l'hiver prochain à Paris.

De chez Mme de Montmorency, j'ai passé avec M. de Bérenger chez la pauvre princesse de Beauvau ; je l'ai trouvée un peu soulagée ; on lui avait mis des sangsues, hier, qui lui ont fait du bien. Elle a pu nous recevoir et prendre part à la conversation. Un des médecins espère encore pouvoir prolonger pendant quelque temps cette pauvre vie si précieuse à sa famille. Le prince Charles est vraiment touchant ; je le trouve plus abattu,

plus changé que jamais ; il ne quitte pas sa femme un instant ; il est toujours là à épier ses moindres désirs et à les prévenir s'il parvient à les deviner. Quant à elle elle a une force de caractère surprenante ; c'est elle qui tâche de donner du courage à son mari et de le préparer insensiblement à son malheur inévitable. Sur la route de Versailles, j'ai rencontré Mmes de Gabriac et de Fontenille qui venaient de Bellevue. A mon arrivée dans la délicieuse maison de l'ambassadrice, j'y ai trouvé la princesse Galitzine et la princesse de Béthune avec sa nièce la comtesse de Béthune de Flandre et son mari.

Je suis resté à Bellevue pour faire les honneurs du thé. Après l'avoir servi au monde qui est venu nous voir, je me suis mis en route à dix heures moins un quart pour rentrer à Paris.

12 juillet.

Lady Granville nous a donné hier une superbe fête. Tous les appartements ouverts, la grande galerie merveilleusement ornée de fleurs d'orangers, le jardin illuminé, rien n'a manqué à ce délicieux bal, si ce n'est quelques femmes élégantes encore à la campagne. Lord Granville avait cependant l'air bien préoccupé de la nouvelle qu'il avait reçue la veille de la démission de lord Grey et lord Althorp (1). Lord Granville tient infi-

(1) Tous les deux, membres très actifs du parti whigh, faisaient partie du ministère qui avait succédé en 1830 au cabinet Wellington, lord Grey comme premier lord de la Trésorerie, lord Althorp, fils du comte Spencer comme chancelier de l'Échiquier.

niment à sa place d'ambassadeur à Paris ; il ne la quitterait qu'avec un vrai regret, et c'est cependant cette triste chance qu'il court. Il me paraît très difficile de trouver actuellement en Angleterre des personnes qui puissent remplacer les deux ministres démissionnaires, sans donner ni dans les torys, ni dans le parti extrême des whighs ; c'est ce qui me fait craindre de voir entrer dans le nouveau ministère des radicaux, d'autant plus qu'un ministère tory pourrait difficilement s'entendre avec la Chambre telle qu'elle est composée en ce moment. Dans tous les cas, il y aura une grande difficulté à former ce nouveau ministère, et il se passera peut-être plus d'une semaine avant que la nouvelle de sa formation ne nous parvienne.

Ce retard va mettre dans l'embarras le cabinet des Tuileries, aussi en est-on consterné dans le parti du Juste Milieu ; les journaux libéraux même paraissent craindre que ce changement ne tourne à leur avantage ; c'est surtout ce qui me soutient dans l'espoir de l'arrivée prochaine des torys au gouvernement. Ce serait un coup mortel donné à la propagande et au système grâce auquel on espère révolutionner la Péninsule.

Pas un des ministres français ne s'est fait voir au bal d'hier, tant ils sont affectés de cette nouvelle, et pourtant devaient-ils la prévoir. Cette chute de Grey se préparait déjà depuis longtemps ; c'est une grande contrariété pour des gens comme ceux qui sont à la tête de ce gouvernement ; il fallait d'avance en prendre son parti et penser aux moyens de réparer un semblable désastre. Heureusement pour nous, ils se laissent toujours prendre au dépourvu, c'est ce qui nous sauve, nous autres. Si les Français réunissaient à leur esprit et à leur énergie le jugement sain, le calme, la profondeur des Allemands,

toute l'Europe serait devenue, depuis longtemps, l'esclave de la France.

Les marquises Quintana et Navarrez ont fait hier, au bal, leur première entrée dans le monde parisien. Je me suis mis en quatre pour leur procurer de bons valseurs, pour leur présenter les hommes les plus élégants et les plus agréables ; elles ont eu un succès prodigieux ; on les a beaucoup admirées, et je n'ai pas manqué de le leur dire, d'autant plus que, lors de mon séjour à Madrid, ayant passé ma vie avec ces dames, je leur avais prédit tous les succès qu'elles auraient à Paris. Elles n'ont pas été trop fâchées de voir se réaliser ma prophétie.

Lady Granville a redoublé de grâce et d'amabilité, comme si elle voulait nous faire d'avance regretter son départ qui pourtant, jusqu'à présent, n'est tout au plus à ranger que parmi les probabilités qui ont autant de chances pour que contre. Elle a regretté l'absence de Mme de Valençay.

— J'ai été pourtant bien aimable pour elle, me disait-elle ; j'ai été à Auteuil moi-même pour la prier, elle ne m'a pas reçue ; puis je l'ai rencontrée hier au concert des Champs-Élysées, je me suis levée tout exprès pour m'approcher d'elle et lui réitérer mon invitation. Vous savez, comte Rodolphe, qu'ordinairement, je ne me donne pas autant de peine pour avoir chez moi les personnes que je veux, et pourtant elle m'a fait, au concert, une révérence profonde qui me fit prévoir d'avance qu'elle ne viendrait pas. Vous y êtes cependant et tous ses autres jeunes amis.

— Il n'en manque pas un seul, repris-je ; mais je vous dirai, lady Granville, qu'il me semble que la cause de son absence est le simple résultat d'un dérangement de toilette.

J'ai allégué cette excuse pour Mme de Valençay, mais je savais positivement que ce n'était pas la véritable raison de son absence. La veille, chez la duchesse de Montmorency où j'étais allé en revenant de Versailles, l'ayant trouvée seule avec la princesse de Bauffremont, j'ai demandé à ces dames si Mme de Valençay irait au bal Granville. La duchesse m'a dit que non et qu'elle avait déjà trouvé de trop que sa fille allât à celui que lady Granville nous a donné, il y a huit jours. Cette petite guerre entre ces deux princesses date depuis longtemps. Mme de Montmorency a été l'amie intime de la nièce de lady Granville, la duchesse de Devonshire, pendant le long séjour que cette dame a fait à Paris avant la révolution ; elle trouve que lady Granville ne se souvient pas assez de cette intimité. Lady Granville observe, contre ce qu'elle appelle une prétention de la part de Mme de Montmorency, que sa mère a beaucoup vécu sur le continent, et qu'elle, au contraire, a passé toute sa vie en Angleterre ; que, par conséquent, elle a toujours eu d'autres amies et connaissances que sa mère, ce qui lui a donné l'habitude de ne pas trop se souvenir des amis que celle-ci lui avait laissés sur le continent.

17 juillet.

Voilà donc Don Carlos, pendant que tout le monde le croyait tout tremblant, tout oisif à Londres, qui passe le détroit, arrive en France, la traverse de Dieppe à Bayonne, s'arrête même à Paris pendant deux jours, se promène aux Tuileries et sur les boulevards, arrange ses

affaires d'argent avec son banquier, voit plusieurs autres personnes encore et enfin, n'ayant plus rien à faire à Paris, prend le 5 de ce mois, à cinq heures après midi, des chevaux de poste et va continuer sa route très tranquillement jusqu'en Espagne, où les généraux et chefs de son parti l'attendaient avec impatience.

Tout cela arrive sous les yeux du gouvernement de Louis-Philippe ; rien dans le monde ne devait lui importer davantage que d'empêcher cette arrivée du prétendant au milieu de son armée, maintenant surtout où, déjà, il faut penser à une phrase sonore pour le discours du trône à l'ouverture des Chambres. Quelle mystification d'un côté, quel courage de l'autre ! On n'a que trop légèrement jugé Don Carlos. Il paraît maintenant hors de doute que, jusqu'à présent, il a été impossible à ce prince de se mettre à la tête de son parti en Espagne. Depuis l'avènement de la reine Christine, deux comités légitimistes se sont formés dans le but de rétablir Don Carlos sur le trône de ses pères : Valejos est le chef du comité qui s'était formé à Naples et Calomarde (1) de celui qui avait son siège à Paris. Ces deux comités rivaux ont été constamment en opposition l'un contre l'autre ; les projets que l'un mettait en avant étaient presque toujours rejetés par l'autre. Calomarde fit dire enfin à Don Carlos que le temps était arrivé où il ne pouvait plus se dispenser de se mettre personnellement à la tête du mouvement en Biscaye. Valejos y consentit aussi et doit avoir

(1) François de Calomarde avait été ministre sous le règne de Ferdinand VII et n'avait cessé de pratiquer une politique ardemment absolutiste. Partisan aussi de cette politique, Valejos, moins réputé que Calomarde, la défendait auprès du roi de Naples, cousin de Don Carlos. Christine étant devenue reine, ils s'étaient déclarés contre elle et après son abdication contre Isabelle.

obtenu du roi de Naples un secours d'un million et autant du roi de Sardaigne.

Les points sur lesquels les deux comités n'avaient pu s'accorder concernaient le règlement des opérations financières et le mode d'action à employer pour remettre Don Carlos au pouvoir. Pour ce qui concerne le premier point, les deux comités sont tombés d'accord qu'il fallait reconnaître la dette contractée par les Cortès. Pour le second, le comité Valejos fut d'avis que Don Carlos devait être remis sur le trône par le secours des puissances étrangères, réuni aux ressources qu'on trouverait en Espagne même. Calomarde, tout au contraire, ne voulait aucunement implorer les bons offices de l'étranger et disait que le mouvement devait se faire par des forces purement espagnoles. Cependant, il a eu plusieurs entretiens avec S. M. Louis-Philippe qui, constamment, s'est prononcé en faveur de l'entreprise de Don Carlos, bien qu'il en considérât le succès comme devant se faire longtemps attendre. Calomarde croyait à la sincérité de Louis-Philippe, d'autant plus que son comité, qui s'était formé et existait pour ainsi dire sous les yeux du gouvernement français, n'avait jamais eu la moindre persécution à souffrir de la part dudit gouvernement.

Le duc de Modène doit avoir ouvert un crédit de cinq à six millions en faveur de Don Carlos. Ce prétendant a voyagé en France avec un passeport sous le nom de Moreno, nom qu'Auget de Saint-Silvain avait porté pendant son séjour à Paris. Ce même Auget a figuré sur ce passeport comme domestique du seigneur Moreno. Cet Auget de Saint-Silvain est d'ailleurs un mauvais garnement de l'extraction la plus basse et un aventurier si jamais il en fut ; sa femme exerce ici un métier aussi peu

honorable pour elle-même que pour son mari, et cela dans le dernier, le plus mauvais genre. C'est pourtant dans l'humble demeure de cette femme perdue de réputation, dans une petite chambrette au quatrième, que Don Carlos a demeuré pendant son court séjour à Paris.

Il est hors de doute que Louis-Philippe joue un double jeu dans l'affaire de Don Carlos. Loin de lui être contraire, il fait et fera ce qu'il pourra pour aider à la réussite de son entreprise. Calomarde continue à voir Sa Majesté, mais avec plus de précaution qu'auparavant, parce qu'il se sait observé par la police française et que le roi pourrait facilement se trouver compromis vis-à-vis de M. Thiers. Le maréchal Soult est parmi les ministres le seul qui soit dans le secret du roi, et le seul aussi qui, dans le Conseil, se prononce contre l'intervention en Espagne.

Quant au roi, il paraît qu'il a pris le parti de permettre qu'on fournisse de la poudre et des fusils au prétendant ; il est même allé jusqu'à assurer à Calomarde qu'il n'avait reconnu la reine Isabelle que parce qu'il ne pouvait faire autrement et que ses vœux avaient toujours été pour Don Carlos. Soult et Gisquet ont profité de cet incident pour se défaire de cette énorme quantité de fusils dont ils sont possesseurs et qui leur ont valu tant de vives attaques de la part de la presse. Soult doit donc, sous prétexte de santé, se rendre dans les Pyrénées pour y prendre les eaux, c'est-à-dire pour faire passer ses fusils et de la poudre à Don Carlos.

Pendant que toutes ces intrigues se trament entre le maréchal, le roi et Calomarde, on se dispute dans le Conseil des ministres, le roi y présidant. Le préfet de police a violemment attaqué M. Thiers, en disant que M. le ministre avait gardé pour lui deux dépêches télé-

graphiques, soit, disait-il, pour cacher son embarras, soit, ce qui est plus probable encore, pour en profiter en agiotant sur cette nouvelle. Thiers s'est assez mal défendu, à ce que l'on prétend, et Soult a dit que pour terminer cette affaire il lui semblait indispensable que les télégraphes passent sous son autorité, d'autant plus que cette partie de l'administration devrait toujours être aux ordres du président du Conseil. Ces dissentiments semblent avoir mis le ministère en péril. Le bruit a couru hier soir que Soult avait donné sa démission, que le général Haxo lui succédait comme ministre de la guerre et que le maréchal Gérard devenait président du Conseil.

Avant que Don Carlos ne quittât l'Angleterre, il a conféré avec le duc de Wellington, ce qui a eu pour résultat une espèce de profession de foi de la part du prince et un travail qui contient différentes indications sur la manière dont on devrait agir en Espagne. Zumalacarreguy (1) y est désigné comme général en chef, et Calomarde comme chargé des affaires politiques. La dette des Cortès doit être reconnue, et Don Carlos doit entourer son trône des institutions des anciennes Cortès.

Le roi a manifesté récemment sa sympathie pour Don Carlos. Il a dit au duc de Mortemart que si Don Carlos agissait promptement et avec énergie, il trouverait en France de l'appui pour sa cause, dont le succès ne desservirait en rien les intérêts français.

(1) Le héros de l'insurrection carliste de 1833-1835 dont il fut l'âme et où on le vit à la tête des insurgés marcher de victoire en victoire et mettre en péril la royauté d'Espagne. Blessé en mai 1835, en assiégeant Bilbao, il mourut des suites de sa blessure. Sa mort eut pour résultat la défaite des partisans de Don Carlos.

20 juillet.

Le maréchal Soult, n'ayant pu faire approuver par le Conseil des ministres ses projets de réorganisation de l'armée d'Afrique, a donné sa démission. Le roi lui a promis que si la France intervenait militairement en Espagne, il aurait le commandement de l'armée. On raconte que la même promesse a été faite à Gérard, ce qui fait que ces deux maréchaux poussent le roi à la guerre.

Jusqu'à présent, il ne nous est arrivé aucune grande nouvelle décisive en faveur de Don Carlos, mais rien non plus qui puisse faire craindre pour lui quelque fâcheux désastre. Gérard, d'accord avec le roi, a pris les mesures nécessaires pour empêcher l'entrée de poudre et d'armes en Espagne par les frontières françaises.

M. de Mesnard a raconté au marquis de Bartillat qu'il avait eu un entretien à Londres avec Don Carlos et que celui-ci lui a demandé jusqu'aux moindres détails du voyage qu'il a fait en France avec Mme la duchesse de Berry. M. de Mesnard ayant dit à Don Carlos qu'ils avaient, la princesse et lui, voyagé en calèche découverte avec deux chevaux de poste, qu'ils s'étaient arrêtés chaque fois que cela leur avait convenu, qu'ils étaient descendus tout simplement dans les auberges les plus fréquentées et qu'on ne leur avait jamais demandé leur passeport, Don Carlos ne revenait pas de son étonnement. Il finit par dire à M. de Mesnard :

— Je vous remercie, monsieur le comte, de tous les

détails que vous venez de me donner, vous m'avez rendu par là un très grand service.

— Je ne comprenais pas trop, dit M. de Mesnard, pourquoi Don Carlos m'exprimait sa gratitude. Je ne l'ai compris qu'en apprenant en quelles conditions il a lui-même traversé la France pour passer en Espagne.

23 juillet.

Le comte Pozzo et le prince Galitzine nous ont fait, lundi dernier, la plus jolie surprise. A la nuit, notre jardin de Bellevue, le lac, la tour et le hameau s'illuminèrent tout à coup. Je fus des premiers à m'en apercevoir ; je quittai la partie de billard que je faisais avec lady Stuart et m'empressai d'avertir les personnes réunies dans le salon. Tout le monde courut à la porte. A l'entrée d'un bosquet du jardin se trouvait l'orchestre de Muzard ; la comtesse Pozzo, Mlle Delian, la princesse Galitzine, M. de Meyendorff, le prince Metschersky et le prince Galitzine entonnèrent en chœur des couplets en l'honneur de l'ambassadrice, la reine de Bellevue. Ce concert terminé, des feux de Bengale rouges et bleus enveloppèrent les arbres, le lac, la vieille tour, puis s'élevèrent des gerbes de flammes et des fusées. Sur le lac, la petite barque vomissait des boules lumineuses de toutes les couleurs et le pont n'était plus qu'une fontaine ardente. Le feu d'artifice terminé, tout le monde rentra dans la salle où nous avons dansé jusqu'à minuit, heure tout à fait indue pour Bellevue.

Jeudi dernier, lady Stuart nous a donné un déjeuner

dansant à Auteuil ; on s'y est réuni à deux heures après midi, et l'on a dansé jusqu'à deux heures après minuit.

J'ai été invité hier à Boulogne pour y dîner avec les marquises Navarrez et Quintana, puis chez la marquise de Bartillat pour y rencontrer la jolie et aimable comtesse de Béthune de Flandre qui compte passer quelques jours à Paris, et enfin chez le ministre de Prusse, où devaient se trouver Mmes d'Oubril, qui ont eu tant de bontés pour moi à Madrid.

De tous ces dîners, j'ai accepté celui de Mme de Werther, en priant toutefois la marquise de Bartillat de retenir chez elle après dîner, le plus longtemps possible, la belle comtesse de Béthune, afin que j'eusse la joie de la trouver encore chez elle après mon dîner chez les Werther. Tout s'est arrangé à merveille ; j'ai trouvé la comtesse chez Mme de Bartillat ; nous sommes allés ensemble au concert des Champs-Élysées. Nous sommes revenus ensuite chez la marquise où la causerie s'est prolongée jusqu'à deux heures du matin. Le marquis était là avec ses cartes d'Espagne, où nous avons, grâce à ses explications, suivi la marche de Don Carlos. La comtesse trouvait cela très ennuyeux et ne l'a pas caché.

— Mon cher oncle, a-t-elle dit au marquis, depuis que Don Carlos est en Espagne, vous êtes d'une maussaderie remarquable ; vous ne parlez plus d'autre chose.

1er août.

La marquise de Bartillat m'a montré, dimanche dernier, après dîner, une lettre bien parfumée, bien soigneu-

sement écrite sur du papier satiné avec de fort jolies et aimables phrases, et le tout pour lui demander une heure d'entretien. Cette lettre était signée d'Orléans.

— C'est le prince royal, comme vous voyez, cher comte, me dit-elle, qui viendra causer avec moi. Je lui ai fixé le mercredi.

— Ce qu'il y a de plaisant dans tout ceci, interrompit le marquis, c'est qu'au moment où ma femme répondait au billet du duc d'Orléans, je venais lui faire la lecture d'une lettre que j'adresse au comte de Villemur. Nous sommes donc à la mode. Elle est au mieux avec le pouvoir, et moi, je l'attaque tant que je peux. Que voulez-vous, mon cher comte, je déteste ces gens-là.

La marquise souriait ; elle se tourna vers moi :

— Faites-moi ma leçon, cher comte. Vous savez que le duc d'Orléans me parle de tout. L'affaire de Don Carlos sera traitée longuement ; dites-moi donc ce que je dois lui dire à ce sujet.

— Je sais, répondis-je, que le duc d'Orléans est pour la guerre ; il désirerait avoir un commandement ; c'est tout simple. Il vous parlera donc dans le sens d'une intervention en Espagne ; tâchez, autant que vous pourrez, de lui prouver combien cette intervention serait dangereuse pour le gouvernement de son père, car les puissances du Nord prendraient la chose au sérieux ; le temps des concessions est passé. Ne négligez aucun moyen pour lui faire peur. Pour ce qui le concerne personnellement, vous savez, madame, combien je suis attaché au prince royal et combien je l'ai admiré autrefois. Ses manières, sa conversation, tout enfin me plaisait en lui ; je vous parle surtout du temps où il s'appelait duc de Chartres. C'est donc pour le duc de Chartres que je professais une véri-

table admiration. Ce que j'éprouve pour le prince royal aujourd'hui n'est pas tout à fait ce même sentiment ; mais, pour être juste, je dois convenir, ma chère marquise, que la position du duc d'Orléans n'est pas non plus celle du duc de Chartres, la différence est immense ; il est fort aisé d'être duc de Chartres et fort difficile d'être prince royal et héritier présomptif de Louis-Philippe.

Après ce préambule, j'ai développé ma pensée et voici le résumé de ce que j'ai dit : le duc a été bourré de trop de science ; il n'a pu digérer tout son savoir, et au lieu de l'instruire, on n'a fait que fausser son esprit naturel ; de là vient que sa position est trop difficile pour lui, il commet journellement les fautes les plus graves, il n'a aucune mesure en rien, aucune suite dans ses actions, et une très malheureuse attitude vis-à-vis de son père ; il est, en outre, fort mal entouré et parmi ceux qui l'entourent, il n'est personne qui soit en état d'exercer sur lui une salutaire influence ; il est entièrement abandonné à son propre jugement, ce qui est chose très malheureuse.

Il a cru devoir se mettre en opposition avec le gouvernement de son père, non que la marche du gouvernement soit contraire à son opinion, mais parce qu'il a vu qu'en Angleterre l'héritier présomptif prenait cette attitude ; il ne comprend pas que sa position est entièrement différente de celle d'un prince de Galles. Le duc d'Orléans ne saurait être en opposition avec son père sans tomber dans l'absurde, car en fait d'opposition en France, il n'y a que deux partis : celui de l'anarchie et celui des carlistes, et aucun des deux ne veut de lui. Malgré cela, il fréquente surtout des républicains ; il leur tient les propos les plus imprudents ; il pousse la légèreté au point de leur faire

entendre qu'il n'approuve pas que son père ait oublié les promesses sacrées qu'il a faites au peuple souverain.

Ici, Mme de Bartillat m'interrompit, en s'écriant :

— Mais c'est affreux de sa part.

— Oui, madame, sans doute, c'est affreux ; cependant vous connaissez le prince royal aussi bien que moi ; il est faible, léger, facile à enthousiasmer et le dernier venu qui lui parle est, à ses yeux, celui qui a raison. Vous rappelez-vous le dernier entretien que vous eûtes avec lui et dans lequel il a osé vous soutenir qu'il éprouvait une véritable sympathie pour les héros des Glorieuses Journées et qu'en cette occasion, le peuple s'est montré digne d'admiration et qu'il eut l'air tout déconcerté lorsque vous lui dîtes que c'est à ces prétendus héros de Juillet que sont dues les insurrections qui ont suivi? Il est difficile à admettre qu'il n'ait pas compris qu'il est leur dupe et qu'un prince royal républicain est chose fort plaisante à voir. Mais, que voulez-vous, il a une peur affreuse de se compromettre vis-à-vis du parti qui le flatte et cherche lui-même à le flatter. Lorsque, par exemple, il se trouve en public avec le corps diplomatique, il affecte de traiter sans égards les représentants de toutes les cours, excepté celle d'Angleterre, ce qui est bien maladroit, puisque. d'autre part, il a la prétention d'épouser une princesse de famille régnante.

— Je lui répéterai tout cela, soyez-en sûr, cher comte, me promit la marquise ; je lui dirai combien il est indécent et vulgaire même de ne pas rendre aux personnes investies d'aussi hautes fonctions, et au surplus munies du caractère représentatif, ce qui leur revient de droit et qu'un prince ne saurait leur refuser sans déroger à sa propre dignité. Mais je suis étonnée, continua la marquise,

qu'il se montre ainsi envers vous, car il me disait encore dernièrement combien il vous aimait ; voici ses propres paroles : « Tout me plaît en ce jeune homme, je me sens beaucoup d'attrait pour lui. »

— Croyez, madame, que dans tout ce que je vous ai dit relativement à son attitude envers le corps diplomatique, ce n'est pas de moi que j'ai voulu parler ; pour moi personnellement il a été toujours de même, prévenant, bon, aimable, me parlant toujours avec amitié ; mais il n'adresse que très rarement la parole à l'ambassadeur, et c'est jusqu'à l'ambassadrice même qu'il étend ses rigueurs. L'exception qu'il fait pour moi rend donc d'autant plus désobligeante la froideur avec laquelle il traite tout le reste du corps diplomatique. Si je vous en parle, c'est dans l'intérêt du prince et non afin de réclamer ses bontés pour ce corps, qui n'en a nullement besoin. J'ai encore, pour le duc d'Orléans, assez de mon ancien attachement pour souhaiter de le voir dans une voie plus digne de lui, plus conforme à sa position. Je voudrais qu'il inspirât plus de respect pour sa personne, qu'il provoquât par ses politesses, par ses manières affables les hommages sincères et flatteurs des représentants des cours étrangères.

Peu de jours après cette conversation avec la marquise, je reçois le matin un petit mot du marquis me disant qu'il savait positivement qu'au lieu d'intervenir en faveur de Don Carlos, le gouvernement français voulait l'enlever. Je compris que cette nouvelle venait du duc d'Orléans. Je fis répondre que j'irais dîner chez les Bartillat, afin de causer librement avec la marquise.

J'ai connu ainsi toute sa conversation avec le prince. Rien n'a été plus intéressant. L'entretien a touché à tout, la position personnelle du roi, celle du duc d'Or-

léans, du gouvernement, des oppositions républicaine et carliste, celle de la France vis-à-vis des puissances du Nord, de l'Angleterre, de l'Espagne et du Portugal, les petites intrigues de la cour et de la ville et tout cela pêle-mêle, sans la moindre réserve, sans la moindre tenue ; c'étaient deux enfants qui se disputent, qui se fâchent et rient tour à tour. Cependant, la marquise lui a parlé très franchement sur la manière peu correcte dans laquelle il s'était mis vis-à-vis de son père et du gouvernement actuel. Elle lui a répété tous les propos que les jeunes républicains tenaient sur son compte en lui faisant remarquer que, de cette manière, il finirait par n'avoir aucun parti pour lui.

— Cela se peut, lui répondit le duc d'Orléans. Mais, est-ce de ma faute si mon opinion diffère essentiellement de la manière de voir de mon père? Au reste, je vous répète, madame, que malgré tout, je n'ai jamais été mieux avec le roi qu'en ce moment.

— Cependant, Monseigneur, on vous prête des propos épouvantables que vous auriez tenus tout dernièrement.

— Ah ! madame ! on finira par me faire passer aux yeux du monde pour un parricide.

— C'est précisément ce qui est arrivé, Monseigneur ; on parle de promesses que vous devez avoir faites dans ce sens à quelques jeunes gens du parti républicain. Ces hommes se moquent de vous et disent à qui veut l'entendre qu'ils ne veulent pas plus de vous que du roi votre père.

Le duc nia ces propos et affirma à la marquise qu'il ne fréquentait pas une aussi mauvaise compagnie que celle où on le faisait figurer, il nia même ses rapports avec le parti républicain ; il ajouta qu'il était beaucoup trop fier

pour supporter les familiarités de ces messieurs. En revanche, il ne contesta pas la froideur avec laquelle il avait traité jusqu'à présent le corps diplomatique et avoua n'avoir été aimable qu'avec lord Granville.

— C'est ce que vous avez pu faire de plus inconséquent, répliqua la marquise ; c'était vous donner une couleur qui devait vous être défavorable aux yeux des autres cours.

— Vous avez raison, madame, répondit le duc, et dorénavant, j'agirai différemment avec les représentants des puissances. Il y a aujourd'hui chez nous un dîner diplomatique, vous verrez qu'on sera content de moi.

Ce dîner devait d'abord se donner après l'ouverture de la Chambre, mais le roi a trouvé que ce serait mieux avant parce que cela ferait bon effet dans le public. Le duc d'Orléans a tenu parole, il a été on ne peut plus aimable avec tous les ambassadeurs et surtout avec nous.

En parlant des affaires d'Espagne, il a confessé à la marquise que lui personnellement était pour l'intervention, et fermement convaincu que les puissances du Nord ne prendraient pas la chose assez à cœur pour faire la guerre à la France.

— Nous avons révolutionné la Belgique, a-t-il dit, nous avons pris Ancône, nous avons pris Anvers, et les puissances n'ont pas bougé. Il en sera de même cette fois. Au reste, il a été décidé au Conseil qu'on ferait enlever Don Carlos : c'est à la vérité le meilleur moyen d'en finir. Pour ce qui concerne les carlistes, sans cette malheureuse affaire d'Espagne, on aurait amnistié tout le monde, le roi est d'avis qu'il faut ouvrir les prisons de Ham, de Saint-Michel, etc., etc. Vous savez, madame, continua le prince, que je déteste ce parti, mais je pense,

comme mon père, qu'il y a lieu de mettre un terme à des rigueurs inutiles qui pourraient même devenir nuisibles au gouvernement, car il n'est jamais bon de faire des martyrs. Maintenant que la République est à bas, mon père pourrait tenter de se faire un parti parmi les légitimistes ; Decazes, Mortemart et même le duc de Noailles pourraient l'y aider. Celui-ci est ambitieux et peut-être pourrait-on le gagner, mais avec cette mauvaise affaire d'Espagne, tout ce projet est actuellement impossible à exécuter.

— Ce qui me paraît extraordinaire, reprit la marquise, c'est ce parti pris contre Don Carlos alors que le roi est personnellement bien disposé pour ce prince, et que je sais positivement qu'il aimerait mieux voir Don Carlos sur le trône que cette reine avec ses amants et ses folies et ces Cortès qui ne se laisseront guère influencer par notre ambassadeur.

— Je suis fâché, reprit le duc d'Orléans, qu'on sache tout cela ; le public et surtout l'étranger devraient ignorer les vœux que mon père forme pour Don Carlos. Ce n'est pas lui qui propose l'enlèvement de ce prétendant ; tout au contraire, il s'y est fortement opposé dans le Conseil, mais, comme tous les ministres se prononçaient unanimement dans un sens différent, il a cédé. C'est Thiers qui est à la tête de tout cela.

— Cela doit être, reprit la marquise ; il a dit dernièrement à un de ses amis qui, à propos de ce même projet, lui observait que le roi ne permettrait jamais qu'on enlevât Don Carlos : « Le roi ne voulait pas non plus que la duchesse de Berry fût arrêtée ; et je l'ai arrêtée malgré lui ! »

10 août.

Le marquis de Bartillat a été éveillé ce matin à sept heures par douze individus envoyés par le préfet de police pour faire chez lui une perquisition en règle ; on a tout fouillé, tout saisi : on a lu et relu toutes les lettres du marquis, espérant y découvrir les preuves d'une grande conspiration. Même procédé chez la marquise et chez sa fille dont les cahiers d'exercices eux-mêmes ont été feuilletés. La marquise n'a pas manqué de se plaindre au duc d'Orléans. Dans un petit billet du matin, elle a fait remarquer que cette visite de police était aussi illégale que vexatoire et fort ridicule, puisqu'on n'a rien trouvé, ni lettres, ni papiers quelconques dangereux pour le gouvernement, qu'au reste cette affaire avait produit bien plus d'effet sur ses amis que sur elle-même, et que si elle en riait, ses amis en étaient indignés.

Voici la réponse du duc d'Orléans :

« Vous avez eu raison de compter, madame, sur les sentiments qu'a excités en moi l'inconcevable nouvelle que vous me donnez. J'en avais vaguement entendu parler hier soir, et ni le général Pajol avec qui j'étais, ni moi, nous n'avons voulu y croire ! Mais vous avez admis, madame, que chacun dans ce monde n'est responsable que de ses propres péchés. Je réclame pour moi l'application de cette maxime. Vous devinerez le reste, j'ose le croire, car je ne veux vous fatiguer, ni de l'expression de mes regrets bien vrais, ni de l'assurance d'un attachement que nous sommes convenus de mettre

au-dessus des atteintes de la politique, quelles qu'elles soient.

« Arrivé avant-hier de Lunéville et assez souffrant, je pars cette nuit pour Compiègne ; permettez-moi de vous demander un bon souvenir et la permission de vous présenter mes hommages à mon retour. — Cinq heures et demie. — ORLÉANS. »

C'est en sortant de la salle à manger, où nous avions dîné, que la marquise reçut cette lettre du duc ; elle m'engagea à la suivre dans son cabinet pour en faire la lecture et pour parler de la position singulière dans laquelle elle se trouvait entre les opinions du marquis et son amitié pour le duc d'Orléans. Après une conversation assez longue toute nourrie de ce sujet, je lui offris mon bras pour la reconduire auprès de sa société.

— Messieurs, dit-elle en rentrant dans le grand salon, nous allons au jardin.

Le prince de Craon, M. de Genoude et le marquis de Brézé se levèrent pour nous suivre. En traversant un cabinet dont la large porte vitrée donne sur un perron d'où l'on descend sous une sombre allée de tilleuls, je trouve M. de Bartillat avec son cousin Durfort et M. de Vitrolles, une lettre à la main et parlant très vivement ensemble.

— Voilà encore du nouveau, mon cher Rodolphe, me dit le marquis en me faisant signe de venir auprès de lui, voilà une citation en forme pour comparaître devant la police, le tribunal Gisquet.

— Ah ! ceci, par exemple, devient un peu moins plaisant ! s'écria la marquise tout effrayée.

— Ne vous en inquiétez pas, ma chère, reprit le marquis ; cette vexation tournera tout à mon profit et à

celui de mon ami Tassin, contre lequel tout ceci est dirigé.

— C'est bien, mais préparez-vous à ce que vous leur direz, car enfin ne pourrait-on pas vous envoyer en cour d'assises ou devant quelque autre tribunal !

— Sans doute ; cela dépend entièrement du bon plaisir de ces messieurs. Néanmoins, je ne penserai et je ne veux penser à mes réponses que lorsque je me trouverai devant les inquisiteurs.

— C'est pourtant bien drôle, madame, dis-je en m'adressant à la marquise. Pendant que nous lisions cette aimable lettre du duc d'Orléans, le marquis en reçoit une qui ne ressemble pas tout à fait à celle du prince.

— Cela fait tableau, cher comte. Dans cette petite scène, nous avons l'image de notre gouvernement pour ainsi dire calqué.

— Et dire, reprit le marquis avec humeur, que ces gens-là sont soutenus par les puissances étrangères !

— Vous savez, mon cher marquis, que ce n'est pas nous qui avons mis Louis-Philippe sur le trône, rappelai-je alors. Charles X a commis de grandes fautes, le mal est profond, le remède bien difficile à trouver, et croyez-vous que le médecin ferait bien de tuer le patient pour le délivrer des maux qui le tourmentent ?

Il y avait encore là le comte de La Croix, un des agents de Don Carlos, qui attend les pleins pouvoirs de ce roi pour se mettre en rapport avec le corps diplomatique. Ce personnage a été secrétaire du prince de Polignac, ce qui ne prouve rien. Je n'ai eu que deux conversations avec M. de La Croix ; il peut avoir de bonnes intentions, mais il les énonce avec violence et aigreur, ce qui n'en impose à personne ; ce n'est pas ainsi qu'on fait les affaires.

Un homme bien plus intéressant dans sa conversation,

c'est M. de Genoude, rédacteur en chef de la *Gazette de France*. Son journal est fort ennuyeux, et les principes qu'il professe, ainsi que son système, me paraissaient jusqu'à ce jour inintelligibles. J'ai eu le courage de le lui dire. Il l'a très bien pris et, loin de se fâcher, il m'a expliqué ses idées un peu plus clairement que dans son journal. Cependant, une seule conversation sur un aussi vaste sujet ne suffit pas pour comprendre et pour suivre un système dans tous ses développements, mais l'esquisse que M. de Genoude m'en a faite avec une éloquence entraînante, avec cette charlatanerie dans les pensées et dans les phrases qui est propre aux Français et qui ne laisse pas d'avoir ses charmes, m'a plu infiniment.

Si je ne donne pas ici toute cette intéressante conversation, ce n'est pas par crainte de n'être pas compris, mais plutôt de peur de nuire à M. de Genoude en ne rendant pas avec assez d'éloquence et de grâce un sujet qui en a besoin pour ne pas sembler ennuyeux.

Son système repose sur le vote universel : le pouvoir serait entre les mains de la Chambre ou des États généraux, comme il les appelle, et le gouvernement serait exclusivement entre les mains du roi.

— Avec ces mots, « le gouvernement au roi », m'a dit M. de Genoude, tout est sauvé.

17 août.

C'est un bien agréable séjour que celui de Royaumont (1) ! Au milieu d'un vaste et beau parc s'élève un

(1) Ancienne abbaye près de Luzarches (Seine-et-Oise) dont les pages qui suivent racontent la transformation.

ravissant pavillon construit sur le même plan que les fameuses villas de Palladio (1), sur les rives de la Brenta, près de Padoue. Trois larges perrons admirablement construits ornent trois de ses façades qui présentent ceci de remarquable que de chacune d'elles la vue s'étend sur les eaux qui arrosent le parc et les fait admirer sous un jour différent. Tantôt, c'est un fleuve qui serpente entre des groupes d'arbres et des touffes de fleurs, formant çà et là de petites îles, avec des ponts très légers qui les réunissent au rivage et au beau pays qui s'étend au delà et semble une continuation du parc ; tantôt c'est un large canal bordé d'un frais gazon dont des massifs fleuris forment pour ainsi dire la broderie. Sur ce gazon se dressent des statues et des vases en marbre blanc. Deux larges allées des deux côtés du canal suivent son cours sur lequel d'épais et d'antiques tilleuls, que le soleil ne peut traverser, répandent comme dans une galerie sans lumière un crépuscule éternel ; tantôt enfin, c'est un grand lac aux eaux limpides que l'on découvre du pavillon. Comme dans une immense glace, les ruines de l'ancienne abbaye de Royaumont, fondée par saint Louis, y reflètent ce qui reste des arcades, colonnades, ogives à pointes, créneaux, balcons, balustrades richement sculptées, ces longues fenêtres que de beaux vitraux ornaient autrefois et qu'ont remplacés des festons de lierre. Si les murs pouvaient parler, que d'événements pourraient nous retracer ceux-ci depuis son fondateur jusqu'à nos jours !

Le dernier abbé de Royaumont bâtit le pavillon que le marquis de Bellissen habite aujourd'hui et où il exerce

(1) Célèbre architecte italien du seizième siècle.

la plus aimable hospitalité. Un jour, vers l'année 1779, le seigneur de Viarme, ami de l'abbé de Royaumont, vint chez lui et lui dit :

— Mon cher abbé, ce pavillon que vous venez d'achever me paraît charmant et vous me donnez grande envie d'en faire l'acquisition !

— C'est une envie que je ne puis satisfaire, mon cher marquis, répondit l'abbé. Ni moi, ni mon successeur ne pourrions vous vendre ce qui appartient à l'abbaye.

— Ne vous y fiez pas, mon cher, reprit le marquis ; du train dont vont les affaires de nos jours, on ne peut répondre de rien.

Effectivement, peu d'années après, le marquis acheta le pavillon et même l'abbaye, ou plutôt les ruines qui en attestent la magnificence, car la Révolution avait tout détruit. Il l'acheta ainsi que les jardins d'un industriel qui, dans l'enceinte de l'ancien cloître, avait établi une filature de coton. Enrichi par les revenus de sa fabrique, il réunissait là, au temps de Charles X, tous les membres marquants de l'opposition, ses amis, tels que Casimir Périer, Benjamin Constant, Laffitte, et on y menait joyeuse vie. Ce fabricant, enragé libéral, ne rêvait que bouleversement ; ses vœux furent bientôt exaucés, le gouvernement de Charles X croula et avec lui, ce à quoi notre fabricant ne pensait pas, la prospérité industrielle. Pendant trois ans sa fabrique ne marcha plus : il fut obligé de faire face aux frais de l'établissement sans en retirer le moindre revenu ; ses capitaux se changèrent en dettes et le malheureux s'est vu forcé de vendre cette propriété pour satisfaire ses créanciers.

Tout en me donnant ces détails, M. de Bellissen me conduisait au salon. Comme je n'étais parti de Paris que

vers deux heures, je trouvai, en arrivant à Royaumont avec Jules qui m'avait accompagné, tout le monde à table. On me plaça entre Mme de Ménars et la maîtresse de maison. Jules et moi nous avions grand appétit ; Jules mangea et se tut. Moi, au contraire, je ne savais comment répondre à toutes les questions qu'on me posait.

— Comment va Mme l'ambassadrice?

— Et votre bal a-t-il réussi?

— Est-ce vrai que Mme de Flavigny et Mme d'Agout y sont venues?

— Comment Mme de Gabriac a-t-elle pris la présence de Mme d'Agout?

— Don Carlos est victorieux en Espagne, n'est-ce pas?

— Nos ministres font toujours de fières bêtises, hein? Et nos Chambres? Et la quadruple alliance?

— A propos de mariage, me dit Mme de Ménars, est-il vrai que M. de Mont Saint-Jean soit mort le jour même de son mariage?

— Mais, s'écria la marquise de Bellissen, si vous parlez tous à la fois, le comte ne pourra répondre. De grâce, laissez-le manger.

Et se tournant vers moi : « Puis-je vous offrir de ces croquettes de volaille? » Tout en mangeant, je répondis à toutes les questions. Toutefois, ce premier choc soutenu et enduré, j'ai cru pouvoir me dispenser de faire les frais d'une conversation générale et je me suis borné à ne plus étendre ma conversation au delà de mes voisines.

Après dîner, j'ai demandé la permission d'aller faire ma toilette. Le marquis me montra ma chambre dont on avait déjà pris possession pour moi. Je fis donc ma toilette et puis je descendis dans le parc où toute la jeunesse se récréait en naviguant sur le lac et en y faisant

assaut de vitesse. Je fus invité à me joindre à cette joyeuse compagnie.

Le prince Soutzo, qui prétendait être un excellent rameur, m'invita ainsi que Mme de Ménars à nous confier à lui. Notre embarcation glissa sur l'eau avec grâce et avec une vitesse remarquable. Cependant, une effroyable lutte s'engagea entre notre rameur et une autre petite barque dirigée par un M. Lecoq qui, au lieu de nous chanter ses jolies barcaroles ainsi qu'il était convenu, se mit à ramer de toutes ses forces pour nous dépasser. Soutzo, plutôt que de céder la palme comme rameur à cet élève du Conservatoire de Paris, aurait préféré, il me semble, se noyer lui-même et nous autres. Il frappa donc vigoureusement l'eau avec ses deux rames en tâchant de donner une direction au bateau qui, si elle avait réussi, aurait coupé le chemin à nos adversaires ; mais M. Lecoq prévint cette manœuvre et crac, voilà les barques donnant l'une contre l'autre.

Le choc fut violent ; Mme de Ménars serait tombée dans l'eau à la renverse, si je ne l'avais retenue. C'eût été un bain froid ; au lieu de cela, nous eûmes une douche sur la tête, car la violente manœuvre que nos bateliers amateurs firent avec leurs rames nous envoya l'eau à la figure ; nous en fûmes inondés, si bien qu'il nous fallut rentrer et changer de toilette.

Le soir, on chanta. M. et Mme Lecoq, que M. de Bellissen a engagés chez lui pour toute la saison, chantent d'une manière charmante, de même deux des demoiselles Vandermersh, la marquise de Gabriac qui venait d'arriver, et deux jeunes dames anglaises ; M. de Bellissen les accompagna sur la basse et Mme Lecoq au piano. Dans les chœurs, tout le monde se mit à chanter et moi tout

comme les autres. A onze heures, on servit le thé et après l'on dansa jusqu'à trois heures après minuit. Tout le monde se retira passablement fatigué.

Néanmoins, il fut décidé que le lendemain, on irait le matin après le déjeuner, à cheval et en voiture, à Chantilly, quelque temps qu'il fît, car le baromètre venait de baisser considérablement. Le lendemain, à onze heures, malgré la fatigue, tout le monde était dans la salle à manger d'où nous sommes partis pour Chantilly, les uns dans deux chars à bancs, attelés à la Daumont, les autres sur dix chevaux de selle qui nous attendaient au principal perron.

Comment décrire cet incomparable Chantilly avec ses beaux bois, ses pelouses si renommées et rendues à jamais célèbres par ce charmant roman de Mlle de La Fayette, *la Princesse de Clèves*. Rien n'est plus riant, plus gai que le parc de ce château avec ses eaux toujours fraîches, abondantes et limpides comme du cristal, avec ses gazons si verts, ses belles voûtes de verdure, ses canaux si larges, ses terrasses en marbre blanc, ses cascades. L'art et la nature y rivalisent pour en faire le plus délicieux séjour de la terre.

Quant aux écuries sai fmeuses, je n'ai jamais rien vu de plus noble, de plus grandiose. Cette large voûte toute en pierre ae taille, qui s'élance à une grande hauteur pour décrire un demi-cercle régulier, protège quatre cents chevaux contre les intempéries de l'air. Au milieu de cette immense galerie, s'élève une vaste rotonde grande et élevée comme une église, d'énormes œils-de-bœuf ouverts dans le dôme l'éclairent d'un jour mystérieux ; une niche large et haute comme la porte d'une ville tient un bassin en marbre à demi enchâssé, une énorme

bouche béante à une grande élévation vomit un torrent.

C'est sous ce dôme que le grand Condé fit dîner le comte du Nord, Pierre le Grand. Une tenture en velours cramoisi ornée de larges galons d'or, des glaces et des lustres étincelants décoraient cette inimitable rotonde; une belle harmonie, des chants magiques se firent entendre comme si le ciel envoyait ces sons mélodieux pour fêter le grand monarque. Cependant, à un signal donné par le prince de Condé, les chants cessent, des fanfares se font entendre. Aux sonneries des cors de chasse, au claquement des fouets, au trépignement des chevaux, au bruit de la cascade qui tombe dans le bassin, deux énormes rideaux se lèvent des deux côtés de la rotonde et laissent voir au comte du Nord stupéfait que le palais magnifique dans lequel il croyait se trouver n'était autre chose que les écuries du prince de Condé. Cependant celui-ci invite le tsar à monter à cheval pour suivre la chasse.

— Mais il fait nuit, objecte Pierre le Grand.

Le prince de Condé, au lieu de lui répondre, le prie d'un geste de se retourner du côté de la porte qui donne sur la pelouse. Elle s'ouvre comme par enchantement et des milliers de torches, dit-on, éclairant la plaine et une partie des bois qui l'entourent, éblouissent la vue du comte du Nord. Cependant, un cerf s'élance vers le bois, le tsar l'aperçoit et, d'un saut, il est sur son cheval; le grand Condé est à ses côtés; malgré son âge avancé, il le suit partout, jusqu'au bout où le cerf, n'en pouvant plus, reçoit le coup de grâce.

Rien ne donne à un paysage un aspect plus riant que de brillants attelages conduits par des jockeys à livrée élégante, qui semblent enlever les légers chars à bancs

chargés de jeunes filles les plus jolies du monde, entourés de cavaliers et surtout de femmes à cheval si gracieuses dans les plis ondoyants de leur amazone. C'est ainsi que nous traversâmes rapidement la pelouse de Chantilly depuis les écuries jusqu'à la forêt où de belles allées nous ont protégés contre le soleil jusqu'à l'avenue du parc de Royaumont.

21 septembre.

Voici la conversation que j'ai eue avec la duchesse de Périgord, en parcourant avec elle son beau parc à Mafflier.

— Je ne sais trop, lui ai-je dit, ce que notre société deviendra cet hiver et à quel point l'influence que vous autres, mesdames, vous exercez sur elle, et je dirai même sur les affaires du jour, nous sera salutaire cette année.

— Elle sera nulle, mon cher comte, me répondit la duchesse. Nous ne sommes plus ce que nous étions autrefois ; nous sommes détrônées.

— Ne parlez pas ainsi, madame ; n'abdiquez pas et si vous vous croyez détrônées, ne l'avouez pas, car, si vous parveniez à le faire croire, vous seriez aussitôt remplacées, et Dieu sait par qui ! Dans ce pays-ci, les femmes ont toujours eu et auront toujours une grande influence. Ni la Révolution de 1789, ni les hommes terribles qui ont mis à néant une monarchie de huit siècles, ni les Dantonistes, ni les Girondins, ni le triumvirat, ni la guillotine, ni les cachots, ni la loi n'ont pu ébranler ce pouvoir. Le sang versé par la Terreur teignait encore le pavé de Paris

que déjà s'ouvraient les salons de Mme Récamier, de Mme de Staël et de la belle Mme Tallien ; Napoléon lui-même s'était mis sous le joug de l'aimable Joséphine de Beauharnais et Louis XVIII, le monarque si distingué, si spirituel, se donnait autant et plus de peine pour écrire un billet doux que pour faire une loi, Mme du Cayla pourrait facilement nous le prouver. Il n'est pas de pages dans l'histoire de France où les femmes ne figurent. Il y en a de célèbres dans tous les siècles, depuis la Fronde jusqu'à nos jours ; ne doutez donc pas de la durée de leur règne. C'est vous, mesdames les grandes dames, qui avez régné jusqu'à ce jour. Si vous vous retirez, d'autres se mettront à votre place ; vous serez obligées d'obéir tandis que vous pourriez commander.

— C'est peut-être vrai, cher comte, mais que voulez-vous faire avec une société qui ne parvient plus à s'entendre. Voyez la duchesse de ***. Est-il possible de lui faire entendre raison? Son éloquence d'autrefois n'est plus aujourd'hui que du radotage ; elle voudrait voir s'établir une terreur royaliste ; elle voudrait qu'une moitié de la France égorgeât l'autre ; voilà toute sa politique. Ses amies sont, pour la plupart, tout aussi absurdes qu'elle et celles qui voient les choses avec un peu plus de sang-froid sont taxées comme moi de libérales. Vous en riez, comte, et vous avez raison, car cela ne me va guère d'être libérale ! mais, que voulez-vous, le monde est ainsi. Les mêmes personnes qui disent aujourd'hui que M. de Périgord est libéral disaient sous Charles X qu'il était de la Congrégation.

Ces réflexions étaient si vraies que je n'ai rien trouvé à répondre.

9 octobre.

Je suis rentré dernièrement de Vosve où j'ai passé quelques jours chez les Fitz-William ; nous y avons fait de bien jolies promenades dans la forêt de Fontainebleau. J'ai été aussi chez le prince Charles de Beauvau à Sainte-Assise. J'y ai trouvé son père et sa mère et ses fils Marc et Étienne. Le pauvre Charles a pleuré en me revoyant dans ce même château où, il y a deux ans, nous avons passé ensemble de si heureuses journées ! J'ai voulu cependant tout revoir, toutes les chambres et tout le parc. A chaque pas que je faisais dans ce beau château, je m'attendais à voir paraître cette pauvre princesse Charles. Cette délicieuse femme disparue, je conçois que Sainte-Assise n'ait plus le même charme pour son propriétaire. La princesse était ici l'âme de tout et le vide qu'elle y a laissé s'y fait cruellement sentir.

La cour étant à Fontainebleau, nous avons été invités, l'ambassadeur, l'ambassadrice, leurs fils et moi, à y passer trois jours. Nous sommes partis de Paris vers onze heures du matin l'ambassadrice, ses fils et une femme de chambre dans une grande berline, l'ambassadeur et moi dans un coupé. Bien que nous fussions au 4 octobre, la chaleur et la poussière ont rendu le voyage assez pénible, d'autant que la route était sillonnée d'innombrables voitures de poste, de diligences et de fiacres.

A la première poste, nous nous sommes rencontrés avec le duc de Frias, ambassadeur d'Espagne. Il avait quitté Paris une heure avant nous, mais une roue de

sa voiture s'étant cassée, il avait dû attendre qu'elle fût réparée. A la seconde poste, nous avons trouvé la princesse de Wagram, dans une voiture de voyage d'un rouge clair avec son chiffre d'une grandeur peu commune, surmonté d'une couronne royale à laquelle elle tient infiniment et à laquelle elle a droit comme princesse de Bavière.

Il était deux heures à peu près lorsque nous arrivâmes à l'entrée de la belle forêt de Fontainebleau. Comme nous venions d'y pénétrer, toute la cavalcade des ducs d'Aumale et de Montpensier composée des aides de camp des deux princes, de ceux du roi et de quelques étrangers, en tout cinquante personnes environ, se trouva sur notre chemin. Grandes salutations de part et d'autre, et puis chacun poursuit sa route. Peu de temps après, apparurent neuf voitures à six chevaux. Dans la première, voiture de chasse à baldaquin, se trouvaient le roi, lord Granville à sa droite et le maréchal Gérard ; dans la seconde, un grand char à bancs recouvert aussi d'un baldaquin, étaient assises sur la première banquette la reine, Madame Adélaïde et lady Granville, et, derrrière, Mme Thiers, les maréchales de Trévise et Gérard, Mme de Montalivet, Mme de Laborde, Mme de Lobau, etc., etc., et enfin, les dames d'honneur. La troisième voiture, encore un char à bancs pareil à celui de la reine, ressemblait à une grande corbeille de fleurs. Les deux princesses et lady Georgina Fullerton occupaient la première banquette. Les autres étaient occupées par une infinité de jolies jeunes femmes et de jeunes personnes telles que Mlles de Laborde, de Chantérac, de Lobau, de Chabot, Mortier. Leurs belles et élégantes toilettes, leur figure si fraîche, si gaie ayant pour fond de tableau cette superbe forêt, ces beaux

arbres avec leur verdure foncée sur laquelle tous ces chapeaux blancs, ces rubans roses, ces robes blanches se détachaient si admirablement, tout cela précédé et suivi de nombreux équipages, de piqueurs, de palefreniers en grande livrée, produisait un ravissant effet et nous disposait d'avance très favorablement au séjour de Fontainebleau.

Nous descendîmes dans la cour des Princes. L'appartement qui nous était destiné se composait d'un grand vestibule qui séparait le logement de l'ambassadeur de celui de l'ambassadrice ; les deux avaient le même nombre de pièces, à savoir : une antichambre, un salon d'attente, un second salon et une chambre à coucher, le tout meublé avec magnificence. L'appartement de Jules, de Rodolphe II et de moi communiquait par une porte dérobée avec celui de l'ambassadeur et se trouvait comme les deux autres au rez-de-chaussée et dans le même corps de logis ; il avait été habité avant nous par le prince Buttera, ambassadeur de Naples. J'avais pour moi une superbe chambre à coucher, puis un salon en commun avec Jules et Rodolphe II, dont la chambre donnait aussi dans ce salon ; puis nous avions un grand vestibule et une sortie séparée de celle de l'ambassadeur.

Ces trois appartements sont éclairés par le jardin de Diane ou de l'Orangerie, réservé pour la reine et les princesses dont l'habitation y accède. Une belle fontaine en marbre blanc ornée d'une statue de la déesse chasseresse en bronze, et la galerie de Diane qui se trouve au-dessus de l'appartement que nous habitions, donnent ce nom au jardin. Dans toutes les chambres se trouvait sur une des commodes une assiette avec du raisin et une autre avec des pâtisseries, qui, tous les jours, ont été renouve-

lées. Pendant que nos domestiques déballaient nos effets, on nous dressait une table avec un très bon déjeuner.

Ces superbes appartements, si richement ornés de meubles à forme grecque tout dorés, ces tentures en satin broché parsemé de bouquets et d'abeilles, ces beaux tapis dont le tissu moelleux avec des couleurs si vives, des casques, des boucliers, des dards, des cimeterres, des glaives, des épées, rappelle le règne de Napoléon, ce règne de gloire et de destruction qui a été tant admiré et tant abhorré, ce large lit surchargé de bronzes dorés avec ses rideaux en velours vert si richement galonnés d'or, avec ses grosses torsades, ses glands resplendissants, ce lit dans lequel je me suis si bien reposé des fêtes de la veille, tout cela n'existait point du temps de Louis XIV. Cette longue suite d'appartements formaient ensemble une seule longue galerie connue sous le nom de galerie des Cerfs. C'est là que périt Monaldeschi, écuyer de la reine de Suède, la fameuse Christine. Cet événement est rapporté d'une manière si naïve, avec toutes ses circonstances, par le Père Lebel (1), témoin oculaire, que je crois devoir transcrire ici littéralement la relation qu'il en a laissée.

« Cette princesse, après avoir renoncé avec une fastueuse indifférence au souverain pouvoir pour lequel elle était née, et avoir abdiqué le 16 juin 1654 une couronne que Gustave-Adolphe, son père, lui avait léguée si brillante, avait traversé la France en se rendant en Italie, où l'appelait son goût pour les arts et la belle littérature. Elle avait été accueillie non seulement avec

(1) Il était supérieur du couvent des moines mathurins de Fontainebleau. Sa relation étant peu connue, je l'ai maintenue dans le Journal du comte Rodolphe.

tous les égards dus à son rang, mais encore avec cette distinction toute particulière que lui avait acquise le fait même de son abdication. Se rappelant les marques d'estime qu on lui avait données, et la curiosité dont elle avait été l'objet, pendant son court séjour dans un pays qu'elle n'avait pas eu le temps de connaître, elle se décida, deux ans après, à y revenir. Mais en route, et avant son arrivée à Paris, l'ordre lui fut signifié, on ne sait trop pourquoi, de s'arrêter à Fontainebleau. Elle y arriva le 3 octobre 1657 et eut tout le temps de s'y ennuyer, car peu de personnes vinrent la visiter, tant on méprisait son caractère fantasque et peu réfléchi : mais on était loin de la croire capable de se porter à un excès de cruauté aussi révoltant que celui dont vous allez lire la relation :

« Le 6 novembre, à neuf heures un quart du matin, la reine de Suède étant à Fontainebleau, logée à la conciergerie du château, m'envoya quérir par un de ses valets de pied. Il me dit qu'il avait ordre de Sa Majesté de me mener parler à elle, en cas que je fusse le supérieur du couvent. Je lui répondis que je l'étais, et je lui dis que je m'en allais avec lui pour savoir la volonté de Sa Majesté Suédoise. Ainsi, sans chercher de compagnon, de crainte de faire attendre la reine, je suivis ce valet de pied jusqu'à l'antichambre. On m'y fit attendre un moment ; à la fin, ce valet de pied étant revenu, me fit entrer dans la chambre de la reine de Suède.

« Je la trouvai seule et lui ayant rendu mes respects et mes très humbles soumissions, je lui demandai ce que Sa Majesté souhaitait de moi, son très humble serviteur. Elle me dit que pour parler avec plus de liberté, j'eusse à la suivre, et, étant entrés dans la galerie des Cerfs, elle

me demanda si elle n'avait jamais parlé à moi. Je lui répondis que j'avais eu l'honneur de faire la révérence à Sa Majesté et l'assurer de mes très humbles obéissances, et qu'elle avait eu la bonté de m'en remercier et non autre chose. Sur quoi cette reine me dit que je portais un habit qui l'obligeait à se fier à moi et me fit promettre, sous le sceau de la confession, de garder et de tenir le secret qu'elle me voulait confier. Je fis répondre à Sa Majesté qu'en matière de secret, j'étais naturellement aveugle et muet, et que l'étant à l'égard de toutes sortes de personnes, à plus forte raison je devais l'être pour une princesse comme elle ; et j'ajoutai que l'Écriture dit qu' « il est bon de tenir caché le secret du roi ». Après cette réponse, elle me chargea d'un paquet de papiers cacheté en trois endroits, sans aucune suscription, et me commanda de le lui rendre en présence de qui elle me le demanderait, ce que je promis à Sa Majesté Suédoise. Elle me commanda ensuite de bien observer le temps, le jour, l'heure et le lieu, qu'elle me donnait ce paquet, et, sans autre entretien, je me retirai avec ce paquet et laissai cette reine dans la galerie.

« Le samedi, dixième jour du même mois de novembre, à une heure après midi, la reine de Suède m'envoya quérir par un de ses valets de chambre, lequel m'ayant dit que Sa Majesté me demandait, j'entrai dans un cabinet pour prendre le paquet dont elle m'avait chargé, dans la pensée que j'eus qu'elle m'envoyait quérir pour le lui rendre. Je suivis ce valet de chambre, lequel m'ayant mené par la porte du donjon, me fit entrer dans la galerie des Cerfs, et, aussitôt que nous fûmes entrés, il ferma la porte avec tant d'empressement, que j'en fus étonné. Ayant aperçu vers le milieu de la galerie la reine qui

parlait à un de sa suite qu'on appelait le marquis (j'ai su depuis que c'était le marquis de Monaldeschi), je m'approchai de cette princesse. Après lui avoir fait la révérence, elle me demanda d'un ton de voix assez haute, en la présence de ce marquis et de trois autres hommes qui y étaient, le paquet qu'elle m'avait confié. Deux des trois étaient éloignés de la reine de quatre pas, et le troisième assez près de Sa Majesté. Elle me parla en ces termes :

« — Mon Père, rendez-moi le paquet que je vous ai donné.

« Je m'approchai et le lui présentai. Sa Majesté l'ayant pris et considéré quelque temps, l'ouvrit et prit les lettres et les écrits qui étaient dedans ; elle les fit voir et lire à ce marquis, et demanda d'une voix grave et d'un port assuré s'il les connaissait bien. Ce marquis les dénia, mais en pâlissant.

« — Ne voulez-vous pas reconnaître ces lettres et ces écrits, lui dit-elle ; n'étant à la vérité que des copies que cette reine elle-même avait transcrites...

« Sa Majesté Suédoise ayant laissé songer quelque temps ledit marquis sur ces copies, elle tira de dessous elle les originaux et, les lui montrant, l'appela traître et lui fit avouer son écriture et son signe. Elle l'interrogea plusieurs fois ; à quoi ce marquis s'excusant, répondait du mieux qu'il put, rejetait la faute sur diverses personnes. Enfin, il se jeta aux pieds de cette reine, lui demandant pardon, et en même temps les trois hommes qui étaient là présents tirèrent leurs épées hors du fourreau, et ne les remirent qu'après avoir exécuté le marquis.

« Il se releva, et tira la reine à un coin de la galerie, et tantôt à un autre, la suppliant toujours de l'entendre et

de le recevoir dans ses excuses. Sa Majesté ne lui dénia jamais rien, mais l'écouta avec une grande patience, sans que jamais elle témoignât la moindre importunité, ni aucun signe de colère. Aussitôt, se tournant vers moi, lorsque ce marquis la pressait le plus de l'écouter et de l'entendre.

« — Mon Père, me dit-elle, voyez et soyez témoin (puis s'approchant du marquis appuyé sur un petit bâton d'ébène à poignée ronde) que je ne presse rien contre cet homme, et que je donne à ce traître et à ce perfide tout le temps qu il veut et plus qu'il n'en saurait désirer d'une personne offensée, pour se justifier s'il le peut.

« Le marquis, pressé par cette reine, lui donna ses papiers et deux ou trois petites clefs liées ensemble qu'il tira de sa poche, de laquelle il tomba deux ou trois pièces d'argent et après une heure et plus de conférence, ce marquis ne contentant pas la reine par ses réponses, Sa Majesté s'approcha un peu de moi, et me dit d'une voix assez élevée, mais grave et modérée :

« — Mon Père, je me retire et vous laisse cet homme ; disposez-le à mourir et ayez soin de son âme.

« Quand cet arrêt eût été prononcé contre moi, je n'aurais pas eu plus de frayeur ; et à ces mots, ce marquis se jetant à ses pieds et moi de même, en lui demandant pardon pour ce pauvre marquis, elle me dit qu'elle ne le pouvait pas et que ce traître était plus coupable et criminel que ceux qui sont condamnés à la roue ; qu'il savait bien qu'elle lui avait communiqué, comme à un fidèle sujet, ses affaires les plus importantes et ses plus secrètes pensées, outre qu'elle ne voulait lui point reprocher les biens qu'elle lui avait faits, qui excédaient ceux qu'elle eût pu faire à un frère, l'ayant toujours regardé

comme tel, et que sa conscience seule lui devait servir de bourreau. Après ces mots, Sa Majesté se retirant, me laissa avec ces trois qui avaient leurs épées nues, dans le dessein d'achever cette exécution.

« Après que cette reine fut sortie, le marquis se jeta à mes pieds et me conjura avec instance d'aller auprès Sa Majesté pour obtenir son pardon. Ces trois hommes le pressaient de se confesser, avec l'épée contre les reins, sans pourtant le toucher ; et moi, avec la larme à l'œil, je l'exhortais de demander pardon à Dieu. Le chef des trois partit pour aller vers Sa Majesté pour lui demander pardon, et implorer sa miséricorde pour le pauvre marquis ; mais, revenant triste de ce que sa maîtresse lui avait commandé de le dépêcher, lui dit en pleurant.

« — Marquis, songez à Dieu et à votre âme ; il faut mourir.

« A ces paroles, comme hors de lui, ce marquis se jeta à mes pieds une seconde fois, me conjurant de retourner encore une fois vers la reine, pour tenter la voie du pardon et de la grâce, ce que je fis. Ayant trouvé seule Sa Majesté dans sa chambre avec un visage serein et sans aucune émotion, je m'approchai d'elle, me laissant tomber à ses pieds, les larmes aux yeux et les sanglots au cœur, je la suppliai, par les douleurs et les plaies de Jésus-Christ, de faire miséricorde et grâce à ce marquis. Cette reine me témoigna être fâchée de ne pouvoir accorder ma demande, après la perfidie et la cruauté que ce malheureux lui avait voulu faire endurer en sa personne, après quoi il ne devait jamais espérer rémission ni grâce et me dit que l'on en avait envoyé plusieurs sur la roue qui ne l'avaient pas tant mérité que ce traître.

« Voyant que je ne pouvais rien gagner par mes prières

sur l'esprit de cette reine, je pris la liberté de lui représenter qu'elle était dans la maison du roi de France et qu'elle prît bien garde à ce qu'elle allait faire exécuter, et si le roi le trouvait bon, sur quoi Sa Majesté me fit réponse qu'elle avait cette justice en présence de l'autel et qu'elle prenait Dieu à témoin ; elle en voulait à la personne du marquis et si elle n'avait pas déposé toute haine, ne s'en prenant qu'à son crime et à sa trahison qui n'aurait jamais de pareille et qui touchait tout le monde, outre que le roi de France ne la logeait pas dans sa maison, comme une captive réfugiée, qu'elle était maîtresse de ses volontés pour rendre et faire justice à ses domestiques en tout lieu et en tout temps et qu'elle ne devait répondre de ses actions qu'à Dieu seul ; ajoutant que ce qu'elle faisait n'était pas sans exemple : et quoique je repartisse à cette reine qu'il y avait quelque différence ; que si les rois avaient fait quelque chose de semblable, ç'avait été chez eux et non ailleurs. Mais je n'eus pas plutôt dit ces paroles que je m'en repentis, craignant d'avoir trop pressé cette reine. Partant, je lui dis encore :

« — Madame, dans l'honneur et l'estime que vous vous êtes acquis en France, et dans l'espérance que tous les bons Français ont de votre négociation, je supplie très humblement Votre Majesté d'éviter que cette action, quoique à l'égard de Votre Majesté, Madame, elle soit de justice, ne passe néanmoins dans l'esprit des hommes pour violente, pour précipitée. Faites encore plutôt un acte généreux et de miséricorde envers ce pauvre marquis, ou du moins mettez-le entre les mains de la justice du roi, et lui faites faire son procès dans les formes, vous en aurez toute la satisfaction et vous conserverez, Madame,

par ce moyen, le titre que vous portez en toutes vos actions parmi tous les hommes.

« — Quoi, mon Père, me dit cette reine, moi en qui doit résider la justice absolue et souveraine sur mes sujets, me voir réduite à solliciter contre un traître domestique, dont les preuves de son crime et de sa perfidie sont en ma puissance, écrits et signés de sa propre main !

« — Il est vrai, lui dis-je, Madame ; mais Votre Majesté est moitié intéressée.

« Cette reine m'interrompit et me dit :

« — Non, non, mon Père, je le vais faire savoir au roi ; retournez et ayez soin de son âme ; je ne puis en conscience accorder ce que vous me demandez.

« Et ainsi me renvoya. Mais je connus à ce changement de voix, en ces dernières paroles, que si cette reine eût pu différer l'action et changer de lieu, qu'elle l'aurait fait indubitablement ; mais l'affaire était trop avancée pour prendre une autre résolution, sans se mettre en danger de laisser échapper ce marquis et mettre sa propre vie en danger. Dans ces extrémités, je ne savais que faire ni à quoi me résoudre, de sorte, je ne pouvais, et quand je l'aurais pu, je me voyais engagé par un devoir de charité et de conscience à secourir le marquis pour le disposer à bien mourir. Je rentrai donc dans la galerie et, embrassant ce pauvre malheureux qui se baignait en larmes, je l'exhortai dans les meilleurs termes et les plus pressants qu'il me fut possible, et qu'il plut à Dieu de m'inspirer, de se résoudre à la mort, et songer à sa conscience, puisqu'il n'y avait plus dans ce monde d'espérance de vie pour lui, et qu'offrant et souffrant sa mort pour la justice, il devait en Dieu seul jeter ses

espérances pour l'éternité où il trouverait ses consolations.

« A cette triste nouvelle, après avoir poussé deux ou trois grands cris, il se mit à genoux à mes pieds. M'étant assis sur un des bancs de la galerie, il commença sa confession ; mais l'ayant bien avancée, il se leva deux fois en criant. Au même instant, je lui fis faire des actes de foi, renonçant à toutes pensées contraires : il acheva sa confession en latin, français et italien ainsi qu'il le pouvait mieux expliquer dans le trouble où il était. L'aumônier de cette reine arriva, comme je l'interrogeais en l'éclaircissement d'un doute, et ce marquis l'ayant aperçu, sans attendre l'absolution, alla à lui, espérant grâce de sa faveur. Ils parlèrent bas assez longtemps ensemble, se tenant les mains et retirés en un coin. Et après leur conférence finie, l'aumônier sortit, et emmena avec lui le chef des trois commis pour cette exécution ; et peu après l'aumônier étant demeuré dehors, l'autre revint seul et lui dit :

« — Marquis, demande pardon à Dieu, car sans plus attendre, il faut mourir. Es-tu confessé?

« Et lui disant ces paroles, le pressa contre la muraille du bout de la galerie où est la peinture de Saint-Germain-en-Laye, et je ne pus si bien me détourner, que je ne vis qu'il lui porta un coup dans l'estomac du côté droit et ce marquis le voulant parer, prit l'épée de la main droite, dont l'autre, en la tirant, lui coupa trois doigts et l'épée demeura faussée et, pour lors, il dit à un autre qu'il était armé dessous, comme en effet il avait une cotte de maille qui pesait neuf à dix livres, et le même à l'instant redoubla le coup dans le visage, après lequel le marquis cria :

« — Mon Père, mon Père.

« Je m'approchai de lui et les autres se retirèrent un peu à quartier, et, un genou en terre, il demanda pardon à Dieu, et me dit encore quelque chose, où je lui donnai l'absolution, avec la pénitence de souffrir la mort pour ses péchés, pardonnant à ceux qui le faisaient mourir, laquelle reçue, il se jeta sur le carreau et, en tombant, un autre lui donna un coup sur le haut de la tête qui lui emporta les os ; et, étant étendu sur le ventre, faisait signe qu'on lui coupât le col, sans lui faire grand mal, parce que la cotte de mailles qui était montée avec le collet du pourpoint para et empêcha l'accès du coup ; cependant, je l'exhortais de se souvenir de Dieu et d'endurer avec patience et autres choses semblables.

« En ce temps-là, le chef vint me demander s'il ne le ferait pas achever : je le rembarrai rudement et lui dis que je n'avais point de conseils à lui donner là-dessus ; que je demandais sa vie et non pas sa mort ; sur quoi, il me demanda pardon, et confessa avoir eu tort de m'avoir fait telle demande. Sur ce discours, le pauvre marquis, qui n'attendait qu'un dernier coup, entendit ouvrir la porte de la galerie ; reprenant courage, se retourna, et ayant vu que c'était l'aumônier qui entrait, se traîna du mieux qu'il pût, s'appuyant contre le lambris de la galerie, demanda à lui parler. L'aumônier passa à la main gauche de ce marquis, moi étant à la doite, et le marquis se tournant vers l'aumônier et joignant les mains, lui dit quelque chose comme se confessant, et l'aumônier lui dit de demander pardon à Dieu, et après m'avoir demandé permission, il lui donna l'absolution, ensuite il se retira me disant de demeurer près du marquis, et qu'il s'en allait voir la reine de Suède.

« En même temps, celui qui avait frappé sur le col dudit marquis et qui était avec l'aumônier à sa gauche, lui perça la gorge d'une épée assez longue et étroite, auquel coup le marquis tomba sur le côté droit et ne parla plus ; mais demeura plus d'un quart d'heure à respirer, durant lequel je lui criais et l'exhortais du mieux qu'il m'était possible. Et ainsi ce marquis, ayant perdu son sang, finit sa vie à trois heures trois quarts après midi. Je lui dis le *De profundis* avec l'oraison ; et après, le chef des trois lui remua une jambe et un bras, déboutonna son haut-de-chausse et son caleçon, fouilla dans son gousset, et ne trouva rien, sinon en sa poche un petit livre d'heures de la Vierge et un petit couteau. Ils s'en allèrent tous trois et moi après, pour recevoir les ordres de Sa Majesté. Cette reine, assurée de la mort du marquis, témoigna du regret d'avoir été obligée de faire faire cette exécution en la personne du marquis ; mais qu'il était de la justice de le faire pour son crime et sa trahison et qu'elle priait Dieu de lui pardonner. Elle me commanda d'avoir soin de le faire enlever de là et de l'enterrer et me dit qu'elle voulait faire dire plusieurs messes pour le repos de son âme. Je fis faire une bière et le fis mettre dans un tombereau à cause de la brume, de la pesanteur et du mauvais chemin, et le fis conduire à la paroisse d'Avon par mon vicaire et chapelain, assisté de trois hommes, avec ordre de l'enterrer dans l'église, près du bénitier, ce qui fut fait et exécuté à cinq heures trois quarts du soir. »

Tel fut l'acte qui marqua en traits de sang, dans la galerie des Cerfs, à l'endroit même où se trouve aujourd'hui le lit dans lequel j'ai reposé pendant mon séjour à Fontainebleau, le souvenir de l'hospitalité de Louis XIV

à une femme qui avait abdiqué volontairement sa couronne. Le mécontentement du roi lui fut signifié par Mazarin, mais elle n'en tint pas compte et écrivit à ce ministre une lettre, chef-d'œuvre d'insolence et d'audace, et pourtant quinze jours après cette lettre, le roi, accompagné du cardinal Mazarin et de toute sa cour, vint rendre solennellement visite à la meurtrière de Monaldeschi.

Après cette escapade dans le siècle de Louis XIV, je reviens au 4 octobre de l'année 1834.

Dès que la cour fut rentrée de sa promenade, ce qui arriva vers les cinq heures, Mmes de Dolomieu et de Montjoye arrivèrent chez nous ainsi que M. de Montalivet pour nous saluer de la part de Leurs Majestés et pour s'informer en même temps si nous étions pourvus de tout ce qu'il nous fallait. Eussions-nous manqué de tout, encore aurait-il fallu avoir l'air content ; à plus forte raison, comblés comme nous l'étoins, nous ne pûmes qu'exprimer notre reconnaissance.

Mme de Dolomieu nous dit qu'elle se voyait forcée de nous quitter puisqu'on dînerait de meilleure heure, c'est-à-dire à six heures, et qu'elle était obligée de faire sa toilette ; nous aussi nous nous retirâmes dans le même but dans nos appartements. Notre planton vint chez moi en me disant :

— Monsieur le comte, le dîner de Sa Majesté sera servi à six heures et la tenue est en frac.

A six heures moins un quart, il nous précéda pour nous conduire jusqu'à l'appartement de la reine. Sa Majesté était assise à sa table, ayant à sa gauche Madame Adélaïde, mais à une distance assez grande pour qu'il restât entre elles une ou deux places réservées aux personnages que la reine voulait distinguer particulièrement. La princesse

Marie occupa la place vis-à-vis de la reine et de la princesse Clémentine, celle-ci vis-à-vis de Madame Adélaïde. Entre les princesses se mirent leurs jeunes amies ou quelques dames étrangères. Nous fîmes notre entrée presque en même temps que lady Granville. Sa Majesté se leva et tout le monde suivit son exemple. Elle vint à la rencontre de notre ambassadrice, la prit par les deux mains et lui exprima le plaisir de la voir à Fontainebleau.

— Bonjour, messieurs, dit-elle en se tournant de notre côté, bonjour ; je suis charmée de vous voir tous réunis, mais il me manque quelqu'un, c'est Marie.

— Votre Majesté est trop bonne de se rappeler ma petite Marie, répondit l'ambassadrice, mais c'eût été abuser de la bonté de Votre Majesté de lui amener une sixième personne.

— J'en suis bien fâchée, ma chère comtesse, car j'avais compté sur elle et j'ai dit à la maréchale Gérard d'amener sa petite, absolument du même âge que Marie, afin qu'elle lui tienne compagnie.

— Votre Majesté est vraiment mille fois trop bonne.

— Êtes-vous bien chez vous, dans vos chambres? Avez-vous tout ce qu'il vous faut, vous, le comte Apponyi et vos enfants ; le roi désire que vous soyez tous bien ; il est allé lui-même dans vos appartements pour se convaincre de ses propres yeux que ses ordres ont été exécutés.

— Oui, interrompit le roi, j'ai fait le tour de tous les appartements, mais si, malgré cela, il vous manquait quelque chose, voilà Montalivet à qui je vous engage à vous adresser.

L'ambassadeur d'Espagne, que nous avions laissé à onze heures du matin à la première poste, venait enfin d'arriver ; il avait eu toutes les peines du monde et sa

pauvre fille surtout à finir sa toilette à temps pour ne pas faire attendre. Il arriva donc dans le salon tout haletant, se confondant en excuses et nous donnant des détails sur sa mésaventure, cette roue, toujours la même, qui s'était cassée quatre fois pendant la route.

— Sa Majesté est servie !

Tout le monde se mit en marche, le roi donna le bras à Madame Adélaïde et notre cousin à la reine, les deux autres ambassadeurs aux princesses, le maréchal Gérard à notre cousine, l'amiral Jacob à l'ambassadrice d'Angleterre. Mmes de Dolomieu et de Montjoye avaient pour elles la rude tâche de l'affaire des bras pour le reste des convives ; elles s'en sont plaintes à moi et m'ont prié de m'occuper des jeunes personnes et des jeunes gens.

— Donnez le bras à lady Georgina Fullerton ou à la marquise Belmonte, me dit Mme de Dolomieu, partagez-vous ces deux dames entre vous et votre cousin.

Nous voilà en marche pour la galerie de Diane. Cette galerie fut construite et décorée par Henri IV, les peintures étaient l'ouvrage d'Ambroise Dubois et représentaient les victoires remportées par ce prince. Indépendamment de ces tableaux, il y en avait d'autres retraçant des sujets de la fable, choisis pour rappeler sous la forme allégorique les amours du roi chevalier et de la belle Gabrielle. Toutes ces peintures furent détruites par le temps et Napoléon trouva presque anéantis ces chefs-d'œuvre de l'art ; il donna l'ordre de les rétablir, mais on ne put exécuter que le gros des travaux et sa chute arriva au moment où les meilleurs peintres de son temps composaient des tableaux représentant les batailles les plus mémorables où il avait commandé en chef.

Louis XVIII ne fut pas plus tôt monté sur le trône qu'il

ordonna la continuation de cette galerie. Deux peintres d'un mérite distingué, MM. Abel Pujol et Blondel, furent choisis pour exécuter le nouveau plan qui devait être arrêté ; ce sont eux qui ont peint et décoré cette grande voûte si riche en arabesques, dorures et tableaux ; c'est donc dans cette superbe galerie que nous étions assis cent personnes à table, tandis qu'une musique se faisait entendre.

Je me trouvai assis entre la marquise Belmonte et Mlle Mortier (fille du général duc de Trévise). Cette dernière est une très agréable personne. La marquise Belmonte me parla encore de sa roue cassée et de sa femme de chambre qui avait oublié une écharpe à Paris. Un tableau peint par Duperreux, embrassé dans son large cadre doré vis-à-vis de nous représentant le palais de Fontainebleau du côté de l'étang, fournit matière à notre conversation. On voit sur le devant du tableau Henri IV relevant son ministre et son ami qui avait mis un genou en terre et lui adressant ces paroles :

— Relevez-vous, Sully, on croirait que je vous pardonne.

Après le second service, je fis signe à Rodolphe II, je pris un grand verre de champagne et, ainsi que nous en étions convenus d'avance, nous avons bu à la santé de notre cher empereur : nous étions au 4 octobre.

Après dîner, nous sommes restés pendant une demi-heure encore dans le salon de la reine avant d'aller au spectacle. Au moment où l'on se mettait en marche pour se rendre dans la salle, le duc d'Aumale vint me trouver et m'engagea à prendre place à côté de lui dans la coquille.

— Nous y verrons mieux, me dit-il, que dans la loge du roi.

J'acceptai avec reconnaissance. On appelle les deux coquilles, deux loges où il y a place pour une vingtaine de personnes et qui réunissent le double avantage d'être très près de la scène et de l'avoir en même temps en face. Nous voyant si bien établis, je demandai au duc de me permettre d'aller chercher la duchesse de La Trémoille avec laquelle je m'étais engagé avant la proposition du prince et que je voyais placée bien près de la loge royale, mais fort mal pour voir et entendre.

— Oui, comte, amenez-nous quelques dames aimables, notre coquille n'en deviendra que plus recherchée.

— Madame, dis-je à la duchesse de La Trémoille, lorsque je me trouvai auprès d'elle, le duc d'Aumale me charge de vous dire que si vous n'êtes pas femme à regretter les grandeurs dont vous vous trouvez entourée en les échangeant contre une bonne petite place, bien commode, où l'on entend et où l'on voit à merveille, il vous propose de venir dans la coquille dont il fait les honneurs.

— Je ne demande pas mieux, me dit-elle, mais ne croyez-vous pas qu'on trouvera mauvais que je quitte une place que Madame Adélaïde m'a fait assigner?

— Si vous me le permettez, je m'en vais en parler à Son Altesse Royale.

A ces mots, j'avance jusqu'auprès de Madame Adélaïde et, en lui exposant la petite affaire, je lui dis que la duchesse ne voulait pas profiter de l'offre du duc d'Aumale avant de savoir si Son Altesse Royale ne s'en trouverait pas offensée.

Cette respectueuse soumission de la part d'une grande dame, telle que la duchesse de La Trémoille, flatta infiniment Madame Adélaïde, qui, sous ce rapport, n'est pas

trop gâtée par la société. Elle me chargea donc de toutes sortes de gracieusetés pour la duchesse et les fit précéder de charmantes petites mines aimables et bienveillantes qui comptaient au moins autant que mon message, puisqu'elles étaient un témoignage public de sa bienveillance. De retour auprès de Mme de La Trémoille, je lui transmis la réponse en y ajoutant qu'on lui devait au moins tout cela pour la manière dont elle et le duc de La Trémoille étaient traités par les journaux carlistes pour avoir mis le pied à la cour du roi Louis-Philippe. Arrivée dans la coquille, elle fut enchantée de se voir si près de la scène.

Mlle Mars, malgré ses cinquante-trois ans, nous charma dans un rôle d'ingénue ; elle est encore jeune, elle est encore belle ; son organe est toujours le même, celui d'une personne de dix-huit ans. Personne ne dit les vers comme elle, personne ne prononce avec plus de soin, personne ne possède plus la prosodie de sa langue et certainement, personne n'en fait un plus agréable usage. Le spectacle finit par un opéra-comique. Pendant l'entr'acte, les personnes qui résidaient au château furent priées de passer dans le petit salon à côté de la loge du roi pour y prendre le thé. On nous avait déjà servi des glaces dans nos loges.

Avant de rentrer dans nos appartements respectifs, nous sommes encore restés pendant une demi-heure dans le salon de la reine, après quoi Sa Majesté et les princesses nous souhaitèrent le bonsoir et chacun se retira.

Le lendemain, à neuf heures, on nous servit dans le salon de l'ambassadrice un premier déjeuner, café, chocolat, thé. A dix heures, précédés de notre planton, nous nous rendîmes à la chapelle de Saint-Saturnin. Elle remonte au temps de Louis VII, comme l'indique la charte

de sa consécration qui est de l'année 1169, mais à l'époque où le palais de Fontainebleau devint le séjour favori de François Ier, elle était tombée en ruines ; il la fit reconstruire entièrement et la destina aux officiers et gens de sa maison ; elle resta ainsi sans ornement jusqu'au temps de Louis XIII. Sous ce prince, elle fut décorée du lambris peint et doré qui règne au pourtour. Sur la voûte et les murs, sur un fond de grisaille, sont des têtes de chérubins ; les initiales des noms de Jésus et Marie, des figures de dauphins, les chiffres entrelacés de Louis XIII et d'Anne d'Autriche ; j'y admirai les fleurons et autres ornements en or qui sont de ce temps-là et dont la conservation est parfaite. Depuis longtemps, la chapelle de Saint-Saturnin, ayant cessé d'être consacrée au culte, avait servi tantôt de salle à manger, tantôt de magasin. Le roi vient de la rendre à sa première destination. Sans rien changer à son architecture intérieure, on y a construit au-dessus de la porte d'entrée et dans toute la largeur une tribune à laquelle on arrive des grands appartements par un escalier qui prend naissance à la sortie de la salle de bal près de la bibliothèque. Ces arrangements ont été terminés peu de jours avant l'arrivée de la famille royale à Fontainebleau.

L'ambassadeur d'Espagne, après avoir mené sa fille auprès de notre cousine, prit place à côté de nous ; il fit une inspection très soigneuse de ma toilette, il en passa et repassa tous les détails en revue en la comparant pièce par pièce avec la sienne.

— J'aurais mieux fait peut-être de mettre un pantalon blanc comme vous, me dit-il ; après la messe, je vais faire ce changement.

— Je ne vous le conseille pas, monsieur le duc, car à

dix heures et demie on se met à table pour le déjeuner ; vous arriveriez trop tard et puis je ne vois pas qu'il soit inconvenant de porter un pantalon gris perle.

— Vous croyez?

Et voilà qu'il recommence à me regarder et à se regarder lui-même. Comme on commençait à rire autour de moi du pauvre duc, je voulus changer de conversation et je lui dis :

— Comment trouvez-vous cette chapelle?

Malheureusement, il avait tourné de mon côté l'oreille par laquelle il n'entend pas trop. Il me répondit donc :

— Si j'ai des chapelles ! J'en ai des quantités, j'ai même deux cathédrales.

— Je n'en doute pas, mais je vous demande si vous trouvez belle cette chapelle.

— Mais, mon cher comte, ce n'est rien, rien du tout ; dites vous-même si cela peut se comparer à la chapelle d'Aranjuez !

Puis il tourna le dos à l'autel et se mit à regarder la tribune occupée par la famille royale. Tout à coup, il quitte sa chaise, avance à petits pas mais très vite vers l'autel, fait trois ou quatre génuflexions et revient de nouveau à sa place. Ce mélange de piété et de distraction fit le bonheur des jeunes gens ; les princes d'Aumale et de Montpensier n'ont pas manqué de s'en divertir.

La princesse Marie est occupée en ce moment de la composition des dessins de vitraux qui doivent être exécutés dans cette chapelle et dont les sujets sont tirés de la vie de saint Saturnin.

Au déjeuner, quoiqu'il n'y eût absolument que les personnes habitant le château, nous étions quatre-vingt-cinq. Ce fut, au reste, un repas complet avec la soupe et

tout ce qui s'en suit ; mais il y avait aussi du thé et du café pour ceux qui en voulaient. Après ce repas et pendant que notre cousin travaillait avec le roi, la reine nous montra ses appartements.

— Voici, nous dit-elle, en nous faisant entrer dans sa chambre à coucher, voici ma chambre ; ces meubles, ce lit, ces tentures brochées et brodées sont du temps de Marie-Antoinette, la vue donne sur le jardin réservé.

Sa Majesté me fit signe d'ouvrir la croisée.

— Vous connaissez cette vue, comte Rodolphe, c'est celle qu'on découvre de votre appartement. Mais vous n'avez que la vue, tandis que j'ai cet escalier pour descendre dans le jardin et m'y promener. Je n'en profite guère d'ailleurs, si ce n'est pour aller voir mes filles qui demeurent au rez-de-chaussée. Maintenant, Aumale, ajouta-t-elle, en se tournant du côté de son fils, faites le cicerone ; expliquez à la comtesse Apponyi le sujet des tableaux. Vous savez cela beaucoup mieux que moi.

Le prince se mit donc à la tête du groupe et accomplit sa besogne avec beaucoup d'aplomb et d'amabilité.

— Voici, dit-il, la chambre à coucher de Napoléon, elle sert aujourd'hui à mon père, mais il ne dort pas dans le lit de l'Empereur que voilà : il est trop mou pour lui ; vous savez que nous avons tous l'habitude d'avoir des lits très durs. Maintenant, continua le prince, nous arrivons dans une pièce fort intéressante, c'est celle où Napoléon a abdiqué. Voilà, dit-il en s'approchant d'une petite table, voilà où il a signé l'acte mémorable. Le roi y a fait placer le fac-simile de ce acte rédigé par l'empereur lui-même et dont le baron Fain, que voilà présent, possède l'original, lui, secrétaire alors de l'Empereur, comme il l'est aujourd'hui du roi.

Le baron Fain s'inclina et nous fit la lecture de cette abdication, dont voici le texte :

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'Empereur était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'Empereur, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce pour lui et ses enfants aux trônes de France et d'Italie, et qu'il n'est aucun sacrifice, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire aux intérêts de la France. »

Parmi nous, outre le baron Fain, se trouvaient le colonel Gourgaud, Anatole de Montesquiou et le général Athalin qui avaient été témoins des adieux de l'Empereur.

— Les voitures de voyage, me dit M. Athalin, étaient déjà rangées dans la cour du Cheval-Blanc. La garde impériale prit les armes et forma la haie. A une heure, Napoléon sortit de cet appartement, il nous trouva rangés sur son passage ; nous étions tout ce qui lui restait de sa cour, la plus nombreuse et la plus brillante de l'Europe. C'étaient le duc de Bassano, le général Belliard, le colonel Bussy, le colonel Anatole de Montesquiou, le comte de Turenne, le général Fouler, le baron Mesgrigny, le colonel Gourgaud, encore un qui se trouve en ce moment parmi nous, le baron de La Place, le baron Lelorgne d'Ideville, le chevalier Jouanne, le général Corsakowski, le colonel Vonsowitch, le baron Fain et moi. Napoléon tendit la main à chacun de nous, puis descendit vivement l'escalier, et, dépassant le rang des voitures, s'avança vers la garde. Il fit signe qu'il voulait parler ; tout le monde, dans le silence le plus religieux, écouta ses dernières paroles... Ce silence n'était troublé que par les sanglots des soldats. Napoléon, dont l'émotion était visible, fit un effort et reprit d'une voix ferme : « Adieu encore une

fois, mes vieux compagnons ! que ce dernier baiser passe dans vos cœurs ! » Et il embrassa le drapeau que le général Petit lui présenta. S'arrachant alors au groupe que nous formions autour de lui, il s'élança dans sa voiture, au fond de laquelle était déjà le général Bertrand. Il me serait impossible de vous dépeindre, continua le général Athalin, ce que nous avons éprouvé et ce que j'éprouve encore aujourd'hui en me rappelant cette déchirante scène.

— Ce qui est fort remarquable, interrompit le duc d'Aumale, c'est l'inscription que porte cette table par ordre de Sa Majesté feu le roi Louis XVIII.

Le prince leva le dessus de la table et sur une plaque de bronze nous lûmes ces mots qui y sont gravés : « Napoléon Bonaparte signa sur cette table, le 11 avril 1814, l'acte d'abdication comme Empereur des Français *dans le second cabinet du roi.* »

— Cela nous peint bien la bêtise de Louis XVIII, dit le maréchal Mortier, en accompagnant cette phrase d'un gros rire.

— Pourtant, lui répondit M. de Rumigny, Louis XVIII était un homme d'infiniment d'esprit et d'instruction.

— Ah ! s'écria le maréchal, tout surpris, mais pas bien convaincu du fait. Puisqu'il avait tant d'esprit, pourquoi a-t-il fait cette bêtise?

— C'est que, voyez-vous, monsieur le maréchal, reprit Rumigny, c'est qu'il a été encore plus vain que spirituel et c'est son extrême vanité qui en a été la cause.

— Le roi Louis XVIII, nous dit M. de Montalivet, ayant visité ce château avec S. M. Louis-Philippe, alors duc d'Orléans, il fut question de cette table. Le roi demanda à la voir et la fit placer dans cette chambre où elle se trouve depuis, « mais afin, disait-il au duc d'Orléans, que

ce détail ne tombe pas dans l'oubli, je compte faire faire une inscription sur ce meuble devenu historique ; j'y penserai. » Quelques mois après, on apporta cette plaque de bronze de Paris et elle fut placée comme vous voyez. Le duc d'Orléans en eut connaissance et ne cacha pas au roi qu'il ne la trouvait pas de son goût, sur quoi Louis XVIII lui répondit : « Voyez-vous, mon cousin, vous n'avez jamais compris et vous ne comprendrez jamais ces choses-là. »

MM. Thiers et Duchâtel écoutaient ces détails avec intérêt et rirent de la petite faiblesse de l'auteur de la Charte.

— Allez, mon cher Aumale, continuez votre course et prenez Tonton avec vous, dit la reine à son fils.

Et puis se tournant vers moi : « Il me semble que la comtesse est fatiguée, je resterai ici avec elle, oui, ma chère, nous n'avons pas trop de force à nous deux, laissons-les aller voir le reste ; vous avez vu ce qu'il y a de plus intéressant. Allez, messieurs, et laissez-moi ici avec la comtesse Apponyi ».

Dans la salle du trône, autrefois la chambre à coucher de Louis XIV, dont le plafond est une des plus belles choses que l'on puisse voir dans ce genre, j'exprimai au duc d'Aumale mes regrets d'abord que Napoléon lui ait donné une autre destination, mais surtout qu'il ait fait faire des portes dans le style grec que rien autre ne rappelle dans cette superbe pièce.

— Vous avez raison, me répliqua le prince ; Bonaparte a commis là une très grande faute contre le bon goût, mais il n'est pas moins vrai qu'il a eu celui de laisser les fleurs de lis : en voilà partout, comme vous voyez.

A deux heures, nous étions tous réunis dans le salon de la reine pour faire ensuite la grande promenade dans la forêt, à cheval et en voiture. Nous descendîmes par le grand escalier de la cour du Cheval-Blanc ; au bas de cet escalier, avancèrent toutes les voitures les unes après les autres, celle de la reine d'abord ; elle y fit monter les ambassadrices ; puis celle du roi qui se chargea des ambassadeurs, puis celle des princesses qui firent les honneurs aux jeunes personnes et aux jeunes femmes, puis celle de Madame Adélaïde, à laquelle les vieilles dames tombèrent en partage, et cinq autres, enfin toutes à six chevaux. Rodolphe II, Jules, moi et la plupart des jeunes gens montâmes à cheval ; nous étions une trentaine à peu près.

Le comte Strada, écuyer du roi, auquel nous étions fortement recommandés par Sa Majesté, m'avait destiné un charmant petit cheval, mais le général Caradoc avait trouvé bon de le prendre pour lui et il me tomba en partage un énorme cheval si haut que le comte Strada fut obligé de m'aider pour le monter. Une fois dessus, ce furent des cabrioles, des sauts énormes ; le bruit des tambours, des voitures, les cris de « Vive le roi ! » la quantité de cavaliers, de piqueurs, de palefreniers, de grooms, etc., etc., tout cela augmenta encore la pétulance de nos chevaux. Le mien faisait des gambades, se dressait sur ses jambes de derrière, se lançait en l'air, ce qui fit dire à lady Granville :

— Mais, mon Dieu, Rodolphe a l'air d'un centaure.

Nous passâmes ainsi par les trois cours jusque dans le parc au milieu des étangs. Rodolphe II venait de me quitter pour voir ce qui se passait devant nous, — du moins je le croyais — mais bientôt, comme je m'appro-

chais de la voiture du roi, l'ambassadeur, tout pâle, me dit :

— Le cheval de Rodolphe s'emporte.

En même temps, Fullerton s'écrie :

— Le voilà par terre et le cheval qui se sauve.

Le roi ordonna à son cocher de suivre, tandis qu'il me dit d'arrêter la suite des voitures pour ne pas augmenter la confusion. Cependant, avant que j'eusse eu le temps de prendre un parti quelconque pour rassurer la mère de Rodolphe, il s'était déjà relevé ; il avait pris un autre cheval et accourait au grand galop droit à la voiture de la reine pour faire ses excuses à Sa Majesté et pour rassurer sa mère. Bientôt, on reprit la promenade.

A un certain endroit, dans la forêt, la municipalité d'un village des environs avait érigé une espèce d'arc de triomphe en fleurs et feuillage ; un vieillard offrit au roi, au nom de la commune, une corbeille remplie d'énormes poires. Celle du milieu la plus grosse portait l'inscription « Vive le Roi ». Le duc d'Aumale les prenant pour des raisins dépêcha son aide de camp pour en demander pour nous, mais l'aide de camp revint les mains vides. Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Ils ont la rage des poires, dans ce pays-ci, me dit le prince. Dernièrement, une autre commune nous en envoya ; sur chacune était inscrit un de nos noms ; il y avait donc la poire pour le roi, pour la reine, puis pour ma tante, pour mes frères et mes sœurs ; elles allaient toujours en diminuant, de sorte que mon frère Montpensier eut un véritable poirillon.

Dans une allée couverte, au bord de la Seine, la reine fit faire halte et tout le monde mit pied à terre. J'en profitai pour remettre à un palefrenier mon trop fringant cheval, bien décidé à ne plus le monter. La reine me

demanda encore des nouvelles de Rodolphe II et me témoigna ainsi que le roi leur déplaisir de ce désagréable incident. Je m'empressai de les rassurer sur l'état de Rodolphe qui ne s'était pas fait le moindre mal. L'ambassadeur, de qui je m'étais rapproché, m'amusa en me répétant les propos que le duc de Frias avait tenus au roi pendant la promenade. Chaque fois que le roi désignait un beau site, Frias s'écriait :

— Mais, cela n'est rien, Sire. Si Votre Majesté voyait Aranjuez, elle constaterait que c'est bien autre chose et bien autrement beau.

Comme l'ambassadeur me quittait, le duc de Frias arriva vers moi et me prenant le bras :

— Quelle différence entre Aranjuez et ceci, me dit-il. Vous y avez été et vous devez me comprendre. On veut que j'admire ; mais cela m'est impossible. Trouvez-moi ici, je vous prie, la « Casa del Labrador », je donnerais tout Fontainebleau pour une chambre de ce pavillon. Il n'en est pas une qui n'ait coûté plus cher que tout Fontainebleau.

A ce moment, on remontait en voiture ; je trouvai place dans celle de M. de Montalivet, ce dont j'eus à m'applaudir, vu qu'il me donna toutes sortes de détails sur ce que le roi compte faire faire à Fontainebleau et sur les travaux superbes qu'on exécute au château de Versailles

— C'est une belle et grande idée qu'a eue Sa Majesté, me dit le ministre de la maison du roi, de ressusciter l'ancien palais de Louis XIV avec tous ses souvenirs. Vous trouverez l'appartement de Louis XIV exactement dans l'état où ce monarque l'a laissé. Nous avons été assez heureux pour retrouver la tenture de sa chambre

à coucher, qu'avaient brodée les demoiselles de Saint-Cyr et mise en gage pour quatre-vingt mille francs chez un banquier de Francfort ; de même le lit qui a été retrouvé et racheté à Turin. Tous les meubles de cette chambre sont ceux qui ont servi à Louis XIV ; ils ont été remis à la place où ils étaient autrefois. On a trouvé dans le garde-meuble du roi une petite peinture du temps représentant en détail cette chambre et c'est d'après ce tableau que tout a été reconstitué. On a apporté les mêmes soins dans la reconstitution des appartements de Louis XV, de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

Lorsque M. de Montalivet eut fini de me donner ces détails, je me permis de lui dire que ce que je trouvais de plus remarquable dans la pensée du roi, indépendamment de la volonté qu'il révélait de conserver à la France un monument devenu national, c'est qu'il était visiblement inspiré par le désir d'apprendre aux Français qu'en dépit des dissentiments politiques, les grands souvenirs de leur histoire sont un patrimoine que les générations doivent se transmettre sans en rien renier, la gloire du passé contribuant à celle du présent et de l'avenir. J'ajoutai que Sa Majesté, en reconstituant le palais de Versailles, avait voulu sans doute guérir les Français de leur goût pour le changement et, en flattant l'amour-propre national, leur communiquer le goût de la conservation.

— C'est cette considération, je suppose, dis-je en finissant, qui a fait concevoir au roi un projet que Napoléon lui-même avait jugé trop vaste pour l'entreprendre et qui l'a décidé à l'exécuter en si peu de temps.

M. de Montalivet parut frappé de mes réflexions et même surpris de me voir pénétrer aussi avant dans la pensée intime du roi. Il me demanda si quelqu'un m'avait

déjà fait cette réflexion, je l'assurai du contraire et notre entretien en resta là.

Il est dans le monde des choses de convenance, des coutumes ennuyeuses dont nous pâtissons tous plus ou moins et que la politesse nous condamne à subir. Il faut avant tout être poli ; il est impardonnable d'être ennuyeux, mais il est plus impardonnable encore d'être impoli. Je range parmi ces coutumes certaines phrases banales qu'il faut dire et, ce qui est plus pénible encore, qu'il faut écouter et auxquelles il faut répondre avec politesse, reconnaissance même, tandis qu'on en est impatienté au suprême degré. Rodolphe II et moi nous en avons été victimes avant et après le dîner. Le roi, la reine, les princes et les princesses, les aides de camp, la cour et la ville, enfin tous et chacun me demandèrent la même chose :

— Monsieur votre cousin ne se ressent pas de sa chute?

Rodolphe II, moins accoutumé au monde que moi, s'en impatienta. L'habitude que j'ai acquise me donne plus de calme, je fais en ces occasions une mine touchée, je rassure tout le monde, bien que personne n'ait besoin d'être rassuré et puis je finis d'ordinaire par une petite phrase de remerciement qui ne manque jamais d'être bien reçue. Le roi, outre la petite phrase obligée, gronda devant moi et à très haute voix M. Strada, son premier écuyer, en lui disant :

— Vous avez bien mal soigné ces messieurs, comte Strada ; je vous avais cependant tout particulièrement recommandé les comtes Apponyi.

— Sire, je suis bien au regret de ce qui est arrivé au comte Rodolphe II, mais pour ma justification, je suis obligé de dire que le cheval que je lui avais donné est

celui que la princesse Marie monte ordinairement. Malheureusement, aujourd'hui, les chevaux étaient tellement tourmentés par les mouches, excités par les tambours, les voitures, le monde réuni dans les cours que les plus doux étaient devenus indomptables.

J'appuyai ce que disait le comte Strada et fis mon possible pour l'excuser, sans toutefois taxer mon cousin de gaucherie, car notre conversation avait lieu devant toute la cour. Puis on se tut, parce que le roi parlait haut et avait l'air de vouloir être écouté par tout le monde.

J'ai donné le bras pour aller dîner à Mme de Rumigny, je l'avais à table à ma droite et comme le duc de Montpensier m'avait prié de lui conserver sa place à côté de moi, il vint s'y placer accompagné du fils du maréchal Gérard qui prit place à sa gauche. Le duc de Montpensier fut d'une humeur charmante et me raconta toutes sortes d'histoires merveilleuses jusqu'à ce que son valet de chambre vînt lui dire à l'oreille, mais assez haut pourtant pour que j'aie pu l'entendre :

— Monsieur Tonton, voici du beefsteak. Mangez et ne parlez pas autant ; gardez vos histoires pour après, sans quoi je vous dénonce.

Ce discours fit quelque effet sur le petit prince ; il devint un peu rouge, mais il ne fit semblant de rien, tout en se hâtant pourtant de finir son plat de bœuf et ses pommes de terre. Voyant son assiette vide, il recommença de plus belle à causer, à bavarder comme une pie. Cependant, au beau milieu d'une grande et belle histoire, voilà encore son valet de chambre avec deux côtelettes de mouton ; cette fois-ci, il interrompit sur-le-champ son discours et fit disparaître au plus vite ses deux côtelettes, puis il reprit sa conversation.

— Avez-vous entendu, me dit-il, tout le bruit qu'ont fait cette nuit les choristes des Italiens et de l'Opéra?

— Pas le moins du monde, Monseigneur.

— C'est que vous logez dans la cour des princes et ils habitent dans la cour du Cheval-Blanc ; ils ont bien soupé après la représentation, ils ont soupé copieusement et longuement jusqu'à trois heures du matin où ils ont de nouveau redemandé qu'on leur apportât du vin, ce à quoi on leur a répondu négativement en les invitant à aller se coucher. Loin de suivre cet avis, ils commencèrent à chanter et à danser des galops tout le long des corridors ; puis ils forcèrent la porte de l'office et prirent, au grand désespoir de l'officier, deux ananas destinés à la table du roi. C'est l'officier qui m'a donné ce matin les détails du sabbat qu'ils ont fait et de la perte de ses ananas ; j'en ai ri beaucoup et j'ai dit à l'officier que je n'avais qu'à le féliciter de la discrétion de ces messieurs, car deux ananas pour deux cent cinquante personnes, on ne saurait se contenter de moins !

Le soir il y eut de nouveau grand spectacle ; on a donné *le Philtre* avec un petit ballet intercalé. Mlle Duvernet a dansé comme un ange. Puis les Italiens ont représenté le premier acte du *Barbier de Séville.* Lablache, et Rubini, la Grisi ont chanté avec la plus grande perfection.

Le lendemain matin, avant le déjeuner, au moment où nous nous trouvions réunis dans le salon de la reine, le roi me demanda si je n'avais pas vu le fantôme de Monaldeschi.

— Ce malheureux a été assassiné, me dit-il, à l'endroit même où se trouve votre lit.

Je répondis à Sa Majesté que j'avais trop bien dormi

et que le fantôme probablement n'avait pas fait assez de bruit pour me réveiller.

— Chez vous et surtout en Allemagne, chaque vieux château a son revenant ; je suis sûr, comte Rodolphe, que vous savez beaucoup de ces contes, poursuivit le roi, et je vous préviens que Montpensier ne vous laissera pas partir de Fontainebleau sans que vous lui en racontiez un, c'est tout ce qu'il aime.

— Aurez-vous cette bonté? me dit le prince en s'approchant.

— Ne vous l'ai-je pas dit? reprit Sa Majesté, le voici. Vous n'y échapperez plus.

— Je ne demande pas mieux, Sire, je serais enchanté d'être agréable à M. de Montpensier ; mais avec tant de plaisirs qui se suivent ici coup sur coup, il me serait assez difficile de trouver un moment.

Nous fûmes interrompus par le valet de chambre qui avait l'honneur d'avertir le roi qu'il était servi.

Après le déjeuner, je suis allé avec le duc d'Aumale et quelques dames au jeu de paume pour voir les deux plus fameux joueurs de France. L'année dernière, ils ont battu à Londres toutes les célébrités du genre. Ces deux virtuoses ont été payés par le roi pendant son séjour à Fontainebleau afin de jouer depuis midi jusqu'à deux heures avec qui voudrait se mesurer avec eux. Plusieurs jeunes gens de notre société, qui avaient envie de tenter une partie, se sont retirés après les avoir vus jouer ensemble avec une précision rare, un coup d'œil incomparable.

M. de Montpensier, lorsqu'il a su que je n'étais pas de la partie à cheval du duc d'Aumale, m'avait invité ainsi que l'ambassadeur d'Espagne à chasser dans le parc. Je l'ai remercié en ajoutant que je n'étais pas de la partie

à cheval pour ne pas me fatiguer à cause du grand bal qui aurait lieu ce soir, et que la chasse n'était certes pas un moyen de repos.

— D'ailleurs, lui dis-je, je compte faire une promenade dans le jardin avec la reine et ces dames ; elles ont bien voulu m'y engager.

Alors, il me prend le bras et me demande ce que je comptais faire après la promenade de la reine. Je lui dis que je n'avais pas de projet bien arrêté, mais que j'aimerais assez faire une promenade en voiture dans la forêt.

— Bon, me dit le duc, je vous y accompagnerai.

— C'est-à-dire, dis-je, c'est moi qui aurai l'honneur de vous y accompagner.

— Eh bien, c'est convenu, nous irons ensemble, c'est charmant, nous arrangerons pour nous une petite partie sans rien dire aux autres ; mais où irons-nous?

— Je voudrais voir le Bosquet du Roi et la Roche qui pleure et cette autre qui rit. Je ne les ai pas encore vus.

— Il faut voir cela, en effet, c'est une bien bonne idée, nous irons en char à bancs, vous, Gérard et moi ; invitez quelques dames que nous placerons sur la seconde banquette ; pour les autres, n'est-ce pas, il nous importe peu de savoir comment elles seront occupées.

— Ce sera, dis-je, comme Monseigneur voudra.

— Non, comte, ce sera comme vous voudrez, car c'est à moi à vous faire les honneurs ; nous nous trouverons à deux heures dans la salle de Henri IV, je vous y attendrai.

A la promenade de la reine, dans le jardin anglais, il n'y avait en fait d'hommes, en dehors des personnes de la cour, que l'ambassadeur d'Espagne et moi. J'ai exprimé à ce dernier mon étonnement de le voir ici, alors que je le croyais à la chasse.

— Mais, comment ! je déteste la chasse, moi, me dit le duc. C'est M. Thiers qui a voulu m'y faire aller, Dieu m'en préserve !

De très élégantes barques dorées, pavoisées et recouvertes de riches baldaquins, nous transportèrent sur le bel étang de François I[er], du rivage au pavillon qui se trouve au milieu de cette belle pièce d'eau. C'est dans ce pavillon, à ce que l'on prétend, que Charles IX décida la Saint-Barthélemy, avec Catherine de Médicis. Nous avons abordé sur la partie de la terrasse qui est de forme elliptique ; dans l'intérieur du pavillon on avait dressé sur une table un petit goûter ; en outre il y avait des corbeilles remplies de pain coupé en petits morceaux pour en jeter aux carpes monstres qui peuplent l'étang en quantité prodigieuse. Elles se sont fait attendre assez longtemps. La princesse Louise, un peu contrariée de ne pas les voir arriver, se tourne vers le général Athalin et lui dit assez haut pour que l'ambassadrice et moi nous l'ayons entendue, ce qui probablement n'était pas son intention :

— Elles ne veulent donc pas venir, ces carpes ; je les soupçonne d'être carlistes.

Toutes nos belles dames avaient si peur de se fatiguer et de ne pas avoir le teint assez brillant pour le bal que les unes étaient restées chez elles toute la matinée et que celles qui accompagnaient la reine à sa promenade s'étaient empressées de rentrer pour se reposer.

Deux pourtant, Mmes de Bertoy et Duhesme, acceptèrent ma proposition pour la course en char à bancs. Nous nous rendîmes donc, après avoir été congédiés par la reine, dans la salle Henri IV, où Mgr de Montpensier se trouvait déjà.

En voiture, il se plaça entre Gérard et moi sur la première banquette, derrière nous Mmes de Bertoy et Duhesme, puis plus loin le maréchal Mortier, quelques généraux et aides de camp. Pendant que nous parcourions de belles allées pour arriver aux gorges d'Apremont et de Franchard, le prince me donna des détails sur le séjour qu'il a fait avec ses frères et sœurs à Chantilly, chez son frère d'Aumale.

— Croiriez-vous, me dit-il, qu'il a si mal fait les honneurs de son château qu'il n'a pas voulu me céder l'appartement que nous appelons le cabinet des Singes, parce que tous les personnages de la cour de Louis XV y sont représentés dans leurs costumes, mais avec des figures de singes. J'aurais tant aimé y loger ! Mais Aumale a préféré le garder pour lui.

Le prince, passant brusquement d'un sujet à un autre, me demanda instamment de lui raconter une histoire. Mmes de Bertoy et Duhesme me prièrent de la dire assez haut pour qu'elles puissent l'entendre. Mon histoire a eu un très grand succès, trop grand malheureusement pour moi, car, depuis, il en a été question à la cour et j'ai dû la conter à toutes les dames d'honneur, à Madame Adélaïde qui les tourmentait ainsi que son neveu pour se la faire raconter et à qui ils répondaient :

— Elle est charmante, cette histoire. Mais c'est de la bouche du comte Rodolphe que Votre Altesse Royale doit l'apprendre.

J'observe en passant que la curiosité de Madame Adélaïde est restée en suspens pendant les trois semaines où je ne suis pas allé à la cour.

Cependant, nous étions arrivés à l'ancien ermitage qui date du règne de Philippe-Auguste et est devenu plus

tard un monastère considérable. Il fut détruit par ordre de Louis XIV parce que plusieurs fois des voleurs s'en étaient rendus maîtres et exerçaient dans les environs leurs affreux brigandages. Il avait été donné en toute propriété aux religieux mathurins avec obligation d'y célébrer le service divin le surlendemain de la Pentecôte de chaque année. Depuis la suppression des ordres religieux, on a converti le monastère et la chapelle en maison et dépendances pour la garde de ce canton. Les habitants de Fontainebleau et des environs ne s'y rendent pas moins tous les ans le mardi de la Pentecôte. La jeunesse y accourt pour danser sur la pelouse à l'ombre des chênes, et la foule ne se retire guère qu'à la naissance du jour, satisfaite d'avoir payé son tribut à la vieille renommée de la fête de Franchard.

L'ermitage, loin d'être habité par un anachorète, est connu dans le pays pour renfermer dans ses murs la jolie fille du garde-chasse, qui ne manque jamais de paraître sur le seuil de sa porte voûtée chaque fois que des voitures de la cour y arrivent. Le duc de Montpensier m'y a rendu attentif et j'ai été très agréablement surpris de voir au milieu de la forêt, parmi les rochers, une bien jolie figure très distinguée et bien plutôt faite pour briller dans les salles dorées du château de Fontainebleau que pour être enfouie dans ce désert.

Le duc de Montpensier nous fit les honneurs de la Roche qui pleure laquelle, d'après le *Journal des Débats*, a cessé de pleurer depuis que Louis-Philippe est venu habiter sa royale demeure de Fontainebleau.

A dîner, j'ai été assis à côté de Mme de Montjoie, dame d'honneur de Madame Adélaïde, femme très spirituelle autrefois, on ne peut plus aimable. Depuis quelques

années elle s'est jetée dans la haute piété et n'a plus autant de laisser-aller dans la conversation. Le sentiment religieux bride un peu sa gaieté naturelle et la tendance légère de son esprit vers la critique. Néanmoins, il y a encore quelques étincelles de raillerie qui se font jour au milieu de l'humilité chrétienne et de la sévérité qu'elle exerce sur elle-même.

Le duc d'Orléans était de ce dîner. Il venait d'arriver de Compiègne où il a passé tout le temps des manœuvres, où il a vu beaucoup de monde et d'où toutes les personnes qu'il a invitées à y passer quelques jours ont été enchantées et ravies de son accueil et de la manière dont il a fait les honneurs du château. Malheureusement pour nous, il avait laissé toute son amabilité à Compiègne ; il a été d'une humeur de chien ; il m'avoua que tout lui déplaisait à Fontainebleau, qu'il était horriblement fatigué et qu'il avait tellement peur de faire mauvaise figure au bal qu'il se retirerait de très bonne heure pour ne pas paraître maussade.

Pendant qu'il me parlait, la reine écoutait et pour lui être agréable, elle ordonna d'ouvrir le bal le plus tôt possible. M. Athalin lui fit observer que les invités de la ville et des environs qui n'avaient pas l'honneur d'être connus de Leurs Majestés et qui devaient se réunir dans la salle de Henri II, pour être présentés, n'étaient pas encore arrivés.

— Comment, ma mère, dit le duc d'Orléans, vous invitez des personnes que vous ne connaissez pas? Je n'ai pas fait cela à Compiègne et, certes, je ne l'aurais pas fait à Fontainebleau non plus si j'avais quelque chose à dire ici.

— Mais, mon cher Chartres, répondit la reine, nous

n'aurions pas eu assez de monde. Et puis, pourquoi ne pas faire des heureux lorsqu'on le peut?

Je n'oublierai jamais l'effet magique qu'a produit sur nous la salle de Henri II au moment de notre entrée : cette vaste pièce qui nous ramenait au temps de la Renaissance, ce superbe plafond en chêne admirablement sculpté, avec ses cadres octogones à caissons au fond desquels on voit le chiffre de Henri II et de Diane avec ses huit grands panneaux et leurs accessoires peints par Nicolo sur les dessins du Primatice, ce superbe morceau d'architecture tout resplendissant de la lumière des lustres, tout ce monde, cette grande estrade pour la cour et les ambassadrices et ces buffets avec leurs pyramides de fruits, de bonbons, de fleurs, tout cela réuni à une marche pompeuse, exécutée avec tout le talent dont Tolbeque est capable, nous arracha à tous des cris d'admiration. Le duc d'Orléans lui-même, malgré sa mauvaise humeur, en fut stupéfait ; néanmoins, il m'assura de nouveau qu'il était trop fatigué pour rester et que surtout il ne se sentait pas en train d'être aimable.

— Moi, au contraire, Monseigneur, lui dis-je, je suis fort disposé à m'amuser, d'autant plus que je n'ai qu'une seule danse de corvée. Monseigneur n'est pas dans le même cas ; il en aura pas mal aujourd'hui.

— Oui, oui, mon cher comte, mais encore ne suis-je pas obligé de me sacrifier par trop.

— Cependant, un prince, dis-je, est obligé...

— Un prince, interrompit le duc, n'est pourtant pas non plus un cheval de charrette qui doit aller toujours et traîner tous les fardeaux. Pour vous parler franchement, je m'en vais surtout pour ne pas être obligé de danser avec la comtesse de B***.

— Moi, repris-je, qui n'ai pas le bonheur d'être un grand prince et d'en avoir les bénéfices, je ne puis me dispenser de traîner cette charrette-là.

Après le bal, il y a eu un superbe souper dans la galerie de Diane après lequel nous prîmes tous congé de la reine, devant partir le lendemain à dix heures du matin.

18 octobre.

A mon retour de Fontainebleau, je n'ai passé que deux fois vingt-quatre heures à Paris. Après ce petit repos, je suis de nouveau reparti pour Royaumont où tout le monde m'attendait avec impatience. Il ne s'agissait de rien moins que d'arranger un ballet entremêlé de chœurs et tout cela en moins de dix jours. Mes dessins de costumes, mes tables chorégraphiques et surtout mes figurines qui m'avaient précédé, avaient mis toutes ces dames dans une agitation difficile à rendre. Elles avaient beaucoup discuté sans parvenir à s'entendre. Enfin, le marquis de Bellissen me fut envoyé pour me conjurer, au nom des vingt-deux dames réunies dans son château, de venir les tirer d'embarras. Tout refus étant impossible, le lendemain matin j'étais en route pour Royaumont. Je m'y suis établi pour sept jours, après avoir déclaré d'avance que rien dans le monde ne me ferait rester plus longtemps, voulant passer le jour de la sainte Thérèse à Paris. Je suis donc revenu ici hier soir ayant laissé tout le beau monde de Royaumont le bec dans l'eau, c'est-à-dire dans l'impossibilité absolue de danser le quadrille : les uns ne

savaient pas le pas, les autres n'avaient encore bien étudié ni les paroles du chant ni la mélodie, et les costumes surtout étaient loin d'être achevés. Il a donc fallu remettre le tout à plus tard.

20 novembre.

Jamais, depuis que le roi Louis-Philippe est sur le trône, je n'ai vu la cour plus brillante, plus rassurée, plus solidement établie qu'à Fontainebleau ; les ministres avaient l'air rayonnant, de tous les côtés arrivaient des nouvelles les plus heureuses : les camps avaient été brillants, l'armée s'étant montrée belle, animée d'un bon esprit, les provinces calmes ; les élections surpassaient toute attente au point qu'on craignait que l'opposition ne fût trop en minorité et que cette Chambre ne devînt semblable à celle que, sous la Restauration, on surnomma l'Introuvable. Maintenant que le gouvernement se sent si fort et que l'émeute est partout vaincue à Paris, à Lyon et dans la Vendée, il songe à proclamer une amnistie générale de manière à ce qu'il n'y ait plus de détenus politiques et que la paix étant générale, tout le monde jouisse d'une véritable liberté.

— Nous ne voulons rien que la prospérité intérieure, disent les ministres, la paix à l'extérieur et le repos, cette véritable félicité des peuples. Les gouvernements étrangers commencent à rendre justice à nos intentions et à se persuader que notre marche est difficile, mais pas impossible. Il ne nous faut maintenant autre chose que la paix pour nous consolider et pour assurer le maintien

de la dynastie d'Orléans sur le trône, après la mort de Louis-Philippe. Une alliance avec une des grandes cours nous serait fort utile en ce moment et le serait peut-être autant aux gouvernements de l'Europe, car, en donnant de la force au gouvernement existant en France, en flattant l'amour-propre national, on parviendra ici à dompter l'esprit révolutionnaire et à étouffer entièrement le germe de l'anarchie qui, en se développant en France, deviendrait funeste à l'Europe entière.

Voilà le langage qu'on tenait à la cour, tandis que le parti carliste modéré parlait déjà d'une fusion qui devait se faire entre lui et le gouvernement sous un ministère dans lequel entreraient le duc de Mortemart et peut-être même le duc de Noailles. Les plus violents de ce parti voient avec peine le raffermissement de la dynastie de Louis-Philippe et la tournure des affaires si propice à ce dernier. De là, leur rage contre les représentants des puissances qui sont allés à Fontainebleau, rage que trahissent leurs feuilles par des articles aussi absurdes qu'inconvenants. Ces articles, rédigés en partie par M. de Kergorlay, parlent de l'intimité qui règne entre les puissances du Nord et le roi Louis-Philippe. Kergorlay a cru par là jouer un mauvais tour aux ambassadeurs.

— Je les dénonce à leurs gouvernements respectifs, disait-il à ses amis, car je suis sûr qu'on n'a pas voulu qu'ils allassent à la cour. La voie des feuilles publiques est la seule qui puisse faire arriver la vérité aux souverains et je ne doute pas que tous les ambassadeurs ne soient rappelés.

Que de mal font à leur propre cause les hommes de ce parti en tenant un tel langage, en exagérant l'intimité qui règne entre les cours du Nord et Louis-Philippe. Loin

de nuire au gouvernement qu'ils combattent, ils le servent, puisque leurs attaques obligent les lecteurs à constater qu'après avoir répondu à l'invitation du roi des Français, les ambassadeurs n'ont été ni désavoués ni rappelés. D'ailleurs, comment pourrait-on blâmer ceux-ci d'être allés à Fontainebleau en invités alors qu'ils vont aux Tuileries, à Neuilly, à Saint-Cloud, même sans invitation.

Cependant, le maréchal Gérard, président du Conseil, après le renvoi du maréchal Soult, — ce dernier n'ayant pu se présenter devant les Chambres à cause d'un énorme déficit dans le budget de la guerre, — le maréchal Gérard donc avait pour lui non pas la réputation d'un homme capable, mais bien celle d'un homme loyal et d'une intégrité généralement reconnue. C'est ce qu'il fallait avant tout au gouvernement et déjà plusieurs carlistes m'avaient dit vouloir reprendre du service, soit qu'ils fussent liés avec le maréchal, soit que la marche du gouvernement, sous la présidence d'un homme aussi loyal que Gérard, leur donnât des garanties de stabilité et d'honneur dont nul autre n'était capable. Le parti républicain semblait anéanti : à peine avait-il espoir de réunir quelques représentants dans la Chambre.

Le maréchal Gérard a cru pouvoir proposer l'amnistie, non pas pour les prisonniers de Ham, mais bien pour ceux de Saint-Michel et autres ; on a discuté cette proposition au Conseil et déjà les journaux de tous les partis se sont emparés de la question. *La Quotidienne* dit que les royalistes détenus ne voulaient pas accepter l'amnistie, que, tout au contraire, ils insisteraient pour être jugés, parce qu'ils étaient innocents. Les républicains attaquaient de leur côté ; le tiers parti et le parti doctrinaire contes-

taient au roi le droit d'amnistier sans le consentement de la Chambre ; enfin les partis se sont trouvés d'accord pour découvrir que le gouvernement avait peur !

Ces attaques des journaux mirent la scission dans le Conseil : Thiers et Guizot se déclarèrent contre l'amnistie, Gérard pour ; la discussion s'anima ; enfin Gérard, presque forcé par Thiers, donna sa démission. Ceci fait, il ne fut plus question de l'amnistie, mais de la nomination d'un nouveau président du Conseil. Le roi, sans en prévenir ses ministres, offrit cette place à Soult, alors dans les Pyrénées. Thiers le sut et en fut vivement blessé ; il avait eu l'idée de proposer Molé et avait déjà eu plusieurs entrevues avec ce dernier. Guizot, de son côté, parlait de Broglie, tandis que Dupin intriguait sourdement contre Thiers et l'ancien ministère.

Le roi, voyant cette désunion, déclara qu'il avait déjà un président du Conseil, qu'il venait de recevoir la réponse de Soult, que celui-ci acceptait toutes les conditions. Sur cela, les ministres donnèrent leur démission, excepté l'amiral Jacob, qui promit au roi de lui rester fidèle.

Thiers et Guizot, en se retirant, auraient voulu que Dupin se chargeât de la formation du nouveau ministère. Mais Thiers avait tout préparé d'avance pour faire échouer cette combinaison, ce qui aurait perdu le tiers parti qui l'incommode passablement. Dupin sentit la difficulté de sa position et ne voulut point figurer dans le nouveau cabinet. Thiers disait hautement que personne que lui réuni à Guizot n'était capable de composer un ministère, qu'il n'en ferait rien pourtant et qu'il voulait laisser le roi dans tous ces embarras, autant pour le punir de sa perfidie que pour le forcer à recourir à Dupin.

Le roi, se voyant abandonné par tout le monde, ayant éprouvé des refus sans nombre, résolut enfin de former, avec l'aide du duc d'Orléans, un ministère à lui seul, car il en fallait un absolument ; depuis plus de dix jours, on se trouvait sans gouvernement et déjà le roi tremblait que la tranquillité publique n'en souffrît.

J'étais un matin chez la marquise de Dolomieu, lorsqu'on lui apporta un petit mot de la reine dans lequel se trouvaient les noms des nouveaux ministres. La marquise, en parcourant cette suite incohérente de noms qui ne rappelaient aucun souvenir, ne représentaient aucun parti, avec le duc de Bassano à la tête, hésita pendant quelques moments à nous en faire la lecture ; elle la fit cependant et ne put nous cacher ni son étonnement ni ses regrets. Moi aussi, j'usai d'une entière franchise en faisant remarquer qu'après un enfantement aussi long et aussi pénible, un semblable assemblage de personnes absolument inconnues ferait un assez mauvais effet dans le public ; elle fut de mon avis. Je quittai les Tuileries tout absorbé par cette nouvelle. Bresson était nommé ministre des affaires étrangères, jeune homme capable à la vérité, mais qui, l'année de la révolution, n'était rien encore ; on l'a fait entrer dans ce temps comme chef d'une des sections au ministère des affaires étrangères ; depuis il a été chargé d'affaires à La Haye et enfin, ministre à Berlin. M. de Talleyrand, aussitôt qu'il sut cette nomination, donna sa démission ; beaucoup d'autres s'ensuivirent et auraient suivi encore si l'on avait eu le temps de les donner. Mais cet enfant si péniblement conçu mourut trois jours après sa naissance et voici comment ; je tiens ce récit de la bouche du roi lui-même.

Le jour de la publication du nouveau cabinet, les

membres nouvellement nommés présentèrent à la signature du roi l'ordonnance qui devait être publiée par le *Moniteur*. Le roi, en y voyant figurer le nom du duc de Bassano comme président du Conseil, observa que son intention n'avait pas été de le mettre à la tête du nouveau ministère. Mais, comme ils objectaient qu'un ministère sans président serait peut-être d'un mauvais effet dans le public, le roi céda à leur demande et signa l'ordonnance.

— Trois jours après, ces messieurs arrivent, m'a raconté Sa Majesté, et me donnent leur démission, allé guant pour motifs qu'ils ne pouvaient servir sous la présidence de M. de Bassano. La véritable raison était qu'ils ne se sentaient pas capables de vivre.

Le roi, dans cette pénible position, semblait résigné à se mettre entièrement entre les mains de la Chambre et à recevoir d'elle un cabinet, ce qui eût été abdiquer et se placer sous la tutelle de Dupin. Déjà, le roi avait convoqué le Parlement ; déjà, il était question d'une séance royale, d'un discours du trône où Sa Majesté aurait exposé les difficultés de sa position et aurait demandé aide et assistance, lorsque Thiers se présenta chez le roi et lui proposa le ministère, tel qu'il est aujourd'hui, avec Mortier comme président du Conseil. Le roi accepta, faute d'avoir mieux.

— Soyez persuadé, a-t-il dit à l'ambassadeur, que rien n'est plus rare dans ce pays que le bois dont on fait les ministres ; je vous l'ai toujours dit, comte, vous voyez si j'avais raison !

L'ancien ministère repris, une nouvelle question s'agita dans le Conseil, celle de sevoir s'il fallait un discours du trône ou non. Il fut sagement décidé que non et que

l'on ne donnerait d'explications qu'autant qu'on serait attaqué par l'opposition et qu'elles seraient demandées, ce qui devait nécessairement arriver. La position des ministres n'était pas facile ; ils avaient perdu un grand nombre de voix et il était plus que douteux qu'ils obtinssent la majorité. Dupin avait l'air rayonnant ; il jouissait d'avance de toutes ces intrigues et intriguait autant qu'il pouvait pour rendre encore plus difficile la marche ministérielle. Déjà, il se voyait plus puissant que le roi. Il communiqua ses espérances à son ami lord Brougham (1) auquel il faisait les honneurs de Paris et auquel il voulait prouver surtout que lui, Dupin, était le plus grand homme de France, le plus influent et surtout le plus populaire.

La veille de l'ouverture de la Chambre, lord Brougham conseilla à Dupin de ne point attaquer le ministère, de rester tranquillement sur son fauteuil de président et de ne rien dire du tout. Dupin lui répondit que c'était bien ce qu'il comptait faire et que c'était ce que son parti lui avait conseillé. Néanmoins, il fit tout le contraire, on le vit descendre de son fauteuil et monter à la tribune. Comment résister au plaisir de se faire entendre de lord Brougham, de lady Clanricarde qui se trouvaient à la séance? Il parle donc, il attaque Thiers malgré le conseil de Brougham, malgré les avis de son parti et malgré la parole qu'il avait donnée au roi de ne point parler contre le ministère. Thiers, se voyant attaqué par

(1) Historien anglais et homme politique, l'un des membres les plus influents du parti whigh dans le parlement britannique. Il fut ministre dans le cabinet de lord Grey qui fut renversé en 1832. Quoiqu'il n'eût alors que cinquante-trois ans, il considéra sa carrière politique comme close et ne s'occupa plus guère que de ses travaux de littérature et d'histoire.

Dupin, change tout à coup entièrement son système de défense ; il place Dupin sur un terrain qui est inconnu à celui-ci, il jette le masque, il fait la Chambre juge de ses actions, il parle de tout avec une entière franchise, met cartes sur table :

— Voilà ce que nous avons fait, voici ce que nous comptons faire ; si vous croyez qu'on peut mieux, mettez-vous à notre place, nous vous la cédons volontiers.

Dupin, incapable de former un ministère, dut se taire et s'avouer battu. Le résultat fut qu'au lieu de passer à l'ordre du jour pur et simple, la Chambre se prononça en faveur des ministres.

Thiers a présenté une très judicieuse explication de ce qu'il entend par la résistance ; il a dit que le gouvernement, loin de désavouer les principes de la révolution de Juillet, les défendait contre ceux qui, par une marche trop précipitée vers des innovations dangereuses, lui deviennent funestes ; il croit que la révolution de Juillet est arrivée au point où toute marche plus en avant la précipiterait dans l'abîme et ferait perdre tout le bénéfice, tous les avantages que le pays en retire aujourd'hui ; aussi, loin de désavouer les principes de Juillet et le fameux programme de l'Hôtel de Ville, comme on le lui reproche injustement, il les défend et en assure la durée en résistant aux excitations révolutionnaires. La Chambre a été enchantée de cette profession de foi et a voté un ordre du jour motivé

Le soir du même jour j'ai vu, chez Mme de Rumford, lady Clanricarde qui était allée à la Chambre. Je lui demandai son opinion, elle me dit qu'elle avait trouvé le discours de Thiers d'une imprudence inconcevable : qu'elle le croyait battu et archibattu par le tiers parti.

Elle considère que tout ce qu'il a dit, sur l'influence de la France en Angleterre, est d'une inconvenance rare et fera un bien mauvais effet.

— Lord Brougham, continua-t-elle, était à côté de moi et s'irritait de ne pouvoir répondre à ce qu'on débitait. Il m'a avoué qu'il en souffrait le martyre. En revanche, lorsque Thiers a parlé des dangers des innovations trop promptes et de la difficulté d'arrêter une révolution, de la diriger et de s'en rendre maître, j'ai dit à Brougham : « Ceci, lord, est pour vous, tâchez de faire vos réflexions là-dessus, cela pourrait vous être utile et à nous aussi. »

19 décembre.

J'ai beaucoup vu, ces jours derniers, et je verrai probablement beaucoup encore lord Brougham. C'est un homme d'esprit qui dit de grosses bêtises, parce qu'il ambitionne d'être ce qu'il n'est pas, c'est-à-dire homme du monde, homme brillant dans un salon. Il veut être gai, enjoué, piquant, dire des bons mots ; au lieu de cela il est bruyant, lourd, mordant parfois, toujours bavard et bien souvent niais. Dupin ne le quitte pas plus que son ombre. Pour les manières, l'un vaut l'autre. Lord Brougham a, entre autres manies, celle d'appeler tout le monde par le nom de baptême. C'est une familiarité bien ridicule, à Paris surtout où personne ne se croit obligé de savoir le nom de baptême de son voisin. Lorsque lord Brougham me dit qu'il a passé la soirée chez Henri ou Zoé, je ne suis pas plus instruit qu'auparavant, et il

faut qu'il m'explique ce qu'il entend par Henri ou Zoé.

Un jour qu'il dînait chez nous, et après avoir parlé sans interruption depuis la soupe jusqu'aux légumes, toujours dans l'intention de nous prouver qu'il pouvait dire autant de bêtises que douze jolies femmes, il redemanda une certaine salade sur laquelle il nous fit une longue et fastidieuse dissertation, tout cela pour faire comprendre que c'était la meilleure salade qu'il eût jamais mangée ; il finit par dire qu'il donnerait à cette salade le nom d'impériale, « car, dit-il, il y a de l'aigle là dedans ».

Il est affreusement laid ; les caricatures de lui ne sont qu'un très fidèle portrait. Parfois, sa figure se contorsionne en crispations nerveuses, en grimaces épouvantables. Sa bouche surtout fait à tout moment le voyage autour de sa figure, et un certain œil s'ouvre et se referme d'une manière souverainement déplaisante. Le bout de son nez très en l'air, fort long et gros en même temps, a aussi un mouvement d'oscillation plus ou moins fort, plus ou moins rapide.

Laideur, mauvaises manières, mauvais ton, vulgarité et familiarité à part, lord Brougham me déplairait encore par la bassesse de ses sentiments, par cet esprit sans grâce, sans la moindre élévation, par la sécheresse de son caractère et sa manie de contradiction avocassière, visant à l'effet, sans opinion, sans foi, sans croyance politique, esprit brouillon, subversif, remuant et dangereux pour tous les pays où pareil homme peut exercer de l'influence. D'ailleurs né pour être brave homme, il est égoïste par calcul et radical par vanité.

30 décembre.

Le procès des détenus politiques met le ministère dans la position la plus difficile. Plus ce procès avance, plus on rencontre de difficultés. Celle qui vient de surgir résulte de l'exiguïté de la salle des séances de la Chambre des pairs : elle ne peut contenir à la fois les accusés, les témoins et leurs juges. Cette difficulté a été prise en considération dans le Conseil du roi. Celui-ci, qui depuis longtemps désire agrandir le Luxembourg, a proposé non pas de construire une salle provisoire, comme il en était question, mais bien une salle permanente grande et belle, dont il a déjà fait dresser les plans par son architecte Fontaine. M. Guizot, effrayé de la dépense, était d'avis qu'on transportât la Chambre des pairs au Louvre, ce qui n'eût coûté que cinquante mille francs. M. Thiers a combattu cette proposition en alléguant que le Louvre était un monument historique, l'ancienne demeure des rois de France et qu'il n'était pas convenable de le transformer en une prison d'État. Mais la véritable raison de son refus d'approuver le projet Guizot, c'est qu'il se trouve gêné dans son budget, et qu'il lui faut un crédit supplémentaire considérable pour se tirer d'affaire. Il a été décidé, après une longue discussion, qu'on proposerait à la Chambre la construction d'une nouvelle salle. Cette proposition a donné lieu à de grands débats qui ont mis au jour l'état déplorable dans lequel se trouvent tous les partis en France. M. Thiers, chaque fois qu'il est menacé, monte sur son ancien cheval de bataille : la Glorieuse

Révolution de Juillet qu'il présente comme le pivot autour duquel tous les peuples de l'Europe devraient tourner pour être libres, heureux et puissants. Il a de nouveau développé cette thèse aussi inconvenante qu'absurde.

Le ministre des affaires étrangères, M. de Rigny, prétend être fâché de ne pas avoir dit à cette occasion à M. Thiers qu'il était en état de prouver que la Restauration n'a pas été imposée par l'étranger. Je suis au moins aussi fâché que M. de Rigny qu'il n'ait pas parlé dans ce sens, mais il a trouvé plus convenable de se taire. En revanche, M. Berryer, voyant que M. Thiers s'était éloigné du sujet de la discussion pour se livrer à une attaque contre la légitimité, est remonté à la tribune pour lui répliquer. Sa réplique est un chef-d'œuvre d'adresse parlementaire et d'éloquence. Il a dit les choses les plus dures au gouvernement, il l'a accusé d'être l'auteur responsable de tous les crimes qu'il s'arroge le droit de punir, il s'est écrié que si les ministres avaient au cœur le sentiment de la justice ils devraient trembler, eux juges, devant leurs accusés. Sous ce flot de vérités, débitées par l'orateur avec un rare talent, s'est révélée, une fois de plus, l'alliance hideuse des légitimistes avec les républicains : alliance que ces derniers ont acceptée mais qu'ils désavouent en public.

M. de Talleyrand disait, en parlant de Berryer et de son discours, que cet homme faisait jouer des rasoirs de manière à couper tout ce qui l'entoure sans se couper lui-même. Je ne suis pas de cet avis. Je trouve que Berryer a fait, par son discours, presque autant de mal à son parti qu'à ses adversaires.

M. de Lamartine, dans son discours d'une éloquence

toute poétique, s'est efforcé de prouver que toute insurrection, toute émeute se trouve justifiée et légitimée dès qu'elle est victorieuse : d'après lui, le parti vaincu a toujours tort et le parti vainqueur toujours raison. Est-il un principe plus subversif, plus effrayant, plus contraire à toutes les lois divines et humaines? C'est ainsi que les carlistes défendent la cause de Henri V en France.

Thiers a demandé pardon à la Chambre d'avoir quitté le sujet de la discussion et d'avoir provoqué des débats tout à fait hors de la question. M. Guizot est très mécontent de M. Thiers et ne l'appelle pas autrement que son collègue radical.

Parmi tous les ministres, Guizot est peut-être le seul qui ait des sentiments vraiment monarchiques. L'attachement qu'il porte à son pays est aussi désintéressé que lui-même est loyal dans ses principes ; malheureusement, il est plus théoricien qu'homme d'État et trop souvent ses projets sont peu pratiques, ce qui affaiblit son autorité dans le public et dans les Chambres et la considération dont il serait si digne par son caractère, sa vaste érudition et son talent oratoire.

Le roi, qui est au moins aussi mécontent du discours de Thiers, se prononce pourtant en faveur de son ministre et le comble de louanges et de remerciements.

— Il faut le ménager, dit-il à ses amis les plus intimes, il m'est absolument nécessaire, tâchons donc de ne pas nous brouiller avec lui.

Dans d'autres temps, le ministère n'aurait pu résister aux attaques dont il vient d'être l'objet, mais aujourd'hui la France est fatiguée de tous ces changements et des discussions parlementaires : elle désire avant tout le repos et elle se rallie à qui le lui fait espérer.

31 décembre.

J'ai été, ces jours derniers, chez Mme la duchesse de Rauzan lui faire une visite du matin ; il n'y avait chez elle que le marquis d'Angosse, pair de France, un ami de feu Mme la duchesse de Duras. Il fut question du duc d'Orléans et de son goût pour la popularité qui fait contraste avec sa fierté naturelle. A ce propos, M. d'Angosse fit remarquer que ce goût est encouragé par le roi qui désire que cette popularité, si péniblement acquise, rejaillisse sur sa famille.

— Je crois, dit M. d'Angosse, qu'à cet égard, le père et le fils se sont partagé les rôles.

— N'empêche, observai-je, qu'ils ne sont pas toujours d'accord sur les moyens que doit employer le prince royal pour se rendre populaire. Dernièrement encore, il y a eu entre eux une très vive discussion à propos des poursuites dirigées contre le journal *le National*, à l'occasion d'un article dans lequel il était dit que les pairs de France qui avaient condamné le maréchal Ney étaient des assassins. Le duc d'Orléans influencé, j'ignore par qui, car je me refuse à croire que ce projet soit de lui tout seul, voulait faire connaître publiquement qu'il partageait à cet égard l'opinion du général Exelmans, à savoir que la condamnation du maréchal avait été un assassinat. Le roi combattit cette intention, et le prince la défendit avec bien plus de vivacité encore. De paroles en paroles, la querelle s'envenima et aurait abouti à une brouille, si la princesse Marie, qui adore son frère Ferdinand et qui

en est tendrement aimée, n'était intervenue pour apaiser ce dissentiment.

— La princesse Marie a rendu là un grand service à son frère, reprit alors M. d'Angosse, car, à la Chambre des pairs, nous étions soixante-dix résolus à donner notre démission si le prince s'était livré à une manifestation aussi inconvenante. Bien d'autres nous auraient suivis, j'en suis sûr, et n'auraient pas plus que nous toléré pareille insulte de la part de l'héritier présomptif. Ce scandale sans exemple aurait mis le gouvernement dans un si grand embarras, que son existence même eût été compromise.

En écoutant M. d'Angosse, je pensais que le duc d'Orléans est dans une bien fausse position. Il n'a aucun parti en France. Les quelques jeunes gens qui l'entourent et qui lui donnent le nom de chef de la jeune France ne sont qu'une coterie, de laquelle il n'a rien à attendre, qui lui est surtout attachée parce qu'elle jouit de son superbe état de maison qui donne tant d'agrément à ceux qu'il appelle de son parti. Pendant son séjour à Compiègne, il a été adoré grâce à ses dîners et à sa bonne cave. Aujourd'hui que les dîners sont digérés, les vins bus et que leur saveur est évaporée, beaucoup d'adorateurs oublient ses bienfaits qui ne peuvent être considérés comme tels qu'aussi longtemps qu'ils durent, surtout lorsque celui qui les dispense ne veut et ne peut vous protéger qu'à la table et à la chasse, et que, partout ailleurs, sa protection est ou stérile ou dangereuse.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DEUXIÈME

ANNÉE 1831 (*suite*)

ANNÉE 1832

ANNÉE 1833

ANNÉE 1834

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 18655.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Une vie d'ambassadrice au siècle dernier, par Ernest Daudet. *La Princesse de Lieven.* Nouvelle édition. Un volume in-8° écu. Prix . . . . 3 fr. 50

Quarante-cinq années de ma vie (1770 à 1815), par Louise de Prusse (princesse Antoine Radziwill), publié avec des notes et un index biographique par la princesse Radziwill, née Castellane. 6e édition. Un volume in-8°, accompagné d'un portrait en héliogravure, d'un autographe et de onze gravures hors texte.... 7 fr. 50

Mémoires et Souvenirs du baron Hyde de Neuville. 3e édition. Trois vol. in-8° avec portraits et fac-similé. Chaque vol. . . 7 fr. 50

(Couronné par l'Académie française, prix Bordin.)

Mémoires de Madame la duchesse de Gontaut, gouvernante des Enfants de France pendant la Restauration (1773-1836). 5e édition. Un vol. in-8° écu. . . . . 3 fr. 50

Souvenirs de la baronne Du Montet (1785-1866). 3e édition. Un vol. in-8° avec un portrait en héliogravure. . . . . 7 fr. 50

Mémoires anecdotiques du général marquis de Bonneval, (1786-1873). Un vol. petit in-8° . . . . 6 fr.

Retours sur la vie, par A. Chambolle. *Appréciations et confidences sur les hommes de mon temps.* Un vol. in-8° avec un portrait. 7 fr. 50

Ma Vie, par Richard Wagner. Traduction de N. Valentin et A. Schenk.
Tome Ier : 1813-1842. 6e édition. Un volume in-8° . . . . . . 7 fr. 50
Tome II : 1842-1850. 5e édition. Un volume in-8°. . . . . . 7 fr. 50
Tome III : 1850-1864. 4e édition. Un volume in-8°. . . . . . 7 fr. 50

Journal intime de Cuvillier-Fleury, publié avec une introduction par Ernest Bertin. Tome I. *La Famille d'Orléans au Palais-Royal* (1828-1831), avec deux portraits. Tome II. *La Famille d'Orléans aux Tuileries et en exil* (1832-1851), avec un portrait. Prix de chaque vol. in-8°. . . . . 7 fr. 50

Mes Souvenirs, par le général Du Barail.
Tome Ier : 1820-1851. 15e édit. Un vol. in-8° avec un portrait. 7 fr. 50
Tome II : 1851-1864. 14e édit. Un vol. in-8° avec un portrait. 7 fr. 50
Tome III : 1864-1879. 13e édit. Un vol. in-8° avec un portrait. 7 fr. 50

Souvenirs d'un médecin de Paris (1789-1863), par le Dr Poumiès de la Siboutie, publiés par Mmes A. Branches et L. Dagourg ses filles. Introduction et notes par Joseph Durieux. 2e édition. Un vol. in-8° écu avec un portrait. . . . . 3 fr. 50

Souvenirs du comte de Montbel, ministre de Charles X (1787-1831), publiés par son petit-fils M. Guy de Montbel. Un vol. in-8° avec un portrait en héliogravure . . . . 7 fr. 50

Mémoires de Thibaudeau (1799-1815). Un volume in-8° . 7 fr. 50

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 18655.